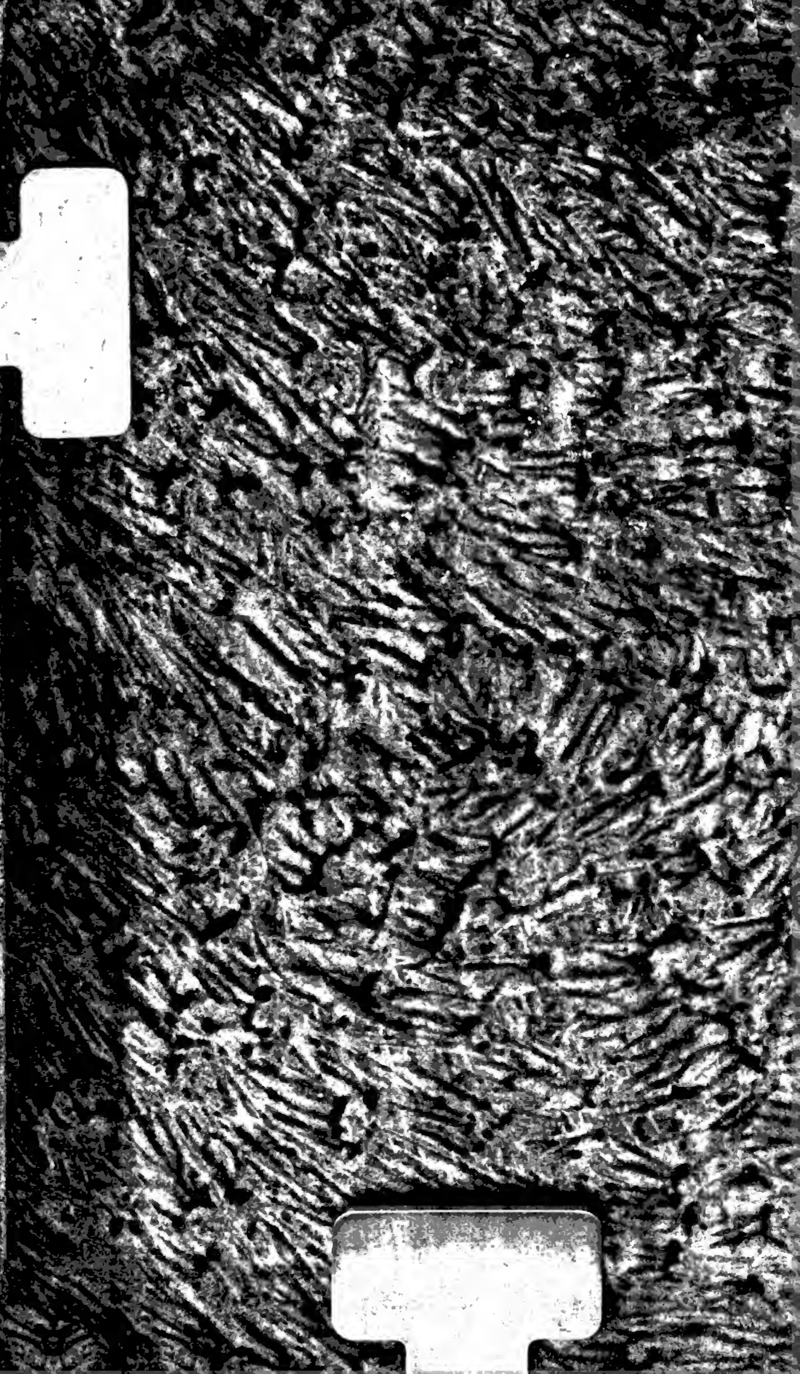






VOYAGE

DANS L'INDE.



SE TROUVE CHEZ

CHARLES POUGENS, libraire, quai Voltaire.

LENORMANT, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain l'Auxerrois, en face de l'Église.

VOYAGE DANS L'INDE,

AU TRAVERS DU GRAND DÉSERT,

PAR

ALEP, ANTIOCHE, ET BASSORA;

EXÉCUTÉ PAR LE MAJOR TAYLOR.

OUVRAGE OU L'ON TROUVE DES OBSERVATIONS CURIEUSES SUR L'HISTOIRE, LES MOEURS, ET LE COMMERCE DES MAINOTES, DES TURCS, ET DES ARABES DU DÉSERT; LA DESCRIPTION D'ALEP, D'ANTIOCHE, DE BASSORA, ET DES DÉTAILS INTÉRESSANSSUR LA PRESQU'ILE DE L'INDE, SUR LES ÉTATS, ET SUR LA GUERRE DE TIPOU SULTAN.

SUIVI

D'instructions détaillées sur le commerce de l'Inde, sur les distances, les prix de route, le change des monnoies d'Europe en Asie, et sur ce qui peut contribuer à conserver la santé du Voyageur.

ORNÉ D'UNE BELLE CARTE.

TRADUIT ET ENRICHI DE NOTES EXPLICATIVES ET CRITIQUES

PAR L. DE GRANDPRÉ,

Ancien Officier de Marine, Auteur de plusieurs Voyages dans l'Inde et en Afrique, et du Dictionnaire de Géographie Maritime, etc.

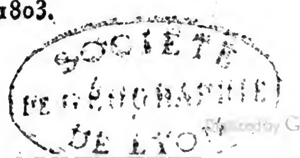
TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE MARCHANT.

A PARIS,

Chez GENETS aîné, libraire, rue Pavée St-André-des-Arts, n°. 6.

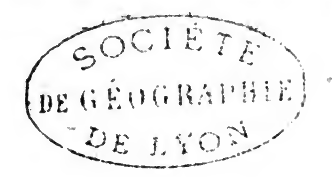
AN XI. — 1803.



INTRODUCTION.

Avant de rendre compte du voyage que je viens d'exécuter aux Indes, en traversant le grand désert, route qui passe généralement pour dangereuse et pénible, et que, par conséquent, on *fréquente* rarement, il n'est peut-être pas hors de propos de jeter un coup-d'œil rapide sur les premiers voyages de ce genre; de rechercher les premières traces des Européens dans les sables de l'Arabie; enfin, d'examiner jusqu'à quel point ce trajet étoit autrefois connu, et combien les communications avec l'Asie ont pu contribuer à civiliser et à polir l'Europe.

L'armée d'Alexandre pénétra dans



l'Inde, en traversant la Perse, et descendit l'Indus. La flotte de ce prince entra dans le golfe Persique, pendant que l'armée faisoit, par terre, la même route en ligne directe. Le Héros remonta l'Euphrate, et traversa le grand désert. (On trouve dans *Arrien* tous les détails de cette expédition). Le Nil à son tour se soumit aux armes du vainqueur; mais, dès les premiers âges du Monde, long-temps avant de subir le joug du roi de Macédoine, l'Égypte avoit ouvert, par mer, une communication avec l'Inde; car il est assez généralement reconnu que les lumières et les sciences passèrent des rives de l'Inde aux bords de la mer Rouge qui les transmit à la Grèce, d'où elles se répandirent dans l'Italie et dans le reste de l'Europe.

L'Egypte est heureusement située

pour le commerce. Cette position avantageuse n'échappa point à la sagacité d'Alexandre ; il vit dans l'isthme de Suez le point de communication entre deux grandes parties du monde, et le rendez-vous général de l'Univers, auquel les peuples de l'Afrique, et ceux de l'Asie se rendroient par terre, tandis que ceux de l'Europe et de l'Inde y arriveroient par la mer Rouge et la Méditerranée. En conséquence, il résolut de détruire la ville de Tyr, dont la position ne lui paroissoit pas aussi favorable, et de lui substituer un nouvel *emporium*, un marché général ; il en choisit l'emplacement, y bâtit une ville, et lui donna son nom. Ainsi naquit Alexandrie. Après la mort du Prince Grec, son empire se divisa entre ses principaux officiers qui se le partagèrent, et formèrent autant

d'États indépendans. L'Égypte, sous la domination des Ptolomées, continua long-temps à s'élever et à s'enrichir. Il nous est parvenu bien peu de détails sur les déserts de l'Arabie, pendant cette période, et nous ne savons pas si cette route fut alors très-fréquentée.

Les Romains s'emparèrent de l'Egypte, à la mort de Cléopâtre. Il paroît que, parmi les peuples de l'Europe, ils furent les seuls qui, dans l'antiquité, connurent parfaitement le commerce de l'Inde. Ils firent ce commerce par la voie du grand désert, c'est-à-dire, par le golfe de Perse, et d'un autre côté, par l'isthme de Suez, où ils arrivoient par la mer Rouge. Bientôt l'Orient vit passer dans l'Empire Romain ses toiles, ses épiceries, son or et ses pierreries, en un mot, toutes

ses richesses. Lorsque ces Romains firent la conquête de la Syrie, la partie de l'Arabie déserte, qui sépare Alep de Bassora, et qui s'étend de l'Euphrate aux murs de Damas, étoit dans un état bien différent de celui où nous la voyons aujourd'hui. La ville de Palmyre étoit alors le grand marché de l'Orient ; les branches de son commerce s'étendoient de là dans toutes les directions. On avoit établi des lieux de repos, à des distances convenables, sur les routes des Caravanes ; on avoit creusé des puits et des étangs, pour remédier, autant que possible, à la disette d'eau : (1) on en voit encore les ruines. D'autres

(1) L'usage de faire des puits et de grands réservoirs, pour la commodité des voyageurs, est général dans tous les pays de l'Orient, où la chaleur du climat fait, de l'eau, un des premiers besoins de la vie. Toutes les chaûderies de

vestiges du même genre nous retracent aujourd'hui l'ancienne magnificence de Palmyre et de Balbec. Ils nous rappellent que Tyr et Damas, créées et enrichies par le commerce, rivalisèrent d'opulence et de splendeur avec Rome elle-même. Mais, quelque abondante que fût cette source de richesses, Rome ne négligea pas la voie de l'isthme de Suez; l'Égypte lui avoit appris qu'on

---

l'Inde sont bâties auprès d'une grande pièce d'eau, creusée par la main des hommes, et destinée à désaltérer, et même baigner, non seulement les voyageurs, mais encore leurs bêtes de somme.

Dans l'Yemen, on trouve de distance en distance des puits auprès desquels il y a de grandes auges de pierre où se désaltèrent les chameaux et les ânes. Ces petits établissemens sont voisins d'une cabane habitée par un gardien, chargé de puiser l'eau pour les voyageurs, et d'entretenir la propreté dans cet endroit; on lui paie un *comassi* pour sa peine. Voyez les *Voyages* de Grandpré.

pouvoit le traverser, descendre la mer Rouge, et se rendre dans l'Inde, à l'île de Ceylan, dans la baie de Bengale, et jusqu'à Malac. Alexandrie devint le centre de cette branche de commerce, elle lui dut l'éclat dont elle brilla de nouveau, et son port devint, en outre, le dépôt des productions de toutes les côtes d'Afrique baignées par les mers de l'Inde. Les Romains équipoient des vaisseaux au port d'Arsinoë, aujourd'hui Suez ; ils bravoient les écueils de ces mêmes mers qu'on regarde aujourd'hui comme si dangereuses ; ils partoient avec les vents étésiens, (2) con-

(2) Si quelque chose peut servir à prouver que les Romains connoissoient les vents étésiens et leur retour périodique, c'est que, long-temps avant qu'ils possédassent ces contrées, les flottes de Salomon profitoient de ces vents, pour exécuter leurs voyages au pays d'Ophir, voyages qu'on

noissoient parfaitement les moussons, et savoient en profiter pour revenir chargés de toutes les richesses des pays qu'ils avoient parcourus. Ces richesses se transportoient sur des chameaux jusqu'à Alexandrie, d'où elles se répandoient sur toutes les côtes de la Méditerranée.

On n'est pas d'accord sur la position exacte du port des Romains sur la mer Rouge; on a cru que celui de Bérénice étoit situé à peu près au même

---

ne pouvoit faire qu'en trois ans de temps. *Voyez*, à ce sujet, *l'Explication de Bruce*, *Voyage aux sources du Nil*, *depuis* 1768, *jusqu'en* 1773. Voyez aussi *les Conjectures de Huet*, *évêque d'Avranches*, *sur le pays d'Ophir.* Ces auteurs prouvent, jusqu'à l'évidence, que les anciens ont, de tous temps, connu les moussons, et qu'ils ont su s'en servir. *Voyez aussi le Périple de Néarque, par William Vincent.*

endroit où Suez s'élève aujourd'hui ; peut-être étoit-il plus avancé dans l'intérieur des terres, car la mer s'est considérablement retirée du fond du golfe. D'autres ont pensé que Bérénice étoit sur les côtes de la haute Egypte, en dehors de cette branche étroite de la mer Rouge, qui vient finir à Suez, et sur laquelle on éprouve des vents irréguliers, peu favorables à la navigation. Cette position est celle d'une ville, nommée aujourd'hui Cosseir (3); elle est à cent lieues de Suez, et à cent milles des bords du Nil. Il est très-probable que les Romains fréquentèrent ces deux ports, et que l'expérience leur apprit à préférer l'un à l'autre, suivant la saison. l'Empire d'Orient domina sept cents ans sur l'Égypte et la Syrie, jusqu'à ce que

(3) Cosseir est le *Portus Albus* des anciens.

Mahomet, déployant ses bannières, opéra, vers le septième siècle, la grande révolution que son successeur Omar acheva, et qui mit ces deux pays sous la puissance du Croissant.

On peut, jusqu'ici, suivre le fil de l'histoire de l'antiquité, mais il se rompt à cette époque, et les fastes du moyen âge sont plongés dans une épaisse obscurité. Les croisades couvrirent la Syrie de soldats, pendant une partie de l'onzième et du douziéme siècle; mais bientôt les Croisés, défaits à leur tour, abandonnèrent leurs conquêtes au victorieux Saladin, et à ses vaillans Sarrazins. Il fallut du temps pour adoucir le fanatisme des zélateurs, et ce ne fut que vers le treizième siècle, qu'on vit se dissiper le nuage de barbarie dont les Goths avoient en-

veloppé l'Europe. Le génie du commerce se réveilla, et l'on essaya de rétablir avec l'Orient les anciennes communications par le désert ; (à cette époque, les Sarrazins avoient, à leur tour, fléchi sous le pouvoir des Turcs.) Les principaux marchés s'établirent à Constantinople et au Caire, et ces deux villes les conservèrent long-temps, tandis que l'Europe, encore peu éclairée, marchoit lentement vers la civilisation. Enfin, la religion rentra dans ses véritables bornes, et la raison démontra la folie des croisades; mais, en retournant dans leurs foyers, les Croisés rapportèrent de la Syrie, de la Palestine, et même de Constantinople (siège alors de l'empire d'Orient), cette politesse, cette urbanité, qui distinguoient les habitans de ces contrées lointaines ; ils y avoient puisé des lumières, des con-

noissances et des talens, dont ils enrichirent leur patrie ; et, par eux, l'Europe connut enfin les arts et les sciences.

Dès l'an 1296, Jean, duc de Brabant, fonda une compagnie de négocians, qui firent entr'eux une société, dont le but étoit d'étendre l'esprit de recherches, et d'augmenter l'activité du commerce. Ces hommes utiles s'établirent en Angleterre, sous la protection d'Édouard III; leurs progrès y furent lents jusqu'au règne de Henri VII, qui les constitua sous le nom de *marchands aventuriers*, et qui leur donna des encouragemens dont plusieurs découvertes utiles furent le fruit; mais les longues et sanglantes guerres avec la France, sous les trois Henri, et les divisions intestines, les dissentions des maisons d'York et de Lancastre, re-

tardèrent les progrès des lumières, et absorbèrent toutes les idées. La haine, la vengeance s'emparèrent de tous les cœurs, et ne permirent pas de s'occuper de spéculations utiles à l'humanité. Enfin, la reine Elisabeth, princesse éclairée, et douée d'un génie entreprenant, pensa que les dépenses des armemens étoient trop fortes pour des particuliers isolés, à cette époque où la navigation étoit encore dans l'enfance, au moment où l'Angleterre, malgré la supériorité de sa situation pour la marine, étoit cependant en arrière des autres nations. En conséquence, elle réunit les marchands aventuriers, et les institua légalement *corporation dans l'État*. Sous son règne, la navigation, l'architecture navale, le commerce, jetèrent un éclat brillant ; les spéculations pour l'Inde se développèrent, et furent

couronnées du succès. Avant cette heureuse révolution, les gros vaisseaux, faits en Angleterre, étoient bâtis pour le compte des étrangers, ou bien leur étoient vendus après leur construction. Tout changea; on ne s'occupa plus que des spéculations pour l'Inde; elles furent la mesure et le terme général de comparaison. Shakespeare se prêtoit à l'esprit du jour, dans sa comédie des *Femmes enjouées*, représentée en 1602, quand il fait dire à Sir John Falstaff, en parlant de ses maîtresses, qu'il les rend les arbitres de son bonheur, qu'il les compare aux Indes orientales et occidentales, et qu'il se propose de commercer avec elles.

Il faut l'avouer, à l'honneur des gouvernemens monarchiques, les têtes couronnées ont toujours protégé les

sciences, et encouragé l'esprit de découvertes. Les Souverains ont répandu leurs bienfaits jusques aux bornes du Monde, et des milliers de malheureux, accablés de détresse, ou languissant dans l'obscurité, ont été rendus au bonheur. Georges III, roi de la Grande Bretagne, en fournit un exemple remarquable; nul Potentat ne fit plus pour les sciences, mais sur-tout pour la géographie.

D'un autre côté, les Républiques de Gènes et de Venise obtinrent de la Porte Ottomane la permission d'envoyer des consuls en Égypte et en Syrie; par eux le commerce de l'Inde reprit une nouvelle activité, et, pendant deux cents ans, leurs richesses et leur importance s'accrurent rapidement; mais la découverte du cap de Bonne-Espérance leur

suscita des rivaux, renversa l'édifice de leur grandeur, et les réduisit à l'état où nous les voyons aujourd'hui.

Le génie audacieux des Portugais leur inspira le désir des découvertes; ils eurent le bonheur de trouver dans leur souverain tous les secours que pouvoit leur assurer l'esprit religieux et entreprenant de ce prince, jaloux lui-même d'acquérir des lumières sur les côtes inconnues de l'Abyssinie, sur le commerce de l'Inde et d'y propager la foi du christianisme. Ce monarque étoit Jean II, contemporain de Henri VII; il fut le premier roi de l'Europe qui engagea des hommes hardis à mépriser les dangers des déserts de l'Arabie et de l'Afrique. Il dépêcha Alphonse de *Payva* vers un roi chrétien, que l'on supposoit être le prêtre Jean, et dont les Etats étoient

étoient en Ethiopie. Il étoit connu par les rapports de dom Cam, un des navigateurs qui avoient parcouru la côte d'Afrique; Alphonse reçut les pouvoirs les plus étendus pour traiter avec ce Souverain, et former avec lui les liaisons les plus étroites d'amitié et de commerce.

On lui associa Pédro de Covillan; ce dernier eut ordre de pénétrer jusqu'aux Indes, par la voie du Caire et de la mer Rouge. Il fut enjoint aux deux envoyés de communiquer à la Cour toutes les remarques qui leur paroîtroient dignes d'attention. Ils arrivèrent ensemble à Tor, d'où ils se rendirent à Aden, (4) ville jadis opulente et commerçante, située un peu en de-

(4) Aden est dans une belle situation; son port est si favorable au commerce, qu'Alexandre vouloit en faire le marché général de l'univers.

hors du détroit de Babel - Mandel. Ils se séparèrent alors ; Covillan s'embarqua pour la côte de Malabar, et Alphonse partit pour l'Abyssinie. Le premier réussit ; il revint par l'Afrique, visita Sofala, et plusieurs ports de la mer d'Arabie ; mais, à son retour au Caire, il apprit qu'Alphonse, son ami, avoit été assassiné en Éthiopie. Cet évènement le détermina à faire passer en Europe le résultat de ses observations, et des informations qu'il avoit recueillies. Après cette précaution, il entreprit d'exécuter lui-même la commission dont son ami avoit été chargé, et passa en Abyssinie ; il y obtint une audience favorable du monarque qui régnoit en ce pays, et qu'on nommoit Alexandre. Il est une remarque très-essentielle à faire, c'est que les observations de Covillan, et les instructions

qu'il recueillit, furent les premières données qui conduisirent à découvrir la route de l'Inde, par le cap de Bonne-Espérance. Ce voyageur est le premier Européen qui osa se frayer, seul et sans guide, une route incertaine au travers de ces pays inconnus jusqu'alors. Nous allons examiner comment son expédition a contribué à la prospérité du commerce avec l'Inde.

Nous venons de voir que l'esprit de négoce se réveilla en Europe, vers la fin du treizième siècle; ce fut l'époque où l'on découvrit les propriétés de l'aiguille aimantée (on dit cependant qu'elles étoient connues en Chine, long-temps auparavant). Plus d'un siècle après, on n'en faisoit encore aucun usage pour la marine; mais heureusement l'esprit du jour, étant entièrement tourné vers le commerce, on connut

enfin le prix de cette découverte, et l'on sentit combien elle pouvoit être utile à la navigation. Les sciences étoient encore au berceau; leurs progrès étoient lents; elles exigeoient tout l'encouragement possible de la part des Gouvernemens. Dans des circonstances pareilles, nos premiers aventuriers se contentèrent de parcourir, et d'examiner les côtes de l'Europe, de la Méditerranée, et terminèrent leurs courses sur la côte d'Afrique, au cap de Non. Les Espagnols étoient alors en possession des Canaries situées à peu de distance du Continent d'Afrique; et l'île de Fer étoit, vers l'ouest, la frontière du Monde, au delà de laquelle on n'imaginoit rien. L'expérience, et une persévérance infatigable, surmontèrent, avec le temps, tous les obstacles, et firent refluer dans l'Occident toutes

les richesses de l'Orient. Les Portugais s'adonnèrent plus que jamais à la navigation, sous les auspices de l'Infant dom Henri. Ce prince acheta la souveraineté des Canaries, de Mariot de Béthancourt à qui le roi de Castille les avoit concédées. Cette transaction eut lieu en 1406; Henri IV régnoit alors en Angleterre. Une fois en possession d'une clef de l'Atlantique, l'Infant dom Henri équipa plusieurs vaisseaux; et, avant de mourir en 1463, il eut la satisfaction de voir que la géographie s'étoit enrichie de la connoissance de la côte d'Afrique, depuis le cap de Non, jusqu'à Sierra Lione; des îles du cap Vert, de Porto-Sancto, de Madère, et des Açores. On continua, sans interruption, de parcourir les côtes d'Afrique, en avançant toujours vers le Sud, jusqu'en 1486. Au commen-

cement de l'année suivante, sous le règne de Jean II, Barthelemy Diaz, ayant découvert trois cent cinquante lieues de côtes inconnues, arriva enfin au cap de Bonne Espérance, et le doubla. A son retour en Portugal, il fit à la Cour le récit de son voyage, des tempêtes qu'il avoit éprouvées, et promit des difficultés et des dangers extrêmes à ceux qui marcheroient sur ses traces. Il avoit nommé le promontoire qu'il avoit doublé, cap des Tourmentes; mais le Roi, prévoyant sa gloire future, l'extension que ses États pourroient en acquérir, et les richesses qui devoient en résulter pour ses sujets, changea ce nom, pour lui donner celui de Bonne-Espérance.

Cependant Covillan avoit entrepris de déterminer, d'une manière précise, les bornes de l'Afrique, du côté sou-

mis à ses recherches. Ce voyageur connoissoit parfaitement la langue des Arabes ; il les fréquenta, forma des liaisons avec les Maures, avec tous les marchands de l'Orient, et avec ceux de tous les pays qu'il traversoit ; il apprit enfin que ce fameux cap des Tourmentes existoit, et qu'on ne connoissoit aucune terre au delà. La coïncidence de cette nouvelle avec la découverte de Barthelemy frappa le roi de Portugal. Il fut convaincu que les travaux et les recherches de tout un siècle étoient enfin couronnés du succès, et que la navigation étoit libre depuis l'Europe jusqu'aux Indes. Cette conviction fut donc due aux informations de Covillan ; il faut en conclure que les travaux et le courage de ce voyageur ont beaucoup contribué à une découverte aussi importante, et

dans laquelle la Grande-Bretagne, surtout, a trouvé une source abondante de richesses et de prospérités.

Il est assez surprenant que les Portugais, bien persuadés de la possibilité de se rendre aux Indes, en doublant le cap de Bonne-Espérance, aient cependant différé dix ans, avant d'essayer d'y faire aucun commerce. Jean II mourut peu de temps après le retour de Diaz; le trône échut à son cousin, dom Emmanuel, qui avoit épousé la sœur de Jean. Ce prince, au lieu de marcher sur les traces de son prédécesseur, suivit l'avis de quelques seigneurs ignorans et superstitieux, et suspendit, pendant quelque temps, l'exécution du projet que Jean lui avoit expressément recommandé, à ses derniers momens.

Les découvertes étoient alors géné-

ralement à la mode. Long-temps avant cette époque, les Espagnols, conduits par Christophe Colomb, s'étoient distingués sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. Ils avoient pénétré, en 1492, jusqu'aux îles de Baham; et, peu de temps après, le Continent de l'Amérique du Nord fut découvert sous les auspices de Henri VII. Il est à remarquer que Colomb ne se proposoit pas de découvrir le Nouveau Monde, dont il ne soupçonnoit pas l'existence; son projet étoit de se rendre aux Indes par le NO.

Le succès de son voyage ne fut pas plutôt connu, qu'Emmanuel craignit de voir les Espagnols s'emparer du fruit des travaux de Diaz. Le zèle du clergé qui souhaitoit de porter en Asie les lumières de la religion, vint seconder sa jalou-

sie, et le détermina à équiper quatre vaisseaux armés de cent-soixante hommes ; cette petite flotte quitta la tour de Belem, au-dessous de Lisbonne, en 1497, et parvint heureusement sur les côtes de l'Inde.

Depuis cette expédition, les Portugais se mirent, dans un trè-petits nombre d'années, en possession de plusieurs places importantes en Asie. L'Histoire se tait sur les voyages de l'Inde, jusqu'en 1528, époque à laquelle Mendoce, gouverneur d'Ormus, envoya des dépêches de grande importance à la Cour de Portugal, par Antonio Terniec. Ce messager se rendit à Bassora, traversa le grand désert, se rendit à Tripoli, en Syrie, d'où il s'embarqua pour l'Italie, et arriva heureusement en Portugal. Terniec fit ce trajet sur

un dromadaire, accompagné d'un seul Arabe, plutôt pour le protéger, que pour le conduire; car il se guida sur une boussole. A son retour à Lisbonne, son voyage fut regardé comme une chose merveilleuse; on le suivoit en foule; on vouloit l'entendre; on lui faisoit répéter les plus petits détails sur la manière dont il avoit pu franchir les vastes plaines de sable du désert. Depuis ce moment, la curiosité de l'Europe a pleinement été satisfaite à cet égard: plusieurs voyageurs les ont traversées dans tous les sens, et nous les ont fait parfaitement connoître sous les rapports du commerce, de l'histoire naturelle, des mœurs, et des usages des peuples qui les habitent. Parmi les premiers Européens qui tentèrent de parvenir dans l'Inde, par cette route, on nomme César Frédérick, en 1561; il

dirigea sa route par Alep. Pierre Teixera, en 1605. Sir Thomas Roe, en 1614, et Darvieux, en 1664.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un moment sur une époque à laquelle l'Angleterre est redevable de l'éclat de son commerce, et de l'augmentation de sa puissance.

Les richesses que le Portugal retiroit des Indes excitèrent l'émulation des négocians Anglais. Pour seconder leurs vues, la reine Élisabeth fit partir pour l'Asie trois hommes auxquels elle remit des dépêches pour l'Empereur de la Chine, et pour le Souverain de Cambaye; ces voyageurs étoient John Newberie, Eldred, et Fitch. L'objet de leur mission étoit d'obtenir des lumières sur la nature du commerce avec l'Inde, et sur

la possibilité de faire ce commerce par la voie du cap de Bonne-Espérance. Ces trois messagers se rendirent à Agra; visitèrent Lahor, le Bengale ; pénétrèrent jusqu'à Malac, et revinrent en Angleterre, en 1591, par la voie d'Ormus et de Syrie. Ce voyage fut le premier de ce genre, exécuté par des Anglais. Le compte qu'ils rendirent de l'étonnante richesse de l'Inde, et des ressources abondantes que ce pays offroit aux commerçans, satisfit tellement Élisabeth, que, vers la fin de son règne, en 1600, elle accorda une charte scellée du grand sceau d'Angleterre, par laquelle elle institua une société de marchands, auxquels elle donna le nom de *compagnie des Indes*, avec le privilège exclusif de commercer en Asie. Ainsi fut créée cette compagnie, dont le capital ne fut alors que de 72,000 liv. sterl.,

à peu près dix-sept cent mille francs, et dont la puissance égale aujourd'hui celle des têtes couronnées.

Cependant, il se passa bien du temps avant que l'Angleterre pût participer, jusqu'à un certain point, aux profits du commerce de l'Inde; les Portugais étoient maîtres par-tout. Vasco de Gama arriva à Calicut, le 17 de mai 1489, avec ses braves compagnons. En 1500, ils avoient une factorerie dans cette ville, sous le commandement de Pédro Alvarez de Cabral; et, en 1502, ils en avoient déjà à Cochin et à Cannanore. Tels furent les succès de leur brillant courage, que, dès l'année 1536, Diego Botello informa Jean III, roi de Portugal, que l'amiral d'Acugna, commandant un petit bâtiment de vingt-deux pieds de quille, sur douze pieds de large, s'étoit rendu maître de l'île

de Diu (5). C'étoit pour la seconde fois que les Portugais s'emparoient de cette

---

(5) Le mot *diu* signifie *île* dans le langage du pays; ce mot est synonyme de *divi*, *dive*, *dib*, d'où vient *Maldive*, *Laquedive*, *Selendib*, *Divi-Cotey*, etc. Toutes les fois quon le rencontre dans l'Inde, on peut être certain qu'il est relatif à un île. Mais, quelque chose de bien étonnant, c'est qu'on retrouve le mot *dive*, sur la côte d'Angleterre, pour exprimer une île. Et, sur la côte de France, l'île Dieu ne se nomme-t-elle pas Diu sur les anciennes cartes ? Cette circonstance est commune au mot *Pulo*, qui signifie île dans les mers de Chine; on le retrouve dans le Levant, et sur-tout dans l'Archipel pour signifier la même chose. Le nom de *poule* s'ajoute comme diminutif à toutes les îles qui portent le même nom qu'une plus grande, dont elles sont voisines; ainsi on dit *Cherfo* et *Cherfo-poule*, *Naufia* et *Naufre-poule*, *Morgo* et *Morgo-poule*, *Esquire* et *Squira-poule*, etc. Il est une science qui reste à explorer, pour perfectionner la géographie : c'est celle des étymologies. Si l'on s'appliquoit bien à connoître la véritable signification des noms des différens lieux de la terre, on y trouveroit peut-être les matériaux les plus précieux pour l'histoire.

île ; elle est enfin restée en leur puissance jusqu'à ce jour. La pointe de Diu est au NO du golfe de Cambaye, par 20°-46′ N, et 67°-25′ à l'E de Paris. Enfin les Anglais parurent à leur tour. James Lancastre fut expédié, en 1600, avec quatre vaisseaux, pour jeter les fondemens d'un commerce qui n'a cessé de prospérer dans la suite, et qui se trouve aujourd'hui porté au plus haut degré de splendeur. Mais cet état brillant sera-t-il de longue durée ? C'est ce que le temps seul pourra nous démontrer. Les circonstances actuelles offrent des combinaisons d'une bien grande importance pour les établissemens Européens en Asie. Quelques puissent être les vues du génie auquel est attaché le destin de la France et de l'Europe, il est probable que l'Empire des Turcs touche à sa fin. Les Sultans énervés ont

ont perdu leur courage, depuis qu'ils ont quitté le commandement de leurs armées, pour se renfermer dans leur sérail ; l'indolence, l'ignorance, la vie voluptueuse des principaux officiers de la couronne, l'insubordination des Pachas, le mécontentement des provinces, sur-tout de la Grèce qui s'indigne de la servitude, et que de grands souvenirs rappellent à la liberté : tout annonce à l'observateur intelligent le dernier période de la décadence de l'empire Ottoman, et la subversion prochaine de son gouvernement. Dans cette hypothèse, l'Orient doit bientôt devenir le théâtre où les premières têtes de l'Europe viendront se disputer l'Empire. C'est principalement sur l'Atlantique, que le système colonial a, depuis trois siècles, déployé l'appareil de la guerre ; mais, par un effet de l'instabilité

des choses humaines, l'attention des puissances belligérantes vient se fixer aujourd'hui sur les confins de la Méditerranée, sur l'Egypte, sur le Nil, et leur coup-d'œil se prolonge jusqu'au golfe de Perse, à celui de l'Arabie, aux mers de l'Inde; enfin, jusqu'aux bornes de l'Océan pacifique.

La Turquie et le Mogol offrent, en ce moment, des caractères frappans de ressemblance. Dans ces deux États, les gouverneurs commencent à méconnoître l'autorité du Souverain, et visent à l'indépendance. La question n'est pas de savoir si les Grecs et les autres provinces de la Turquie recouvreront leur liberté; mais de savoir s'ils la recouvreront par l'assistance de la France et de l'Espagne, ou par le secours de la Russie et de l'Angleterre.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur l'Arabie : ses habitans sont extrêmement jaloux de leur commerce dans la mer Rouge ; et des intrigues particulières les ont empêchés de lui donner beaucoup d'extension jusqu'à ce jour. Le Shériff de la Mecque, surtout, a fait ses efforts pour concentrer toutes les affaires dans le port de Gedda, et pour y établir une douane générale.

Parmi les premiers Anglais qui visitèrent Moka, on cite le capitaine *Sharpeigh*, commandant le vaisseau l'*Ascension*. Le Pacha de Sanaa (6), capitale de

(6) Le Souverain de l'Yémen, qui réside à Senaa, n'est point un Pacha ; c'est un Imam indépendant qui respecte beaucoup les firmans du chef des croyans, mais qui ne se soumet à aucune autorité étrangère ; il est parfaitement libre chez lui.

l'Yémen, située à 60 lieues dans le NNE de Moka, n'approuva pas son voyage, et lui signifia de n'y pas revenir. Les pachas du Caire et de Suakem, excités par les Arabes, et soutenus par le Shériff de la Mecque, s'adressèrent à la Sublime Porte; ils lui représentèrent que le capitaine de l'*Ascension* avoit acheté toutes les meilleures marchandises de l'Inde, au grand détriment des douanes; et que, si l'on ne s'opposoit pas à de pareilles entreprises, elles ruineroient infailliblement le commerce de la mer Rouge. Le Grand Seigneur, faisant droit à leur plainte, expédia un firman, par lequel il ordonnoit au Pacha de Sanaa, de confisquer les vaisseaux et les cargaisons des Chrétiens; d'en envoyer les équipages en captivité, et même de les mettre à mort, si, par la suite, il s'en présentoit au-

cun dans ses Etats. Les choses étoient en cet état, lorsque *sir Henri Middleton* arriva à Moka avec trois vaisseaux et une flûte; il apportoit au Pacha des lettres de Jacques II, relatives au commerce ; mais le Pacha, loin de l'accueillir, le fit saisir, et envoyer prisonnier à Sanaa. Il fut assez heureux pour s'échapper, et pour rejoindre son vaisseau. Il ne fut pas plutôt de retour, que, pour venger son injure, il arrèta tous les vaisseaux qui se trouvoient à Moka. Cette mesure força le Pacha à lui faire des excuses; sir Henri exigea, en outre, une somme d'argent, par forme d'indemnité. Depuis cet évènement, nous ne voyons pas qu'on ait essayé de former avec l'Arabie aucune nouvelle relation mercantile, jusqu'en 1618, époque à laquelle le capitaine *André Shilling* fut envoyé de Surate à Moka,

pour y établir un commerce, en conséquence des négociations de sir Thomas Roe. Lorsque l'affaire du capitaine Sharpeigh eut lieu, le Grand Seigneur, plus respecté qu'aujourd'hui, exerçoit un plus grand pouvoir sur ces provinces éloignées. Mais, dès l'année 1712, sa puissance y étoit tellement déchue, qu'il descendît jusqu'à la plainte ; il envoya un ambassadeur au Souverain de l'Yémen, pour lui représenter que les Européens, en enlevant de grands chargemens de café, avoient rendu cette denrée rare en Turquie, au grand détriment des douanes de la Porte. L'ambassadeur employa tous les moyens de persuasion qui étoient en son pouvoir, pour obtenir l'abolition de ce commerce, et lui donner un autre cours ; ses efforts furent inutiles : le Souverain le traita

poliment, mais sans lui rien accorder.

Il est facile de concevoir que l'intérêt de la Turquie est de posséder seule le commerce de ce pays, à l'exclusion des Européens. Dans cette hypothèse, le produit des manufactures de l'Inde seroit apporté par des vaisseaux mahométans, dans les ports de la mer Rouge, d'où ils reflueroient dans la Turquie d'Europe, avec les cafés, les gommes, les parfums, en un mot, avec toutes les riches productions de l'Arabie. Constantinople deviendroit alors le marché, le dépôt général du commerce de l'Orient par la mer Rouge. L'imbécillité du Gouvernement Turc s'est opposée seule à l'exécution d'un plan aussi avantageux pour lui, que nuisible à la compagnie Anglaise. Il est évident que ce

n'est point une politique saine et bien raisonnée ; ce n'est point la coïncidence momentanée des intérêts réciproques de l'Angleterre et de la Turquie ; en un mot, ce n'est point un système sage et réfléchi qui a donné tant de crédit à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Constantinople ; il n'en est redevable qu'à l'inhabileté du Divan. Il est trop tard aujourd'hui pour que ce Gouvernement essaie de reprendre les rênes du commerce de l'Orient. Ce ne sont plus les Pachas envoyés par le Grand Seigneur, ce sont les Cheicks Arabes qui dominent véritablement sur les côtes de la mer Rouge. L'intérêt du Shériff de la Mecque, du Souverain de l'Yémen, et de tous les chefs Arabes, est aujourd'hui de traiter avec les Européens ; ces derniers leur apportent des marchandises de l'Inde, qui sont ensuite

suite mises en circulation dans l'Arabie, et vendues aux Turcs après avoir payé de gros droits, dont les Sheicks s'approprient la totalité sans en verser la plus petite partie dans les coffres du Grand-Seigneur. Au surplus, si la Porte est incapable aujourd'hui de conserver son pouvoir sur ce pays, au moins a-t-elle l'adresse d'aider aux Arabes à fermer à l'Europe toute communication par terre avec l'Asie. Et, si les Turcs ne peuvent s'emparer de ce commerce, au moins font-ils leurs efforts pour en priver les Européens ; car il vaut encore mieux pour eux qu'il reste entre les mains des Arabes, comme sujets de l'Empire, que de le voir passer à des nations étrangères. La question se présente donc ainsi : Est-il de l'intérêt de la Grande-Bretagne de défendre, ou d'agrandir

un Empire dont les vues commerciales ont un rapport si contraire aux siennes; ou l'Angleterre doit-elle, au contraire, prendre le parti des gardiens naturels du désert qu'il faut franchir, pour que l'Europe communique par terre avec l'Inde? En un mot, doit-elle protéger les Arabes qui permettent bien un libre commerce dans la mer Rouge, par le détroit de Babel-Mandel, mais dont l'intérêt est de s'opposer à ce que le port de Suez tombe au pouvoir des Européens ou des Turcs, et à ce qu'il devienne un entrepôt de commerce avec l'Inde?

AVIS.

Le major Taylor a eu pour objet de faire plutôt un livre utile qu'un roman. Les personnes qui, dans un Voyage, ne désirent que des aventures merveilleuses, et ne cherchent point l'instruction géographique, épouvantées de la sécheresse du commencement de l'Ouvrage, pourront bien le jeter de côté après la lecture des premières pages ; mais celles qui, passant sur la froideur du début, en continueront la lecture, se sauront gré de leur persévérance, et trouveront alors que l'intérêt commence, et qu'il va toujours croissant jusqu'à la fin.

La marche de l'Auteur est sage ; à quoi bon s'appesantir sur des pays bien connus ? Il a glissé légèrement sur tout son voyage jusqu'à Venise, se contentant de donner jusque-là l'itinéraire de sa route au travers de l'Allemagne ; voilà ce qui occasionne la langueur du premier chapitre. Mais en arrivant à Cattaro et à Zante, le Voyageur recueille avec soin les traits les plus saillans du caractère des habitans, et en forme un tableau assez piquant. Les Mainottes, entr'autres, ont beaucoup excité sa curiosité, et ce qu'il en dit attache le lecteur.

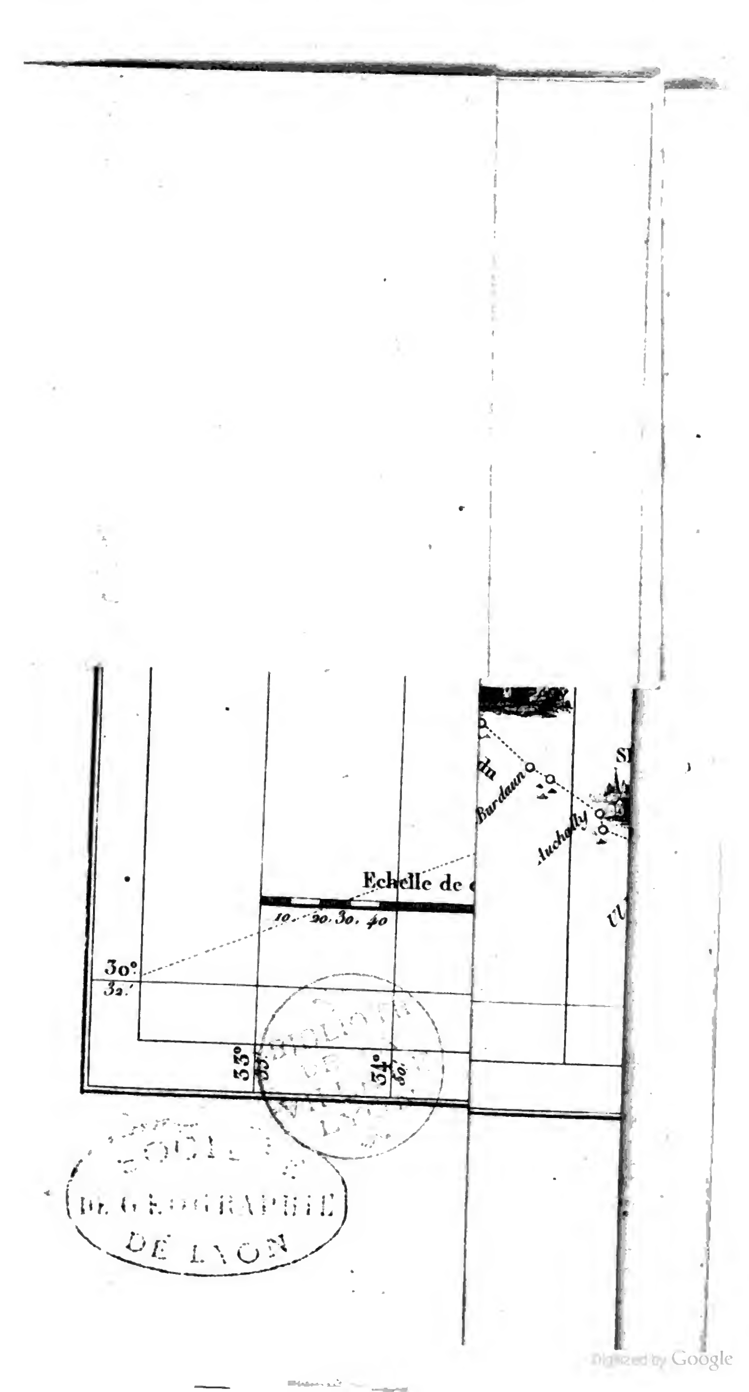
C'est sur-tout à son arrivée à Alexandrette que l'attention s'éveille ; son voyage ne commence, en quelque façon, que là ; tout ce qui précède n'est que préliminaire : mais alors il décrit avec discernement ce qui peut fournir matière à ses observations ; il devient même historien, et remonte jusqu'à des époques très reculées, pour y puiser des détails propres à nous faire

mieux connoître les pays dont il parle, et les peuples qui les habitent.

Quant à la partie de l'ouvrage qui concerne l'Inde, on voit qu'elle est écrite par un homme qui connoît le pays ; et, à cela près de la prévention nationale contre Tipoû Sultan, ce qu'il dit est généralement vrai et instructif.

Le voyage du major Taylor a été extrêmement dispendieux, long et fatiguant ; aussi, dans les vues d'épargner aux voyageurs à venir une partie des désagrémens qu'il a éprouvés lui-même, il s'attache à donner toutes les instructions possibles sur les différentes manières d'exécuter le même voyage, en prenant diverses routes. Enfin, pour compléter le recueil de tout ce qui peut être nécessaire, ou seulement utile à ceux qui veulent voyager dans le Levant, le major Taylor est entré dans le détail de toutes les maladies dont on peut y être attaqué, indiquant en même temps les remèdes propres à les prévenir et à les guérir. Il termine son ouvrage par une notice sur les monnoies qui ont cours depuis l'Angleterre jusqu'au Bengale, et sur le change de toutes ces espèces, en indiquant aux voyageurs de quelle manière il convient de faire ce change, pour perdre le moins possible.

En un mot, l'ouvrage du major Taylor est vraiment bon, utile et fort instructif. Nous insistons un peu sur ce sujet, parce que la plus grande partie des lecteurs de voyages se hâte quelquefois trop de juger sur l'apperçu des premières feuilles, ou même sur le titre. Celui-ci est du nombre de ceux qu'il faut lire entièrement pour en sentir le prix.



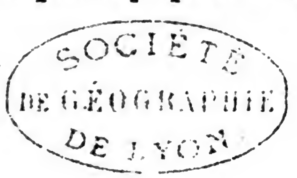
Echelle de
10. 20. 30. 40
30°
32.'
33°
34°
du
Bardaun
Auchally

VOYAGE DANS L'INDE.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur part de Londres, chargé des dépèches de la Compagnie, s'embarque à Douvres, et arrive à Ostende. — Diverses routes à prendre. — L'Auteur se décide pour celle d'Allemagne, et pourquoi? — Canaux, et voyages par eau. — Itinéraire complet. — Distances. — Temps qu'on met à les parcourir. — Temps perdu au relais. — Notice sur les auberges où l'on peut s'arrêter. — Description du passage des Alpes. — Désagrémens des routes de l'Allemagne. — Moyens qu'on pourroit employer pour voyager plus commodément. — Arrivée à Venise, et séjour dans cette ville.

Mes affaires particulières m'appeloient dans l'Inde : il falloit partir sans retard; mais la saison étoit trop avancée pour trouver une occasion par mer. Je me déterminai à faire le voyage par terre. J'en obtins préalablement la permission de la Compagnie; et dans le commencement du mois d'août, j'annonçai aux directeurs que mes préparatifs étant finis, je pourrois



partir au premier ordre. Je sollicitai, en même temps, leurs dépêches pour les établissemens anglais en Asie. La Cour agréa ma demande; en conséquence le 21 août 1789, dans l'après-midi, je reçus, du substitut du secrétaire, un paquet pour Bombay, renfermant d'autres lettres pour le Bengale et le Fort Saint-Georges (7). J'en donnai reçu dans la forme ordinaire. Je devois aussi prendre des paquets importans du bord du Contrôle (8); mais ils ne se trouvèrent pas prêts : il fallut attendre jusqu'au lendemain matin.

Août, 22. — A dix heures du matin, le 22, je

---

(7) Ici la partie est prise pour le tout. Le nom de cette ville est Madras. Le fort St.-Georges est la citadelle de Madras; c'est dans ce fort que sont les bureaux du Gouvernement.

(8) Le bord du Contrôle est une commission particulière qui connoit des affaires les plus secrettes et les plus importantes de la compagnie des Indes; cette commission est présidée par un ministre du Roi, et tous les membres sont vraiment dans les intérêts du Roi. Le bord du Contrôle vise les opérations de la compagnie, et conduit tout ce qui concerne les affaires d'état. Le comité secret agit sur les instructions du bord du Contrôle, et la cour des directeurs ne connoît que les détails mercantiles, encore ses apuremens passent-ils à la sanction du bord du Contrôle.

quittai Londres avec M. Adam Blackader, chirurgien de Madras, qui retournoit par terre en ce pays avec la permission de la Compagnie. Nous avions avec nous un ami qui nous acompagnoit jusqu'à Venise, et mon épouse, dont le projet étoit de s'arrêter dans cette ville, et revenir en Angleterre, après mon départ pour le Levant.

Notre équipage consistoit en une bonne voiture de route, parfaitement en état, et munie de tout ce qui lui étoit nécessaire pour un long voyage. Nous avions une ample provision de soupe en tablette, de la poudre de cary (9), et du thé de bonne qualité. On ne peut se procurer nulle part ce dernier article, à quelque prix que ce soit : quant aux deux premiers, ils sont souvent d'un grand usage, sur-tout dans le désert. On peut avoir du café par-tout;

(9) La poudre de cary est un assemblage de toutes les drogues, propres à faire un ragoût de cette espèce. Ces ingrédiens sont pilés et pulvérisés ; il suffit d'en mettre une pincée dans une sauce, pour en faire un cary. Ce mets est très-recherché dans l'Inde; l'accommodage consiste en force piment, du safran, du cardamum, du tamarin, beaucoup de girofle; etc. C'est un ragoût très-fort en haut goût, mais il est sain dans les pays chauds, parce qu'il stimule l'estomac, aide aux digestions, et provoque la sueur.

en conséquence nous jugeâmes inutile de nous en pourvoir.

M. Blackader et moi nous avions chacun un fusil et une paire de pistolets, montés simplement, mais solidement, et munis de l'appareil de toutes les pièces nécessaires. Nous emportions de plus chacun douze chemises de toile, un habit, quelques paires de bas, des souliers, et une paire de bottes.

Nous nous sommes bien félicités depuis de n'avoir pas oublié une petite boîte de médicamens, contenant en outre des instrumens de chirurgie, dont l'usage est le plus fréquent. Nous étions pourvus des meilleures cartes des pays que nous devions traverser, avec un itinéraire de *Dutens*, contenant la description des positions, du sol, des productions, de la population, et des curiosités de chaque canton. A ces objets nous avions ajouté une boussole de Dolland, une lunette, un thermomètre, et quelques alumettes phosphoriques bien cachetées. Mais, à mon grand regret, nous avions négligé de prendre un petit sextant; le tout étoit resserré dans le plus petit espace possible; et, dans la suite, nous diminuâmes encore notre bagage, et le réduisîmes à une seule malle pour chacun, indépendamment de nos lits.

Nous étions suivis de deux domestiques ; l'un étoit Indien, né au Bengale : il nous servit peu ; mais l'autre nous fut d'un grand secours, c'étoit un Italien ; il parloit français et allemand : il étoit d'ailleurs perruquier, valet de chambre, coureur, tailleur, cuisinier, maître d'hôtel, et, par-dessus tout, de la meilleure volonté, et cherchant à se rendre utile.

Nous arrivâmes à Douvres le soir du même jour. Le capitaine du paquebot nous dit que la marée seroit favorable vers une heure du matin. Il nous restoit encore quelques heures avant de dire adieu pour long-temps à l'Angleterre, nous résolûmes de les passer agréablement ; en conséquence nous demandâmes un bon souper : nous nous mîmes à table, et nos libations durèrent jusqu'au moment de nous embarquer (10).

---

(10) Les traits les plus simples en apparence sont sousouvent ceux qui peignent mieux les mœurs et les usages d'un peuple ; il est un certain esprit national qui perce quelquefois dans une réflexion sur un sujet tout-à-fait étranger ; cet exemple n'est-il pas du nombre ? On reproche aux Anglais d'aimer à boire ; il est très-vrai que la grande majorité de la Nation en a le goût ; il n'est pas restreint à la classe du peuple ; on en accuse bien des gens fort importans. Ce caractère se peint ici dans toute sa force : voilà deux voyageurs qui vont quitter leur patrie ;

Les premiers orages de la révolution, rendoient notre passage par la France dangereux, ou tout au moins inquiétant, à cause des paquets dont j'étois chargé ; car, en outre des dépêches de la Compagnie, il s'y trouvoit d'autres papiers de la plus grande importance. L'affaire du complot de Brest, et la retraite subite du duc de Dorset, notre ambassadeur, jettoient une sorte de défaveur sur le nom anglais, ces considérations me firent prendre le parti de traverser l'Allemagne, où je prévoyois que je ne courois pas risque d'être insulté ou retardé. Je résolus donc d'aborder à Ostende : nous fîmes prix à dix guinées pour chaque passager, et deux guinées pour la voiture. Nous embarquâmes, à nos frais, des vivres et du vin pour trois jours ; et nous voguâmes avec un vent favorable vers les côtes du continent, laissant derrière nous les hautes falaises de craie de la

---

ils veulent se rendre aussi heureux *happy* qu'il est en leur pouvoir ; et, pour y parvenir, ils boivent toute la nuit ; un Allemand auroit passé tout ce temps à fumer, un Espagnol à dire son chapelet, un Français auroit fait enrager toutes les servantes, et se seroit peut-être fait quelque affaire s'il avoit trouvé des originaux aux dépens desquels il eût pu rire ; et dans ces diverses manières d'employer le temps, les dispositions naturelles de ces quatre nations se seroient montrées dans tout leur jour.

Blanche-Albion, si bien décrites par l'immortel Shakespeare.

23. — Les aménagemens des paquebots sont parfaitement commodes, et de la plus grande propreté : les lits sont bons, on est vraiement à l'aise sur ces petits bâtimens. La mer étoit belle, et le roulis ne troubla point notre sommeil. Nous avions mis à la voile à une heure du matin; mais le vent d'abord favorable, changea malheureusement, et nous retint en mer jusqu'au lendemain au soir. En débarquant nous nous rendîmes à l'hôtel de la Cour Impériale : nous nous apperçûmes alors que notre voiture avoit un peu souffert de la traversée; la réparer étoit l'affaire de quelque temps; d'ailleurs nous ne pouvions avoir nos effets, avant qu'ils fussent visités par les officiers de la douane; de plus, il nous falloit absolument un passe-port; et quand bien même rien ne nous eût retardé, le maître de l'hôtel ne paroissoit pas disposé à nous donner des chevaux. Il fallut donc céder de bonne grace à la circonstance, et passer la nuit à Ostende (11). Le lendemain

---

(11) Tel est l'usage des auberges d'Allemagne, et, à la honte de ce pays, les lois n'ont point encore suffi pour réprimer l'avidité des maîtres de poste. Par un abus inconcevable, dans un état policé, l'aubergiste refuse des

nous attendîmes jusqu'à onze heures la visite de la douane : enfin nous en fûmes quittes pour une légère gratification, au moyen de laquelle les employés s'abstinrent de fouiller avec rigueur, et de mettre nos effets en désordre. Nous fîmes plomber nos malles, et prîmes notre passe-port.

C'est une précaution que je conseille à tous les voyageurs. Lorsqu'une malle est plombée, elle n'est plus sujette à la visite ; elle traverse librement tous les états de l'Empereur : il en est de même en France ; à moins cependant que le propriétaire ne veuille l'ouvrir : dans ce cas, on la fait sceller de nouveau. Cela consiste

---

chevaux quand il le juge à propos, et le voyageur ne peut obtenir aucune justice. Toutes les fois qu'on arrive à la poste, à peu près à l'heure du dîner, on ne peut repartir qu'après avoir dîné et payé ; on a beau être pressé, il faut dîner, bon gré malgré ; alors, en sortant de table, on trouve la voiture attelée ; il en est de même du souper, l'aubergiste fait si bien que le voyageur est forcé de s'arrêter pour souper et pour coucher ; quelques personnes ont voulu s'obstiner à ne faire ni l'un ni l'autre, alors le postillon dételle avec le plus grand flegme, et s'en retourne aussitôt ; de ce moment on ne voit plus ni domestiques ni postillons ; on appelle en vain, on est abandonné sur la route, et l'on dort dans la voiture jusqu'au lendemain matin.

à l'envelopper de deux tours d'une légère ficelle, à laquelle est attaché un morceau de plomb timbré du cachet de la douane, et posé de manière qu'on ne peut ouvrir la malle, sans couper la ficelle.

25. — A onze heures et demie nous quittâmes Ostende, traînés par quatre mauvais chevaux conduits par deux postillons Allemands, nous prîmes la route de Bruges. Tous les pays que nous traversâmes, de-là jusqu'à Venise, ont si souvent été décrits, les écrivains qui ont traité ce sujet, sont entrés dans de si grands détails, qu'il me suffira de donner un itinéraire de ma route, et de faire part d'un petit nombre d'observations utiles aux voyageurs.

En temps de paix, celui qui veut faire cette route, peut partir de Harwich, et débarquer à Helvoet sluys : de cet endroit on traverse le Mordick, et l'on arrive à Anvers, d'où l'on se rend à Mechlen : de ce dernier endroit à Louvain, il n'y a que deux postes. On peut faire le même trajet, et de la même manière, par Flessingue. D'Ostende à Bruxelles, il y a un canal pour ceux qui veulent faire le trajet par eau. Cette manière de voyager dans les Pays-Bas est commode, et peu dispendieuse;

elle est sur-tout agréable, dans la belle saison. Dans une chaise de poste, on peut traverser tout un royaume, sans parler à personne; mais, sur un bateau de passage, on communique avec ses compagnons de voyage, et l'on peut faire des remarques judicieuses sur les mœurs et le caractère des habitans; circonstance qui n'est pas sans attrait pour les observateurs de l'homme et de la nature. On peut d'ailleurs mieux examiner le pays sur lequel on semble glisser doucement. On peut lire en voyageant, ou converser à volonté, soulager sa mémoire, en déposant sur le papier les observations qui méritent d'être conservées. Il n'est pas nécessaire, pour cela, de se mêler avec la populace; chaque bateau renferme une ou deux chambres que l'on peut louer, et dans lesquelles on n'admet que les personnes qu'on juge à propos, si l'on ne veut pas y être seul. A ces avantages se joint celui du transport des bagages qui, portés doucement, et remués avec précaution, ne sont pas exposés à se briser par l'effet du cahot inévitable sur une voiture. Un voyage de ce genre n'est pas expéditif; mais les dépenses en sont extrêmement légères, comparées a celles de la poste.

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	⅛ de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
DE LONDRES à				h.	'	h.	'	
Douvres.	72	»	»	10	»	»	»	Logé à Douvres, à l'hôtel d'York.
Ostende, passage de mer.	«	»	«	»	»	18	30	Bon logement à l'hôtel de la Cour impériale.
Bruges.	12	«	2	3	30	0	30	Bon logement à la Poste.
Alter.	12	»	2	3	»	0	5	Point de logement ; impossible de s'en procurer.
Ghent.	13	»	2	2	25	1	10	Très-bons logemens à la Poste. Il y a ici un canal qui conduit à Otende ; les bateaux sont commodes sur les bords de l'Escaut
Quadright.	6	»	1	1	10	0	10	Mauvais logement.
Alost.	9	»	1½	2	»	0	10	Mauvaises auberges.
Asche.	8	»	1½	1	30	0	12	Bon logement à la Poste.
Bruxelles.	9	»	1½	1	38	5	30	Excellente auberge à l'hôtel d'Angleterre ; nous avons reposé et déjeuné. La route depuis Ostende est bonne et bien pavée ; le pays est plat, et présente peu de variété ; les environs de Bruxelles délicieux.
Costemberg.	10	»	1⅔	1	30	»	41	Aucune espèce de ressources.
Louvain.	8	»	1⅓	1	11	1	»	Assez bonne auberge à la Poste ; nous attendîmes quelque temps faute de chevaux.
Tirlemont.	10	»	2	1	55	0	11	Bonne auberge à la Poste.
St.-Tron.	12	»	2	2	24	8	40	Mauvaise auberge à la Poste ; il y en a une meilleure dans la ville. Nous avons attendu long-temps ici, faute de chevaux ; il fut impossible d'en avoir avant deux heures du matin.
Hores.	10	»	1⅔	2	»	»	10	Hores est un village mal propre, où l'on ne peut rien trouver, pas même à loger. On passe la frontière des Pays-Bas pour entrer en Allemagne, entre Hores et St.-Tron. On quitte le pavé un peu en dehors de Bruxelles. La route devient plus mauvaise.
	191	«						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	$\frac{1}{10}$ de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	191	»						
				h.	'	h.	'	
Liège.	10	»	$1\frac{1}{3}$	2	50	1	»	La Poste est dehors de la ville; c'est une mauvaise maison; mais Liège renferme beaucoup d'excellens hôtels; nous avons passé la Meuse.
La Batise.	12	»	2	4	5	2	25	Auberge neuve et bonne. La route, depuis le dernier relais, est extrêmement roide et mauvaise; les chevaux et les postillons détestables. Nous avons encore manqué de chevaux à la poste. Obligés de les attendre.
Aix-la-Chapelle.	15	»	2	4	30	14	»	Cette ville reçoit tant d'étrangers, qu'on doit espérer d'y trouver les auberges les plus magnifiques. Nous nous trouvions peu éloignés de Spa, mais la route qui y conduit est mauvaise. Les approches d'Aix-la-Chapelle sont plus détestables qu'on ne peut le dire; jusqu'à 4 lieues de distance le pays est montueux et la route de sable; la terre est couverte de buissons, et paroît comme en friche. Nous y avons passé la nuit pour voir notre banquier, et toucher de l'argent.
Juliers.	15	»	$1\frac{1}{2}$	4	»	1	»	L'auberge est assez mauvaise; point de chevaux: nous portâmes nos plaintes au commandant; il nous assura que nous aurions les premiers qui arriveroient.
Berchem.	10	»	1	2	50	»	15	Village sale; rien qui vaille.
Cologne.	15	»	$1\frac{1}{2}$	4	35	6	10	L'auberge de la ville de Prague est assez bonne. Nous arrivâmes à la fermeture des portes; obligés de rester jusqu'au lendemain matin, nous avons reposé sans déshabiller.
	268	»						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	1/10 de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.	Temps perdu au relais.	REMARQUES.
	268	»				
				h. '	h. '	
Bonn.	16	3	$1\frac{1}{2}$	3 40	» 35	Bonne auberge. Ce dernier relais se fait sur les bords du Rhin. Le paysage est délicieux ; les rives du fleuve sont semées de villages pittoresques : rafraîchi les chevaux.
Remmagan.	13	2	1	3 5	4 40	Mauvaise petite place sale et sans auberge qui vaille. On nous dit ici que la foire de Francfort occasionnoit la disette de chevaux sur la route, et que nous ne pourrions en avoir. Nous arrivâmes à une heure, et fûmes obligés d'attendre jusqu'à cinq heures quarante minutes. Nous passâmes ce temps dans un méchant cabaret : mauvaise chère, vin aigre, prix exorbitant, vexations ; point de chevaux pour nos domestiques ; mauvais postillons.
3 Andernack.	13	1	$1\frac{1}{2}$	3 40	8 10	On est très-bien à la Poste. Notre dernier relais est un de ceux que nous avons fait avec le plus de plaisir ; nous avions la vue du Rhin resserré entre deux montagnes ; les bords étoient couverts d'élégantes maisons de campagne ; les vignobles s'étendoient de tous les côtés sur le revers des montagnes, et la route excellente, parallèle au fleuve, nous permettoit de jouir du plus beau coup d'œil. Notre hôte nous retînt sous divers prétexte ; d'abord il n'avoit point de chevaux, ensuite les portes étoient fermées. Il fit tant qu'il nous garda jusqu'au lendemain matin ; mais, pour nous dédommager, il nous
	310	»				

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	$\frac{1}{8}$ de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	310	o		h.	'	h.	'	donna d'excellent vin, le meilleur que nous eussions encore bu.
Coblentz.	13	6	1	2	40	»	30	Bonne auberge au confluent du Rhin et de la Moselle. Traversé le Rhin sur un pont volant.
Nassau.	16	»	1½	2	50	1	0	Ville pauvre et mal bâtie; point d'auberge. Dans ce relais, nous fûmes obligés de prendre six chevaux, à cause des mauvais chemins; deux lieues après Coblentz nous passâmes par les bains chauds d'Embs qui appartient au prince d'Orange. Point de chevaux.
Narstetin.	12	»	1	3	»	»	15	Très-mauvaise auberge; nous avons eu six chevaux pendant la moitié du dernier relais. Peu après être sortis de Nassau, nous avons traversé la Lahn dans un bac.
Swalback.	11	»	1	2	30	7	15	Village misérable et mal bâti; mauvaise auberge; point de chevaux jusqu'à trois heures du matin; forcés de coucher dans de mauvais lits, sans nous déshabiller: parti avec six chevaux, à cause des mauvais chemins. Il y a ici des bains d'eau thermale.
Wisbaden.	13	»	1	3	30	1	55	Bonne auberge, bains chauds; point de chevaux.
Mayence.	15	»	1½	1	25	1	»	Bonne auberge; grande ville; rues étroites. Traversé le Rhin sur un joli pont de bateaux.
Oppenheim.	12	»	1	3	»	»	25	Mauvaise auberge; la ville mal bâtie, sale, et en talus, sur le Rhin.
Worms.	15	4	1	3	45	2	30	L'hôtel de la Poste est élégant; nous y sommes arrivés à six heures du soir, avec des chevaux rendus de fatigue, car
	417	o						

ITINÉRAIRE

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	$\frac{1}{8}$ de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route. h.	'	Temps perdu au relais. h.	'	REMARQUES.
	418	»						ils ont doublé sans relayer; ils n'ont pris qu'une heure à Oppenheim pour relayer. Nous nous sommes apperçus que notre hôte vouloit nous retenir toute la nuit, pour profiter de notre dépense. Après beaucoup de difficultés, nous avons eu des chevaux à neuf heures, mais c'étoit un tour de l'aubergiste qui savoit bien qu'il étoit trop tard pour entrer à Manheim. Nous avons été forcés de dormir dans la voiture, à un petit village, situé sur la route, une lieue avant d'arriver à la ville; forte pluie; pris des chevaux frais, et à cinq heures du matin; traversé un joli pont de bateaux, pour entrer à Manheim, sur le Rhin.
Manheim.	13	4	1	4	»	10	»	Belle auberge; excellent vin de Bourgogne et de Tokai. Pris un panier de viandes froides, et une provision du meilleur vin. Nos affaires avec notre banquier nous ont retenus dix heures. Confluent du Rhin et du Necker.
Schewtzingen.	10	»	$\frac{3}{4}$	1	30	3	15	Bonne petite auberge; bon dîner. Un de nos ressorts de derrière est démonté; nous l'avons fait réparer. La Poste est isolée; les logemens n'y valent rien.
Waughausil.	12	»	1	2	»	»	15	Mauvais village malpropre, mauvaise auberge. Le postillon de cette place s'est trompé de route; il auroit dû nous faire passer par Bruschal . . . 1 poste. Kentlingen. . $1\frac{1}{2}$ Gutzwiugen. . $1\frac{1}{2}$ Constatt . . . $1\frac{1}{2}$
	453	4						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	453	4		h.	′	h.	′	
raben.	16	»	1½	2	45	»	45	A Craben, nous nous sommes apperçus de l'erreur de notre postillon, mais nous étions trop avancés pour reculer; enfin, après beaucoup d'altercation, le maître de poste nous a laissé rejoindre notre véritable route; couru toute la nuit.
Carlsrhue.	16	»	1½	2	55	»	45	La poste est assez mauvaise. Loué une chaise pour les domestiques.
Pforzheim.	18	»	1¾	4	35	1	20	L'auberge est assez bonne; la route ennuyeuse.
Enbzwingen.	15	1	1½	3	10	»	30	La Poste est à peine supportable; le reste à l'avenant.
Constatt.	14	»	1½	2	54	»	51	Assez bonne auberge.
Blockingen.	14	»	1½	2	30	»	27	Auberge assez mince; le logement médiocre.
Geoppingen.	12	2	1	2	6	»	32	Assez bonne auberge; petit village.
Guislingen.	12	1	1	3	»	6	55	Logement décent, village médiocre; dormi tout habillé.
Wester-Stetten.	12	5	1	2	15	»	30	Maison isolée, mais bonne; excellens chevaux.
Ulm.	10	4	1	1	50	»	10	Bon logement, bons chevaux, bons postillons. Nous avons ici traversé le Danube; il n'est pas encore considérable, mais il est très-rapide. Cette rivière n'est pas navigable beaucoup au dessus d'Ulm.
Illertissen.	15	»	1½	2	45	»	30	Mauvais endroit; joli pays; bons chevaux, bons postillons.
Memmingen.	16	»	1½	3	50	»	30	Bon. Jolie petite ville fortifiée, extrêmement propre.
[illegible]z.	13	»	1	2	20	»	35	Jolie maison isolée; le paysage charmant; belles routes, aussi bonnes qu'à Bath, en Angleterre. La vue des Alpes
	4[illegible]	1						

ITINERAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	°/° de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	638	1		h.	'	h.	'	et des bois, dont ce pays est sc rendent le site admirable. On ent ici l'Italien, et on le parle un peu.
48 Kempten.	11	»	1	2	5	6	50	Assez mauvaise auberge à la Po Kempten est fameux par son abba sur l'Iller. Nous sommes fatigués ; n nous couchons, et passons ici la n
49 Kempter-wald.	7	7	1	1	40	»	10	La Poste isolée, très-bonne. On m par une pente douce, depuis Kemp
50 Weisbach.	9	1	1	2	»	»	25	Point de logement ; route bonn travers d'un pays montueux. Le v geur peut ici obtenir du Maître Poste, d'abréger sa route, et d'a directement à Lermes, en évitant F sen Dans ce cas, on paie un florin cheval ; on y gagne encore, et sur- l'on abrège.
51 Fuesen.	12	7	¾	1	30	»	25	Mauvais logement. Situation ro nesque environnée de montag Vieux château sur le Leck ; ch d'eau ; pont couvert comme dan Tyrol, pour le garantir de la pluie.
52 Reita.	8	»	¾	1	41	1	»	La Poste bonne et propre. A milles de Fuesen, c'est-à-dire, a la f tière du Tyrol, on commence à mo les Alpes, dès qu'on a passé le petit de Nubas où il y avoit jadis une garni mais on l'a évacuée, ainsi que tou autres petits forts des Alpes, depu guerre de l'Empereur contre les T Ces forts sont bâtis pour défendre défilés des montagnes. Reita est s Leck.
	687	»						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	°/₀ de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	687	»		h.	'	h.	'	
Lermes.	11	»	1	2	24	»	11	Bon logement, près de la rivière Loysa, entre Leyta et Lermes : Traversé le château d'Ehrenberg, dans lequel il n'y a plus de garnison.
Nazareth.	10	2	1	2	10	»	55	Assez mauvais logement. Le relais suivant devant être mauvais, nous avons pris le thé au lever de la lune.
Barewis.	8	2	1	2	»	»	50	La Poste est une maison isolée. Bonne auberge.
Inspruk.	8	4	1	2	30	9	20	Sur l'Inn bonnes auberges. Point de chevaux. Le comte Potocki, ambassadeur de Pologne, auprès du Grand-Seigneur, a passé un peu avant notre arrivée ; sa suite est de près de cent personnes ; il a pris tous les chevaux ; nous sommes forcés d'attendre avec beaucoup d'autres voyageurs.
Dirstenbach.	11	2	1	3	5	»	35	Mauvaise auberge.
Schomberg.	7	2	1	2	25	»	17	La Poste est une maison isolée ; mauvaise auberge. Ce relais a toujours été en montant ; six chevaux.
Steinach.	8	1	1	1	58	»	50	Bonne auberge ; petit village.
Brenner.	6	5	1	2	15	»	35	Maison isolée ; point de logement à la Poste ; route assez bonne, mais étroite.
Storzingen.	9	5	1	1	30	»	50	Mauvaise auberge.
Mittewald.	9	7	1	2	40	»	15	Poste mauvaise ; petit village ; bonne route. Ce relais a toujours descendu.
Brixen.	7	7	1	2	10	»	20	Assez bonne auberge, au confluent du Runtz et de l'Eisoch.
Colman.	11	1	1	2	26	»	10	Poste isolée ; point de logement ; la route prolonge la Sill.
Teutschen.	6	3	1	1	15	»	30	Poste isolée ; point de logement ; la
	803	1						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

Relais.	Milles.	⁰/₀ de Mille.	Postes.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		Remarques.
	803	1		h.	'	h.	'	route prolonge la Sill, toujours en de cendant ; chemin étroit.
66 Bolzano.	7	6	1	1	45	2	«	Dîné à l'enseigne du Soleil ; bon auberge ; vignobles superbes ; vi très-jolie, et très-propre.
67 Branzol.	8	»	1	1	30	»	20	Mauvais logement. Le pays co mence à s'ouvrir un peu.
68 Engha.	7	»	¾	1	28	»	10	Point d'auberge.
69 Salone.	7	»	¾	1	22	5	10	Point de logement ; bonne rou point de chevaux ; passé la nuit à tendre dans la voiture.
70 Lavis.	9	»	1	2	»	»	15	Point de logement.
71 Trente.	8	»	¾	1	5	10	35	Bonne auberge ; point de chevau changé de route ; pris par le bas pay plutôt que par les hauteurs de Balsar
72 Besine.	9	»	1	1	20	»	25	Point de logement ; route assez bon le long de l'Adige.
73 et 74 Roveredo et Ala.	18	»	2	5	25	»	30	Relayé à Roveredo, sans descend de voiture ; arrivé à Ala ; relayé, et suite reparti.
75 Bery.	11	»	1	3	30	»	10	Mauvais logement.
76 Volarni.	9	1	1	1	11	»	20	Assez mauvaise auberge
77 Verone.	12	7	1	1	29	»	40	Très-bonnes auberges ; déjeuné. V rone sur l'Adige.
78 Caldeiro.	8	6	1	»	30	»	10	Assez mauvaise auberge ; route bell excellents chevaux, et bons postillo
79 Montebello.	12	»	1½	3	5	1	15	Mauvaise auberge ; petit endroit. B sé notre voiture ; halte pour la répar
80 Vicenza.	10	6	1	1	35	»	10	Bonne auberge ; excellente rout grande diligence.
81 Slesiga.	10	7	1	1	45	»	8	Point d'auberges ; bonnes routes.
82 Padoue.	10	»	1	1	7	3	15	Sur la Brenta ; excellente auber à l'Aigle d'or, (*Aquila d'oro*). Soupé
	962	2						

ITINÉRAIRE de Londres à Venise.

RELAIS.	Milles.	8/10 de Mille.	POSTES.	Temps perdu sur la route.		Temps perdu au relais.		REMARQUES.
	962	2						
				h.	'	h.	'	
83 Dolo.	10	»	1					
84 Fusina.	9	»	1	10	»	»	»	Descendu la Brenta dans un bate couvert; et traversé la Lagune po entrer à Venise; dix heures dep Padoue; je suppose qu'on peut ven en moins de temps. Nos bateliers n firent pas diligence, parce que nou partîmes de nuit. De Padoue à Dolo par terre, il y a dix milles anglais autant jusqu'à Fusina, à l'embouchur de la Brenta, qui se jette dans l Lagune. On s'embarque à cet endroi pour Venise; le trajet est de quatr ou cinq milles.
85 Venise, en traversant la Lagune.	5	»	»					
	986	2						

J'ai parcouru la route d'Ostende à Venise avec trop de rapidité, pour avoir eu le temps d'y faire beaucoup d'observations : je ne ferai part ici que du petit nombre de remarques dont j'ai été le plus frappé, et qui m'ont paru dignes de souvenir. Un voyageur curieux peut se procurer des livres propres à lui faire connoître toutes les villes et tous les pays qu'il veut traverser; il trouvera dans toutes les grandes villes d'Allemagne, non seulement de pareils livres, mais

encore d'excellentes cartes à grand point de tous les petits États de l'Empire. Ces autorités mériteront mieux sa confiance, que des instructions recueillies par les voyageurs qui font ce qu'ils appellent leur tour d'Europe.

Parmi les objets faits pour attirer l'attention de l'observateur, on peut mettre au premier rang, le Rhin et les paysages magnifiques dont ses bords sont décorés. Cette superbe rivière prend sa source dans les Grisons, et se jette à la mer au dessous de Leyde. Les plus belles villes d'Allemagne sont situées sur son cours, et l'on ne peut s'empêcher de payer un tribut d'admiration aux divers ponts de bateaux sur lesquels on le traverse. Un des plus ingénieux est le pont volant de Coblentz: il reçoit facilement une voiture attelée de six chevaux, et, par un seul mouvement, il les transporte sur l'autre rive.

Le chemin de Remmagan à Andernack prolonge le cours du fleuve, et présente les plus beaux points de vue et les sites les plus pittoresques. La lune étoit sur l'horizon lorsque nous arrivâmes à Andernack; ses rayons frappoient les antiques fortifications de cette ville, et rappeloient à la mémoire ces tableaux de chevalerie où la pâle lumière de l'astre des nuits vient éclairer les vieux créneaux d'une tour qui ren-

ferme quelque beauté captive. Ce trait, qu'on trouve si fréquemment dans les romans, se réalisa pour nous à Andernack. Cette petite ville avoit, au clair de lune, l'aspect d'un château gothique; nous n'y trouvâmes point, il est vrai, de princesse prisonnière, mais bien les deux plus jolies personnes que j'eusse encore vues en Allemagne. Ces deux beautés étoient filles de l'aubergiste; et je ne sais si leurs charmes ne furent pas aussi puissans pour nous retenir, que les efforts de leur père pour nous empêcher de partir. Je crois que mes compagnons ne consentirent si facilement à passer la nuit en cet endroit, que pour jouir du plaisir de les voir.

Manheim, résidence de l'Électeur Palatin, est une ville digne de remarque; elle est régulièrement percée : c'est sous ses murs que le Necker vient se jeter dans le Rhin. La magnificence de ses édifices publics, la propreté des maisons, ses rues spacieuses, ses fortifications savantes, sa situation avantageuse, ses superbes ponts de bateaux, tout contribue à sa beauté, à son importance, à la salubrité de l'air qu'on y respire.

Deux lieues au delà de Nassau, la petite ville d'Embs renferme des bains chauds appartenant aux Princes de la maison d'Orange, et à ceux de

la maison de Hesse-Darmstadt. Les personnes qui viennent y prendre les eaux sont pour la plupart logées dans le palais du Landgrave de Darmstadt. Nous n'y arrêtâmes que quelques minutes, dont on profita pour nous remettre un imprimé dans lequel étoient détaillées les vertus des eaux, et la description de l'endroit. Nous n'en partîmes pas moins sans délai. On trouve pareillement des eaux thermales à Swalsback et à Wisbaden ; mais il m'a paru que ces villes n'étoient pas beaucoup fréquentées, si ce n'est par les personnes qui n'ont pas assez de fortune pour aller figurer à Aix-la-Chapelle ou à Spa.

Nous devons un coup-d'œil aux beautés des Alpes, dont les pics élevés et majestueux vont se perdre dans les nuages. Quelques postes avant d'arriver à Fuesen, le pays commence à monter doucement ; et cinq milles au delà de cette ville, on entre dans les montagnes; le chemin s'étrécit alors sur un sol inégal jusqu'à Reita ; il devient bientôt très-dangereux, sur-tout dans les environs de Nazareth. Près de cette place, on laisse à gauche le fort Veersteen et le lac Segmundsburg, dont la situation est très-remarquable. Les Alpes étoient couvertes de neige lors de notre passage ; mais les vallées étroites qui les séparent, habitées et cultivées par un

peuple industrieux, offroient tous les signes de la fertilité ; la fenaison se faisoit sur le revers des montagnes avec des soins infinis, dans des endroits à peine accessibles aux daims et aux chamois. Nos yeux, en plongeant dans les fonds qui s'étendoient au dessous de nos pieds, découvroient çà et là l'humble toit de ces cultivateurs, heureux dans leur pauvreté ; et, tandis que nous avancions, suspendus au dessus des précipices qui déchirent les flancs de ces masses énormes, la vue de quelques clochers solitaires nous rappeloit de temps en temps que nous étions encore parmi des Chrétiens.

En passant près du château de Herenberg, le souvenir de Charles-Quint revint dans ma mémoire ; je me rappelai les conséquences funestes de la confédération des Protestans, dont il mit les Princes au banc de l'Empire, contre toute justice, et de la manière la plus illégale. Le fameux Sébastien Schertel s'empara du château de Herenberg en 1546, à la tête d'un corps de troupes à la solde de la ville impériale d'Augsbourg, afin d'empêcher les forces du Pape de pénétrer en Allemagne, et de joindre l'armée de l'Empereur. Cet excellent officier auroit pu rendre de grands services, s'il n'avoit été subordonné à l'Électeur de Saxe et au Landgrave de Hesse, qui lui firent faire une retraite, pendant

laquelle les troupes italiennes s'emparèrent des défilés, et reprirent la forteresse de Herenberg sur la garnison qu'il y avoit laissée.

Ce poste est important en ce qu'il défend l'entrée du Tyrol, qu'il peut servir de barrière entre l'Italie et l'Allemagne. Maurice de Saxe le reprit en 1552, et pensa surprendre Charles dans Inspruck; sans la mutinerie d'un des corps soldés par Maurice, l'Empereur eût éprouvé le même sort qu'il fit subir à François Ier., après la bataille de Pavie, et si récemment à l'Électeur de Saxe et au Landgrave de Hesse : il s'enfuit précipitamment avec ses ministres, abandonnant derrière lui ses bagages, qui furent pillés par l'armée victorieuse (*).

Entre Volarni et Berry, une partie de la route tourne autour d'une montagne escarpée, qu'elle cotoie en prolongeant une rivière qui coule au dessous, sans garde-corps, sans barrière d'aucune espèce, rien en un mot qui puisse empêcher un voyageur ou une voiture de se précipiter du haut en bas. Nous sentîmes tout le danger d'une pareille situation; car nous passâmes en cet endroit pendant une nuit obscure, et sous une

---

(*) Histoire de Robertson, vol. IV.

forte pluie accompagnée d'orage. La foible lueur des éclairs nous laissoit appercevoir tout le risque que nous courions, tandis que les éclats du tonnerre retentissoient au loin dans les montagnes, et ajoutoient à l'horreur de ce lieu sauvage. En approchant de cette montagne, nous rencontrâmes une troupe de misérables dont le nombre excédoit cinquante. D'abord nous ne devinâmes pas leur intention, et notre premier mouvement fut de nous mettre sur nos gardes; mais bientôt nous nous rassurâmes; ils venoient nous aider à franchir les passages les plus difficiles. La route est quelquefois si étroite, que les roues d'un côté ne portent pas; il faut les soutenir sur les épaules pour empêcher la voiture de rouler dans l'abîme. On attendoit le comte d'Artois qui passoit en Italie; c'étoit pour lui que tout ce monde étoit rassemblé. Nous donnâmes une légère gratification à ces malheureux, et nous les congédiâmes à la barrière où se termine le défilé. Leur assistance nous fut très-utile; nous en fûmes redevables à l'intelligence de mon valet, qui rencontra la première troupe en courant devant la voiture: on lui demanda s'il étoit de la suite du Prince; il répondit affirmativement, en leur disant que son Altesse Royale étoit derrière nous; en conséquence on nous escorta, et à peu de frais.

A Volarni, le maître de poste nous retarda, et voulut exiger notre bulletin. C'est une espèce de passe-port qui donne de la considération au voyageur, et le droit d'obtenir une réduction sur le prix des chevaux. Les banquiers des principales villes, auxquels on est adressé, l'obtiennent facilement des Gouvernemens dont on traverse le territoire. Nous soutînmes hardiment que le nôtre étoit demandé et accordé à Venise; et, après bien des difficultés, le maître de poste céda.

On trouve une grande quantité de péages de barrières sur les routes d'Allemagne et du Tyrol. On perd quelquefois bien du temps pour acquitter la passe, à moins de bien connoître toutes les monnaies du pays. On peut payer d'avance en Tyrol, et l'on obtient un acquit général : c'est sans contredit la meilleure méthode à employer (12). La différence des monnaies est un embarras réel en voyageant en Allemagne ; car chaque petit Souverain bat la sienne; et, malgré les agendas imprimés que l'on peut acheter, et dans lesquels toutes les monnaies sont décrites, et leurs différences expliquées, il n'en est pas moins difficile au voyageur de faire ses comptes promptement.

---

(12) Jamais droit de chaussée n'a été plus injustement

On fait assez généralement mauvaise chère sur les routes d'Allemagne (13); et lorsqu'on trouve du vin passable, il convient d'en faire provision pour deux ou trois jours; car il est rare sur la route; et souvent, dans des auberges bonnes en apparence, on n'en sert que d'assez mauvais; quelquefois même il est absolument aigre. On ne trouve ni Bordeaux, ni Bourgogne,

---

perçu : il y a des États entiers en Allemagne, où le voyageur paie très-cher des chemins qui ne seront pas commencés dans vingt ans; on est quelquefois obligé de se frayer une route au travers des champs, et cependant, au passage des villages, il faut payer, et souvent chicaner sur les monnaies, avec des paysans qui n'entendent pas, même l'allemand, et qui ne parlent qu'un méchant patois du pays. L'expédient le plus court pour éviter des délais interminables, c'est de payer d'avance au postillon tous les droits des barrières qu'on doit rencontrer, sauf à perdre quelque chose par son mécompte; il se charge alors de de tout, et l'on attend bien moins.

(13) Le major Taylor a parfaitement raison; on ne trouve par-tout que du lard rance avec des choux croutes. Le *nec plus ultra* d'une auberge allemande c'est le *calb fleich* du veau. Lorsqu'on peut en obtenir avec une méchante salade, assaisonnée d'eau et de vinaigre, on a fait grande chère; c'est le luxe de la table dans ce pays; ceci n'est point une exagération, c'est rigoureusement la vérité; encore le veau n'est-il pas rôti, il est cuit dans un four de tôle, qui lui donne un goût détestable, et on

et l'on doit ne compter que sur le vin du Rhin. Nous avions l'attention d'être toujours munis d'un panier rempli de vin et de viandes froides ; en conséquence, nous ne consultions que notre appétit, sans nous assujettir aux heures des repas. Sans cette précaution, nous aurions fait maigre chère, et quelquefois nous eussions fait plus d'un relais sans pouvoir manger. Quant aux lits, si l'on ne porte pas le sien, il ne faut pas s'attendre à en trouver de passables. Au surplus, il me paroît préférable de dormir dans la

---

ne le sert qu'après avoir mis un peu d'eau dans le plat en guise de sauce. Je ne parle point ici des campagnes, ce que je dis se trouve dans toutes les villes qui ne sont point grandes capitales. Je m'en plaignois au maître d'auberge du *Reiter* à Francfort, où j'arrivois après un long voyage, il m'assura que la ville étant considérable, il y avoit des ressources, et qu'il me feroit faire bonne chère ; je lui demandai des légumes pour me rafraîchir, car je n'avois, depuis plusieurs jours, mangé que des choses salées, que j'avois accompagnées de force café ; il me promit un excellent dîner, qui consista dans un bouilli que je ne pus couper, un plat de pommes de terre bouillies jusqu'à marmelade sans aucun assaisonnement ; un morceau de veau au four, une salade à l'eau, et, pour objet de luxe, une tranche de jambon, du vin blanc acide des bords du Rhin ou du Necker, et un verre d'eau-de-cerise au dessert ; voilà le meilleur repas que j'aie jamais fait en Allemagne ; il me coûta six florins.

voiture, enveloppé d'une bonne couverture, que de se coucher dans la plupart des meilleurs lits d'Allemagne (14). Cependant, si un voyageur avoit assez de temps à perdre, pour arrêter toutes les nuits, sur-tout dans les grandes villes, alors il pourroit se loger, tant bien que mal, c'est-à-dire que les matelas seroient sales, et les draps humides; mais, à cela près, il auroit d'assez beaux appartemens, des lits spacieux, et des ameublemens d'assez bonne mine. Au surplus, tous les petits désagrémens qu'on éprouve sont bien compensés, sur-tout pour un Anglais,

(14) Les meilleurs lits des auberges d'Allemagne consistent en une gerbe de paille sur laquelle on étend un lit de plumes qu'on recouvre d'un gros linceul; ensuite on place sur le tout un autre lit de plumes plus épais que celui de dessous; ce dernier est enveloppé d'un étui dc cotonnade qui sert de second drap de lit; quant aux oreillers ils sont bons. Tous les lits sont trop courts; on ne peut ni remuer ni s'étendre sans se piquer avec la paille qui dépasse le lit de plumes de dessous; on se couche entre les deux, au risque d'étouffer; mais ce qu'il y a de plus dégoûtant, c'est que, dans une maison, on ne trouve pas deux étuis de lit de plumes; on ne les blanchit que tous les six mois; il faut dormir, si l'on peut dans le même lit qui sert à tous les passans indistinctement : les Allemands n'ont, à cet égard, aucune répugnance; ils couchent plusieurs ensemble sans difficulté, comme sans se connoître.

par

par la variété des objets nouveaux qui se présentent à sa vue ; et la ville de Venise, elle seule, vaut bien que, pour la voir, on brave toutes les difficultés de la route au travers de l'Allemagne.

Quand on arrive à Venise, l'aspect de cette ville imprime un sentiment de respect et d'admiration ; elle domine en souveraine sur la mer qui l'environne, et du sein de laquelle elle semble sortir. Plus on approche de cette superbe cité, plus l'étonnement augmente. Bien d'autres, avant moi, ont décrit ses palais, son arsenal, ses peintures, ses sculptures : tout ce que je puis ajouter, c'est que cette ville et ses environs, vus du haut du clocher de Saint-Marc, élevé de 300 pieds au dessus du niveau de la mer offrent le coup-d'œil le plus magnifique et le plus imposant. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

L'objet de nos plaintes les plus graves, pendant notre route, fut la disette de chevaux. Les postes n'en sont pas toujours suffisamment fournies, et le maître les emploie souvent au labourage, ou à d'autres services. D'ailleurs, les routes sont fréquemment mauvaises, et les postillons détestables : les promesses, les menaces, l'argent même, rien ne peut triompher de leur lenteur

apathique (15). En Italie ils sont plus alertes, et leur service se rapproche un peu davantage de celui des guides Anglais (16). Les équipages, en Allemagne comme en Italie, sont infâmes;

(15 et 16) Le flegme des postillons Allemands ne peut se décrire; ils ont pour leurs chevaux les soins les plus tendres; s'il vient à pleuvoir, ils les couvrent de leurs propres habits, se soumettant à se mouiller eux-mêmes pour les en garantir. Ils mettent pied à terre, toutes les fois que le terrain s'élève, ne manquent jamais d'enrayer, pour peu qu'il y ait à descendre, ne vont au trot que dans le pays absolument plat, et s'arrêtent régulièrement à tous les bouchons, en sorte que, si l'on comptoit tout le temps qu'ils passent à raccommoder leurs traits, celui qu'ils donnent aux bouchons, et celui qu'ils perdent à marcher à pied, pour ne pas fatiguer leurs chevaux, on en feroit une somme égale à plus de la moitié du relais. Je revenois en France par la Suisse, et j'avois pris, à Berne, une voiture qui devoit me conduire jusqu'aux Rousses; mon cocher me désespéroit par sa lenteur que rien ne pouvoit animer; menaces, prières, tout étoit inutile; l'argent même perdit, dans cette circonstance, son effet ordinaire. Je rencontrai à Nyon un postillon des Rousses, qui, retournant chez lui, consentit, au moyen d'une legère récompense, à doubler mes chevaux pour monter les montagnes voisines; nous ne fûmes pas plutôt en route, que notre Français, faisant claquer son fouet, fit partir la voiture au grand trot; le cocher Suisse avoit beau crier, rien ne put arrêter l'autre qui se faisoit une maligne joie de désespérer ce flegmatique Bernois dont tous les

les harnois ne sont souvent pas tannés ; les traits ne sont presque jamais que de corde, et le tout en si mauvais état, qu'on est continuellement dans la crainte de voir quelque chose se briser (17).

---

efforts ne pouvoit retenir des bêtes vigoureuses, encouragées par les chevaux français, et excitées par le fouet du postillon des Rousses ; enfin, dans un moment où la route escarpée força de mettre au pas, le malheureux se jeta à genoux, conjurant le Français de ne pas fatiguer ses chevaux, et d'aller plus doucement ; on eut beau lui représenter que son attelage étoit capable d'en faire bien davantage, que sa tendresse pour ses bêtes lui faisoit plus de mal qu'elles n'en éprouvoient elles-mêmes, il ne put rien entendre, et ne cessoit de les caresser jusqu'à ce qu'enfin nous parvînmes au haut des montagnes. Il vouloit dételer, mais on ne lui en donna pas le temps, et nous repartîmes de nouveau au grand trot ; dans son désespoir il voulut former un temps d'arrêt ; le postillon Français, qui fut sur le point de casser ses traits, déchargea son humeur par une volée de coups de fouet sur les chevaux suisses qui ne demandoient qu'à courir, et qui prirent en effet le galop : nous arrivâmes aux Rousses, en un clin-d'œil, les chevaux couverts de sueur, et le cocher Suisse dans un état difficile à décrire ; il pensa se trouver mal ; ses larmes, sa pâleur, son empressement à se dépouiller, pour essuyer ses chevaux avec ses propres vêtemens, tout annonçoit le tourment qu'il éprouvoit ; nous le laissâmes occupé de ces tendres soins, et bien déterminé à ne jamais se faire doubler par un postillon Français.

(17) Un des plus grands étonnemens des Anglais, qui passent sur le continent pour la première fois, c'est de

Cette crainte se justifie très-fréquemment, et rien n'inspire autant d'impatience que de voir alors le postillon mettre gravement pied à terre, ajuster l'équipage qui vient de manquer, et le réparer avec un froid, un flegme, et une lenteur insupportables. Pour prévenir cet inconvénient, il est à propos d'avoir des harnois à soi, pour quatre, ou même pour six chevaux, sur-tout si l'on a un carosse (18); car on est forcé d'en atteler cette quantité lorsque le relais est un peu long, ou la route mauvaise. Il n'est pas moins

---

voir nos chevaux de poste misérablement enharnachés, et attelés avec des traits de corde; j'en ai vu beaucoup qui, de tout leur voyage, n'avoient retenu que cette seule circonstance, tant elle les avoit frappés; et je n'ai jamais parlé en Angleterre de la promptitude du service de nos postes, sans qu'aussitôt on ne m'ait reproché que les plus belles voitures étoient attelées avec des cordes. Il sembloit à ces Insulaires, que, sans des harnois bien piqués et bien plaqués, on ne peut courir rapidement. Il est vrai que leurs voitures publiques sont d'une propreté admirables, les chevaux superbes, bien soignés et attelés avec autant d'élégance que les équipages les plus recherchés. Il n'est pas surprenant que le major Taylor ait été dans des craintes perpétuelles, de voir quelque chose briser dans les harnois d'Allemagne; car, à cet égard, les postes de ce pays, en général, sont plus mal montées, encore, que les nôtres.

(18) Il seroit assez inutile de porter des harnois en Allemagne; il y a cent contre un à parier, qu'ils seroient

essentiel d'avoir des selles pour les couriers qu'on envoie à franc étrier : sans cette précaution, il seroit impossible à un domestique de faire toute une route sur de méchantes selles allemandes. D'ailleurs, dans un voyage tel que celui dont je rends compte ici, de bonnes selles sont fort utiles dans le grand désert ; elles sont de beaucoup préférables à celles qu'on peut se procurer en Syrie. La voiture dans laquelle on voyage est encore un objet à considérer ; il est nécessaire qu'elle soit légère, mais cependant robuste pour résister aux chemins de l'Allemagne. Si l'on pouvoit trouver une bonne chaise de poste assez légère, je préfèrerois un tel équi-

volés avant d'avoir fait vingt lieues, et si l'on avoit une voiture à soi, l'inconvénient seroit encore plus grand ; tantôt on la trouveroit trop lourde, tantôt on refuseroit de la mener, sans augmenter considérablement le nombre de chevaux; elle auroit trop ou trop peu de voie ; enfin, les difficultés naîtroient à chaque pas. J'ai voulu voyager, dans ce pays, avec une limonière ; il arriva qu'un cheval rétif, mis en brancard, jeta quelques ruades qui impatientèrent le postillon ; il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fut, à mon insu, commander un timon, qu'on m'apporta au bout d'une heure, et bon gré malgré, il fallut le prendre ou rester dans l'endroit, sans pouvoir obtenir de chevaux ; j'en fus pour un timon neuf et pour la perte de ma limonière. Tel est l'entêtement des Allemands que les lois n'ont pas le pouvoir de contenir dans les vraies bornes du service public.

page à n'importe quel autre, même à une diligence anglaise.

La disette de chevaux, que l'on éprouve sur cette route, est une suite naturelle du monopole établi par la poste. L'homme qui est revêtu du privilège, et qu'on nomme maître de poste, peut seul en fournir; s'il en manque, personne ne peut en louer sans sa permission (19).

(19) Un tel privilège paroît en effet bien étonnant à des Anglais qui ne connoissent rien de pareil dans leur patrie, car il n'y a point de poste en Angleterre; quiconque veut avoir des chevaux et des voitures, peut les tenir au service des voyageurs; il n'y a, sur ce sujet, ni lois, ni restriction. Cependant l'usage a déterminé un prix qui revient à quelque chose au dessus du prix de la poste en France. Ce mode de service public est sujet à de grands inconvéniens; un loueur de voiture peut refuser d'en fournir, si tel est son plaisir; nulle autorité ne peut l'y contraindre; et si le bourg est petit, s'il n'y a point d'autre personne chez laquelle on puisse en trouver, le voyageur est forcé de s'arrêter. Dans un cas pareil, un loueur de chevaux peut demander le prix qu'il juge à propos; il compromet, il est vrai, sa réputation; mais les lois du pays sont muettes sur cet abus. Ce n'est pas le seul désagrément qu'on éprouve en voyageant en Angleterre, sans parler des voleurs qui, dans ce pays plus qu'ailleurs, infestent les grandes routes; on ne peut courir la poste qu'avec des voitures de louage, que l'on change avec les chevaux à tous les relais; il faut, toutes les fois qu'on ar-

Ce privilège rapporte quelqu'argent dans les coffres de l'Empereur ; mais les voyageurs en souffrent. Les Anglais sur-tout y sont très-sensibles ; et en effet, lorsqu'on vient dépenser son argent en pays étranger, n'est-il pas désagréable d'éprouver du retard, d'être obligé de s'arrêter à des auberges de la plus dégoûtante malpropreté, et de disputer quelquefois une place sur un banc dans un *stuber*, (20) sans pouvoir obtenir une chambre?

---

rête, décharger l'une pour recharger l'autre, au risque de briser tout en ballotant les équipages, et d'oublier les choses les plus essentielles dans celle que l'on quitte, sur-tout si c'est la nuit. Il s'en suit qu'on ne voyage jamais à son aise dans ce pays, et qu'on ne porte avec soi que bien peu d'effets renfermés dans le plus petit espace possible ; on n'y connoît point ces charmantes voitures dont faisoit usage le Maréchal de Richelieu ; voitures dans lesquelles on a toutes les commodités imaginables, et dont on ne descend qu'à la fin du voyage.

(20) Le *stuber* est l'appartement commun des gargotes et des auberges de village : il y a un poêle dans lequel on fait grand feu ; la porte ne s'ouvre qu'avec précaution, et se referme promptement ; les fenêtres sont calfeutrées, et la chaleur des personnes qui s'y réunissent pour fumer, celle du poêle, et l'odeur du tabac, des choux croutes, du lard rance, de la bierre, etc., font de cet endroit un lieu insupportable, dans lequel on ne respire qu'un air épais, malfaisant, et chargé des émanations animales de tous ceux qui s'y trouvent.

Ce sont des maux sans remède ; il faut s'y soumettre. A Juliers, je crus pouvoir obtenir justice du commandant ; il m'assura qu'on me donneroit les premiers chevaux qui arriveroient, en leur donnant une demi-heure pour manger l'avoine. A Wisbaden, place fameuse pour ses bains, nous essuyâmes bien un autre désagrément : lorsque nous arrivâmes, on nous dit qu'on alloit atteler ; mais avant que cela fût fait, nous eûmes la douleur de voir arriver la diligence publique qui enleva tous les chevaux de l'écurie, nous laissant tout consternés dans notre voiture, où nous nous occupâmes à contempler une ébauche des misères humaines, en voyant les malades qui se traînoient au jardin public pour prendre les eaux de bon matin. Enfin, de guerre lasse, le maître de poste voyant que nous nous obstinions à ne pas mettre pied à terre, détela sa charrette à foin, et nous en donna les chevaux, après nous avoir fait attendre une heure cinquante-cinq minutes (21).

---

(21) Un des plus grands désagremens des routes d'Allemagne, c'est l'impôt établi par les postillons sous le nom de graisse (*shmirr*). La première chose que l'on voit, en arrivant à une poste, c'est un homme qui se présente pour démonter les roues, et les graisser ; il est armé d'un petit seau contenant de mauvais oing fondu, rance, et verdâtre; aucunes supplications ne peuvent le détourner de son objet;

Les délais que nous avons éprouvés, en relayant, ont allongé notre voyage de quarante-huit heures ; mais peut-être, après tout, n'est-ce pas la faute des maîtres de postes autant que nous l'avons pu croire. Leurs chevaux étoient occupés à transporter les émigrés Français qui fuyoient leur patrie ; la révolution de Liège, la foule des voyageurs qui se rendoient à la foire de Francfort, tout contribuoit à nous susciter des obstacles. Pendant deux jours nous fûmes retardés par le comte Georges Potoski, ambassadeur Polonais à la Porte. Sa suite consistoit en cent personnes ; il étoit devant nous, et s'emparoit de tous les chevaux ; et quand nous

---

il faut se décider à le laisser faire, ou se quereller, même avec les passans, si on veut s'opposer à ce qu'il remplisse son ministère ; plusieurs maîtres de poste refusent même de donner des chevaux si l'on résiste à la terrible (*shmirr*). Cet usage est pernicieux pour les roues qui ont des boîtes de cuivre ; la graisse, et sur-tout la graisse rance, les détruit promptement, d'ailleurs elles n'en ont pas besoin pour tourner facilement ; c'est ce qu'on ne peut faire entendre aux Allemands ; il faut, bon-gré-malgré, graisser à toutes les postes. L'inconvénient est encore bien plus grand, si l'on veut avoir recours à l'autorité, car il y a cent contre un à parier que le maître de poste est le magistrat du lieu ; il est tout-à-la-fois juge et partie, et le moins qu'il puisse arriver au voyageur, c'est de payer la *shmirr* avec les frais du procès.

n'attendions pas leur retour, nous étions forcés de les atteler rendus de fatigue. A Trente, nous nous dérobâmes enfin à ce désagrément, et nous prîmes une autre route qui nous fit arriver à Venise vingt-quatre heures avant le Comte. Je n'entre dans de semblables détails que pour prémunir un voyageur qui feroit la même route, et lui inspirer une dose suffisante de patience, vertu nécessaire en voyage.

Quelquefois on arrive dans une ville, un moment avant la fermeture des portes. Dans ce cas, faut attendre jusqu'au point du jour suivant. Nous l'avons éprouvé deux fois; la première à Cologne, où nous comptions seulement nous rafraîchir, et où nous fûmes contraints de passer la nuit sans nous déshabiller, la seconde, à Andernack (22).

(22) Voilà de ces choses qui révoltent un Anglais sortant pour la première fois de son Ile; il ne conçoit pas comment on ose s'opposer à son passage. Nous n'avons rien de pareil dans la vieille Angleterre, ne manque-t-il pas de dire, en criant *old England for ever*; et en effet, il n'existe pas une ville de guerre, pas une citadelle dans l'intérieur de la Grande-Bretagne. Les Anglais croiroient leur liberté perdue, si quelque chose s'opposoit à ce qu'ils traversassent librement leur pays, d'un bout à l'autre, sans rencontrer le plus léger obstacle; rien au monde ne pourroit leur faire supporter une maréchaussée, pour entretenir le bon ordre sur les routes; ils aiment mieux faire d'avance la part du voleur, que de se soumettre à décliner leur nom, s'ils en étoient requis en chemin.

CHAPITRE II.

— Départ de Venise. — Mauvais temps. — Relâche à Cattaro. — Description de cette baie, de la ville et des peuples de cette côte, sur-tout des Esclavons. — Galères venitiennes. — Étranges priviléges des nobles Vénitiens. — Discipline intérieure. — Réception du Gouverneur à Cattaro. — Sociétés que l'Auteur y rencontre. — Contrariétés de vents. — Efforts impuissans pour continuer le Voyage. — Retour à Cattaro. — Fêtes et Mariages du pays. — Départ de Cattaro. — Mauvais procédés du Capitaine esclavon. — Arrivée à Zante.

1789. *Septembre*, 9. — En débarquant à Venise, nous nous logeâmes aux Trois Rois, *ils Tres Res*, auberge très-chère, et cependant ce n'est pas la meilleure de la ville. Celle de Petrillo est la plus en vogue; mais le comte Potoski avoit fait retenir tous les appartemens de cette maison. Au surplus, elles sont toutes les deux sur le grand canal; c'est la plus belle situation de la ville.

Peu après notre arrivée, je me rendis chez le chargé d'affaires, M. *Ritchie*, consul en l'ab-

sence de M. *Stranger*, Résident Anglais en cette ville. Je lui remis mes lettres, en le priant de seconder mes efforts pour abréger mon séjour à Venise, et pour continuer en toute diligence mon voyage pour l'Inde, où je portois des paquets de la part de la Compagnie. La santé de M. Ritchie ne lui permettoit pas de se donner aucun mouvement en ma faveur; mais il m'assura que M. Watson, son substitut, feroit tout ce qui pourroit m'être agréable.

Septembre 10. — Le lendemain, M. Watson vint me voir à l'heure du déjeûner; il débuta par l'énumération des importans services qu'il avoit rendus à l'Angleterre, pendant la dernière guerre, en faisant passer les dépêches de la Compagnie; déclaration qu'il accompagna de l'éloge de son habileté dans ces sortes d'affaires; il finit par me dire qu'il y avoit bien peu, et peut-être point du tout de vaisseaux pour le Levant dans cette saison. Si nous fussions arrivés un mois plus tôt, nous eussions, disoit il, trouvé à bon compte plusieurs occasions pour Chypre ou pour Alexandrie. Cependant il alloit se rendre à la Bourse, et faire ses efforts pour finir notre affaire, en nous recommandant sur-tout de garder le silence sur le but de notre voyage, sans quoi nous nous exposerions à payer notre passage infiniment plus cher. D'après la recom-

mandation de M. Ritchie, nous nous en rapportâmes absolument à lui, et il nous quitta dans l'espoir de le revoir bientôt.

Septembre, 11. — Malgré notre impatience et notre inquiétude, nous n'entendîmes parler de rien jusqu'au lendemain. Il nous apprit alors que ses efforts avoient été inutiles; qu'il n'avoit rien terminé à cause du prix exorbitant qu'on lui demandoit. Il avoit, disoit-il, une autre personne en vue, avec laquelle il espéroit traiter à des termes plus favorables. Ce délai me déplut, et je fus consulter M. Martin, mon banquier, qui me conseilla de passer à Patras et dans le golfe de Lépante, de remonter ensuite la Morée, pour aller par terre à Constantinople, d'où je pourrois me rendre à Alep; il se chargea en même temps de me chercher un vaisseau.

12. — Le lendemain matin, nous revîmes M. Watson; il étoit en train de conclure, et il espéroit finir entièrement dans la journée. Le soir il revint nous informer que l'affaire étoit terminée, et qu'on signeroit le marché le matin du jour suivant. Il nous assura qu'il avoit vu le moment où l'affaire manquoit par l'imprudence de M. Martin, qui s'étoit jeté à la traverse pour accélérer notre départ. Le vaisseau devoit être prêt pour le 16 au plus tard; il nous promit de

revenir aussitôt après la signature du marché, dont on verra une copie à l'Appendix.

16. Nous songeâmes alors à nos provisions de voyage; nous en remîmes la note à M. Watson, qui se chargea de la remplir. Le 16, nous reçûmes un billet de M. Ritchie; il nous informoit qu'un vaisseau de guerre vénitien se trouvoit dans le canal, et que notre bâtiment ne pouvoit passer, mais qu'on ne perdroit pas un moment, et qu'on saisiroit le premier instant favorable pour sortir.

Septembre, 17. — Au soir, notre vaisseau vida le canal, et fut mouiller à peu près à quatre lieues de la ville. Nous nous disposâmes à nous embarquer le lendemain, nous arrêtâmes un carosse; et, de bon matin, le 18, nous envoyâmes à bord nos bagages et nos provisions. Madame Taylor désiroit de ne pas me quitter; elle voulut m'accompagner malgré toutes les fatigues d'un pareil voyage; l'ami qui devoit la reconduire à Londres étoit resté très-malade à Aix-la-Chapelle; il n'y avoit d'ailleurs aucune maison anglaise à Venise, où je voulusse la laisser; en conséquence, j'accédai à sa demande. Elle partit avec moi.

J'observerai en passant, qu'on a toujours tort de

s'en rapporter à des agens en sous-ordres, quand on se trouve chargé d'opérations importantes, M. Watson nous en fournit un exemple. Il fit marché, pour notre passage, avec le patron d'un bâtiment Esclavon, nation grossière et sauvage ; tandis qu'il auroit pu s'arranger avec le capitaine d'un brick anglais qui faisoit voile pour Zante, où nous aurions pu facilement trouver un passage pour le Levant. On nous cacha bien soigneusement qu'il y eût un vaisseau anglais dans le port, et je ne puis m'empêcher de croire que M. Watson se dépêcha de nous emballer, pour un prix très-modique, dans un mauvais vaisseau, mauvais voilier, mal armé, et qu'au risque de nous exposer à tous les désagrémens imaginables, il mit dans sa poche le surplus de la somme qu'il nous fit payer ; il nous en coûta 3100 liv. piccole de Venise. En effet, nous arrivâmes à Zante, après la traversée la plus ennuyeuse et la plus désagréable, et nous eûmes la mortification d'apprendre que le brick anglais en question étoit arrivé plus de trois semaines avant nous, qu'il avoit pris son chargement, et qu'il étoit déjà reparti pour l'Angleterre. Nous nous vîmes obligés de fréter un autre vaisseau auquel nous donnâmes deux cents guinées, pour continuer notre voyage. Je conseille aux voyageurs de se défier des ruses des agens subalternes, et sur-tout des Esclavons.

Il n'est peut-être pas inutile, avant de quitter l'Europe, de remarquer qu'une lettre de crédit circulaire, donnée par un banquier de Londres, est le meilleur effet de commerce dont on puisse se charger. Les correspondans auxquels cette lettre de crédit est adressée, paient exactement le montant entier de la somme qu'on a comptée à Londres avant de partir, sans escompte, sans agio, en un mot, sans aucune espèce de déduction. Plusieurs voyageurs ont adopté cette méthode, sans contredit la meilleure dont on puisse se servir, j'en parlerai ailleurs. Nous avions pris à l'hôtel de la Compagnie des Indes à Londres, des instructions qui nous indiquoient Trieste comme un endroit où l'on pourroit facilement trouver un passage pour le Levant. Je ne négligeai point de m'en assurer, et le 5 septembre, étant encore en route, j'en écrivis, d'Inspruck, à M. Stanley, consul Anglais à Trieste, en le priant de m'adresser sa réponse à Venise; (on se rend de Trieste à Venise en 36 heures avec bon vent) il me répondit le 13 septembre. « Il n'y a point de vaisseau pour la côte » de Syrie, le seul bâtiment destiné pour le » Levant est en charge pour Constantinople, » il partira à la fin du mois ». Il ajoutoit: « Si » vous vous détermíniez à fréter un vaisseau, » j'imagine que vous en trouveriez un plus tôt » à Venise qu'ici ».

J'écris

J'écris pour les voyageurs : mon journal pourra paroître ennuyeux et peu intéressant à tout autre lecteur; mais ceux qui le liront pour le consulter, y trouveront des détails utiles, et des instructions propres à les guider dans leur voyage. Je commence, sans égard à la division du temps astronomique.

Septembre, 18. — Vendredi, à quatre heures après midi, nous arrivâmes à bord de *la Madona del Scarpello St.-Anna e St.-Antonio de Padua*, à douze mille de Venise. Nous avions dîné de bonne heure, et nous n'avions quitté cette ville qu'à une heure, le vent étant contraire. Malgré tout l'étalage de ses grands noms, notre vaisseau n'étoit que de trois cents tonneaux, il montoit dix-huit canons de six, et son équipage se composoit de vingt Esclavons. Le capitaine Georgio-Waivodich qui les commandoit, étoit de la même nation, et natif de la baie de Cattaro en Dalmatie. La chambre et les dunettes étoient petites pour un vaisseau pareil; le capitaine et ses officiers se réservèrent la coupée, nos domestiques s'arrangèrent du reste. Le second du vaisseau étoit le seul Italien qu'il y eût à bord; c'étoit aussi le seul officier : il étoit tout à la fois officier, maître d'hôtel, caissier, et secrétaire; car telle étoit l'ignorance de notre capitaine, qu'il ne savoit ni lire ni écrire; c'étoit d'ailleurs

l'homme le plus grossier et le plus dépourvu d'éducation.

Septembre, 19. — Grand frais, vent debout, resté en canal.

20. — Même temps, de la pluie.

21. — A quatre heures du matin levé l'ancre. Nous nous sommes faits remorquer avec des bateaux jusqu'en dehors du canal, en compagnie d'un petit brick anglais.

22. — A huit heures du matin, sur la côte d'Istrie, et si près de Rovigno, que le capitaine est allé à terre. Deux heures après, il est revenu avec des légumes, du raisin, et du pain frais; laissé courir le long d'une côte pierreuse et stérile, doublé le cap d'Istrie, vent maniable.

23. — Dépassé les îles St.-Pédro (*c'est Saint-Pédro di Molata*), et Ozera (*c'est Ursaria*), bon temps, petite brise.

24. — Ce matin, cotoyé l'île Longue; elle paroît stérile; nous n'avons vu ni maisons ni apparence de culture; beaucoup de montagnes volcaniques, joli temps, petite brise. Dans la nuit, nous avons passé très-près les petites îles de Saint-André et Lissa. Au lever du soleil, Agosta en vue.

Septembre, 25. — Dans la nuit, des grains pesans, grosse pluie; doublé Agosta, et dans la nuit Melada.

26. — Dans la nuit, dépassé la petite république de Raguse. Cette ville paie aux Turcs un tribut annuel de 20,000 piastres, à ce prix, elle jouit d'un commerce considérable. Ce matin, le long du bord de trois galères à rames vénitiennes, allant à la baie de Cattaro, notre engagement avec le capitaine, portant qu'il relâcheroit dans cette baie, nous y sommes entrés à midi et demi, salué le fort de Castel-Novo, de trois coups de canons qu'il nous a sur-le-champ rendus coup pour coup. Le vent ayant molli, nous n'avons pu mouiller qu'à cinq heures, à demi-mille de terre, par grand fond à peu de distance du fort. Notre charte-partie ne portoit que deux jours de relâche, et rien ne nous engageoit à voir prolonger ce terme. Le pays est très-montueux et paroît en friche; nous appercevions bien quelques vignes sur le flanc des montagnes, près du bord de la mer, mais nous ne vîmes aucune espèce de grains. A leur sommet, les montagnes étoient couvertes de laves, elles avoient cela de commun avec toute la côte de Dalmatie dont l'aspect, en général, est aride.

La baie de Cattaro est grande, profonde,

commode, et parfaitement fermée. Depuis l'entrée, jusqu'à la ville on compte six lieues. C'est la dernière place de la Dalmatie Vénitienne. Les habitans se nomment en général, Esclavons, parce que leurs armes, leur habillement et leur langage sont ceux des Esclavons. Il est très-probable qu'ils ont la même origine; au reste, leur dialecte est extrêmement répandu, c'est de lui que sont dérivées les langues russe, polonaise, hongroise et bohémienne.

Septembre, 27. — Le lendemain, dimanche, nous avons accompagné notre capitaine qui, suivi de tout son équipage, est allé à la messe à Castel-Novo. Nous avons trouvé des fortifications en ruines, et chaque jour leur mauvais état augmente, parce qu'on manque d'argent pour les réparer, elles sont très-considérables, et du côté de la mer elles s'étendent du haut en bas de la montagne. La garnison est composée de cinquante hommes les plus laids que j'aie jamais vus. Il y a peu de maisons, encore sont-elles chétives et mal bâties. Nous fûmes obligés d'entrer dans un mauvais bouchon établi dans cet endroit pour les soldats du château; c'est le seul lieu public qu'on y puisse trouver. Le dimanche est jour de marché, et ce fut pour nous une occasion de voir les paysans qui venoient y vendre leurs fruits, leurs œufs et leur beurre.

Nous leur trouvâmes l'apparence sauvage ; les hommes, sur-tout, se distinguoient par un air de férocité répandu sur toute leur personne. Ils sont, ainsi que leurs femmes, bien faits, vigoureux, bien portans, et se font remarquer par l'extrême propreté de leur habillement.

Septembre, 28. — Si près de la ville de Cattaro, nous eûmes la curiosité de la voir. Nous louâmes un bateau et nous partîmes le 28 pour nous y rendre.

La baie de Cattaro fait plusieurs sinuosités entre des montagnes dont les angles, en se rapprochant dans certains endroits, y forment successivement de grands espaces et des passages étroits ; semblables à plusieurs lacs qui se communiqueroient entre eux. Le pied des montagnes est vaguement semé de villages et de maisons ; le pays semble fertile, on y voit des vignes et un peu de blé, mais toute l'industrie des habitans paroît se tourner vers la construction des bateaux. Nous en vîmes plusieurs sur des chantiers, et d'autres en radoub.

La ville de Cattaro est au fond de la baie ; elle s'étend à peu près un demi mille depuis le bord de la mer jusqu'au pied d'une montagne

très-élevée, dont le sommet est couvert de fortifications qui descendent, en zigzag, jusqu'aux remparts de la ville, et qui donnent à cette place une apparence formidable.

En débarquant nous nous rendîmes à un petit café, où nous vîmes bientôt arriver plusieurs des principaux officiers, qui se conduisirent avec beaucoup de politesse et d'attention. L'un d'entr'eux sur-tout, le comte Grégorino, homme de qualité, riche, et considéré dans le pays, nous aborda et se proposa de nous conduire chez les commandans de terre et de mer. C'étoit pour nous une occasion favorable de voir la ville dans son brillant. Car les deux galères que nous avions rencontrées près de Castel-Novo, amenoient de Venise un nouveau Gouverneur, et son entrée se faisoit ce jour-là. La République est dans l'usage de relever cet officier tous les trois ans; on donne à cette cérémonie toute la pompe, et tout l'éclat dont le pays est susceptible. On range les troupes en parade sur les remparts; le nouveau Gouverneur est reçu au débarquement, par une garde d'honneur; tous les officiers publics et les principaux habitans viennent lui faire cortège, et le conduisent à son palais, au bruit de l'artillerie de la place et de trois décharges de mousqueterie. Nous dînâmes à

la meilleure auberge (23), où nous reçûmes ensuite la visite du brigadier qui commandoit dans la place. Cet officier avoit l'abord franc, et l'air ouvert; il nous montra des lettres du général Elliot, et du commodore Cosby. Cette correspondance paroissoit flatter beaucoup sa vanité. Il donna de grands éloges à la belle défense de Gibraltar, et à la nation anglaise en général. Les forces qu'il commandoit pouvoient équivaloir à un régiment complet, sans compter un détachement d'artillerie; mais son exagération, à cet égard, nous arracha un sourire que nous ne pûmes retenir, sur-tout lorsqu'il nous parla de la force de la place, qu'il regardoit comme inexpugnable. Les Turcs du voisinage, et les Monténégrins, qui habitent les montagnes des

(23) Il est assez indifférent au lecteur, de savoir que M. Taylor a dîné, le 28 septembre 1789, à la meilleure auberge de Cattaro, mais tel est l'esprit du jour en Angleterre; on veut que le voyageur dise, dans le plus grand détail, tout ce quil a fait; et lorsqu'il veut ne donner que des résultats instructifs, les Journaux ne manquent pas de l'accuser d'avoir donné un faux titre à son ouvrage; l'auteur, dit-on, ne paroît qu'accidentellement; mais dans un voyage, il faut ne pas le perdre de vue; et s'il dîne bien ou mal, nous voulons le savoir, ainsi du reste; au surplus, les Anglais aiment assez les plaisirs de la table, pour tenir note des bons dîners qu'ils font dans leurs voyages.

environs, le forçoient, disoit-il, à la plus grande sévérité dans le service. Les individus de ces deux nations n'entrent jamais dans la ville, et sont rigoureusement consignés aux portes que l'on ferme tous les soirs jusqu'au lendemain matin. Les Monténégrins sur-tout inspirent une telle frayeur aux Vénitiens, que, pour prévenir toute surprise de leur part, on a poussé la précaution jusqu'à tenir le marché en dehors des remparts. Leur petit territoire est situé sur les confins de Scutari et de l'Albanie; ils ne cessent de faire des courses sur les Turcs, dont ils sont ennemis implacables. Cette haine leur est inspirée dès le berceau; et lorsqu'un Monténégrin tombe sous les coups d'un Turc, la veuve trempe un linge dans le sang de son mari, et le conserve pour le montrer à ses enfans, et les exciter à la vengeance. L'abbé Fortis, dans ses *Voyages* en Dalmatie, raconte la même chose des Morlachcs. Il observe que si d'un côté leur amitié est sacrée et durable, de l'autre, leur haine est irréconciliable, et rien ne peut éteindre leurs querelles : les fils en héritent, les mères ne manquent pas de mettre sous les yeux de leurs enfans l'histoire de leur père mort de la main des ennemis, et d'allumer leur ressentiment, en leur montrant sa chemise teinte de sang. Il n'est pas étonnant que les mêmes usages, les mêmes idées, se reproduisent chez des barbares; mais ce trait se retrouve

parmi des nations policées. Anthoine, roi de Navarre, mandé par François II, roi de France, Dans la chambre où l'on assuroit qu'il alloit être mis à mort, dit à un de ses gentilshommes : « S'ils me tuent, portez ma chemise sanglante à ma femme et à mon fils, ils y liront leur devoir et ma vengeance ».

Le commandant ayant achevé sa visite, nous fûmes voir l'église, en compagnie du comte Grégorino; nous y vîmes plusieurs reliques de martyrs et de saints, avec une grande quantité d'ornemens d'or et d'argent, qui ne méritoient pas un moment d'attention. — Nous revinmes à l'hôtel du Comte, où nous fûmes régalés de café, de melon, et d'autres rafraîchissemens. Ce gentilhomme se faisoit un plaisir d'accueillir favorablement les Anglois, lorsque leur mauvaise fortune les faisoit aborder à Cattaro, il tenoit un registre de ceux qu'il recevoit chez lui à leur passage et il nous pria de joindre nos noms à ceux de nos prédécesseurs, parmi lesquels nous vîmes celui du général Hartley, brave militaire, que son mérite rend utile à sa patrie, et son caractère cher à ses amis (24).

(24) Ce que le major Taylor a observé ici, est d'un usage général en Allemagne. Presque tout le monde a un livre de *Freundshaft*, livre d'amitié; c'est un registre de

Après avoir pris quelques rafraîchissemens, le Comte nous accompagna à bord des galères, où nous eûmes l'honneur de saluer la famille du commandant, elle étoit composée de sa femme, son fils, et deux filles. Le fils étoit officier, et servoit sur les galères, il eut l'honnêteté de faire armer les avirons, pour nous faire voir comment les forçats obéissoient au coup de sifflet du maître. La plus grande partie de ces malheureux étoient enchaînés à leur banc. Le jeune officier vouloit nous faire saluer de quelques coups de canon, et nous eûmes un peu de peine à l'en dissuader. De leur côté, les dames furent extrêmement aimables et prévenantes, elles nous engagèrent à prendre le thé à terre et à passer la nuit à Cattaro. Nous nous rendrions coupables d'une injustice et d'une ingratitude bien condamnables, si nous ne nous

---

toutes les personnes que l'on a connues, et que l'on estime. On ne se borne pas à y signer son nom; on y ajoute quelques dessins, quelques sentences, des épigraphes, des vers faits pour l'occasion; en un mot, tout ce qui peut laisser des souvenirs agréables. Il y a de ces livres bien curieux et bien intéressans à parcourir; on y trouve peut-être quelques feuilles ridicules, mais le plus grand nombre respire les sentimens les plus touchans d'estime et d'amitié; on ne se défend point d'un certain attendrissement, en admirant la manière ingénieuse et délicate dont la plupart de ces passages s'expriment.

empressions pas ici de témoigner combien nous sommes sensibles à l'obligeant accueil, et aux procédés honnêtes que nous avons éprouvés en cet endroit, la politesse dont on nous a comblés nous impose d'autant plus de reconnoissance, que nous étions absolument étrangers et dépourvus de toute recommandation. Nous n'acceptâmes point l'invitation de ces dames, nous éprouvions un peu de lassitude, et nous fûmes bien aise de nous embarquer vers le soir ; mais le peu de vent qui se faisoit sentir, n'étoit pas très-favorable, et nous ne pûmes arriver à bord du vaisseau que vers minuit.

Un de nos matelots étoit ivre et nous incommoda beaucoup dans le passage ; c'étoit un drôle intelligent ; mais en même temps un déterminé coquin. Lorsque les fumées du vin furent un peu abattues, il nous parla des différens meurtres qui s'étoient commis depuis peu dans le pays. Pour lui il n'avoit encore tué qu'un homme ; il avouoit qu'il avoit été obligé de fuir de son village, dans la crainte d'être assassiné à son tour par les amis du mort, et sur-tout par son frère qui avoit juré d'en tirer vengeance ; mais comme à Cattaro il n'étoit qu'à six lieues de chez lui, il ne souffroit pas beaucoup de son exil, et il voyoit sa famille et ses amis quand il vouloit. Telle est la mauvaise police des états de Venise, que les as-

sassins, les scélérats de toute espèce, peuvent aisément, en changeant de canton, se soustraire au pouvoir des lois et au châtiment dû à leurs crimes ; car la jurisdiction d'un district ne connoît jamais des délits commis dans un district voisin, et l'extradition n'y a pas lieu. Dans le pays même où s'est commis un assassinat, le meurtrier peut traiter avec la famille du mort, et, pour de l'or, acheter son impunité. Les Vénitiens conviennent que leurs lois sont défectueuses, ils en connoissent la véritable cause, et savent qu'ils ne peuvent en accuser que l'imbécillité de leur Gouvernement. D'un autre côté le Gouvernement regarde les Dalmates, et les Esclavons, comme ses meilleurs soldats et ses meilleurs matelots ; il les ménage, et peut-être craint-il, en les soumettant à une police plus sévère, de voir ces peuples impatiens du joug, se révolter ouvertement ; il leur permet donc de s'abandonner entr'eux à l'impétuosité de leur caractère sauvage, et s'abstient d'y exercer une justice que leur fierté regarderoit comme une oppression.

Le terme désigné, dans notre engagement avec le capitaine, pour partir de Cattaro, étant expiré le lendemain matin, nous l'engageâmes à mettre à la voile. Il nous répondit que son vaisseau avoit une voie d'eau. Cependant, après

une longue altercation, il promit d'appareiller dans l'après-midi, ou le lendemain matin. M: Blakader, et moi, nous descendîmes à terre pour chasser; après avoir erré quelque temps dans les vignes, nous trouvâmes un homme vêtu à l'italienne, et qui faisoit sa vendange. Il nous aborda civilement, nous offrit du vin nouveau, et chargea nos domestiques de raisins. Cet homme étoit un propriétaire, il avoit, quelque part dans dans les montagnes, une boutique où les paysans venoient acheter de la poudre à tirer, du plomb, du tabac, et d'autres menus objets propres à leurs besoins. Il avoit voyagé jusqu'à Venise, en conséquence, il avoit une idée de la civilisation, et voyoit avec peine ses compatriotes plongés dans l'état de barbarie qui les dégrade. Nous lui fîmes quelques questions sur les femmes en général, et sur la manière dont elles étoient traitées. Il nous dit que les hommes étoient fort jaloux, et très-sévères; mais que leur jalousie étoit bien injuste, car le sexe, en général, étoit vertueux. Il nous montra en même temps, à quelques pas, une jolie figure occupée à vendanger, et nous assura que, malgré les soins qu'il lui rendoit, malgré ses attentions, sa constance, et l'avantage que lui donnoit sur elle la supériorité de son état, il n'avoit pas obtenu la plus légère faveur. Nous nous approchâmes un peu pour mieux voir cette innocente et char-

mante créature ; mais à ce moment son père parut, conduisant des chevaux qui venoient de porter des raisins au pressoir. Le maître ne l'eût pas plus tôt apperçu, qu'il nous pria de nous éloigner de la jeune personne ; mais avec quelque promptitude que notre mouvement fût fait, il n'échappa pas au père qui, s'adressant à son maître, lui dit, avec fureur, qu'il avoit un parti convenable pour sa fille, et que s'il avoit le malheur de la deshonorer, il lui plongeroit son couteau dans le cœur. Nous imaginâmes bien que la colère du vieillard, et les soupçons qu'il faisoit paroître, n'étoient pas sans fondemens. Quoi qu'il en fût nous prîmes congé de notre hôte, bien convaincus qu'on court quelques dangers à faire l'amour aux Esclavones. En général, on a remarqué que, plus les hommes se rapprochent de l'état sauvage, plus ils sont enclins à la jalousie; d'un autre côté, si dans l'état d'une haute civilisation, les femmes jouissent d'une plus grande liberté, leurs mœurs se relâchent, leurs manières deviennent moins austères, en proportion de leur luxe et de leur richesse.

Septembre, 30. — Le gibier est extrêmement rare dans les environs de Castel-Novo : la côte n'y est pas très-poissonneuse, et nous n'avions fait nulle part aussi mauvaise chère. Aussi notre

impatience de partir étoit extrême. Notre capitaine avoit promis de mettre à la voile le 30 au soir, ou tout au plus tard le lendemain de grand matin; mais il étoit deux heures après midi avant que nos instances le fissent enfin appareiller. La brise étoit foible, la marée favorable; nous avons dérivé jusqu'à huit heures, que le calme plat nous force à laisser tomber un ancre par trois brasses de l'autre côté de la baie vis-à-vis de Castel-Novo. Notre vaisseau fait beaucoup d'eau.

Octobre, 1er.—A sept heures du matin, levé notre ancre; la brise légère du SE que les marins du levant nomment *Sirocco*. —Laissé courir hors de la baie. —Petit sillage.—A midi, salué de trois coups de canon le petit fort de l'entrée de la baie. La brise fraîchit : le vaisseau fatigue : on pompe toutes les deux heures. A cinq heures, grand frais : le capitaine alarmé nous demande la permission de relâcher; mais nous refusons absolument. Les côtes de la Dalmatie et de l'Albanie en vue.

2.— Toute la nuit, vent debout; de la pluie. Ce jour le temps a mauvaise apparence. — L'horizon gras. A sept heures du matin nous avons connoissance de Raguse par la hanche de bâbord. A une heure après-midi, le courant nous

a tellement emportés sous le vent, que le capitaine craint de dépaler. Nous sentons bien que si cet accident lui arrive, son vaisseau n'est pas capable de tenir assez le vent pour s'élever ; et malgré notre répugnance, nous sommes forcés de consentir à rentrer à Cattaro, où nous mouillons, à cinq heures après-midi, à-peu-près dans la même place, en compagnie de deux galères de Corfou, qui sont arrivées pendant notre absence.

Octobre, 3. — Le vent au SE : gros frais : forte pluie continuelle : forcés de rester à bord.

4. — Le vent continue du SE : bon frais : nous descendons à terre pour assister à la fête d'un mariage auquel nous sommes invités.

Les Esclavons ont, dans cette occasion, déployé un mélange inoui d'hospitalité et de jalousie, de bienveillance et de férocité. La fougue de leur bouillant caractère, excitée par le vin, nous a de plus en plus convaincus de leur brutalité et de leurs dispositions sauvages.

En retournant à bord, dans l'après-midi, nous avons reçu la visite d'un officier d'une des galères. Ce militaire a voyagé dans la Grande-Bretagne, et parle anglais couramment. Il est venu

venu nous complimenter de la part du comte Soranzo, commandant des deux galères, et nous inviter de sa part, à dîner pour le lendemain.

Octobre, 5. — Le comte Soranzo nous a envoyé son canot, dans lequel nous nous sommes rendus à son bord. Nous en avons reçu, pendant le dîner, toutes les marques possibles d'estime et d'amitié. Lorsque nous l'avons quitté, il nous a pressés vivement de revenir, le lendemain matin, et de passer la journée avec lui. Le séjour de Castel-Novo devoit, nous a t-il dit, nous paroître bien ennuyeux, il désiroit adoucir, autant qu'il étoit en son pouvoir, le désagrément que nous éprouvions, sans doute, en voyant prolonger aussi long-temps notre relâche.

6. — Le vent toujours le même : aucun vaisseau ne peut appareiller pour le Levant. Nous avons retourné dîner avec le Comte, et nous en avons reçu le même accueil que la veille. Nous avons vu à sa table quelques uns de ses officiers, qu'il invite alternativement, et avec lesquels il paroît vivre dans la meilleure intelligence. Nous avons été, ce jour-là, témoins d'un trait, qui nous a donné l'idée la plus choquante de la dépravation des Vénitiens, et des abus qui peuvent résulter du pouvoir absolu. Deux très-

jolies femmes de Venise se sont embarquées sur la galère du comte Soranzo, pour aller rejoindre leurs époux à Corfou. Elles occupent une petite dunette, dans laquelle on nous a fait entrer en nous montrant l'intérieur du bâtiment. On a fait entendre à M. Blackader, mon compagnon, que si ces dames lui étoient agréables, elles étoient parfaitement à son service, et qu'il pouvoit avoir avec elles une conversation particulière. Surpris d'une pareille proposition, nous avons demandé ce qu'elle signifioit, et nous avons appris, qu'à cet égard, un ordre du capitaine seroit le *fiat de Jupiter* ; que lui désobéir seroit un crime irrémissible ; que ces pauvres femmes seroient bien loin de se croire outragées, parce que, dans le rang qu'elles occupoient, une des premières lois auxquelles elles devoient se soumettre, étoit une obéissance sans bornes aux volontés de leurs supérieurs. Nous avons plaisanté le Comte sur la singularité de ce privilège ; de son côté il s'est moqué de nos scrupules, nous a parlé d'une pareille prérogative avec transport, et dans son discours il a mis toute la gaîté, tout l'enjouement dont un pareil sujet étoit susceptible ; au surplus nous en avons vu bien d'autres, et il nous a paru que la décence n'étoit pas la vertu la mieux pratiquée sur les galères de Venise. On nous

a fait descendre pour visiter l'entrepont : nous avons apperçu, à la lueur d'une chandelle, notre officier, (celui qui parloit anglais) : il étoit dans un état que je ne puis guère décrire, et qu'un peu d'attention de la part du constructeur de la galère auroit pu nous dérober, en lui ménageant une retraite derrière une cloison de bois. Il étoit engagé dans une conversation très-familière avec trois repasseuses occupées à ferrer le linge des officiers. Malheureusement il n'avoit pour abri qu'une toile assez claire au travers de laquelle sa chandelle le trahissoit. Nous avons détourné les yeux, et notre attention s'est portée vers la chiourme. Là nous avons vu les forçats presque nus, couchés sur les bancs auxquels ils sont enchaînés nuit et jour, couverts d'un simple morceau d'étoffe ou d'une grossière couverture. Tel est le châtiment que la République Vénitienne inflige aux criminels; châtiment plus terrible que la mort même. Si jamais dans ma vie j'ai ressenti un mouvement de satisfaction véritable, c'est lorsque je me suis glorifié d'être né dans un pays libre, où les riches n'oseroient s'arroger un pouvoir auquel les pauvres refuseroient d'obéir, s'il étoit contraire à la constitution civile et religieuse de la patrie ; un pays dans lequel on rejetteroit avec mépris, avec indignation, des établissemens si révoltans pour l'humanité, si dégra-

dans pour l'espèce humaine, et si contraire aux lois de l'ordre social (25).

Octobre, 7. — Le comte Soranzo nous fit, ce jour, l'honneur de dîner à bord de notre vaisseau. — La journée se passa dans la joie et le plaisir. Le soir nous prîmes congé de lui, son départ pour Corfou étant fixé au lendemain.

8. — Les rames dont les galères sont armées leur donnent la facilité de faire du chemin, non seulement dans les calmes, mais encore

---

(25) Voici une de ces jactances de liberté prétendue, dont on trouve souvent des exemples chez les écrivains Anglais. Pourquoi cette vaine déclamation? Le major Taylor voudroit-il se rendre l'avocat des criminels, ou veut-il, sans distinction, les voir tous condamnés à perdre la vie pour tous les délits quelconques? N'y a-t-il pas des fautes contre l'ordre public, qui sont assez punies par les fers, sans mériter la mort? et ne faut-il pas qu'un Gouvernement ait, dans ses récompenses et dans ses punitions, les moyens de réprimer le vice, et d'encourager la vertu? Cette Angleterre si vantée n'a-t-elle pas la jurisprudence civile la plus défectueuse de l'Europe? On n'a pas le droit, en affaires criminelles, de se récrier contre les galères, quand on a une Botany-Bay. Le déporté, enchaîné dans son entrepont, est-il plus heureux que le forçat enchaîné à son banc? Les travaux du port Jackson sont-ils plus doux que ceux de la Sibérie ou des galères? Quel est donc cette fureur de tout

contre le vent, quand il est foible ; et en rangeant la terre de très-près, du côté du vent, elles ressentent bien peu les courans qui règnent dans l'Adriatique. Elles exécutent facilement leurs trajets, sans être exposées à la violence du vent et de la grosse mer, dont la côte les abrite. Notre situation nous parut encore plus insupportable, après le départ des galères. Je résolus d'examiner la baie, et de chercher une autre occasion pour sortir d'un lieu si misérable et si horrible.

---

blâmer dans les institutions étrangères, pour ne voir rien de bien que dans les limites de la Grande-Bretagne, quand en effet les abus y sont peut-être plus grands qu'ailleurs? Qu'on cesse de nous vanter une liberté qui n'existe que dans le mot; la suspension de l'*habeas corpus*, l'*allien bill*; celui sur les *séditious meetings*, les taxes sur la poudre à friser, sur l'air qu'on respire, la presse pour le service de la marine, l'influence du pouvoir royal sur la représentation nationale : tout a fait fuir la liberté de cette Ile, où elle n'a jamais enfanté que des débats parlementaires; elle doit tout à la fermeté de son Gouvernement qui dispense la justice suivant sa sagesse, et inflige au crime les châtimens qu'il juge à propos. Les écrivains Anglais feroient bien de renoncer à la manie de se rendre les modérateurs des autres pays, et de citer, à chaque instant, le leur pour modèle; cela ne peut être bon que pour le Yeoman, qui ne manque pas, après avoir lu le passage, de damner les Étrangers, en buvant tristement sa bière.

Octobre, 9. — Plusieurs maîtres de barques nous offrirent de nous transporter dans n'importe quel endroit du levant ; mais leurs demandes étoient exorbitantes ; d'ailleurs tous refusèrent positivement de sortir à pointe de bouline : ils s'obtinèrent à ne mettre à la voile qu'avec bon temps et un vent fait. Un Turc de Dulcigno, n'eut pas de honte de me demander 400 sequins pour sa mauvaise embarcation, dont il me proposoit de faire l'acquisition, s'engageant à nous conduire à Alexandrie ; mais ses offres ne purent me convenir, et nous revînmes à bord. A notre retour, le capitaine entra dans notre chambre ; il venoit d'apprendre de l'équipage du canot, que nous avions le projet de le quitter : il nous offrit de ne relâcher ni à Zante ni à Candie, et de mettre à la voile, au premier bon temps ; mais, pour cet effet, il lui falloit débarquer les objets de cargaison qu'il avoit pour ces deux endroits, et les charger sur d'autres vaisseaux. Il nous demandoit, pour cette opération, 260 sequins jusqu'à Chypres, et 40 de plus, si, dans l'espace de quinze jours, il arrivoit sur une rade de cette Ile. — Nous acceptâmes ce marché ; et bientôt nous vîmes qu'il se préparoit à l'exécuter ; car on commença à rebattre les coutures du vaisseau.

10. — Ce jour la chaloupe fut réparée, et

prête à transporter les objets de cargaison à bord du vaisseau que le capitaine vouloit affréter à Cattaro. De notre côté nous nous occcupâmes de l'achat de nos provisions; mais, en revenant de Cattaro, le capitaine nous apprit qu'il lui avoit été impossible de fréter aucune embarcation pour Zante; qu'en conséquence il ne pouvoit y envoyer les marchandises qu'il devoit y porter, et qu'il seroit obligé de toucher à cette Ile; ajoutant que si nous voulions lui accorder seulement un jour et demi, pour y déposer son chargement, il appareilleroit le lendemain de Castel-Novo.

Octobre, 11. — De grand matin, le capitaine entra dans notre chambre, pour nous presser d'accepter ses offres de la veille, en nous proposant de se faire touer dehors de la baie; mais la relâche de Zante étoit une difficulté que nous étions d'autant moins disposés a lever, que la leçon de Cattaro nous donnoit à craindre une prolongation pareille de séjour dans cette Ile; cependant il fallut bien y consentir. Nous lui accordâmes vingt-quatre heures à Zante, avec la condition que notre marché seroit nul, s'il ne s'y conformoit scrupuleusement dans toutes ses parties, et nous signâmes.

Aucun vaisseau ne bouge : les vents va-

riables : temps modéré. L'équipage est allé à la messe; et dans l'après-midi, le Capitaine absent, on relève l'ancre d'affourche.

Octobre, 12. — Les vents au SE : la nuit très-pluvieuse.

13. — Les vents toujours au SE : toute la nuit de la pluie accompagnée de tonnerre. Au jour, temps couvert : de la pluie par intervalle : rien ne bouge dans la baie.

14. — Petit vent du S $\frac{1}{4}$ SE : de la pluie : temps très-froid : nous espérons qu'il neigera : l'équipage assure que si cela arrivoit, les vents passeroient au N (*tramontane*). Dans l'après-midi, grands frais : trois ancres dehors.

15. — Les vents du SE $\frac{1}{4}$ E : toute la nuit gros temps : de la pluie à verse, et sans interruption, avec des rafalles pesantes. La pluie continue tout le matin : du tonnerre : des éclairs : les nuages très-épais nous cachent les montagnes jusqu'à la base. Les alluvions des montagnes de terre rouge, dont la baie est environnée, ont donné à la mer une teinte brun foncé. A tout prendre, notre situation est triste : le temps ne paroît pas disposé à se parer : vent debout, avec apparence de continuer.

Octobre, 16. — Les vents continuent à souffler du SE ¼ E : pendant la nuit, de la pluie ; petit vent. Dans la matinée, des averses : à trois heures après-midi, un senault à mouillé près de Castel-Novo. Nous avons envoyé chercher des nouvelles à bord : nous avons appris qu'il étoit parti de Venise, quatre jours avant nous, et qu'il avoit constamment tenu la mer, depuis son départ. Ce vaisseau porte cent soixante soldats pour la garnison de Corfou : il a, comme nous, éprouvé de violens vents de SE. Le Capitaine a couru sa bordée vers la côte d'Italie, dans l'espérance d'y trouver d'autres vents ; mais cette tentative n'a pas réussi. Après avoir lutté, plusieurs jours, contre le vent, ses provisions se trouvant épuisées, il a pris le parti de venir les renouveler à Cattaro. Nous avions besoin de liqueurs spiritueuses ; mais il n'a pu nous céder que quelques bouteilles de bière anglaise.

Dans l'après-midi, des grains ; vent variable. Le Capitaine nous assure que, depuis vingt-deux ans, il n'a pas éprouvé une pareille contrariété. Le vent a soufflé avec tant de fureur, qu'il a emporté plusieurs maisons situées sur le flanc des montagnes.

17. — Les vents à l'ESE : forte pluie : temps très-bouché.

Octobre, 18. — Les vents à l'E : petit vent : sur la fin du jour il varie : le temps s'embellit : les nuages se dissipent.

19. — Les vents à l'O. Dès le matin tous les vaisseaux destinés pour le Levant, ont appareillé. Savoir : trois gros vaisseaux pour Smyrne, et plusieurs autres plus petits, pour différentes places sur la côte. A dix heures tout étoit sorti ; notre Capitaine seul n'a fait aucune disposition pour appareiller ; quoiqu'il nous ait positivement assuré que son vaisseau seroit le premier sous voiles, dès que le vent le permettroit. Il nous a semblé qu'il étoit occupé de quelque affaire à terre, et nous avons appris qu'en effet une querelle, survenue dans sa famille, avoit occasioné ce délai. — Nous lui avons dépêché successivement plusieurs messages ; enfin, nous l'avons vu arriver à bord, vers les dix heures du soir. Il prétendoit être sous voiles dans deux heures ; mais il avoit laissé passer le moment favorable, et, dans cet instant, l'appareillage étoit impossible ; car, à-peu-près vers onze heures, un petit brick, mouillé près de Castel-Novo, ayant essayé de sortir de la baie, est tomba en calme plat sous les montagnes.

20. — Viré à pic avant le jour. A huit heures les ancres ont été hautes ; mais alors il a règné

un calme profond. Cependant, à l'aide de la marée favorable, et de nos bateaux qui nous remorquoient, nous avons mis le cap en route. A deux heures, il s'est élevé une petite brise du NO, qui insensiblement est devenue plus forte, et vers le soir nous cinglons avec une belle brise.

Octobre, 21. — Bon frais du nord toute la nuit : de bonne heure ce matin nous avons passé Durazzo : la côte d'Albanie est en vue : trois vaisseaux sur l'horizon.

22. — Brise légère : beau et bon temps : ce matin, relevé Corfou et Fanu, de l'avant : six vaisseaux en vue.

23. — Très-petit vent toute la nuit : dans le matin, petit vent du NNO : beau temps : passé Corfou.

24. — Petit frais pendant la nuit : ce matin, la brise se fait au NO : les îles de Céphalonie, de Saint-Maure, et neuf vaisseaux en vue.

25. — Le même vent et même temps jusqu'à minuit. Vers le matin le vent a passé au SSE : bonne brise : de la pluie. Saint-Maure et Céphalonie nous restent, à-peu-près comme hier au soir, au coucher du soleil.

Gros frais : des grains : le Capitaine n'ose porter de la voile : nous drivons beaucoup : il nous a demandé la permission de relâcher; mais, instruits par l'expérience de Cattaro, nous avons positivement refusé d'y consentir. Nous sommes restés bord sur bord jusqu'au coucher du soleil. L'île de Zante nous restoit alors à-peu-près à dix lieues; trois vaisseaux à la vue.

Octobre, 26. — Toute la nuit, le vent a augmenté du SE : grosse houle, et forte pluie. Le vaisseau tangue; et embarque beaucoup d'eau : serré toutes les voiles. A la pointe du jour, l'extrémité N de Céphalonie nous restoit par le bossoir de sous le vent, à peu près à quatre ou cinq milles. Tous les vaisseaux en vue ont relâché à Corfou. Nous sommes restés seuls à la mer, courant bord sur bord, les huniers hauts; mais nous avons beaucoup perdu sous le vent, par la dérive et par la faute des timoniers. Au coucher du soleil, le Cap au NNE; temps à grains.

27. — Petit vent de l'ESE pendant la nuit : la mer grosse : nous avons cinq pointes de drive. Ce jour, Corfou est à la vue; à midi, il vente grand frais; tenu le bord de terre, et reviré à moins d'un mille de Pascu. Après-midi, calme; et à six heures $\frac{1}{2}$, il s'est levé de l'ENE une brise qui s'est peu à peu renforcée, à la vue des

côtes d'Épire, et en compagnie de deux vaisseaux.

Octobre, 28. — La brise a soufflé vigoureusement jusqu'à quatre heures du matin : il a ensuite calmé plat. A huit heures, la brise s'est levée de l'E $\frac{1}{4}$ NE : Céphalonie deux milles par le bossoir du vent. A onze heures $\frac{1}{2}$, le port de Céphalonie par le travers, l'île de Zante à peu près à 16 milles, à la vue des côtes de la Morée. A midi, le vent est devenu variable, et les sautes si brusques, qu'on ne savoit comment orienter les voiles. Au soleil couchant, Céphalonie à deux ou trois milles, et Zante droit de l'avant, quatre milles : beau temps.

L'île de Céphalonie est d'un aspect stérile sur les côtes ; mais dans l'intérieur, elle paroît cultivée. On y trouve quelques villages, et des maisons semées dans une campagne plantée de vignes et de bosquets d'olivier. En général cette Ile est montueuse et pierreuse, sur-tout du côté que nous appercevions.

29. — Les vents de l'E$\frac{1}{4}$SE ; louvoyé toute la nuit, pour nous élever au vent, mais en vain ; ce jour nous avions perdu. A dix heures du matin, les vents au SO, fait de la voile. Point de vaisseau en vue, une grosse houle du golfe

de Patras. A dix heures et demie, le vent passe à l'E et E ¼ NE; passé la journée sur les deux écoutes.

Octobre, 30. — Pendant la nuit, petit vent de l'E ¼ NE; même temps qu'hier; en vue d'un gros vaisseau sous pavillon russe. Les vents variables. Au soleil couchant, nous étions collés sous la pointe du N de l'île de Zante, mais presque calme. Nous appercevions le petit château Tornezi, appartenant aux Turcs, et situé sur la côte de la Morée, vis-à-vis de l'île, le vaisseau russe à l'ancre sous la côte.

31. — Presque calme pendant la nuit. Dans le matin les vents ont passé au SE. La rade de Zante nous reste par le bossoir de bâbord; nous relevons six vaisseaux à l'ancre. Plusieurs tartannes, et autres embarcations en vue. — A neuf heures et demie un bateau de Céphalonie chargé de grains pour Zante nous a rangés bord à bord; le patron est venu sur notre vaisseau, et nous nous sommes arrangés pour qu'il donnât passage à M. Blackader, que je désirois voir débarquer à l'instant même, afin de faire tous ses efforts pour nous procurer un autre vaisseau; car la conduite de notre capitaine étoit devenue si choquante, que nous ne pouvions plus rester avec lui. Le patron nous a demandé à peu près

12 sous pour mettre M. Blackader à terre, et pareille somme pour son domestique : en tout 20 pauls (environ 24 sous). Notre Esclavon avoit deviné depuis long-temps que notre intention étoit de le quitter ; et, par ce moyen, de le frustrer du présent qu'il attendoit de nous à l'île de Chypre. Ce soupçon l'a porté à nous refuser la permission de quitter le vaisseau, jusqu'à notre arrivée dans le port de Zante. Nous avons essayé, mais en vain, de raisonner avec lui. Notre éloquence étant en pure perte, nous avons été forcés d'avoir recours à des moyens plus violens. Nous lui avons représenté que nous avions une mission relative au service public ; que nous étions pourvus de fortes recommandations de la part du Gouvernement de Venise même, dont il étoit sujet ; et que, s'il prétendoit employer la violence à notre égard, nous la regarderions comme une insulte faite à notre nation, et que nous agirions en conséquence. Il a coupé court à toute discussion, en nous faisant comprendre que, si nous cherchions à quitter son vaisseau, il ordonneroit à son équipage d'employer la force pour nous retenir. Une pareille déclaration étoit claire, et nous ne pouvions plus nous méprendre sur ses intentions. Céder à cet insolent, c'étoit un triomphe que nous ne voulions pas lui accorder ; d'un autre côté, il falloit nous conduire avec prudence, mais avec fer-

meté. Nous avons tenu conseil, et le résultat a été que M. Blackader se présenteroit armé sur le vibord, en avertissant que si on se portoit à la moindre voie de fait, il repousseroit la force par la force, aux risques et périls de qui il appartiendroit.

Notre capitaine sentant bien qu'il avoit poussé les choses un peu trop loin, est entré en pourparlers avec le patron du bateau; il lui a représenté qu'il ne pouvoit se charger de nous porter à terre, sans s'exposer à se faire punir sévèrement par les officiers du lazaret, dont nous n'avions pas encore subi la visite, ajoutant que nous n'avions point de lettres de santé. Ces raisons ont produit l'effet désiré; le patron s'est désisté du marché, alléguant qu'il n'avoit pas songé à la quarantaine, en traitant avec nous; mais s'il a refusé de nous porter à terre, il s'est chargé volontiers d'une lettre pour le Consul anglais. Nous le prévenions par cette lettre que nous étions chargés de paquets importans, mais que nous nous trouvions détenus à bord d'un vaisseau esclavon : nous finissions par le prier de s'adresser à qui de droit, et d'obtenir qu'on envoyât un bateau pour nous chercher.

Le vent étoit devenu contraire; il n'y avoit aucune certitude que nous pussions attraper la rade

rade de Zante ; et si M. Blackader avoit pu débarquer, et fréter un autre vaisseau, nous aurions gagné bien du temps. Ces réflexions vinrent à l'appui de l'insulte que nous recevions, et nous la firent ressentir encore plus vivement : notre situation étoit vraiment fâcheuse.

Tout le jour, légère brise, et variable. Au coucher du soleil on distinguoit d'en bas les vaisseaux mouillés à Zante.

CHAPITRE III.

Description de Zante. — Escadre vénitienne. — Plaintes de l'Auteur, et justice que lui rend l'Amiral vénitien. — Histoire d'un vaisseau anglais pris par un fameux corsaire, et délivré par un seul homme, agent de la Nation anglaise à Zante. — Description des usages, des mœurs, et du caractère des Mainottes. — Anecdotes curieuses sur ces Peuples. — Leur conduite pendant plusieurs guerres. — Achmet - Pacha les attaque. — Est repoussé. — Il prend douze des leurs qu'il fait empaler à Candie. — Vengeance des Mainottes. — L'Auteur frète un vaisseau anglais. — Départ de Zante. — Navigation. — Relâche à Chypre. — Arrivée à Scandaronn, l'ancienne Alexandrette.

1789. *Novembre*, 1er. — TOUTE la nuit, petit vent variable. A six heures du matin une vigoureuse brise de l'E ¼ NE nous a conduits dans le port. Les six vaisseaux que nous y avions vus formoient une division vénitienne, composée de quatre vaisseaux de ligne et de deux frégates. Le commandant portoit pavillon carré au grand mât. A neuf heures, nous avons couru un petit bord pour nous élever au vent du mouillage. Pendant

ce temps, un vaisseau venant du SE est entré sur rade; il a salué de sept coups de canon l'amiral qui lui en a rendu cinq. Tous les vaisseaux de guerre nous ont hélé en passant le long de leur bord. A dix heures et demie, nous avons mouillé à un quart de lieue de la ville.

Nous avons trouvé à Zante plusieurs vaisseaux, dont la plupart faisoient quarantaine, parce qu'ils venoient du Levant; mais il n'y avoit pas un seul pavillon anglais. A midi, le bateau fut armé pour nous débarquer; mais en arrivant à terre, nous apprîmes au bureau des officiers de santé que ces MM. étoient à dîner, et qu'ils ne reviendroient qu'à deux heures; moment auquel on nous invita de repasser.

La crainte de la peste force les ports de la Méditerranée à prendre leurs précautions pour éviter une aussi terrible maladie; ces précautions consistent à s'assurer de la santé des équipages et des passagers, et à examiner les lettres qu'on leur délivre à cet effet, au départ d'un port quelconque. Dans ces lettres on exprime si la maladie règne dans le pays; si le vaisseau est soupçonné d'en contenir des germes; s'il doit faire quarantaine, ou s'il doit en être dispensé.

La quarantaine n'est pas la même dans tout

le Levant; il est rare qu'on la fasse exactement de quarante jours; assez souvent dix-huit jours sont regardés comme suffisans. Il est de la plus grande conséquence, pour un voyageur, d'avoir une lettre de santé indépendamment de celle de l'équipage, sur-tout s'il veut faire diligence; cette lettre s'obtient facilement, et à bon compte. Une attention bien essentielle encore, c'est de choisir le port où l'on veut aborder quand on vient du Levant; car il y en a de plus stricts les uns que les autres, et l'on doit donner la préférence à ceux dans lesquels on présume être le moins retardé, et où le lazaret est le plus commode.

A deux heures nous retournâmes au bureau de santé. Nous y trouvâmes M. Foresti, substitut du Consul anglais, qui nous attendoit pour nous recevoir. Graces à ses soins, nous n'eûmes pas de peine à obtenir la liberté de débarquer sans autre formalité, quoiqu'en général les officiers de ce bureau soient d'une grande sévérité. Il nous conduisit ensuite chez le Consul M. Sargent, pour qui nous avions des lettres de M. Ritchie, Consul anglais à Venise. M. Sargent, déjà très-vieux, nous reçut poliment; nous lui exposâmes la conduite insultante du capitaine Esclavon qui nous avoit apportés à Zante; il nous offrit à l'instant même d'en demander jus-

tice à l'amiral Emo, commandant de la division mouillée sur rade. Nous le refusâmes, parce que notre intention étoit d'en porter plainte nous-mêmes, et de lui faire une visite. En quittant le Consul, avant de retourner à bord, nous fûmes, suivant le conseil de M. Foresti, saluer M. Strani, riche négociant de la ville, homme respectable, qui faisoit profession d'accueillir avec civilité et obligeance tous les étrangers. Nous lui devons, à lui et à son aimable épouse, la justice de dire que nous en reçûmes, pendant notre séjour à Zante, les attentions les plus soutenues, et les soins les plus marqués. Dans la matinée du jour suivant, M. Foresti vint nous chercher à bord dans un bateau convenablement équipé pour faire visite à l'amiral. Nous nous y rendîmes aussitôt. Une politesse n'est jamais perdue : nous fûmes amplement récompensés de celle-ci. Cet Officier-Général étoit extrêmement affable; il nous parut si disposé en notre faveur, et nous marqua si vivement le désir de nous être utile en ce qui pourroit concerner notre voyage et l'accélérer, que nous saisîmes cette occasion de lui témoigner notre mécontentement du capitaine Esclavon. Il nous écouta avec attention, et nous promit une justice éclatante. Il lui envoya, en notre présence, l'ordre de se rendre à bord du vaisseau amiral, au jour qu'il lui désigna; lui enjoignant d'employer, en atten-

dant, tous ses moyens pour hâter son déchargement; il lui fit dire en outre que tous les bateaux de l'escadre lui seroient envoyés pour abréger son opération, s'il ne pouvoit s'en procurer assez par ailleurs; en même temps, il nous invita à dîner pour le même jour, voulant nous rendre témoins de la réprimande qu'il lui feroit, et des ordres qu'il lui donneroit. Notre conversation tourna bientôt sur l'état des affaires politiques d'Europe; ensuite nous descendîmes à terre, où nous logeâmes chez M. Foresti.

Je dois ici rendre hommage aux vertus de l'amiral Emo; éloge d'autant plus impartial, que cet officier n'est plus. Il est mort au service de la République, revêtu du commandement suprême des forces vénitiennes dans la Méditerranée, emportant avec lui les regrets, l'estime, et la vénération de ses compatriotes, convaincus que, dans toute la marine de l'État, nul autre après lui ne l'égaleroit en talens, en honneur, et en probité.

La ville de l'Ile de Zante est située sur la côte de l'E, par 37°-48′ N, et 18°-45′ à l'E du méridien de Paris. Sa longueur est de 8 lieues, et sa largeur de 4. Sa population s'élève au delà de 60,000 personnes, dont 20,000 habitent la ville. La plus grande partie est du rite Grec, excepté

les Officiers du Gouvernement, qui sont Catholiques-Romains.

Les habitans de Zante sont excessivement jaloux. Cette cruelle passion leur fait souvent commettre les plus horribles assassinats. Comme ils sont excellens tireurs, ils frappent leurs victimes à une distance considérable; crime qui le plus souvent reste impuni; car ils prennent aussitôt la fuite, et se dérobent aux poursuites de la justice.

Les fruits de l'île de Zante sont exquis, mais sur-tout les pêches, les oranges, et les petits raisins de l'espèce qu'on nomme Corinthe. On exporte annuellement de ces derniers plus de douze millions pesant. Les promenades, les vallées sont délicieuses; on y trouve plusieurs jolies maisons de plaisance, où les habitans de la ville viennent jouir de l'air pur de la campagne. Les sources abondantes de bitume, qu'on trouve en ce pays, annoncent la présence des matières volcaniques dont cette terre est imprégnée : aussi la sent-on fréquemment trembler.

Le château, situé sur une éminence qui domine la ville, est une vieille masure en ruines. Il y avoit jadis un Gouverneur; mais on y entretient aujourd'hui une bien foible garnison, dont

les soldats sont, en général, très-indisciplinés et voleurs.

Pendant mon séjour dans cette île j'eus occasion de prendre une connoissance exacte du caractère actuel des Grecs modernes, et de recueillir, d'après les meilleures autorités, plusieurs circonstances intéressantes sur ce peuple jadis célèbre. J'ai des obligations particulières à cet égard à M. Spéridion Foresti, notre hôte, Génois établi depuis plusieurs années à Zante, où il remplit les devoirs de la charge de Consul; car l'âge et les infirmités de M. Sargent ne lui permettent pas de vaquer lui-même à l'exercice de son emploi. M. Foresti, dont le mérite est bien connu, a souvent signalé son zèle pour la Nation anglaise; mais il s'est principalement distingué par un coup-de-main hardi, qui le remit en possession du vaisseau anglais, la *Grande-Duchesse de Toscane*, dont la cargaison étoit évaluée 80,000 liv. sterl., et qu'il conserva aux assureurs de ce bâtiment. Ce vaisseau se rendant à Livourne, fut enlevé au large de l'île de Corse par un fameux pirate nommé Viscillie. Cet audacieux corsaire se jeta à bord, suivi seulement de trois hommes; tua le second, et le timonier, et s'en empara avec une facilité, bien honteuse pour les Anglais qui étoient sur

ce navire. Quand il en fut maître, il mit à terre l'équipage et les passagers, et vint mouiller sur la côte de l'Ile de Zante, avec le projet d'y prendre des matelots pour conduire sa prise dans quelque port où il se proposoit de s'en défaire avantageusement et sans risques. Son espoir fut trompé; il ne put engager personne à le suivre, et M. Foresti étant informé de l'affaire, résolut de reprendre ce vaisseau. Il ramassa vingt bons hommes qu'il embarqua dans une grande chaloupe, et partit, suivi d'un petit canot dans lequel il mit quatre hommes déterminés, bien armés, et sur lesquels il pouvoit compter. Rendu par le travers du vaisseau, il cacha sa chaloupe derrière quelques rochers, et s'avança dans son petit canot, après avoir pris la précaution de faire cacher les armes de ses quatre hommes; mais en arrivant le long du bord, on refusa positivement de le laisser aborder; cependant, après une demi-heure de pourparlers, Viscillie consentit à le laisser monter, mais seul. Le pirate convint de bonne foi qu'il avoit capturé ce navire; mais il ne voulut entrer dans aucun accommodement relatif à sa restitution. On descendit dans la grande chambre, où l'on but force grog (26). Le corsaire avoit eu

(26) Le *grog* est une boisson composée d'eau-de-vie et d'eau; les Anglais l'aiment passionnément; en font grand usage, et lui donnent quelquefois le nom de *généreuse liqueur*.

la précaution de faire placer un baril de poudre sur la table, et, tout auprès, une sentinelle avec une mèche toute prête à faire sauter le bâtiment à la plus légère apparence de violence. Après avoir bien bu on remonta sur le gaillard d'arrière. M. Foresti sentoit bien que s'il laissoit échapper une si belle occasion, il ne la retrouveroit plus, puisque le vent étoit bon pour partir, et que Viscillie, trop foible d'équipage pour lever son ancre, étoit déterminé à couper le cable, après midi, pour aller se jeter dans les bras des Grecs de la Morée. Dans une circonstance aussi délicate, il falloit de la résolution, et payer d'audace : c'est ce que fit M. Foresti. Il tira un pistolet de sa poche; et, faisant feu sur le pirate, il lui passa une balle au dessous du sein gauche. Le monstre voulut donner, d'un coup de pied, le signal convenu pour mettre le feu au baril de poudre; mais il fut prévenu par M. Foresti, qui lui fit perdre terre, et le culbuta violemment sur un des canons de gaillard. Les quatre hommes du bateau montèrent aussitôt à bord, et se jetèrent sur les brigands. On s'assura d'abord de celui qui faisoit sentinelle auprès du baril de poudre. Ce misérable, voyant son chef blessé et prisonnier, n'eut ni le courage ni la présence d'esprit d'exécuter ses ordres, et le vaisseau fut préservé avec tous ceux qui se trouvoient à bord. La bravoure de M. Foresti réussit ainsi à restituer à ses véritables

propriétaires un vaisseau et une cargaison d'un grand prix, en l'arrachant des mains d'un scélérat dont l'intrépidité, l'ardeur infatigable, la soif du pillage, et les succès soutenus, avoient répandu la terreur sur les mers du Levant, et laissoient bien loin derrière lui tous les autres forbans ses pareils. Viscillie étoit Dalmate d'une basse extraction; mais il étoit doué d'un génie capable des entreprises les plus hardies. Les Vénitiens le firent une fois prisonnier à Castel-Novo dans la baie de Cattaro; mais il eut l'adresse d'engager le factionnaire qui le gardoit à voler son officier, et à fuir ensuite avec lui. Ce qu'il y a d'horrible, c'est qu'il survint une difficulté dans le partage de leur vol, qui se montoit à 14 sequins de Venise, et que, pour une aussi modique somme, le monstre eut l'atrocité de poignarder son libérateur ! ! !

M. Foresti fut récompensé de sa belle action, et, depuis cette époque, lors de la mort de M. Sargent, il a été nommé Consul Anglais à Zante.

Nous nous en reposâmes entièrement sur lui des préparatifs de notre départ, et comme nous étions déterminés à quitter le navire Esclavon sur lequel nous étions arrivés, nous nous abandonnâmes à ses conseils. La saison étoit trop avancée pour espérer qu'aucun vaisseau, destiné pour le Levant, relâchât à cette île, en consé-

quence, il avoit quelque idée de nous confier aux Mainottes, excellens marins, et qui passent pour manier, avec la plus grande dextérité, leurs embarcations dont la légèreté et la vitesse sont remarquables ; nous allions prendre ce parti, lorsque l'arrivée d'un vaisseau anglais vint nous tirer d'embarras.

Les Mainottes sont les misérables restes des Lacédémoniens leurs ancêtres ; ils habitent ces montagnes hautes et irrégulières, dont la chaîne hachée vient finir au cap Matapan (le Ténare des anciens) qui sépare à l'O la baie de Coron, de celle de Colochine à l'E (c'est l'ancien golfe Laconique). Ces peuples ont un caractère qui ne ressemble à aucun autre en Europe ; ils suivent le rite Grec, et haïssent également les Turcs et les catholiques Romains ; pirates sur l'eau, voleurs sur terre, ennemis des corsaires de toutes les nations, ils semblent vouloir s'arroger seuls le droit d'écumer les mers ; méconnoissant toutes les lois divines et humaines, ils ne respectent ni leurs compatriotes, ni leurs amis, ni leurs voisins. L'usage consacre chez eux l'habitude des plus grands crimes, et leur religion même les sanctionne. La dextérité des Spartiates est devenue chez leurs descendans un principe réfléchi (27).

(27) Licurgue avoit ordonné que les enfans apprendroient à dérober, et qu'on puniroit sévèrement ceux qui seroient pris sur le fait. *Montesquieu.*

La religion de presque tous les pays a pour but de rendre les hommes meilleurs, et quoiqu'elle soit une barrière souvent trop foible contre le crime, au moins prêche-t-elle le respect des propriétés; ici, au contraire, les Caloyers et les Moines, du fond de leurs cellules, épient les vaisseaux qui se montrent près de leurs côtes; ils ne les ont pas plutôt apperçus, qu'ils accourent promptement encourager les bandits au pillage, dans l'espoir de partager le butin dont ils réclament le dixième pour l'église, à la honte de la religion dont ces ministres coupables ne rougissent pas d'encourager le vol et l'infamie, et d'en recevoir le tribut. Les Mainottes ont beaucoup de vices et peu de vertus; tirez-leur le courage et l'amour de l'indépendance, et vous ne trouverez nulle part une race aussi méprisable et aussi dépravée; indignes de l'alliance d'aucune autre nation, ils ne comptent que sur eux-mêmes, et ne doivent leur salut qu'à la force de leurs montagnes inexpugnables, et à leur peu d'importance politique. Ils sont excellens rameurs et manœuvrent leurs voiles avec dextérité; leurs vaisseaux sont extrêmement légers et surpassent beaucoup en vitesse les meilleurs marcheurs Turcs ou Vénitiens, qui n'osent d'ailleurs les poursuivre au milieu des rochers parmi lesquels leur petit tirant d'eau leur permet de se réfugier.

Ils nomment leur pays Brazzo-de-Maina ; il peut contenir 40,000 ames, répandues dans leurs montagnes dont le sommet est fréquemment couvert de neige, tandis que les vallées sont remplies de troupeaux nombreux qui s'engraissent dans les meilleurs pâturages. Le raisin y est délicieux, et le vin ne le cède pas à celui de Lépante qui passe pour le meilleur de la Grèce. Le gibier y abonde, sur-tout les cailles ; les habitans les salent et les conservent ; les cochons sauvages, les ours et les cerfs y sont en telle quantité qu'on se refuse à le croire. Du haut de ces montagnes, des eaux pures et limpides descendent dans les plaines en formant mille ruisseaux qui contribuent à la fertilité du pays qu'ils arrosent. Que de richesses perdues, et que ce peuple est peu fait pour les posséder! On dit que le Ténare renferme du cristal de roche, des mines de différentes espèces, et même des pierres précieuses. Au milieu de cette montagne se trouve un cratère extraordinaire, d'une largeur et d'une profondeur prodigieuses : les Grecs l'avoient consacré à Neptune ; les Mainottes le regardent aujourd'hui, dans leur ignorance, comme le soupirail par lequel le diable sort des Enfers quand il veut visiter la terre : cette opinion tient à une tradition bien ancienne ; les noms seuls ont changé, car les Lacédémoniens en avoient fait une des portes du séjour des

Ombres. Il en étoit de même du Pénée qu'ils regardoient en outre comme la source du Styx. Enfin le cratère du Ténare est la porte par laquelle la fable fait descendre Hercule aux Enfers pour enchaîner Cerbère.

Les Mainottes sont en quelque façon indépendans des Turcs. On les divise en deux races; ceux qui habitent la partie du Sud sont désignés par le nom de Turcs *Cacovouguis*, c'est-à-dire les bandits de la montagne; mais ceux qui occupent les plaines du Nord sont moins féroces et plus civilisés. Leur gouvernement est une sorte de république à la tête de laquelle sont leurs papas, auxquels on a joint quelques familles des plus opulentes. Rien ne seroit, sans contredit, plus facile que de les subjuguer si on vouloit sérieusement l'entreprendre; mais, comme je l'ai déjà remarqué, leur importance est si petite, qu'ils ne valent pas les frais d'un armement; d'ailleurs, on a bâti depuis peu, dans les gorges de leurs montagnes, des citadelles gardées par des janissaires qui leur en imposent au point qu'ils n'osent plus piller les Turcs autant qu'autrefois.

Il y a environ un siècle que les pirateries des Mainottes faisoient gémir l'humanité. S'ils prenoient un vaisseau Turc, ils alloient le vendre à Malte; si la prise étoit chrétienne, ils la vendoient aux Turcs. Il n'étoit pas rare qu'un

Musulman fit marché avec un de ces pillards, pour aller enlever un chrétien qu'il lui désignoit, dont il ambitionnoit la fortune, ou qu'il vouloit, par animosité, réduire à l'esclavage. Enfin, ils poussoient la cupidité jusqu'à enlever la femme et les enfans de leurs voisins. Ce trafic révoltant, et dont frémit la nature, avoit répandu, dans le pays même, une terreur si forte, que si quelqu'un de leurs fameux corsaires se disposoit à mettre en mer, toutes les femmes un peu jolies, et tous les enfans, se cachoient avec soin, de peur qu'on ne les enlevât pour aller les vendre en pays étranger. A ce sujet on raconte une histoire assez plaisante, arrivée entre deux corsaires en 1669.

Théodore et Anapliottis étoient amis et voisins; tous les deux étoient mariés, et leurs femmes étoient charmantes : même profession, conformité de caractère, inclinations semblables; tout concouroit à les unir. Ce bonheur fut court; en est-il pour les brigands? Un jour ils prirent un vaisseau vénitien. Dans le partage des esclaves il survint une querelle : elle fut vive, et leur animosité leur inspira le désir de se venger l'un de l'autre. Théodore, épiant un moment favorable, enleva la femme d'Anapliottis et la conduisit à bord d'un croiseur Maltais, mouillé sur la rade de Maina. Cette malheureuse épouse fut exposée

exposée en vente. Le Maltais, frappé de sa beauté, vouloit en faire l'acquisition, mais Théodore en demandoit un prix exorbitant. Le Maltais hésitoit, car le matin du jour même il en avoit acheté une autre tout aussi belle, à bien meilleur marché. Théodore refusoit de le croire et ne rabattoit rien de ses premières demandes, lorsque le Maltais, pour le convaincre, ordonna de faire paroître sa captive. Qu'on juge de l'étonnement de Théodore quand il reconnut sa propre épouse, enlevée pareillement par Anapliottis qui l'avoit vendue aux Chrétiens pour satisfaire la vengeance dont il étoit lui-même animé. Sa fureur et sa jalousie s'exhalèrent dans les transports les plus violens ; mais son désespoir, sa tendresse, cédèrent à la soif de la vengeance ; cet homme, qui cent fois eût exposé sa vie pour son épouse, pressé d'assouvir à son tour la haine dont son ame est remplie, l'abandonne, sans songer à la racheter. Le marché fut conclu, et les deux captives restèrent au pouvoir du Maltais. Théodore, la rage dans le cœur, retourne à terre, et vole à la demeure de son ennemi, méditant les projets les plus funestes, et ne respirant que meurtre et carnage ; enfin il l'apperçoit sur le rivage, au milieu d'une foule d'ouvriers, de guerriers, et de matelots avec lesquels il équipoit un brigantin pour venir attaquer le Maltais. Ami, lui

dit-il, pareille douleur nous afflige, et tous les deux nous avons des torts pareils. Oublions nos ressentimens, cessons de gémir, agissons; courons délivrer nos épouses, arrachons-les des mains auxquelles nous les avons livrées. Théodore oubliant sa colère, et n'écoutant plus que son courage, unit ses efforts à ceux d'Anapliottis. Le bâtiment fut bientôt prêt; ils partent à la tête d'une troupe choisie, et viennent, les armes à la main, redemander leurs compagnes. Le capitaine Maltais ne jugea pas à propos de courir les risques d'un combat incertain, pour une cause si légère, et les rendit. Les deux époux retournèrent chez eux, en triomphe, et tout fut oublié. Ainsi leur réconciliation fut le fruit d'un évènement qui devoit au contraire nourrir leur inimitié, et les plonger peut-être tous les deux au tombeau.

Enfin les excès auxquels se livroient les Mainottes furent poussés si loin, qu'ils attirèrent l'attention du Pacha Achmet, Grand Visir de Mahomet IV. Il fit saisir, à Candie, en 1667, douze de leurs corsaires qu'il fit empaler. Mais bientôt la vengeance met les armes à la main de leurs compatriotes; ils accourent avec audace, pénètrent dans le port de Candie, pendant une nuit obscure, et viennent brûler les vaisseaux turcs jusque sous les remparts de la citadelle.

A force de courage, de ruse, et d'adresse, ils insultèrent mille fois le Gouvernement Turc, et toujours impunément. Enfin le Visir voulant adoucir leur ressentiment, leur offrit double prix pour toutes les provisions qu'ils apporteroient à son camp devant Candie, mais ils le refusèrent. Leurs bâtimens légers et fins voiliers interceptèrent et pillèrent les galères turques, chargées de provisions et de munitions pour le siége; en vain les faisoit-on garder par des Janissaires, les Mainottes en triomphoient: et les choses en vinrent au point, qu'on envoya contre eux une escadre commandée par Hassan Baba, l'amiral le plus expérimenté de la marine Ottomane. Aussitôt que cette escadre parut sur la côte, tout le pays fut sous les armes. Les femmes se retirèrent au milieu de leurs montagnes inaccessibles, emmenant avec elles leurs troupeaux, et tous les effets qu'elles purent assembler à la hâte; elles furent suivies de ceux de leurs enfans qui n'étoient point encore en état de combattre. Quelques unes, au dessus de la foiblesse de leur sexe, dédaignant le péril qui les menaçoit, voulurent partager avec leur époux la gloire de défendre leurs foyers. L'une d'entr'elles, de la famille des Giracaris, se mit à leur tête, et les conduisit fièrement au rendez-vous où les guerriers attendoient les Turcs pour s'opposer à leur débarquement; aucune prière, aucune instance ne

put les décider à se retirer ; elles restèrent avec fermeté sur le champ de bataille, décidées à tenter le sort d'un combat. Hassan Baba, craignant d'attaquer un peuple aussi déterminé, dont les femmes elles-mêmes portoient les armes, entra en négociation, mais sans succès. On ne cessa de faire feu sur son escadre, et dans la nuit quelques Mainottes, bravant les flots de la mer, vinrent à la nage couper les cables de ses vaisseaux. Le jour naissant lui fit voir deux de ses galères échouées sur la côte, et dans l'impossibilité d'être secourues. Leurs équipages furent faits prisonniers de guerre sous ses yeux; et consterné de cet échec, il remit en mer avec le reste de sa flotte.

Le visir ne voulut pas pousser les hostilités plus loin, il dissimula ; et, renonçant à une attaque ouverte, il eut recours à la politique et à l'artifice. Il se servit de quelques prisonniers Mainottes pour semer adroitement chez eux des germes de dissention et de jalousie. Le succès de cette ruse fut si complet, qu'ils consentirent à lui laisser élever deux citadelles, dont il leur persuada que l'objet étoit de protéger leur commerce, mais dont en effet il se servit utilement pour les contenir. Dans cette circonstance, le visir suivit la route que lui avoient tracée, de tous les temps, les dépositaires de l'autorité des Gou-

vernemens. Le fameux axiome *divide et impera*, axiome digne de Machiavel, mais adopté et mis en usage par toutes les puissances, a souvent renversé des États, et causé le malheur des peuples. Les conséquences funestes de cette maxime, et de la conduite du visir, furent bientôt apperçues par les plus éclairés des Mainotes ; leur courage s'indigna de subir patiemment le joug ; et le sacrifice de tout ce qu'ils avoient de plus cher, de leur religion même, leur parut préférable à la honte d'être vaincus. Immolant à ce sentiment jusqu'à leur liberté, ils consentirent à se donner un maître, plutôt que de recevoir la loi de celui sous lequel ils refusoient de fléchir, en conséquence ils s'adressèrent au Pape, lui demandant d'être reçus dans le sein de l'église et la permission de venir peupler ses états ; mais le père des Chrétiens ne crut pas devoir accepter leurs offres ; ils ne furent pas plus heureux auprès du Grand Duc de Toscane, qui les refusa pareillement.

Cependant, les Turcs connoissant les Mainottes pour intrépides matelots, craignirent de les pousser au désespoir, et cherchèrent à se les attacher par toutes sortes de moyens, ils leur offrirent l'exemption de plusieurs impôts auxquels sont soumis les Turcs eux-mêmes, et le plein et libre exercice de leur religion. Ces

adoucissemens les ont retenus dans leur pays ; mais leur caractère fier est encore indompté, et les Turcs n'ont pu les dépouiller de toute leur liberté.

Quoi qu'il en soit, les Mainottes ne sont pas vraiment courageux ; il y a chez eux plus de férocité, plus de cruauté, que de véritable bravoure. On les a vus plus d'une fois marquer de la lâcheté en pleine campagne. Ils ont même quelquefois abandonné leur propre pays. Les Vénitiens avoient un corps de Mainottes à leur service, lors du fameux siége de Candie ; mais le sang des héros de Sparte ne couloit plus dans leurs veines. Ils ne furent d'aucune utilité.

En 1770, les Russes firent, en leur faveur, une diversion dans le golfe de Calamates. La ville de Misitra capitula. Les Mainottes, en y entrant, la saccagèrent, et passèrent tout au fil de l'épée, les hommes, les femmes, les enfans, rien ne leur échappa. Les Russes en furent révoltés, et leur donnèrent des marques du mécontentement le plus vif ; mais ces Barbares, voyant qu'il ne leur étoit pas permis de s'abandonner à leur férocité, et de faire la guerre suivant leur usage, désertèrent jusqu'au dernier homme, circonstance qui força l'armée russe à évacuer promptement la Morée.

Leurs courses et leurs brigandages firent enfin prendre les armes au Gouverneur de Modon. Cet officier rassembla ses forces, et marcha vers les Mainottes du Nord dont il espéroit moins de résistance. A cette nouvelle, quatre mille de ces pirates s'embarquèrent sur six grands navires, pour se réfugier en Corse, avec le projet de s'y établir; mais leurs vaisseaux trop chargés furent battus de la tempête, et la moitié de ce nombre put à peine arriver au lieu de sa destination. Je pourrois encore ajouter mille exemples pareils; mais il est inutile de m'étendre davantage sur ce sujet: cependant avant de le quitter je ne puis m'empêcher de réfléchir un moment sur un passage de Montesquieu. « Les premiers Grecs, dit-il, étoient un assemblage de petites nations rarement unies, souvent dispersées, pirates sur mer, injustes sur terre, sans gouvernement et sans lois ». Combien cette description de l'ancienne Grèce ressemble à son état actuel, et quelle leçon pour le genre humain, quand on considère l'avilissement dans lequel languit un pays jadis si fameux, et qui pourroit encore le devenir! Les bords de la Méditerranée ont-ils cessé d'être le plus beau pays du monde? Non; mais les sciences, les arts, l'éloquence, en ont disparu. Cependant telle étoit la splendeur et la magnificence de l'ancienne Grèce, que Montesquieu dit, avec raison:

« Quelles causes de prospérité pour la Grèce,
» que des jeux qu'elle donnoit, pour ainsi dire,
» à l'Univers; des temples où tous les rois en-
» voyoient des offrandes; des fêtes où l'on s'as-
» sembloit de toutes parts; des oracles qui fai-
» soient l'attention de toute la curiosité hu-
» maine; enfin, le goût et les arts portés à un
» point, que de croire les surpasser, sera tou-
» jours ne pas les connoître? »

Que ce tableau est différent de la Grèce moderne! L'agriculture y est aujourd'hui négligée, les arts méprisés, les armes ne sont plus honorées, et le commerce n'y reçoit plus d'encouragemens. Si j'avois à désigner le pays où quelque étincelle de civilisation se mêle à l'immoralité la plus complète, et à la dépravation la plus licentieuse, je tournerois mes regards avec indignation, mais avec douleur, vers ces belles contrées qui s'étendent sur l'Adriatique, depuis le cap d'Istrie, jusqu'au cap Matapan, promontoire le plus méridional de l'Europe.

Quand on recherche avec attention les divers changemens qu'a subis le caractère des peuples de l'Istrie, de la Dalmatie, de l'Albanie, et de la Grèce, on en trouve la cause dans les vicissitudes perpétuelles, dans les convulsions qu'ils

ont éprouvées. L'Empire d'Orient, qui s'éleva sur les premières ruines de l'ancienne Grèce, fut remplacé par le despotisme, et par la tyrannie des Turcs dont le Gouvernement, ne respectant point les propriétés, n'a pu encourager ni l'agriculture, ni les arts, et par conséquent n'a fait que contribuer à la décadence des nations qu'il avoit soumises; d'autant plus que le fanastisme religieux inspiroit aux vaincus l'horreur et l'aversion les plus invincibles pour leurs conquérans. Il est peut-être des circonstances particulières, où des peuples, cédant à la persuasion, abjureront leur religion pour en prendre une meilleure, et quitteront des habitudes vicieuses pour adopter des usages plus amis de la vertu; mais la haine et l'animosité ne les conduiront jamais qu'à la violence, à la rapine, et par progression jusqu'aux derniers degrés d'avilissement. C'est ce que la Grèce a éprouvé; elle a successivement passé de l'état de barbarie au plus haut point de civilisation, auquel ont succédé bien des siècles d'ignorance, et d'abjection. Cette marche est uniforme, elle est prescrite par la nature; les peuples avancent toujours vers la perfection, jusqu'à ce qu'ils arrivent au terme au delà duquel ils dégénèrent. Les Empires sont long-temps à parvenir au plus haut degré de splendeur; mais un instant décide de leur chute. Quant à l'Empire d'Orient, depuis

long-temps il crouloit de toutes parts, lorsqu'enfin les Turcs, en s'emparant de Constantinople, renversèrent ses derniers fondemens. Bientôt arrivés au haut de la roue, les Turcs commencèrent eux-mêmes à descendre. Scanderberg, premier roi d'Albanie, digne héritier des vertus de la Grèce, balança long-temps leur puissance; mais ses exploits furent les derniers efforts de la liberté expirante en ces climats. Après lui, ses adhérens ne furent plus que des aventuriers qui pillèrent la Grèce, et se précipitèrent eux-mêmes dans l'état honteux d'abrutissement et de férocité dans lequel leurs descendans vivent encore aujourd'hui. Cette dégradation s'étend aux Monténégrins, aux Suliotes, aux Chimaréens, aux Paramathes, ainsi qu'aux Arnautes, espèce de sauvages Troglodytes, qui se retirent dans les cavernes des rochers de la Morée, au fond desquelles ils nourrissent la haine la plus invétérée contre les Turcs et leur gouvernement. Tel est le tableau fidèle de la Grèce moderne; mais elle peut se relever, et sortir glorieuse de cet abîme d'humiliation. Les arts, et les sciences, peuvent venir encore habiter leur ancienne patrie, et la faire fleurir de nouveau. Déjà, quand les orages qui viennent d'agiter l'Europe ont approché le théâtre de la guerre de leurs foyers, nous avons vu les ombres de leurs ancêtres planer sur leurs têtes, et leur rap-

peler de grands souvenirs. Le chantre d'Ulysse leur est connu, celui qui célébra les exploits de leurs aïeux, parle encore à leurs cœurs : une Iliade fut envoyée au chef de l'armée française, par un chef de Mainotes, comme un gage de leur retour sincère vers leurs antiques vertus. Leur ancien idiome n'est donc pas perdu puisqu'il lisent Homère. Ce poëte divin retrace à leur mémoire ce qu'ils ont perdu, et ce qu'ils peuvent retrouver; encore un effort, leurs chaînes seront brisées, et l'Europe enfin les verra remonter au rang qu'ils ont si long-temps occupé dans l'histoire.

Il y a long-temps que la dissolution de l'Empire Ottoman a été prédite, et peut-être l'effet de cette prédiction n'est-il pas éloigné. A ce sujet je me rappelle une brochure publiée à Calcuta, en 1790, sous le titre de *partage des États du Pape et de la Turquie*. L'auteur de ce pamphlet a pris dans d'autres ouvrages le nom de Elias-Habesci, mot énigmatique, et qui dérive de l'arabe *Sahib-el-Cicia*, ou l'Ami des Malheureux. Mais, dans le fait, c'est un Grec d'extraction nommé Gica. Cet homme prend le titre de Comte, et semble avoir adopté, pour base de son ouvrage, le grand projet de Henri IV, dans les détails duquel il est inutile d'entrer ici. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis

long-temps la guerre contre le Grand-Seigneur, et son expulsion d'Europe, font le sujet de toutes les conversations et des spéculations des politiques. Les Français paroissent vouloir tourner leurs armes vers le Levant, et la Russie ne seroit pas contraire à une entreprise de ce genre, qui seroit secondée de tous les Grecs et des Chrétiens opprimés par le gouvernement despotique de la Porte. Au surplus la cause en seroit noble; car s'il est une guerre juste, ce ne peut être que celle dont l'objet est la liberté des peuples. L'illustre Catherine avoit adopté ce système politique : elle regardoit son petit fils Constantin comme Grec. Ce Prince n'avoit pas encore vu le jour, et déjà les regards de son aïeule se portoient pour lui vers le trône de Constantinople. Avec quelle ardeur les peuples soumis au Grand-Seigneur, sollicitèrent-ils sa médiation? Que n'ont-ils point fait pour recouvrer leur liberté, et que ne feroient-ils point encore? Les Princes de Géorgie et d'Arménie ne désirent-ils pas un changement politique? A peine faudroit-il combattre pour achever cet ouvrage. Le trône de Turquie fut le trophée de la victoire; mais les révoltes de ses provinces en ont désuni le faisceau; et les armes qui l'élevèrent, ne sauroient plus le soutenir. Que sont devenus les Mahomet second, les Soliman le magnifique? Leur gloire est obscurcie, et de tous

leurs hauts faits, il ne reste rien que leur mémoire, et de vastes états croulans de toutes parts, sans puissance pour les cimenter, et sans amis pour les étayer.

Les Grecs estiment leur population à près de sept millions d'habitans; mais je crois ce compte un peu exagéré. La capitation imposée sur la Morée et dépendances, ne monte qu'à 3,560 bourses rumi, chacune de 560 piastres (28), et la totalité des impôts de la Turquie d'Europe verse dans les trésors de l'Em-

(28) Toutes les fois que dans le cours de cet ouvrage il sera fait mention de bourse rumi, il faut se souvenir que chaque bourse contient 560 piastres. Le titre des piastres est de 40 drachmes d'argent fin, et 60 d'alliage sur une livre d'argent égale à 100 drachmes. La piastre rumi est la piastre effective; mais la piastre courante est idéale; c'est un mot de convention, dont on se sert dans la tenue des livres, et qui varie suivant le cours du change. Le Traducteur pense qu'il y a erreur dans la manière dont s'exprime le major Taylor; la piastre courante doit avoir une valeur fixe et immuable, comme la livre sterling, ou la livre française, ou le marc banco de Hambourg. C'est la véritable monnoie du commerce, puisque c'est elle qu'on emploie dans les comptes; toutes les valeurs doivent se rapporter à celle-là. Quant à la piastre effective, c'est une marchandise payable en piastres courantes, plus ou moins cher, suivant sa rareté, qui détermine le cours du change.

pereur à peu près 20,000 bourses. — Dans ce relevé, on ne comprend point la Moldavie et la Valachie, deux provinces d'où la Porte retire beaucoup de grains.

Les Grecs pourroient, sans contredit, lever des forces considérables; et pendant la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, ils promirent d'envoyer 300,000 hommes dans les plaines d'Andrinople. On a dit qu'ils étoient susceptibles de devenir bons soldats, et de se soumettre à la discipline militaire; mais je crois que leurs passions sont trop vives pour se plier à la subordination. Leur courage brille par intervalle comme l'éclair, et leur seul objet est le pillage. Au surplus, ils ne manquent pas d'énergie, et s'ils faisoient une levée de boucliers, il ne seroit peut-être pas facile de leur faire poser l'épée. Lorsqu'ils offrirent leurs services à l'Impératrice de Russie, ils lui déclarèrent que ce n'étoit pas l'espoir du salaire qui leur mettoit les armes à la main. « Nous ne » vous demandons, lui dirent-ils, que de la » poudre et des balles, qui nous manquent, » et que nous ne pouvons nous procurer; » qu'on nous arme, et qu'on nous conduise » à l'ennemi! Nous venons vous offrir nos » vies et nos fortunes, et non vous demander » de l'or ».

Si l'on cherchoit une preuve de l'opiniâtreté avec laquelle les Grecs poursuivent leurs entreprises, on la trouveroit dans les aventures de Lambro (29), à la fin de la guerre entre les Russes et les Turcs, la Méditerranée se couvrit de corsaires; ils attaquèrent les vaisseaux de toutes les nations; amis comme ennemis, tout leur convenoit. On a calculé que plus de trois cents bâtimens français devinrent la proie de ces pirates, composés de Grecs, de Dalmates, et d'habitans de la Turquie d'Europe. Ils avoient pour habitude d'égorger les équipages de leurs prises; quelquefois ils les jetoient à la mer, après les avoir attachés deux à deux, et quelquefois ils les abandonnoient dans un bateau au gré des vents et des flots; enfin, ces barbares se permirent les cruautés les plus inouïes. Parmi tous ces enragés, le nommé Lambro fut celui qui se distingua le plus; son nom seul semoit l'épouvante sur toutes les côtes voisines. Il avoit d'abord pris les armes pour défendre la liberté de son pays; mais bientôt abandonnant une si belle cause, voyant que les Turcs et les Russes avoient remis l'épée au fourreau, il se déshonora par les excès les plus monstrueux,

(29) Son nom est Lambro-Canziani; mais dans la Méditerranée, on ne le connoissoit que sous le nom de Lambro.

et la cruauté la plus sauvage. Il attaquoit sous pavillon russe tous les vaisseaux; mais sur-tout les Français, les Turcs, les Vénitiens, et les Génois. Ce brigandage fit enfin porter des plaintes à la Cour de Russie, qui désavoua formellement tout rapport avec un pareil scélérat. En conséquence, les Français employèrent tous leurs moyens pour le saisir : il fut vaincu; mais il se réfugia dans son pays, qui le reçut à bras ouverts. L'histoire de cet homme est celle de tous ses compatriotes. Mais revenons à Zante.

Nous reçûmes beaucoup de politesse, et de bons traitemens de la part des habitans; et s'ils n'étoient pas infestés des vices de Venise et de l'Italie, ils seroient encore plus dignes de l'estime des voyageurs. L'usage du stylet est ici très-fréquent. Il est dangereux de sortir la nuit.

Indépendamment de l'accueil obligeant que nous firent les Zantais, nous eûmes la bonne fortune d'être présentés à Madame Guimaire, épouse du ci-devant Consul Autrichien à Salonique. Depuis la guerre, son mari ayant été appelé à Vienne par les affaires politiques, elle s'est réfugiée à Zante. Elle descendoit de parens Anglais; aussi voulut-elle nous prouver son attachement pour les compatriotes de ses ancêtres,

ancêtres, et rien ne peut égaler les attentions qu'elle eut pour nous, pendant tout le séjour que nous fîmes dans cette Ile. MM. Dandalo et Minotte acquirent aussi des droits à notre reconnoissance. Ces Messieurs appartenoient aux premières familles de l'Etat, et servoient avec distinction dans la marine de la République. Ils vinrent, tous les jours, nous voir et nous accompagner par-tout où leur présence pouvoit nous être utile ou agréable, et disputèrent entr'eux de zèle à nous servir. La famille du premier s'est fait remarquer par les efforts qu'elle a faits pour s'opposer à la révolution qui vient de causer la ruine d'une République, dont l'origine remonte jusqu'à l'époque où les Barbares du nord ont renversé l'Empire Romain, et qui vient de céder à la loi du plus fort. Son ancienneté datoit d'une période plus reculée que celle de la plupart des puissances de l'Europe, dont la durée ne se prolongera pas vraisemblablement autant que celle Venise, quelle que soit la supériorité prétendue des nouveaux systèmes d'organisation. Peut-être essaieront-ils en vain de fonder un édifice plus solide que celui qui vient de crouler, après avoir résisté pendant tant de siècles aux fureurs de l'élément au sein duquel ses bases sont posées. Venise, long-temps souveraine des flots, semble survivre à sa chute ; son pouvoir n'est plus ;

mais la ville subsiste pour embellir encore l'univers.

Notre séjour à Zante s'étoit prolongé beaucoup au delà du terme que nous avions espéré. L'amiral Émo nous avoit tenu parole : il nous avoit donné à dîner à son bord; et, le même jour, ayant mandé notre Capitaine Esclavon, il lui avoit ordonné d'être prêt à partir le 12 du mois, sous peine d'une punition exemplaire, lui enjoignant en outre de lui rapporter un certificat de bonne conduite envers nous, et de satisfaction de notre part. Malgré cela nous ne jugeâmes pas à propos de nous exposer de nouveau à la discrétion d'un pareil homme, et nous crûmes devoir profiter de l'occasion d'un bâtiment anglais qui arriva heureusement à Zante, et qui consentit à nous porter au lieu de notre destination. Ce vaisseau étoit un brick de 170 tonneaux : il se nommoit l'Aigle Romaine, commandé par le capitaine Crosbie, parti de Liverpool pour se rendre à Marseille, d'où il étoit reparti sur son lest, après y avoir déposé sa cargaison : il venoit à Zante, dans l'intention de charger de raisins, et de compléter son chargement à Patras, sur la côte de la Morée. Nous fîmes marché avec le capitaine Crosbie qui s'engagea à nous débarquer à Latickea, l'ancienne Laodicée : elle se nomme aussi *La-*

tikia, *Latakia*; la géographie française la nomme *Lataquie*, ou dans la baie d'Alexandrette; *Alexandrette* se nomme aussi *Scandaron*; et à mettre à la voile, le 12, sans délai. De notre côté nous promîmes de lui payer la somme de 200 livres sterling. En effet, le 12, nous nous embarquâmes, et le 13, à huit heures du matin, l'Aigle Romaine fut remorquée hors du port par deux bateaux de l'escadre, attendu qu'il faisoit calme plat. — Avant de partir, nous ne négligeâmes pas notre digne ami l'Amiral, dont nous fûmes prendre congé, et qui nous remit des lettres de recommandation pour tous les officiers civils et militaires Vénitiens que les hasards de notre voyage pourroient nous faire rencontrer. Ces lettres étoient conçues dans des termes qui prouvoient et sa grande urbanité, l'amitié qu'il portoit aux Anglais en général, et celle dont il nous honoroit particulièrement.

Novembre, 14. — Nous n'avons pas encore perdu de vue l'île de Zante : les vents au N : des grains et de la pluie. A midi observé 37°-2' N.

15. — Le vent toujours au N : gros frais : temps couvert, et de la pluie. Lat. 35°-17' N.

16. — Les vents au NE : grands frais : temps

bouché : des grains pesans : de la pluie par intervalles. Lat. 34°-44′ N.

Novembre, 17. — Les vents au NNE : bon frais : la mer dure et debout. A midi, l'île des Goses de Candie en vue à quatre ou cinq lieues dans le NE ¼ E. Lat. 34°-27′ N. (*)

18. — Petit temps : vent variable, et du calme par intervalles : l'horizon clair, et l'île des Goses au NE ¼ N, trois ou quatre lieues, en vue de la côte de Candie et du Mont Ida, qui s'élève majestueusement sur le milieu de cette Ile. Un souvenir au berceau de Jupiter ; là un soupir sur l'ancienne Crète, jadis fameuse, aujourd'hui possédée par les Turcs, sous lesquels elle gémit dans l'esclavage et l'inertie. Lat. 34°-22′ N.

19. Les vents au S : joli temps. Latitude 34°-19′ N.

20. — Les vents au N, temps modéré. Lat. N, 34°.

21. — Les vents comme hier ; beau temps. Lat. 34°-12′ N.

22. — Les vents à l'O ¼ NO ; joli temps, beau

(*) Le relèvement et la latitude sont parfaitement justes sur la carte du Dépôt de la marine.

ciel, à 10 heures du matin, relevé à 10 ou 12 lieues dans le NE, la pointe de l'O de l'île de Chypre, que les Turcs nomment Kubrus. Latit. 34°-12′ N.

Novembre, 23. — Les vents au SSO; beau temps; à midi le cap Tigilo, au N¼NO, 1 lieue. Lat. 34°-44′ N, à cinq heures du soir le cap de Gattes, à l'E¼NE, 10 lieues.

24. — Les vents au SO; temps modéré, à deux heures après-midi; mouillé par 23 brasses dans la baie de Laernique.

Un bateau nous est sur-le-champ venu de la côte; nous en avons profité pour descendre à terre avec le capitaine; nous nous sommes rendus de suite chez le Consul Anglais; mais il n'y étoit plus; il avoit changé sa résidence, et demeuroit à Alep; et nous n'avons trouvé personne pour le remplacer. Cette circonstance nous a beaucoup embatrassés; cependant nous sommes parvenus à nous procurer un pilote pour nous conduire à Lataquie. Le capitaine Crosbie a fait marché avec lui pour trente piastres. Laernique fut jadis une place considérable; ce n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village ruiné, dans lequel nous n'avons trouvé ni ressources, ni hospitalité. Le mouillage y est bon; c'est le seu

avantage dont cette place puisse se flatter; cependant les environs de la baie sont fertiles, et produisent du coton, de la soie, et beaucoup de plantes médicinales.

Lorsque les Vénitiens en étoient maîtres, on y voyoit des salines considérables : les vins y sont bons. L'île de Chypre pourroit devenir un séjour délicieux, et justifier les Poëtes qui en ont fait un des apanages de la déesse de Paphos, si ses habitans étoient moins superstitieux, moins indolens, et sur-tout moins vexés par le gouvernement arbitraire des Turcs, dont le despotisme se fait sentir par-tout, et s'oppose aux progrès du commerce, qu'ils se font un point de politique de ne pas encourager.

Les Chrétiens établis dans cette île paient aux Turcs une capitation de 850 bourses rumi. L'abbé Mariti nous a donné la description suivante :

« Lorsque les Turcs firent la conquête de l'île
» de Chypre, on y comptoit 70,000 hommes
» payant la taxe, sans compter les femmes, les
» enfans, et les vieillards. La capitation, fixée
» à 5 piastres par tête, versoit dans les coffres
» du Grand-Seigneur un revenu annuel de
» 40,000 liv. sterl.; mais cette île fut dévastée

» par le despotisme ; les sources de son opulence
» se tarirent, et la population diminua si rapi-
» dement, qu'à peine aujourd'hui les contri-
» buables s'élèvent-ils à 12,000 hommes. Tel
» est le résultat de l'oppression et de la rapacité
» sous lesquelles les Gouverneurs, les Magis-
» trats, les Commis, et une multitude d'agens
» subalternes, ont fait depuis long-temps gémir
» les malheureux Cypriots ».

Les habitans actuels de l'île de Chypre sont tellement avilis par la servitude, qu'il n'est point de bassesses auxquelles ils ne puissent descendre, point de services humilians qu'ils ne soient prêts à rendre. Leurs prêtres ne tiennent point à déshonneur de s'enrichir par les moyens les plus honteux, les plus dégradans, et les plus indignes de leur caractère et de leur état. Les femmes y sont jolies, leur mise est agaçante, leur toilette recherchée; elles ont l'air voluptueux, et n'ont point perdu le goût des orgies qui les rendirent si fameuses dans l'antiquité.

L'amour, si prompt à s'enflammer dans les pays chauds, étoit devenu nécessaire à l'existence des anciens habitans de l'île de Chypre; ils avoient, en plusieurs endroits, des temples consacrés à la déesse des plaisirs : le plus fameux

étoit à Cythère. Des sources pures d'une onde mystérieuse ranimoient les désirs, et rendoient aux cœurs refroidis toute la vivacité du sentiment. L'union des sexes y étoit en honneur; on s'y abandonnoit sans réserve aux douceurs d'une passion qui triomphe des monstres les plus farouches. Les temples ont disparu ; mais, fidèles au sang que leur ont transmis les beautés dont elles descendent, les femmes de l'île de Chypre ont conservé le penchant le plus vif pour les plaisirs, et possèdent encore aujourd'hui tout ce qui peut embraser les sens et porter à l'amour. Leur vue rappelle avec délices l'élégance, les graces, et les belles formes de celles qui jadis se rendirent si fameuses par le zèle avec lequel elles se consacroient au culte de Vénus, et qui firent si souvent fumer l'encens sur les autels. Hélas ! pourquoi l'abus des plaisirs empoisonne-t-il les sources du bonheur ! Adieu, belles Cypriennes, je vous quitte avec empressement ; je crains de m'exposer aux dangers dont votre amour est souvent accompagné, et je me hâte de me soustraire à vos séductions. L'épouse que mon cœur a choisie peut seule m'inspirer des sentimens que le repentir ne suivra pas.

A sept heures du soir nous quittâmes cette île jadis enchantée ; les vents sembloient encore respecter l'ancien asyle des plaisirs ; ils souf-

floient mollement en répandant jusqu'à nous les vapeurs délicieuses qui s'en exhaloient. A dix heures, nos voiles déployées s'enflent légèrement; la proue, docile à la main du pilote, se tourne vers Lataquie, et bientôt, sillonnant sans efforts la surface unie d'une mer tranquille, nous voyons la terre se fondre lentement dans le brouillard de la nuit; elle se dérobe à nos regards, et nos yeux la devinent encore. Penchés vers la poupe, nous cherchons avidement à respirer ses parfums dans l'air qui nous environne, et les vents qui nous en éloignent semblent vouloir nous en dédommager en nous apportant par intervalles les dernières émanations de son odeur embaumée.

Novembre, 25. — Les vents à l'E, adieu Chypre et ses doux souvenirs; gros vent; la mer dure. Latit. 34°-49′. A six heures de l'après-midi, le cap de la Grecque, 3 lieues au NNE.

26. — Ce jour, les vents au S, grand frais; vu la côte de Syrie, et bientôt après Lataquie. Le capitaine hésitoit à aborder la côte. Le port étant très-petit, et trop exposé à la violence de la lame, le pilote offroit d'aller au mouillage; mais la prudence ne le permettoit pas. Il fut résolu d'attendre au lendemain, et de s'entretenir toute la nuit dans l'espérance de voir les vents changer.

Novembre, 27. — Les vents ont passé à l'O, et rendent notre débarquement encore plus impraticable. Nous tenons constamment la côte de Syrie, attendant un moment favorable pour entrer au port ; chose assez difficile dans la saison actuelle.

28. — A notre grande mortification, le vent n'a pas changé ; il a soufflé toute la nuit avec force de la partie de l'O, et la mer dure. Le seul parti qui nous restoit à prendre étoit de filer les écoutes, et de laisser arriver pour Alexandrette. C'est ce que nous avons fait, à quatre heures du matin. Nous avons voulu donner dans la baie, au lever du soleil ; mais nous avons pris une pointe pour l'autre, et nous avons reviré pour ne pas nous jeter à la côte. Nous nous sommes relevés, et à trois heures après-midi nous avons mouillé sur la rade d'Alexandrette, le Scandaron des modernes. Aussitôt que le vaisseau a été affourché, nous avons descendu à terre, accompagnés du capitaine Crosbie, et nous avons été conduits à la maison de l'Agent Anglais : nous l'avons trouvé vêtu à la turque. On nous a présenté du café et des pipes, suivant l'usage du Levant. Bientôt après nous avons reçu la visite de plusieurs des principaux Turcs au service du Gouvernement ; leur empressement venoit du désir d'apprendre des nouvelles

de la guerre entre l'Empereur et la Porte ; mais nous avions peu de choses agréables à leur apprendre : aussi nos réponses ont-elles été laconiques et évasives.

CHAPITRE IV.

Séjour à Alexandrette, aujourd'hui Scandaron. — Description de cette place. — Température. — Les habitans se retirent dans un village voisin pendant la saison des chaleurs. — Maladies auxquelles on y est sujet. — Curiosités. — Piliers élevés sur l'endroit où la baleine vomit le prophète Jonas. — Révolte du Pacha de Payas. — Efforts de la Porte pour le réduire. — Aventure malheureuse du Capitaine Anglais Fowlis. — Sa mort. — Intérêt qu'y prend l'Auteur. — Préparatifs du départ. — Prix exorbitant pour le loyer des chevaux. — Départ d'Alexandrette. — Village de Beilan, et détails sur la nuit que l'Auteur y a passée. — Continuation de la route, et détails sur le sol. — Rencontre de janissaires. — l'Auteur repousse des voleurs. — Arrivée à Antioche. — Scène désagréable de l'Auteur au Caravanserai. — Humiliations que la populace lui fait éprouver. — Il se réfugie chez un Arménien auquel il est recommandé. — Détails sur la ville d'Antioche. — Départ de cette ville. — Restes de son ancienne splendeur. — Réflexions de l'Auteur à ce sujet. — Joli village de Salkend, et conduite extraordinaire des femmes. — Caractère des habitans en général. — Amazones. — Rencontre d'une caravane, et arrivée à Alep. — Lettre officielle du major Taylor au Consul Anglais, au sujet de la mort du capitaine Fowlis.

Il a long-temps été d'usage d'entretenir à Alexandrette un Consul Anglais subordonné à celui d'Alep; mais, depuis quelques années, on

a jugé, d'après les taxes payées par le commerce, qu'il étoit suffisant de n'avoir en ce port qu'un agent, ou facteur nommé par le Consul, pour faire les affaires des Anglais. Nous trouvâmes cette place occupée par M. Castillon. Ce Français a demeuré plusieurs années dans le pays ; il nous parut obligeant et poli ; mais nous lui trouvâmes toute la gravité des Turcs, et son costume, ses manières, tout paroissoit si parfaitement turc, que je ne savois ce qu'il étoit réellement.

Nous retournâmes à bord, après lui avoir fait part de l'objet de notre voyage ; il nous promit de s'occuper, sans délai, des préparatifs de notre départ, et nous offrit obligeamment de loger chez lui. On regarde assez ordinairement Alexandrette comme le port d'Alep ; mais je pense que Lataquie a plus de droits à ce privilège. Si l'on préfère Alexandrette, c'est parce que l'indolence et le peu d'énergie du Gouvernement Turc laissent subsister des bandits qui infestent la route d'Alep à Lataquie. Les plus renommés sont les Curds qui habitent la Haute-Syrie septentrionale. Ces brigands, ennemis déclarés des Turcs, savent également attaquer et se défendre : lorsque la victoire les trahit, il leur en coûte la tête ; mais les Turcs ne sont point jaloux de les attaquer à force égale. On

en a vu souvent des pelotons pousser leurs courses jusqu'à un mille d'Alep ; et dans tous les temps il est imprudent de s'éloigner à plus d'une lieue de la ville sans escorte. Leurs femmes portent les armes ; et lorsque leurs maris sont en course, elles sont chargées de la garde du camp qui, généralement, est assis dans quelqu'endroit caché, et qui cependant n'échappe pas toujours à la connoissance des Turcs. Il y a quelque temps qu'un parti de cavalerie en découvrit un ; mais il fut repoussé par les femmes qui le défendoient, et l'attaque fut sans succès. L'antiquité eut ses Amazones sur les bords du Pont Euxin ; la mémoire de Pentesilée est liée à celle de Priam, et le nom d'Alexandre nous rappelle Talestris. Ces femmes guerrières ont, parmi les Curds, des héritières de leur courage ; et l'Orient, qui les vit naître autrefois, les possède encore aujourd'hui. Voilà les ennemis qu'on doit craindre, quand on voyage en Syrie.

La rade d'Alexandrette a sans contredit bien des avantages sur le port de Lataquie. Ce dernier est petit, et trop exposé aux vents d'O. L'entrée en est si étroite qu'il ne peut y passer qu'un vaisseau à la fois, encore faut-il qu'il soit d'un petit tirant d'eau. Dans l'hiver, et généralement dès qu'il vente grand frais de la partie de l'O, il n'est pas possible aux embarcations qui fré-

quentent ce port de tenir à l'ancre; en conséquence ils s'échouent sur la grève, où souvent ils sont mis en pièces. Alexandrette, au contraire, est toujours d'un abord facile : la rade est sûre, et le débarquement aisé. Cependant il y a une communication très-active établie pendant l'été entre Chypre et Lataquie. Le trajet est alors sans risques; on peut le faire en trente-six heures avec un vent ordinaire dans de grands bateaux que l'on frète pour 50 ou 60 piastres. Les Anglais ont un Consul dans cette ville; le commerce y est assez considérable, et les environs offrent aux voyageurs des ruines antiques propres à satisfaire leur goût et leur curiosité.

Malgré la supériorité de la relâche d'Alexandrette pendant l'hiver, Lataquie est un meilleur endroit quand on peut y entrer. Les pilotes de ce port passent pour bons; qualité que nous ne pouvons reconnoître à celui qui nous a conduits; car je suis très-convaincu que si nous avons laissé arriver pour Alexandrette, c'est son peu de capacité et de résolution qu'il faut en accuser (29 *bis*).

(29 *bis*) Cependant il a offert d'essayer d'entrer dans Lataquie; et si la prudence n'a pas permis au capitaine Crosbie d'accepter ce parti, il me semble que ce n'est pas la faute du pilote; d'ailleurs, d'après la description de ce port, il paroît que le vaisseau n'y eût pas été sans danger.

Il n'avoit demandé que la moitié du prix ordinaire ; et il est probable qu'en choisissant mieux, notre capitaine eût pu mettre à Lataquie, et nous faire perdre deux jours de moins.

Les habitans des environs des côtes du Levant éprouvent ordinairement, pendant l'hiver, des fièvres intermittentes. Ceux d'Alexandrette y sont particulièrement sujets, à cause des marécages au milieu desquels la ville est bâtie. Cette circonstance doit faire préférer Lataquie, pendant cette saison ; cependant le séjour qu'on fait au port, en débarquant à Alexandrette, est de si courte durée, qu'on doit peu craindre de ressentir les effets de son insalubrité.

Le 29 au matin, nous débarquâmes avec tout notre bagage, après avoir donné à l'équipage tout ce qui nous devenoit inutile pour continuer notre voyage.

M. Castillon ayant été obligé d'envoyer chercher des chevaux à quelque distance de la ville, nous profitâmes de ce petit délai pour jeter un coup-d'œil sur Alexandrette et ses environs. Nous commençâmes par envoyer un exprès à M. Devezin, notre Consul à Alep, pour lui faire part de notre arrivée et lui porter les lettres que M. Ritchie, Consul à Venise, nous avoit données

nées pour lui. Nous le priâmes en même temps de nous préparer une escorte, et tout ce qui pouvoit nous être utile pour le voyage que nous allions entreprendre, si, dans ce moment, il n'y avoit point de caravane dont nous pussions profiter. Le messager nous coûta 5 piastres, prix bien modique pour une si grande distance.

Alexandrette est, en général, mal bâtie; le bazar est sale et peu commode, la place sans défense; la maison du Gouverneur Turc a seule quelque apparence de fortifications; mais cette apparence est trompeuse : c'est une maison ordinaire, sur laquelle flotte le pavillon Ottoman. La totalité des maisons n'excède pas deux cents, en y comprenant la plus misérable chaumière. La ville est mal située. J'ai déjà dit qu'elle étoit environnée de marais, excepté du côté de la mer; il s'en exhale, dans les chaleurs, des miasmes pernicieux. Les habitans se garantissent de leur influence funeste en fuyant vers la petite ville de Beilan, située à peu de distance dans les montagnes voisines; on respire en cet endroit un air salubre. Je fus frappé de l'effet que le climat produit sur les étrangers : il semble qu'il les rejette. Les Turcs étoient vigoureux, et me parurent bien portans : les Européens, au contraire, amaigris et languissans, me sembloient dans un état de maladie. Les Français

et les Vénitiens ont des Consuls en cet endroit; et dans le fait, ces deux nations font presque tout le commerce du pays : leur pavillon se déployoit sur plusieurs vaisseaux mouillés dans la rade.

Notre conducteur étoit Français; il nous mena au cimetière des Chrétiens ; j'y vis plusieurs tombeaux dignes d'attention ; je fus sur-tout frappé des monumens élevés à la mémoire de quelques Anglais morts depuis plus d'un siècle. Le terrain qui renferme tous ces asyles de la mort est environné d'une haute muraille ; on y entre par une porte haute de trois pieds ; il fallut nous baisser pour pénétrer au milieu de cette enceinte, et pouvoir contempler religieusement le terme inévitable où la vie humaine vient aboutir.

On nous montra une ancienne ruine de fortification qu'on nous dit avoir été bâtie par les Chrétiens dans le temps des croisades. Du reste, le pays ne nous offroit aucune antiquité digne d'observation. A la vérité, on nous dit qu'à peu près à une lieue de distance, il y avoit des débris de maçonnerie qui ressembloient assez aux vestiges de deux piliers. On les nomme les colonnes de Jonas, parce qu'elles furent élevées, dit un bruit populaire, sur le lieu même où le Prophète fut vomi par la baleine. Le monument

destiné à nous transmettre la mémoire d'un évènement aussi célèbre dans l'antiquité, piqua vivement notre curiosité. Nous priâmes notre conducteur de nous mener vers ces ruines. Cet homme étoit fort obligeant; il aimoit à parler, et à parler anglais ; mais ici son obligeance fut en défaut ; il nous assura que le voyage étoit impossible, attendu que le Pacha de Payas étoit révolté, et que ses troupes étoient en possession du lieu même où les piliers étoient placés; poste qu'ils avoient choisi pour mieux observer les mouvemens de la garnison d'Alexandrette, ajoutant que ce rebelle avoit, depuis peu, fait mourir un Capitaine Anglais et deux de ses matelots. Nous nous empressâmes de l'interroger; et pour répondre à nos questions, il nous fit le récit suivant, qu'on nous a depuis confirmé.

Payas est la capitale d'un territoire assez considérable situé à l'extrémité de la baie d'Alexandrette. Cette place est fortifiée de bonnes murailles de pierres, et flanquée d'ouvrages solides; elle est gouvernée par un Pacha tributaire et sujet du Grand-Seigneur. Cet Officier s'est révolté, depuis la déclaration de guerre de la Russie. Le Sultan a plusieurs fois donné l'ordre aux Pachas voisins d'envoyer sa tête à Constantinople; mais la nature du pays, la force de sa place, et son courage, lui ont fait surmonter tous

les efforts qu'on a faits pour le vaincre. Il reste en possession de ses rochers et de ses montagnes, d'où il fond, à l'improviste, sur tous les voyageurs qu'il pille impitoyablement. Il s'attache sur-tout aux pélerins de la Mecque, et, depuis quelque temps, il est la terreur de tout le pays.

Le capitaine Fowlis, commandant un petit brick anglais, descendit à terre auprès des piliers de Jonas, dans un bateau armé de quatre hommes de son équipage, avec le dessein de prendre de l'eau à une source voisine. Il ne fut pas plutôt débarqué, qu'il se vit au milieu d'une troupe de gens armés qui lui enlevèrent son argent et tout ce qu'il avoit de valable. L'officier qui commandoit en cet endroit les retint tous les cinq prisonniers, jusqu'à la réception des ordres du Pacha de Payas, auquel il fit son rapport. Le Pacha ordonna de les envoyer au fort; en conséquence on les y conduisit: ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'on les mit aux fers, et qu'on leur fit éprouver le traitement le plus cruel, dans la vue d'en arracher 4,000 piastres pour leur rançon; le capitaine et deux matelots y succombèrent et moururent. Cet accident détruisit les espérances du barbare, et sa cupidité se trouvant déçue, il relâcha les deux matelots qui vivoient encore.

Le récit de cette malheureuse aventure nous

fit naître d'abord une réflexion. C'est qu'on auroit dû prévenir M. Fowlis du danger de débarquer en cet endroit; danger d'autant plus inutile à courir, que, dans le voisinage d'Alexandrette, il pouvoit se procurer de l'eau sans risques. M. Castillon à qui j'en parlai m'assura qu'il l'avoit souvent averti; mais qu'il avoit une telle opinion du respect qu'inspiroit la Grande-Bretagne, qu'il avoit méprisé le péril, croyant le nom anglais suffisant pour le garantir de toute espèce d'insulte, sur-tout n'étant en guerre avec aucune nation. Il est évident que M. Fowlis portoit la prévention nationale jusqu'à l'excès.

Il n'est pas indifférent de savoir qu'elles mesures on prit pour sa délivrance; mais ici on se demande quelles mesures peut-on prendre avec un barbare, avec un rebelle sans foi ni loi, qui ne reconnoit d'autre autorité que la sienne? Le seul parti que l'on eût à prendre étoit de payer sa rançon; mais quel est celui qui l'eût payée, où trouver quelqu'un qui eût voulu faire l'avance d'une somme pareille pour un homme qui n'avoit aucune propriété, et sans aucune certitude d'être jamais remboursé? Ce ne fut pas sans peine que je parvins à découvrir tout ce qui s'étoit passé à cet égard. Les principaux personnages, employés dans cette affaire, furent, d'abord, sir Robert Ainslie, notre ambassadeur près de la

Sublime Porte, ensuite M. Devezin, consul Anglais, et M. Castillon. Il paroît que sir Robert fut très-mécontent de la négociation de M. Devezin avec le Pacha; j'en ai parlé depuis au consul en passant à Alep. Il nous pria, M. Blackader et moi, de lui donner tous les renseignemens que nous avions pu nous procurer, afin qu'il pût les faire passer à sir Robert Ainslie, vraisemblablement pour sa justification. Au fait, il paroît que sans argent on ne pouvoit rien conclure : l'ambassadeur n'autorisoit point le consul à en avancer, et celui-ci ne crut pas devoir le faire, dans l'incertitude d'en être jamais remboursé par la compagnie du Levant. Inutilement la Porte ordonna-t-elle plusieurs fois de relâcher les prisonniers; le Pacha n'y eut aucun égard, et tout ce que le capitaine Fowlis pu obtenir, ce fut la permission d'envoyer un jeune homme à M. Devezin, pour solliciter sa rançon. Le procès-verbal de l'interrogatoire de ce matelot porte que les mauvais traitemens qu'il avoit essuyés lui avoient causé une fièvre violente, et, qu'après son rétablissement, voulant se rapprocher d'Angleterre, il avoit profité d'un vaisseau d'Alexandrette, destiné pour Venise.

De quelque manière que cette affaire ait été terminée, il ne paroît pas qu'on ait jamais obtenu une satisfaction proportionnée au malheur

qu'éprouvèrent nos infortunés compatriotes, et à l'insulte faite au pavilllon d'Angleterre.

Nous rentrâmes chez M. Castillon, pour dîner. Le repas fut servi à la française ; cependant on y voyoit plusieurs ragoûts du Levant. Dans l'après-midi, nous soldâmes nos comptes avec notre capitaine ; et le soir, après avoir soupé de bonne heure, nous fûmes reposer dans d'assez bon lits, que M. Castillon voulut bien nous faire dresser. Le lendemain matin, nous trouvâmes notre Agent occupé à décharger des marchandises arrivées sur un brick anglais, consigné à M. Smith, à Alep. Il nous apprit qu'il en mouilloit annuellement six ou sept pareils sur la rade d'Alexandrette.

Nous mettions de l'empressement à demander nos chevaux, mais on ne put nous les faire avoir qu'à une heure après midi ; en conséquence, nous résolûmes de dîner à midi, pour partir immédiatement après. En attendant, nous fûmes nous promener sur le bord de la mer, où nous trouvâmes un petit camp de Turcs revenant de la Mecque. Ces pélerins retournoient à Smyrne et dans les environs. Effrayés du danger de traverser le territoire du Pacha de Payas qui se trouvoit sur leur chemin, ils cherchoient un passage par mer : j'ignore s'ils furent assez heureux pour réussir ;

leur aspect étoit le même que celui des Maures de l'Inde; leurs costumes, leurs armes, leurs tentes, tout portoit la même ressemblance. Leurs traits seuls étoient différens ; ceux-ci me parurent avoir le teint un peu plus clair. Je suppose au reste qu'ils avoient plutôt le costume de la Mecque, que celui de la Turquie.

Nous trouvant assez fatigués, nous rentrâmes à la maison, vers midi. Après dîner, on nous amena nos chevaux; quatre furent destinés à porter nos bagages que nous avions bien diminués, en laissant à bord de notre vaisseau tout ce qui auroit pu nous embarrasser, et ce que nous pouvions remplacer à Alep. D'Alexandrette à Antioche il y a deux journées de chemin; on nous fit payer le prix exorbitant de quarante piastres pour ce trajet, sans compter un pourboire aux gens qui nous accompagnoient. De plus, il nous fallut payer un cheval pour notre guide, et quatorze piastres pour son salaire; mais il fut convenu qu'il ne les recevroit qu'à son retour, en ramenant nos chevaux. Cet homme étoit Musulman; il nous parut être ce qu'on appelle un bon compagnon, de bonne humeur, et passablement fripon, ou plutôt intéressé. Il eut pour nous toute espèce d'attention, et surtout il prit bien garde que personne ne pût nous tromper, privilége qu'il se réservoit pour lui

seul ; son intérêt le faisoit veiller à notre argent, car il calculoit que tout ce que nous ne donnions pas à d'autres devoit lui revenir.

Le 30 de novembre, à trois heures, nous montâmes à cheval, mais avec une sorte de défiance ; car il me paroissoit très-incertain que les pauvres animaux pussent nous porter. Je n'en ai de ma vie vu d'aussi misérables : ils étoient de la petite espèce, et d'une maigreur...... ah!..... et des selles à la turque, hideuses à voir, et pires encore pour s'asseoir ; c'étoit assez mal débuter. Nous regrettâmes de n'avoir pas apporté nos équipages de Londres, c'est-à-dire des selles et des brides ; aussi, dès le commencement de cet ouvrage, n'ai-je pas manqué d'en donner le conseil aux voyageurs qui viendront après moi. M. Castillon, vêtu à la turque, monté sur un joli cheval, nous accompagna jusqu'au pied des montagnes situées à quatre milles de la ville ; nous prîmes notre chemin au milieu des marais, que nous traversâmes sur une espèce de chaussée, au bout de laquelle notre Turco-français prit congé de nous, et retourna à Scandaron.

Nous entrâmes aussitôt dans de hautes montagnes escarpées, inégales, et hachées, au milieu desquelles nous ne cessâmes de monter

jusqu'à six heures et demie du soir. Il faisoit presque nuit, lorsqu'enfin nous arrivâmes à la petite ville de Beilan, première halte depuis Alexandrette, dont elle est éloignée de huit ou neuf milles. La route par laquelle on gravit ces montagnes me parut assez large, mais impraticable pour aucune voiture à roues. Notre guide Mahomet nous avoit fait préparer un logement où nous mîmes pied à terre; c'étoit bien la plus chétive maison qu'on pût voir, et nous eûmes bien de la peine à nous y procurer du feu et de la lumière. Il s'en falloit beaucoup que l'appartement qu'on nous donna valût un grenier à foin d'Europe. Nous n'y trouvâmes aucune espèce de meubles, les quatre murailles seulement, et pas même une natte pour nous asseoir par terre. Cependant on voulut bien nous procurer des œufs qui firent partie de notre souper; heureusement nous avions dans nos provisions, du vin, et des viandes froides, à peu près ce qu'il nous en falloit pour notre voyage.

La ville de Beilan est, ainsi que son district, gouvernée par un Pacha, auquel le Moslem d'Alexandrette avoit donné avis de notre passage, nous annonçant comme des voyageurs qui se rendoient à Alep (31). Cette ville est

(31) Cette précaution équivaut, dans le Levant, à nos

dans la position la plus romanesque, au milieu des hautes montagnes qui s'élèvent au dessus des eaux stagnantes, dont leurs bases sont environnées. C'est (je l'ai dit plus haut) à Beilan, que les habitans d'Alexandrette viennent se réfugier dans la saison des chaleurs, pour se soustraire aux influences malignes des marais voisins; l'air qu'on y respire est salubre et frais, bien différent en cela de celui de la plaine, dont les vapeurs malfaisantes engendrent des maladies mortelles pour les étrangers, et souvent même pour les naturels du pays.

Les maisons sont disposées dans la forme la plus irrégulière; le toit de quelques unes est au dessous du niveau des fondemens de quelques autres; mille petits ruisseaux, se précipitant dans les vallées, répandent sur le paysage un air de fraîcheur et de gaité; la nature étale les beautés sauvages des déserts au milieu des rochers suspendus sur le flanc de ces montagnes, dont les masses imposantes, dominant sur les nuages, attestent la puissance du Créateur, remplissent l'ame d'un sentiment sublime d'admiration et de respect, et, s'enve-

---

passe-ports d'Europe; elle prévient, non les risques de la route, mais les exactions des sous-employés du Gouvernement.

loppant dans la nui des siècles qui s'amoncèlent sur leurs têtes, se dérobent à nos vains calculs sur leur origine et leur durée.

Les habitans de cette petite ville sont peu nombreux; ils sont, pour la plupart, Syriens. Le beurre, le lait de leurs troupeaux, quelques moutons, peu de volailles, qu'ils vendent aux vaisseaux d'Alexandrette : voilà toute leur fortune; mais ils sont contens de leur sort, et cela vaut mieux que des richesses; l'air pur conserve leur santé : que leur faut-il de plus pour être heureux?

Nous fîmes dérouler nos matelas sur le plancher, et nous dormîmes jusqu'à cinq heures du matin. Nous avions commandé nos chevaux pour six heures; mais il en étoit sept, avant que nos bagages fussent chargés. La matinée nous parut froide, au milieu de ces montagnes; et nous nous approchâmes avec plaisir d'un peu de feu qu'on avoit allumé dans un coin de notre chambre, où le domestique nous faisoit du café. Nous partîmes à sept heures, après avoir payé une piastre par tête pour notre logement : c'est le prix qu'on demande ordinairement aux voyageurs en Syrie.

Nous nous dirigeâmes vers le haut de la ville,

en traversant quelques ravins, sur des espèces de ponts volants, sans gardes-corps, et très-dangereux. Avant de sortir de la ville, nous fûmes joints par une escorte composée de vingt hommes appartenant au Pacha; ils nous accompagnèrent jusqu'à un ou deux milles, et nous quittèrent après avoir reçu chacun quelques parras, par forme de gratification (32). Cette cérémonie est tout uniment une manière honnête de demander l'aumône.

A neuf heures, nous rencontrâmes un petit corps-de-garde établi près de la route, par ordre du Gouvernement, pour protéger lès voyageurs. Nous donnâmes aux soldats quelques bagatelles, comme on acquite un droit de passe, et continuant à travers des montagnes, nous découvrîmes bientôt le lac d'Antioche dans la plaine. Nous descendîmes de ce côté, et, à onze heures, nous arrivâmes sur ses bords, que nous cotoyâmes, en nous dirigeant vers un caravanserai bâti à quelques pas de la route, et gardé par un détachement destiné à protéger le

(32) L'Anglais dit *bukshish*; c'est un mot qui, dans l'Inde, veut dire, en maure, *pour-boire*, ou l'équivalent. Les Français prononcent *boxis*; un Maure ne rend aucun service, sans dire à celui qui l'a reçu : *toum boxis dega*, donne-moi une récompense.

commerce et le transport des marchandises qui vont d'une place à l'autre. Cet édifice est entouré d'une haute muraille dont l'enceinte est à peu près carrée. A droite on apperçoit un vieux château pittoresque, qui se dessine avec grace sur la croupe d'une haute montagne, et qui ne paroît pas trop en ruine quoiqu'inhabité.

Les fertiles plaines d'Antioche s'offroient alors à nos yeux, et rappeloient à notre souvenir les temps où l'industrie et le luxe les embellissoient, avant l'époque où elles passèrent sous la domination des Turcs. Nous apperçûmes, pour la première fois, une tribu d'Arabes errants; ils étoient campés, occupés à garder de nombreux troupeaux qui s'engraissoient dans les plus riches pâturages semés de fleurs. Ces pâtres ne parurent faire aucune attention à notre troupe, et nous laissèrent passer avec la plus grande indifférence; mais toutes nos rencontres ne devoient pas être aussi paisibles. A quelque distance, avant d'arriver à une petite rivière qui coule à peu près à cinq milles d'Antioche, nous vîmes trois cavaliers accourir vers nous. Heureusement nous avions fait rencontre de deux janissaires qui se rendoient à Alep, et qui s'étoient réunis à notre petite caravane. La vue de trois hommes à cheval leur donna de l'inquiétude; ils chargèrent leurs carabines et leurs pistolets,

et, roulant quelques cartouches dans les plis de leurs turbans, ils partirent au petit galop au devant des nouveaux venus; M. Blackader et moi nous les accompagnâmes, et bientôt nous fûmes en présence. Ces trois hommes nous reçurent avec un sourire; et, après quelques complimens, ils se retirèrent. Nos Turcs prétendirent les bien connoître pour les trois plus fameux dévaliseurs de tout le pays, et nous assurèrent que si malheureusement nous eussions été sans armes, ils nous auroient enlevé jusqu'au dernier vêtement. Peut-être avoient-ils envie de nous intimider en nous parlant ainsi; ou bien leur intention étoit de nous donner une haute idée de l'importance de leur compagnie. Cependant notre guide Mahomet étoit de leur avis; tout ce que je puis assurer, c'est que si ces trois hommes étoient voleurs, je n'en ai jamais vu de plus polis.

A quatre heures, nous traversâmes l'Oronte (aujourd'hui Assi) sur un pont antique, près de la porte d'Antioche, que les Turcs nomment Anthakia. Nous fûmes obligés de faire halte un moment, pour déclarer nos noms, et rendre compte du but de notre voyage; après quoi nous eûmes la liberté de passer et d'aller nous établir dans un caravanserai, où nous fixâmes notre logement. Les nations qui se piquent d'un peu de civilisation, ont toujours regardé les

asyles destinés aux voyageurs comme des objets dignes de l'attention publique : l'Orient s'est principalement distingué dans ces sortes d'établissemens. Les peuples de ces climats ont les premiers été réunis par les liens du commerce dont le résultat est toujours de resserer ceux de la société; les plaines de l'Inde nous en offrent une preuve convaincante : cet immense pays est couvert d'une multitude de chaulderies, où le voyageur trouve gratuitement une retraite dans le mauvais temps, et un abri contre la chaleur du jour.

Sous le règne des califes, les caravanserais ne furent point négligés, et l'on en reconnoît encore des ruines éparses, attestant la barbarie et le vandalisme des Turcs qui les ont détruits. Ceux qui restent sont commodes et disposés le plus avantageusement possible pour le repos du voyageur, et la sûreté de ses effets. Ces édifices sont environnés de murailles élevées, au milieu desquelles on arrive par des portes massives. Le bâtiment n'a pas plus de deux étages destinés au logement des étrangers ; le rez-de-chaussée sert de magasin pour recevoir leurs bagages, ou leurs marchandises. Chaque appartement a une clef particulière, dont s'empare celui qui l'occupe. Le portier a le privilége de vendre aux arrivans du café, des pipes, et du tabac, qu'on lui

lui donne indépendamment d'une piastre par personne pour loyer des logemens; de plus on est tenu de payer tous les objets dont on peut avoir besoin: car le caravanserai ne fournit que l'appartement et le magasin; le reste est à la charge du voyageur. Qu'on compare cette description à ces vieilles auberges qu'on rencontre dans quelques endroits de l'Europe, et l'on verra si la ressemblance n'est pas frappante!

En arrivant au caravanserai nous nous vîmes environnés d'une foule de peuple, qu'attiroit autour de nous la curiosité de voir des hommes vêtus à l'européenne, car nous n'avions point encore pris le costume turc. Leur empressement dégénéra bientôt en impertinence (33); ils por-

---

(33) Le major Taylor n'a pas fait réflexion que le peuple est le même par-tout; et toutes les fois qu'on offrira à sa vue quelque chose qui lui soit étranger, on est bien sûr d'exciter sa curiosité; les exemples sont, à cet égard, extrêmement communs à Londres comme à Paris; il suffit de s'arrêter dans une rue, et de fixer attentivement quelque chose, pour assembler aussitôt la foule. Deux Français passant, il y a peu de temps, dans *St.-Martin's Lane*, à Londres, s'arrêtèrent pour admirer la façade de l'église; ils furent bientôt entourés: l'un d'eux ayant fait quelques observations sur la corniche, montra du bout du doigt, à son compagnon, l'endroit qu'il remarquoit; tous les yeux s'y dirigèrent à l'instant; on

toient les mains sur tout ce qu'ils voyoient, et je craignis un moment de les voir piller notre bagage sous nos yeux; car les Antiochais passent, dans toute la Syrie, pour être peu délicats en matière de propriété. Ils crurent un moment que les boutons plaqués de mon habit étoient d'argent, et l'alternative fit élever parmi eux une dispute très-animée, qui acheva de mettre le désordre dans cette foule importune.

---

n'entendoit par-tout que le mot *what*, répété mille fois; nos deux Français, voyant la foule grossir, ne jugèrent pas à propos de se rendre l'objet de l'attention publique; ils se retirèrent; mais l'attroupement, loin de se dissiper, ne fit qu'augmenter jusqu'au soir, et il passa pour constant, parmi les oisifs et les vieilles femmes du quartier, qu'on avoit vu, sur la corniche de l'église de St.-Martin, un gros animal noir, fort extraordinaire, et qui n'annonçoit rien de bon pour le succès de la guerre. À Paris, nous ne le cédons à personne sur cet article; il y a long-temps qu'on y voit des Turcs; ce costume n'a plus rien qui frappe; et cependant il y a peu de jours qu'un homme, vêtu d'une robe asiatique, et coiffé d'un turban, s'étant arrêté auprès de la grande pièce d'eau du jardin des Tuileries pour écrire quelque chose sur ses tablettes, il parut si étrange aux Parisiens de voir un Turc écrire, qu'à l'instant on accourut de toutes les terrasses voisines; on se poussoit, on vouloit regarder sans savoir ce qu'il y avoit; le pauvre Turc eut bien de la peine à se retirer de la bagarre à laquelle il avoit très-innocemment donné lieu; tous les yeux le suivirent jusqu'à la porte du Carrousel, et il étoit déjà bien loin quand la foule se dissipa.

Je me hâtai de me procurer un cadenat pour fermer la chambre où je fis déposer nos effets ; et désirant me soustraire à la curiosité impertinente des habitans, j'envoyai un commissionnaire porter un message de ma part à un Arménien qui remplit ici les fonctions d'Agent anglais, et pour lequel j'étois chargé d'une lettre. J'espérois d'ailleurs que cette recommandation nous procureroit l'avantage de faire un peu meilleure chère qu'au caravanserai, où toutes les apparences nous annonçoient un mauvais souper. En attendant le retour de notre messager, nous nous fîmes apporter du café ; c'étoit à peu près tout ce que nous pouvions nous procurer de passable. A peine étoit-il servi que nous reçûmes la visite d'un homme vénérable, qui nous aborda civilement ; il venoit bien obligeamment nous offrir de partager son appartement : le nôtre étoit si mauvais, que nous acceptâmes son invitation. Nous trouvâmes qu'en effet il étoit bien mieux logé que nous : sa chambre étoit propre et couverte de tapis de pied ; sur les murs on voyoit ses armes suspendues, en bon état. Cet homme voyageoit comme nous ; son air ouvert annonçoit plus de douceur et de bonté qu'on n'en rencontre ordinairement chez les peuples de ce pays : il offrit de se réunir à nous pour voyager de compagnie, nous proposa de fumer dans sa pipe, parut s'intéresser

vivement à nous, et nous pria de retarder notre voyage d'un jour, pour qu'il pût partir avec nous. Notre mission étant de nature à ne souffrir aucuns délais, nous résolûmes de partir le lendemain matin, et refusâmes avec quelque peine ses offres obligeantes. Dans ce moment nous reçûmes réponse de notre Arménien, qui nous envoyoit chercher pour nous conduire chez lui.

Je laissai mon domestique à la garde du bagage; et prenant congé du bon vieillard, notre nouvel ami, nous l'engageâmes à faire ses efforts pour partir avec nous le lendemain; et, dans une demi-heure, nous arrivâmes où nous étions invités de nous rendre.

La ville d'Antioche, jadis si fameuse, dut son origine au démembrement de l'Empire d'Alexandre. Lorsque la mort vint mettre un terme à la glorieuse carrière que ce Prince avoit parcourue, il ne se trouva, parmi ses généraux, personne qui pût dignement lui succéder au trône. Ses principaux capitaines s'emparèrent des gouvernemens qui leur étoient confiés, et se partagèrent l'Empire du monde qu'il avoit conquis par son courage et sa persévérance. La Syrie étoit, à cette époque, gouvernée par Séleucus-Nicator, qui n'eut pas de peine à s'y revêtir de

l'autorité suprême, et qui fonda le royaume Syro-Macédonien. Un des premiers soins de ce Prince fut d'avoir une capitale proportionnée à la grandeur et à la puissance de ses nouveaux états. En conséquence il choisit un emplacement sur les rives de l'Oronte, à six lieues de la Méditerranée, et bientôt s'éleva la ville d'Antioche, que l'architecture grecque vint embellir de son élégance. Le luxe étoit alors porté au plus haut degré; et dans un pays où la chaleur du climat fait de l'amour un besoin de première nécessité, les orgies en l'honneur de Vénus jouissoient de la plus haute considération. Les bosquets de Daphné, situés à cinq milles d'Antioche, devinrent la retraite favorite où Nicator venoit, au milieu des plaisirs, se délasser du poids de sa couronne. Dans la suite il fut interdit aux soldats romains de pénétrer dans ce séjour enchanté, dont les délices ne pouvoient qu'énerver leurs bras, et amollir leur courage. Un temple, consacré à Diane et à Appollon, s'élevoit dans les détours de ces bosquets; mais aujourd'hui le temple, les bois, tout à disparu, sans même laisser des ruines qui puissent en indiquer la place. La guerre, la famine, les tremblemens de terre, tous les fléaux qui désolent le monde, ont ravagé ce beau pays. Jadis il y avoit un port considérable sur les bords de l'Oronte; mais il est

comblé et désert. La gloire d'Antioche est évanouie : cette ville n'est plus qu'un misérable amas de ruines couvrant un espace d'à peu près 400 toises, qui s'étend depuis les rives de l'Oronte jusqu'au pied d'une montagne, dont les Croisés environnèrent le sommet d'une forte muraille, lorsqu'ils étoient en possession de la Syrie. La ville est renfermée dans une pareille enceinte ; et de son ancienne splendeur il ne lui reste que quelques énormes chaussées, et des barrières massives construites en grosses pierres de taille : les rues sont étroites, et d'une malpropreté choquante : les maisons basses ont l'air du dénuement. Dans un état pareil, cette ville n'est visitée que par les caravanes d'Alep, de Lataquie, et d'Alexandrette. La route qui conduit directement de ces deux ports à Alep est au pouvoir des Curds ; ce qui force les marchands de se détourner de leur chemin, et de passer par Antioche. On assure généralement que l'Oronte est navigable pour de grands bateaux. Cette rivière est rapide ; mais ses rives sont praticables, et l'on peut, en se faisant toüer à terre, remonter contre le courant. Le commerce pourroit encore revivre dans ces climats abandonnés ; mais comment trouver quelque énergie parmi les Turcs et parmi les Syriens? Pour que ce pays sorte de ses ruines, il faut qu'il passe sous le gouvernement de quelque

nouveau conquérant qui sache encourager les entreprises et favoriser l'industrie.

Le pont sur lequel nous traversâmes l'Oronte est bas et sans élégance : il est supporté par cinq arches. La tradition veut que St.-Paul ait reçu le baptême dans cette rivière. Que ce fait soit vrai ou qu'il ne le soit pas, il est certain que les habitans ont pour les chrétiens la haine la mieux prononcée. C'est le seul endroit où nous ayons été insultés; c'est même le seul où nous ayons éprouvé la plus légère apparence d'incivilité; mais aussi nous en avons été abreuvés. On nous appela chiens de chrétiens (34); on

(34) Et voilà comme on se forme en voyageant. Si le major Taylor n'avoit jamais quitté son Ile, s'il n'avoit pas essuyé des indignités de la part du peuple d'Antioche, il eût vu, avec la plus grande indifférence, ses compatriotes en faire autant dans cette Angleterre qu'on nous donne pour le centre de la politesse. Aujourd'hui qu'il a éprouvé pareille chose, il est vraisemblable qu'il s'efforceroit de retirer un étranger des mains de la populace anglaise, s'il étoit témoin d'un de ces traits qui arrivent journellement à Londres. Il n'est pas très-étonnant qu'on ait appelé M. Taylor chien de chrétien, dans la Syrie, puisqu'à Londres on nous appelle bien *french dog*, chien de Français. L'animosité que les Turcs ont pour les chrétiens remonte jusqu'aux croisades; celle qui anime les Anglais contre les Français s'entretient, non seulement par les guerres

nous conspua : madame Taylor fut saisie brutalement par le bras, et on voulut la jeter en bas de son cheval : un de nos domestiques la retint heureusement ; mais son bras porta des signes évidens de la violence qu'elle avoit éprouvée : mon domestique Italien fut saisi par l'habit ; mais un vigoureux coup de fouet fit lâcher prise à l'agresseur : notre noir Indien fut encore plus maltraité ; dans son embarras, il eut l'imprudence de montrer un pistolet, et d'en menacer un des plus audacieux. Je le réprimandai sévèrement ; et, dans le fait, il pouvoit nous attirer le plus grand malheur ; car, s'il étoit arrivé quelqu'accident, telle étoit la haine

---

fréquentes, mais encore par tous les efforts des écrivains : il semble qu'on craigne, en Angleterre, de voir évanouir ce sentiment d'antipathie, car on fait tout ce qu'il faut pour le nourrir. Les chansons qu'on vend dans les rues de Londres ne sont pleines que de cette épithète : *Chien de Français*. Cette expression est tellement invétérée dans le peuple, que j'ai entendu dire : *it's a german french dog*, c'est un chien de Français Allemand. Tout ce qui est étranger est Français, et le mot d'amitié, *chien*, ne manque jamais de s'y joindre. Les auteurs dramatiques se prêtent à l'esprit du jour, car on ne représente jamais un Français sur la scène, que pour le ridiculiser ; j'ai vu toute la galerie applaudir avec fureur l'acteur Lewis qui, dans un rôle de petit maître, donnoit un coup de pied au cul à Fawcet, chargé de jouer un marquis Espagnol. Il n'y a pas long-temps qu'un Français ne pouvoit passer

que nous excitions, que vraisemblablement nous eussions été mis en pièces. En tournant le coin d'une rue, un jeune homme voulut m'arracher mon fouet, et ne lâcha prise qu'après des efforts répétés. Tel est l'apperçu du caractère des habitans actuels de cette capitale que les arts, les sciences, la politesse, et les plaisirs, se disputoient autrefois la gloire d'embellir. Un voyageur qui parcourt la Syrie fera bien d'éviter ces murs inhospitaliers, et de se pourvoir d'une tente, objet qui nous eût été bien utile, et que nous avions négligé de nous procurer. Peut-être aussi dûmes-nous une partie de ces mauvais traitemens à notre costume; et je pense qu'il est prudent de prendre l'habit turc, aussitôt qu'on arrive en Syrie.

---

dans le Strand, sans être coudoyé, souvent culbuté, quelquefois battu, ensuite traîné devant un magistrat équitable, qui ne manquoit pas de le condamner à une amende; et s'il se trouvoit là quelqu'un qui voulût jurer que l'étranger l'avoit assailli, *assaulted*; qu'il avoit fait une brèche à la paix, *breach of peace*, on l'envoyoit en prison jusqu'aux assises suivantes, à moins qu'à l'instant même il ne fournît caution. Certainement M. Taylor n'a pas été si maltraité à Antioche; puisse son exemple faire sentir à ses compatriotes le respect qu'on doit aux étrangers! Malheureusement *peras nobis Jupiter imposuit duas*; et il faut que celle de derrière devienne bien lourde, pour qu'on s'en apperçoive.

Notre Arménien nous reçut poliment dans son appartement de cérémonie. Nous le trouvâmes en compagnie de deux ou trois personnes de sa religion, assis sur un tapis suivant l'usage d'Orient, et fumant la pipe auprès d'une bouteille d'anisette, à laquelle lui et ses amis livroient de fréquentes attaques : il eut la complaisance d'ordonner que nos bagages fussent apportés chez lui, et qu'on nous servît à manger. Il voulut bien ensuite nous aider à faire le compte de notre guide pour le loyer de nos chevaux, et nous engagea très-obligeamment à rester un ou deux jours chez lui pour nous rafraîchir ; mais nous le refusâmes, en le priant de vouloir bien nous procurer des chevaux pour le lendemain de bon matin : il donna sur-le-champ les ordres nécessaires, et nous promit tous les services qu'il seroit en son pouvoir de nous rendre.

A sept heures, on annonça le souper : il étoit composé de plusieurs plats, dont la plupart étoient du poisson accommodé de diverses manières. Tous ces plats étoient, suivant l'usage du pays, placés sur un large plateau d'argent, haut d'à peu près un pied, autour duquel nous étions assis sur des tapis. La compagnie étoit composée du vieil Arménien, de son fils, d'un ami, et de notre bande. On jeta du pain en quantité

aux pieds de chaque convive; mais il n'y avoit ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes. Notre hôte servoit à pleines mains, après avoir eu cependant la précaution de les laver. Ses manches étoient retroussées jusqu'au coude, et rien n'étoit plus comique que de le voir plonger ses bras dans un grand plat, y saisir à poignée un morceau au milieu de la sauce, et le mettre sur nos assiettes avec une espèce de violence si nous résistions; ce qui nous arrivoit quelquefois, car cette façon de servir ne nous paroissoit point engageante, et contrastoit souverainement avec les usages recherchés de la politesse d'Europe. Malgré cette apparence de malpropreté, il avoit grand soin de se nettoyer, et les convives en faisoient autant; avant et après le repas on nous offrit à laver : les serviteurs nous apportèrent de l'eau dans de grandes aiguières d'argent, et présentèrent à chacun des serviettes blanches. Le vin qu'on nous fit boire étoit du pays : il étoit gros, et ne ressembloit pas mal au mauvais vin de Madère non clarifié : cela fut suivi d'une ample libation d'anisette, et à tout prendre nous fîmes un assez bon souper. Quand on eut fini de manger, tout le monde se retira dans un autre coin de la chambre où l'on apporta des pipes et du tabac; peu de momens après, nous reçûmes la visite d'un médecin Italien, vêtu de la manière la plus

ridicule : il portoit une très-grosse perruque, avec un chapeau retapé, de larges moustaches, et un mélange d'ajustement moitié Turc, moitié Européen, recouvert d'une robe de soie rouge à la turque. Il mit beaucoup d'empressement à s'informer des nouvelles de la guerre entre l'Empereur et les Turcs, nous assurant que toute la Syrie se réjouiroit des succès de l'Autriche, parce qu'elle y puiseroit l'espérance de passer sous de meilleurs maîtres, et de voir enfin changer son état déplorable. Ce pauvre homme nous parut sensible à la misère des Syriens, dont il parloit avantageusement; ajoutant que leur pauvreté seule les empêchoit de le récompenser généreusement des services qu'il leur rendoit. Il désiroit vivement de retourner en Italie; mais hélas! il avoit, comme bien d'autres, survécu à ses amis, et désormais il étoit condamné à errer dans les plaines de la Syrie, pour gagner une misérable existence, en s'attachant à combattre les maladies du climat. Notre Arménien paroissoit le traiter avec respect. Cependant nous apprîmes ensuite que, semblable à beaucoup d'autres vagabonds et aventuriers, il avoit fui de son pays par suite de quelqu'égarement de sa jeunesse, et qu'il avoit été contraint de s'expatrier sans retour. Je dois ici déclarer, à l'honneur de la Grande-Bretagne, que dans toute la Turquie on voit beaucoup d'aventuriers de cette

espèce; mais que, dans le nombre, il est bien rare d'y trouver un Anglais. Nos compatriotes répugneroient à venir, dans une terre étrangère, s'exposer aux humiliations, au mépris, et à l'insulte, qu'on prodigue toujours à ceux qui n'ont ni feu ni lieu (35).

Le médecin se retira après nous avoir souhaité la réussite la plus complète dans notre

---

(35) Que conclure de-là? c'est que l'Angleterre est trop éloignée du Levant, pour qu'on trouve dans ce pays des aventuriers Anglais; mais en Danemark, en Suède, à Hambourg, etc., tout est plein des banqueroutiers et des malfaiteurs de cette nation. Et même, à Paris, combien n'y en a-t-il point parmi ceux que la paix y attire? combien y en a-t-il pour lesquels ce voyage n'a été qu'une fuite? Si l'on trouve beaucoup de Français par tout l'Univers, c'est que la population de la France étoit trop considérable; c'est que le caractère national étoit trop actif, pour se renfermer dans les bornes d'une métairie qu'un frère aîné pouvoit cultiver seul; c'est qu'on vouloit aller chercher fortune ailleurs; et presque toujours on étoit conduit à l'étranger par des motifs honorables; c'est ainsi que la langue française s'est étendue d'un bout à l'autre du globe; et l'on ne peut aller aux extrémités de la terre, sans y trouver aujourd'hui des Français, ou sans entendre leur langue. Quant aux humiliations dont on abreuve les étrangers qui n'ont plus de patrie, le major Taylor a bien raison, et peut-être n'a-t-il pas assez forcé le ton de ce tableau; il eût pu dire que son pays nous a donné de

voyage, et nous fûmes tous continuer à fumer dans la cour : mais ici, nous eûmes des chaises. Cette cour étoit vaste, et, suivant l'usage de l'Orient, environnée d'une haute muraille, fermée d'une grosse porte bien massive. Nous y fûmes joints par un Arménien qui nous parut le bouffon de la maison. Nous ne pouvions le comprendre; mais ses gestes, ses attitudes comiques, et ses bons mots, paroissoient beau-

---

grands exemples à cet égard ; car, si on a donné vingt-cinq sols par jour au Duc et Pair de France dans le malheur, lorsque sa misère étoit constatée par un comité d'émigrés ; si quelques grands personnages se sont individuellement bien conduits, d'autres n'ont pas rougi de tourner le dos avec mépris aux mêmes personnes dont ils avoient recherché la faveur avant la révolution française, et chez lesquels ils étoient souvent allé faire la cour, pour y être invités à dîner. Et, en Helvétie, ces Suisses, jadis si fiers quand on les admettoit dans la bonne société, ces Suisses, qui s'enorgueillissoient de la protection des seigneurs Français, ne les a-t-on pas vu chasser ignominieusement de leur pays ces mêmes Français, quand le malheur les y a conduits? encore avoient-ils soin de les pressurer au passage. Qui ne connoît le placard de Berne et de Bâle, qui proscrit les vagabonds émigrés et les gens sans aveu? Aussi la révolution nous a-t-elle appris que, de tous les biens possibles, le plus précieux c'est une patrie. L'axiome, *ubi libertas et panis, ibi patria*, peut être vrai ; car, en général, on ne trouve le pain et la liberté que chez soi.

coup réjouir les spectateurs, qui se livroient à la plus grande gaîté. Ce petit divertissement ne finit qu'à dix heures. On étendit alors des matelas et d'assez bons oreillers sur le tapis, et nous fûmes nous y reposer.

La variété des objets nouveaux qui nous avoient frappés dans cette journée nous auroit bien dédommagés de la fatigue que nous avions éprouvée, si nous avions pu oublier la conduite outrageante de la populace d'Antioche; mais l'impression qu'elle avoit faite sur notre esprit ne pouvoit s'effacer. Renfermés dans une bonne maison, nous goûtâmes le plaisir d'être à l'abri des insultes auxquelles nous eussions infailliblement été exposés, si nous étions restés au caravanserai, et nous nous endormîmes paisiblement, dans l'espoir que le jour suivant nous verroit nous éloigner d'une ville qui nous laissoit des souvenirs si désagréables.

Le lendemain, de très-bon matin, le café nous fut servi par une fort jolie petite Arménienne, belle-fille de notre hôte. Son teint n'étoit pas très-foncé; ses beaux cheveux noirs tomboient en cent tresses de ses épaules jusqu'au bas de sa taille, et ses soins, son empressement, annonçoient qu'elle avoit le désir de nous plaire. Elle portoit sur le front et sur la poitrine des sequins

enfilés suivant la mode des femmes de sa secte. Son habillement se composoit d'un pantalon à la turque, et d'une longue robe tissue de soie et de coton, brodée de fleurs en or, et qui tomboit jusqu'à terre. Sa tête étoit nue, et sa jolie bouche n'étoit point couverte par le hideux mouchoir que portent les Arméniennes dans l'Inde. Ses pieds étoient renfermés dans des pantouffles turques, dont elle se dépouilloit pour n'approcher les hommes que pieds nus. Elle ne mangea point; elle n'osa même s'asseoir devant son mari, mais elle se dédommageoit en arrière; et rien ne me parut plus étrange que de voir cette femme, en apparence si délicate, s'abreuver d'un grand gobelet d'anisette (36). Nos dames Européennes n'approuveront certainement pas l'esclavage dans lequel on retient les femmes de l'Orient; et, sans doute, elles sauront apprécier la différence des mœurs qui les placent au niveau de leurs époux, dont elles sont les compagnes fidèles...... mais non soumises, et dont elles partagent les soins, adoucissent les chagrins, et sur la vieillesse desquels elles sèment encore des fleurs. Continuez, Mesdames,

---

(36) Le major Taylor pouvoit reconnoître ici un usage de son pays. On sait que les dames Anglaises prennent un *tiffin* pour n'avoir plus appétit à table, et faire petite bouche.

jouissez

jouissez de votre triomphe dans le rang où notre amour vous a placées ; continuez à le mériter par vos vertus, et sachez vous y maintenir, en répandant autour de nous le bonheur que nous venons chercher à vos pieds. Ne craignez point eu nous le despotisme des maris turcs ; souriez à la soumission de leurs épouses, et reposez vous sur notre cœur du soin de vous conserver un empire que vos charmes vous ont acpuis.

Le même guide qui nous avoit amenés d'Alexandrette, demanda à nous conduire jusqu'à Alep. Nous y consentîmes, et fîmes marché pour 50 piastres : en conséquence il arriva vers six heures et demie avec ses chevaux, et à sept heures, notre bagage étant chargé, tout fut prêt pour notre départ. Notre hôte nous conseilla de sortir de la ville à pied, pour éviter les mêmes insultes que nous avions reçues la veille à notre arrivée. Nous y consentîmes volontiers ; car nous savions qu'il étoit interdit aux chrétiens de monter à cheval dans les environs de la tombe du Prophète et dans la Palestine ; et sur-tout qu'il leur étoit défendu de se vêtir de verd, couleur favorite de Mahomet ; cependant dans les villes de commerce l'usage du cheval est permis. Nous envoyâmes donc nos chevaux en avant ; mais cette précaution ne nous sauva pas tout à fait des insultes de la canaille : les enfans nous inju-

rièrent dans les rues, et notre Arménien ne put nous préserver de leur insolence; enfin, à huit heures nous montâmes à cheval, et nous prîmes congé de lui pour continuer notre voyage.

Le fanatisme du 12e. et du 13e. siècles a porté dans la Syrie toutes les horreurs de la guerre. La ville d'Antioche s'en est ressentie; le souvenir des Croisés vit encore dans la mémoire de ses habitans, et nourrit contre les chrétiens cette haine dont nous avons éprouvé les effets. Le commerce, qui lie les hommes en rapprochant leurs intérêts divers, pourra seul déraciner cette antipathie presque insurmontable. Mais comment espérer que des hommes fiers, vindicatifs, et souvent perfides, puissent éprouver un changement aussi heureux sous le gouvernement des Turcs, qui ferment les yeux sur le brigandage dont les campagnes sont infestées?

Après avoir côtoyé pendant quelque temps les restes d'une ancienne chaussée, nous sortîmes du territoire d'Antioche par une porte massive passablement conservée, et bâtie de pierres de taille; ensuite, laissant le lac à gauche, nous nous dirigeâmes vers le pied d'un terrain qui s'élevoit à notre droite.

Adieu donc Antioche, jadis le séjour des

monarques qui fixoient, d'un signe, le destin des peuples ; Antioche, siège des sciences et de la politesse ; ville qui, dans les premiers siècles de la chrétienté, se rendit tour à tour si fameuse et si coupable, tantôt par le dérèglement de ses mœurs, tantôt par la mollesse efféminée de ses habitans, et enfin par leur turbulence. Ce peuple naturellement indolent, séditieux, et dissolu, se livrant aux excès des plaisirs, et jamais content de son sort, manifesta toujours pour la révolte des dispositions qui lui attirèrent souvent de rigoureux châtimens. L'Empereur Théodose, irrité contre cette ville, vouloit la faire descendre du rang de capitale à celui d'un simple village ; il l'eût dépouillée de ses revenus et de ses privilèges, si Hellibutus et Césaréus n'avoient pas obtenu son pardon.

Tandis que mes regards cherchoient les traces de l'ancienne enceinte de la ville, en suivant des yeux les contours de cette forte muraille qui circule jusqu'au sommet de la haute montagne rocheuse dont elle est voisine, mon esprit se plongeoit dans les plus profondes réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines, et sur la chute effroyable qu'avoit soufferte cette place, où jadis se déployoit tant d'orgueil, de pompe, et d'ostentation. Antioche, la ville la plus brillante de la terre, berceau de Libanius, résidence

de Julien, siége du pouvoir suprême, théâtre où Saint-Jean fit couler les flots de son éloquence victorieuse ; Antioche, patrie des plus célèbres écrivains du Christianisme naissant, qui vous a réduite à l'avilissement dans lequel vous languissez aujourd'hui ? Vous n'êtes plus qu'une chétive demeure, habitée par des barbares ignorans, qui foulent aux pieds la mémoire du génie et des arts qui jadis vous illustrèrent.

Le sol continue toujours à monter au dessus du niveau d'Antioche. Nous en suivions le talus, lorsque nous rencontrâmes un parti de cavalerie turque détaché contre le Pacha de Payas. Cette troupe étoit bien vêtue, bien armée, et passablement montée ; elle étoit sous le commandement d'un Officier qui marchoit à la tête de la colonne en fumant sa pipe. Nous l'abordâmes suivant l'usage du Levant avec les politesses accoutumées, qu'il nous rendit affectueusement. Un de ses soldats apperçut des viandes froides dans un panier, et demanda une cuisse de volaille que nous nous empressâmes de lui donner. — J'ai toujours trouvé les soldats Turcs francs, ouverts, généreux, peu soumis à l'enthousiasme des préjugés religieux, et point prévenus contre les chrétiens de cette haine irréconciliable dont les autres Musulmans sont dévorés. — Les janissaires qui nous accompa-

gnoient, et dont nous avons déjà parlé, nous offroient tous les jours de partager leurs provisions de pain et de fruits; et de notre côté, notre vin, tout ce que nous avions, étoit bien à leur service; j'ai trouvé avec plaisir que l'hospitalité, la bonne humeur, l'obligeance, étoient ici, comme par-tout, attachées à la profession des armes; vertus qui brillent d'autant plus en ce pays, qu'on les trouve au milieu de la férocité et de la bigoterie fanatique des Turcomans, dont les déprédations et le caractère sauvage ont remplacé l'urbanité qui distinguoit autrefois les habitans de cette partie du monde.

Profondément enseveli dans les réflexions que m'inspiroient la décadence et la dévastation du pays que nous parcourions, je laissois aller la bride, et mon cheval marchoit un peu devant notre petite troupe. Mon imagination se représentoit les temples, les statues, les fontaines, les bosquets, auxquels avoient succédé des campagnes incultes, et des vallées désertes; ma rêverie fut interrompue par le bruit d'un torrent sur les bords duquel la caravanne fit halte. Un petit village s'élevoit sur l'autre rive, et renfermoit des habitans paisibles, de pauvres laboureurs, dont la candeur et la simplicité rappeloient les mœurs antiques des premiers âges du monde. Ces bonnes gens ne jouissoient pas en

paix du fruit de leur travail ; les brigands venoient souvent camper dans leur voisinage pour piller les caravanes d'Alep au passage du torrent, les villages des environs étoient alors forcés de leur fournir des fourrages et des vivres. Le pays ne me parut point encore revêtu de la brillante livrée de la culture ; ce coup-d'œil nous attendoit plus un peu loin : seulement on voyoit çà et là quelques charrues sillonner la surface d'un champ, tandis que de nombreux troupeaux paissoient sur le sol le plus fertile, condamné à ne se couvrir que de pâturages, parce que ses habitans ne lui demandent pas davantage, et ne savent pas en retirer tout ce qu'il pourroit produire sous des mains industrieuses.

Lorsque la troupe me rejoignit, j'eus le plaisir d'y appercevoir la figure vénérable de ce vieillard qui nous avoit si bien accueillis dans le caravanserai d'Antioche. Il montoit un animal petit, mais vigoureux, et son domestique le suivoit pareillement à cheval, portant en bandoulière la carabine de son maître, et dans sa main un cimetère turc ; le vieillard avoit des pistolets à la ceinture ; une excellente épée, compagne de sa jeunesse, et l'orgueil de ses vieux jours, pendoit à son côté. Notre petite caravane étoit bien augmentée depuis que nous avions quitté le bord de la mer, et nous en étions

plus tranquilles. Tous les êtres créés veillent à leur propre conservation, depuis le potentat qui commande au monde, jusqu'à l'insecte rampant qu'un jour voit naître et mourir : les uns cherchent leur salut dans leur courage ; d'autres, plus timides, se rassemblent en troupe ; d'autres ont recours à l'adresse ; les plus agiles se fient à leur légèreté et à leur vitesse : tous cèdent à la voix de la nature qui leur fait une loi de pourvoir à leur sûreté individuelle. Dans un pays barbare, où les lois sont sans force et ne peuvent prévenir le meurtre et le pillage, il est nécessaire de se réunir et de s'armer pour voyager avec sécurité. Nous traversâmes cette espèce de rivière, le vieillard et moi, dans un bateau grossier et mal fait, et nous approchâmes au pas d'un pays délicieux que nous appercevions à quelques milles devant nous. La moisson venoit de se faire, et les oliviers promettoient une récolte abondante. Le coton croissoit partout, et l'arbre qui le produit y jouissoit de la plus grande vigueur : ce canton me parut le paradis de la Syrie, et je n'ai pas changé de sentiment en traversant tout le reste de cette province. L'industrie du cultivateur avoit changé la face de la terre ; nous rencontrions à chaque pas les signes de la plus grande fertilité ; le gibier accouroit pour vivre dans une terre qui lui offroit une nourriture abondante ; prix

du travail de l'homme; la nature enfin nous sourioit de toutes parts. En approchant du village nous fûmes frappés de la vue de plusieurs jardins bien peignés ; l'abondance paroissoit avoir fixé son séjour en cet endroit, et j'oubliai pour un moment que j'étois sur le sol de la tyrannie et de l'oppression (37). Nous marchions alors sous une petite pluie qui ne nous quitta point jusqu'au gîte, où notre guide nous avoit devancés au galop pour préparer nos logemens.

Pour se mettre à l'abri des incursions des Curds, et des autres bandits dont le pays abonde, les Syriens sont forcés d'habiter des positions élevées inaccessibles à la cavalerie. Le village où nous allions étoit dans une situation pareille. Nous arrivions au sommet de la hauteur sur laquelle il est bâti, lorsque nous vîmes notre

---

(37) M. le Major ne voudroit-il pas arracher ce pays à l'oppression et à la tyrannie des Turcs, pour le mettre sous la protection de l'Angleterre, à peu près comme le Nabab d'Arcate, que la Compagnie des Indes protège depuis trente ans, et qu'elle vient d'achever de protéger en le détrônant ? Une guerre, dont le but seroit aussi noble, lui paroîtroit d'autant plus juste que sa patrie y gagneroit davantage; c'est à peu près dans le même esprit qu'il trouve notre guerre d'Egypte injuste, parce que l'Angleterre n'y trouvoit pas de l'eau à boire.

guide accourir pour nous conduire au logis qu'il avoit fait disposer pour nous recevoir.

La partie supérieure du bâtiment fut destinée pour notre usage particulier : cela consistoit dans une longue pièce qui avoit depuis peu servi de grenier; il y avoit une cheminée à l'un des bouts; on y fit du feu pour nous sécher; l'appartement fut nettoyé; on étendit sur le plancher des nattes et des tapis, et nous commandâmes qu'on nous préparât à manger; car il étoit trois heures après midi, et depuis le matin nous étions à jeun.

Nous reçûmes bientôt la visite de notre vieil hôte et de toute sa famille, composée de sa femme, son fils, sa belle-fille, une vieille grand'-mère, et de plusieurs petits-enfans.

Les Syriens ont, de tous les temps, été fort adonnés à l'amour; la chaleur du climat les y dispose, et toutes leurs idées se rapportent à cette passion qu'ils regardent comme la foiblesse la plus aimable de l'humanité. L'extrême légèreté de leur caractère, sous ce rapport, a souvent fait le sujet de mes conversations avec des gens du pays, et l'on peut avoir d'autant plus de confiance à ce que j'avance, que je ne suis pas crédule, et que, pour être certain d'un

fait, je suis d'avis qu'il faut le voir. Il est certain que les peuples de la Syrie ne refusent point de livrer leurs épouses et leurs filles aux caresses des étrangers; je serois bien fâché de leur en faire le reproche, si je n'avois pour preuve que mon expérience. A dieu ne plaise que je veuille calomnier aucun peuple (*); mais ce fait est confirmé par le témoignage de tous les voyageurs, et par le concours des autorités les plus respectables, tant anciennes que modernes. Au surplus, quelque peu délicate que soit une pareille coutume, elle n'est pas renfermée dans les bornes de la Syrie; on la retrouve chez quelques castes de l'Inde, et sur-tout en Laponie, où la race est si hideuse qu'afin de la perfectionner, les maris sollicitent pour leurs épouses l'amour des étrangers, dans l'espoir d'en obtenir de beaux enfans (38).

On nous avoit abondamment fourni des œufs, du lait, des volailles, et du mouton; et pour faire un excellent repas, il ne nous manquoit

---

* Voyez le *Voyage de Campbell*, page 175, 1re. partie; et *Plaisted*, qui voyageoit en 1747, en dit autant.

(38) A Madagascar les pères et mères amènent leurs filles aux Européens, dont elles sollicitent les faveurs pour tout le temps de leur séjour dans l'île.

qu'un cuisinier. Nos vieilles hôtesses étoient d'une affabilité, et si je puis m'exprimer ainsi, d'une âpreté que leur âge démentoit : leurs familiarités indécentes, et leurs cheveux rouges, étoient plus propres à nous dégoûter qu'à nous séduire, et rien n'égaloit la surprise où nous jetoit une réception aussi chaude. A souper, les enfans du jeune homme parurent, suivis de leur mère. Cette femme étoit jolie, ses manières engageantes; il nous parut très-clair que M. Blackader la trouvoit à son gré, et qu'elle n'en étoit pas fâchée; cependant il est possible qu'elle ait seulement été sensible aux attentions que nous eûmes pour ses enfans; peut-être aussi les petites pièces de différentes monnaies que nous leur donnâmes, excitèrent-elles son avarice. Quoi qu'il en soit, elle nous tint fidèle compagnie, et ne se retira que pour aller se baigner avant de se coucher. On sait que les Orientaux font de leurs bains l'objet du luxe le plus recherché : ceux de ce village étoient bien supérieurs à ce que sembloit promettre un aussi petit endroit. On s'empressa de nous en préparer; mais, si j'en excepte M. Blackader, personne de notre troupe n'en fit usage; il disparut aussitôt qu'il eut soupé, et ne revint qu'après minuit, chercher dans le repos et le sommeil de nouvelles forces pour soutenir les fatigues du lendemain.

Nous passâmes une bonne nuit, et à cinq heures du matin nous nous levâmes pour nous préparer au départ. Nous payâmes, suivant l'usage, une piastre par tête ; nous y ajoutâmes un présent proportionné à la valeur des objets qu'on nous avoit fournis. Nos hôtes nous parurent très-contens, et je n'ai pas de peine à croire qu'ils furent fâchés de ne pas nous garder plus long-temps.

A sept heures et demie nous montâmes à cheval, suivis de plusieurs villageois empressés de voir des costumes d'Europe ; ils parurent sur-tout admirer nos armes à feu ; mais leur curiosité nous fut gênante ; ils touchoient à tout ; les uns prenoient nos pistolets à la ceinture pour les examiner de plus près, d'autres nous arrachoient une lunette d'approche, ou tout ce qui frappoit leurs regards. Il n'est pas sans exemple que plusieurs aient pris la fuite avec les objets qu'ils avoient saisis. Nous n'avons pas éprouvé cet accident ; mais nous n'en avons pas moins senti toute leur importunité. Au surplus, ici, comme par-tout, la classe supérieure de la nation se distingue par la décence et la dignité des manières ; les habitans des villes, sur-tout, sont beaucoup plus polis que ceux de la campagne ; ils se livrent bien à la même curiosité,

mais ils demandent la permission de voir et de toucher, et il convient de ne pas les refuser. Les fermiers, et en général les paysans, sont d'un caractère doux et prévenant, affables aux étrangers, et disposés à rendre service (39). Ceux, au contraire, auxquels l'usage du monde, la fréquentation des caravanes, ou le séjour des villes, ont fait perdre les mœurs pures et simples des champs, sont fiers, insolens, et présomptueux. Un voyageur ne doit avoir avec ces derniers aucune familiarité ; car ils en prendroient droit de se permettre des libertés choquantes, qui finiroient par rendre son voyage insupportable.

En partant de notre gîte, nous suivîmes une route qui nous fit monter pendant plusieurs

(39) Oui, M. le Major, tel est leur caractère dans le village où vous vous trouviez; mais qui vous a dit que c'étoit celui de toute la Nation, et sur quelle autorité fondez-vous une opinion aussi générale? Cela me rappelle cet Anglais qui, débarquant de son île, trouva, à la première poste, une maitresse d'auberge dont les cheveux étoient rouges et l'humeur désagréable. Ses parens lui avoient donné des tablettes en l'engageant à mettre en note tout ce qu'il trouveroit digne de remarque. Aussi n'y manqua-t-il point; et, sur-le-champ, il écrivit : « *Nota.* Toutes les femmes aubergistes de France sont rousses et acariâtres.

milles, et qui nous conduisit au centre de quelques montagnes hachées, au milieu desquelles nous appercevions encore quelques restes de culture, lorsque le bruit d'un pistolet se fit entendre. A ce signal notre troupe reçut l'ordre de faire halte. Nous nous trouvions alors près d'un poste établi dans cet endroit par le Pacha du district voisin dont nous allions passer la frontière. Ce corps-de-garde étoit voisin d'un bureau de douane où l'on payoit une taxe sur toutes les marchandises à raison de tant par charge de chameau, d'âne, ou de cheval; droit imposé par le Pacha pour subvenir aux frais de la police de la route, afin de protéger les voyageurs contre les brigands qui pillent les caravanes; mais dans le fait, ce n'est qu'un prétexte pour extorquer de l'argent, car jamais deniers ne furent moins employés à leur destination.

Nous payâmes deux sequins pour nous et notre bagage; mais notre guide me dit ensuite qu'on avoit demandé beaucoup plus, et qu'il avoit fallu disputer pour en être quitte à si bon marché. Cet abus n'est point étonnant, et doit nécessairement se trouver par-tout où l'oppression, l'exaction, et le despotisme absolu, sont mis à la place des lois; par-tout où, loin de poser sur des bases fixes et sur des règles invariables, l'ordre public dépend du caprice et de

la volonté de ceux qui sont chargés de le maintenir.

Après avoir passé la barrière du péage, nous trouvâmes devant nous une montagne qu'il nous fallut franchir en suivant une route inégale, raboteuse, et si mauvaise, que le pied de nos bêtes ne tenoit pas. Nous fûmes obligés de mettre plusieurs fois pied à terre, et de conduire nos chevaux par la bride. Après avoir monté quelque temps, nous descendîmes jusqu'au fond d'une vallée, au bout de laquelle nous traversâmes une plaine aride qui nous conduisit à un défilé, d'où nous sortîmes pour entrer dans un pays délicieux et bien cultivé, renfermé jusqu'à perte de vue dans une enceinte de petites montagnes qui sembloient l'isoler du reste de l'univers, et sur-tout de la solitude déserte que nous venions de parcourir. Nous étions comme dans un monde nouveau; les habitans étoient occupés aux travaux de la terre; le sol nous parut de la plus grande richesse, et aussi meuble que celui des plus beaux jardins d'Europe. Nous traversâmes le petit village d'Arminaz, qui s'élève au milieu des champs fertiles et des jardins bien entretenus où croissent le figuier, l'olivier, et les autres arbres fruitiers du pays; mais ce beau paysage ne fut pas de longue durée. Ce jour étoit un des plus chauds que nous eussions

encore éprouvés en Syrie. Il étoit un peu plus d'une heure après midi, lorsque nous sortîmes d'Arminaz pour aller affronter les rayons d'un soleil brûlant dans une plaine aride et déserte qu'il nous fallut traverser. Ici la main de l'oppression se faisoit sentir ; les villages abandonnés attestoient la tyrannie des Gouverneurs ; et tel étoit leur état de délabrement, qu'on eût dit que d'un commun accord, et spontanément, les habitans les avoient tous quittés pour chercher ailleurs une existence plus heureuse, abandonnant les cendres de leurs pères, et le toit qui les vit naître, pour aller dans des climats lointains jouir en paix du fruit de leurs travaux, à l'abri de l'extorsion et de la barbarie des tyrans. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, on ne voyoit qu'une affreuse solitude, dans laquelle aucune créature humaine ne se faisoit appercevoir ; une vaste plaine inculte, bornée par l'horizon, semée de quelques villages inhabités, s'offroit seule à nos regards, et nous faisoit éprouver un sentiment de tristesse que nous cherchâmes à dissiper, en pressant nos chevaux pour quitter promptement cette affligeante perspective. Le pas que nous prîmes, plus vif qu'à l'ordinaire, nous fit joindre une petite caravane qui marchoit un peu devant nous, sous l'escorte de quelques soldats Turcs. Ces derniers étoient de bonne humeur, parurent désirer de nous plaire ; et

et pour nous montrer leur dextérité, ils s'amusèrent à tirer à balle rase plusieurs petits oiseaux à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt toises. Ils nous les présentèrent, et reçurent joyeusement, en retour, quelques paras que nous leur offrîmes. Ces soldats étoient armés de fusils à mèche; mais leur habillement n'étoit point uniforme.

Nous apperçûmes bientôt Mark-Masserine, le premier village que nous eussions vu depuis long-temps. Nous y entrâmes à trois heures après-midi, avec l'intention de n'y rester que quelques heures pour nous raffraîchir. On nous conduisit à une maison d'assez bonne apparence, où nous fûmes reçus décemment par un homme de bonne mine; il s'occupoit avec zèle à faire nettoyer notre logement, pour le rendre aussi agréable qu'il pouvoit être. L'appartement qu'on nous donna consistoit en une grande pièce très-longue, au bout de laquelle on fit du feu; on nous étendit des nattes neuves, et quelques tapis de Turquie; après quoi, l'on s'occupa de notre dîner. En attendant qu'il fut prêt, les soldats Turcs, nos amis, qui s'étoient établis dans la chambre voisine, nous invitèrent à partager avec eux un superbe melon d'eau qu'ils alloient manger; nous acceptâmes avec plaisir; et après nous être assis en rond sur un tapis, on

coupa le melon avec un sabre, faute de couteau : chacun en prit une tranche ; et nous crûmes devoir en retour les régaler d'une couple de bouteilles d'assez mauvais vin, qu'ils bûrent avec plaisir. Après ce repas frugal, ils se retirèrent contens, pour dormir jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle ils se proposoient de souper.

Rien ne nous flattoit autant que les honnêtetés réciproques que ces militaires eurent pour nous ; leur bonne mine, leur habit, la supériorité de leurs chevaux, la bonté de leurs armes, tout déceloit chez eux un rang au dessus de celui de simple janissaire ; et leur conduite annonçoit une politesse qu'on ne rencontre guère chez des soldats ; nous pouvions compter sur eux dans l'occasion, et leur compagnie ajoutoit beaucoup à notre sécurité sur la route ; nous fûmes enchantés de voyager avec des gens aussi bien disposés en notre faveur.

On nous fit entendre que nous n'avions pas de temps à perdre, parce que la petite caravane que nous venions de rencontrer, devoit partir à onze heures du soir ; et ce relais étant le dernier que nous ferions avant d'arriver à Alep, il falloit voyager de nuit, pour éviter la rencontre des brigands qui rodent le jour sur les

avenues de cette ville. Les Turcomans, après avoir passé le jour à chercher leur proie, se retirent le soir dans leur camp isolé, au fond de quelque vallée bien obscure, ou dans des rochers inaccessibles, dont eux seuls connoissent les issues; ils viennent s'y reposer, et passer la nuit en sûreté au milieu de leur famille, à laquelle la garde de leur asyle étoit confiée pendant leur absence; et l'on a vu plusieurs fois leurs femmes seules, défendre vaillamment leur petit camp, lorsqu'il étoit découvert et surpris par les troupes des Pachas, combattre avec courage, et repousser leurs agresseurs. Il faudroit réfuter les écrivains de tous les siècles, pour ne pas croire que les femmes sont susceptibles de la bravoure la plus héroïque; les Amazones Talestris, Pentésilée, et plus récemment les Amazones de la Guadeloupe dont parle Colomb; les demoiselles Felialas et Théophile-Fernic, qui se sont rendues fameuses à la bataille de Gemmappe; toutes ont prouvé que leur sexe est capable de s'élever au plus haut degré d'intrépidité. Sûrs de la valeur de leurs épouses, et tranquilles sur la défense de leur retraite, les Turcomans viennent impunément exercer leurs brigandages jusqu'à un demi-mille des portes d'Alep, et braver soixante mille habitans, défendus par une garnison considérable, sans que personne se mette en devoir de les repousser.

Après dîner, M. Blackader et moi, nous fûmes promener dans le village, mais nous ne tardâmes pas à rentrer. Nos habits d'Europe excitèrent encore la curiosité de la populace, qui devint si importune (40), que nous retournâmes à la maison ; après avoir fait bien peu de remarques sur cette place, nous avons seulement observé qu'elle est ouverte et sans enceinte ; il y a quelques maisons assez bonnes, mais en bien petit nombre ; le reste consiste à peu près en

---

(40) Comment un homme aussi sage que M. le major Taylor ne s'est-il pas contenté de la leçon d'Antioche. Quelle imprudence ! et comment pouvoit-il s'exposer de nouveau aux avanies que son costume ne pouvoit manquer de lui attirer. Et que diroit-on à Londres d'un homme qui marcheroit tout nu dans les rues, enduit d'un suif rance, exhalant l'odeur la plus infecte, avec une peau de mouton sur les épaules ? Et si cet homme exigeoit qu'on respectât sa nudité parce qu'il seroit Hottentot, et que dans son pays il n'y a pas d'autre vêtement, le peuple de Londres, si affable, les Magistrats, qui sont si doux, le souffriroient-ils ? Non, certainement ; on mettroit le Hottentot à Bridewell, et on lui diroit : Respectez les usages du pays où vous vous trouvez ; habillez-vous comme tout le monde, ou du moins soyez vêtu de manière à ne pas choquer toutes les idées reçues. — Ainsi, M. Taylor, quittez, en Syrie, un habit qui réveille l'animosité que vos ancêtres ont fait naître dans l'Orient, ou bien soumettez-vous à toutes les marques d'antipathie que cette animosité doit produire.

deux cents mauvaises cabanes. Il paroît que cet endroit sert ordinairement de halte aux caravanes d'Alep. Ne pouvant nous promener, nous fûmes nous coucher, et prendre quelques heures de repos avant notre départ. Notre sommeil ne fut pas long ; on nous appela un peu après 11 heures, et à minuit nous partîmes ; c'étoit le moment du lever de la lune. La confiance que nous avions les uns dans les autres ne nous permit pas de craindre aucun danger, et nous marchâmes sans inquiétude. La matinée étoit excessivement fraîche, la lune se cacha bientôt derrière des nuages épais, l'air devint humide, et le froid si perçant, qu'il me fût impossible de rester à cheval ; je mis pied à terre, et marchai pour me réchauffer, jusqu'au point du jour. A mesure que sa clarté nous faisoit distinguer les objets qui nous environnoient, nous appercevions une vaste étendue de pays inculte, aride, et désert. Le terrain étoit uni, et tout couvert de petites pierres. Nos bons amis les Janissaires ne cessèrent d'avoir pour nous les plus tendres égards, et leurs soins obligeans furent poussés si loin, qu'ils se dépouillèrent de leurs pelisses fourrées, pour nous en revêtir et nous garantir du froid qui nous incommodoit vivement. Vers le matin, nous avions apperçu une longue file de lumières qui se prolongeoient dans une direction parallèle à celle de notre

route. Nous vîmes au jour que c'étoit *la hadge* de la Mecque qui revenoit à Alep, et nous apprîmes ensuite qu'elle étoit composée de quelques milles voyageurs.

Nous traversions un pays abandonné, dans lequel on ne voyoit aucune trace d'habitation humaine, pas même un arbre; le terrain commençoit à s'élever par une pente douce qui se terminoit dans l'E à une petite éminence, sur laquelle nous dirigions notre marche; un de nos soldats nous montrant du doigt la hauteur, nous dit que de cet endroit on voyoit Alep. Je ne pus résister au désir de contempler la Capitale de la Syrie; et lâchant la main, je partis au galop, suivi de nos janissaires. Quel fut mon étonnement, en arrivant sur ce petit monticule, lorsque j'apperçus devant moi, à la distance d'une lieue, une ville superbe, qui s'élevoit majestueusement au milieu du désert. J'admirai son château antique, bâti sur une colline artificielle, que la main des hommes a placée au milieu de la ville, et du sommet de laquelle il semble la dominer. Ses tours, ses minarets, ses dômes, qui se mêlent aux terrasses dont les maisons sont recouvertes; ses murailles élevées, ses portes massives, construites en pierre de taille; tout ensemble forme le coup-d'œil le plus riche et le plus brillant. Les senti-

mens que nous inspire un tableau, sont toujours en raison des objets qui l'environnent. La ville d'Alep, placée dans une campagne riante et fertile, ne produiroit pas l'étonnement qu'elle fait naître au milieu des sables du désert. J'éprouvai les mêmes émotions que m'avoit inspirées la première vue de Venise, sortant du sein des flots. Ce spectacle est d'autant plus frappant, qu'il est subit, inòpiné, et que dans les alentours rien ne prépare les yeux à passer aussi brusquement de la monotonie du désert à la vue imposante d'une cité magnifique.

A onze heures, nous arrivâmes aux portes d'Alep, au bruit de la musique du pays (41), qui ne manque jamais de célébrer, par quelques fanfares, l'heureuse arrivée de toutes les caravanes. Nous y trouvâmes un domestique, avec une lettre de notre Consul qui nous attendoit à la loge anglaise, où nous arrivâmes dans une demi-heure. M. Devezin nous fit le plus grand accueil; et tout de suite après les premiers complimens, il nous demanda des nouvelles et

---

(41) Le Major a dit : « Nous fûmes reçus par la musique, etc.... ». J'ai traduit *au bruit de la musique*, etc. car il faut l'avoir entendue pour s'en faire une idée ; le mot *bruit* est celui qui m'a semblé le plus propre à rendre l'impression qu'elle m'a faite dans mes voyages.

des détails sur l'état politique de l'Europe. Il s'informa sur-tout avec beaucoup d'empressement de tout ce que nous avions pu apprendre sur le Capitaine Fowlis, et sur les dispositions que la Porte avoit faites pour réprimer les attentats du Pacha de Payas. Nous nous fîmes un plaisir de le satisfaire; et, pour le mettre en mesure vis-à-vis de Sir Robert Ainslie, notre Ambassadeur à Constantinople, nous lui écrivîmes une lettre officielle, dans les termes suivans :

A Monsieur MICHEL DEVEZIN, Consul de sa Majesté Britannique, à Alep.

MONSIEUR,

POUR répondre aux informations que vous nous avez demandées, sur ce qui concerne l'affaire du Pacha de Payas, nous avons l'honneur de vous adresser les détails qui sont parvenus à notre connoissance pendant notre séjour à Alexandrette, et pendant notre route depuis cette ville jusqu'ici.

« Nous arrivâmes à Alexandrette le 27 du mois dernier; nous y apprîmes que, sur le compte que vous aviez rendu à Sir Robert Ainslie de l'enlèvement et de la détention du capitaine Fowlis, ainsi que de la conduite récente du Pacha de Payas envers tous les pélerins qui passent sur son territoire, cet ambassadeur avoit fait à la Porte Ottomane des représentations, d'après lesquelles le gouvernement avoit ordonné au

» Pacha voisin de rassembler ses forces, et d'attaquer
» immédiatement celui de Payas; de le saisir, lui et ses ad-
» hérens, et de les envoyer prisonniers à Constantinople;
» en conséquence, quinze mille hommes ont marché
» contre le rebelle; ils ont investi la place où il fait sa
» résidence, et plusieurs escarmouches ont eu lieu entre
» les deux partis. Nous avons été à même d'observer les
» signaux du camp Turc, et nous avons eu connoissance
» de plusieurs détachemens qui s'y rendent journelle-
» ment pour le renforcer. Peu de jours après notre dé-
» part d'Alexandrette, on a dû faire une attaque vigou-
» reuse; et, d'après les ordres positifs de la Porte, il y
» a lieu d'espérer que le Pacha de Payas sera bientôt ré-
» duit, si les troupes qu'on a envoyées contre lui font leur
» devoir. Quelques jours avant notre arrivée, le Pacha
» avoit arrêté et pillé une caravane de trois cents péle-
» rins, et l'on assure qu'il a fait planter devant sa mai-
» son quatre potences auxquelles il se propose de pendre
» quelques personnages considérables qu'il espère avoir
» bientôt dans sa possession.

» Nous avons appris avec peine que le capitaine Fow-
» lis avoit voulu s'échapper de sa prison; circonstance
» qui, peut-être, s'est opposée à son élargissement, en
» irritant le Pacha contre lui : il n'a pas été heureux dans
» sa fuite; la sentinelle a tiré sur lui, et on l'a repris ».

Voilà, Monsieur, tout ce que nous avons pu recueillir sur un sujet aussi triste.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

John TAYLOR, Adam BLACKADER.

ALEP, 5 décembre 1789.

CHAPITRE V.

Séjour à Alep, et description de cette ville. — Température du climat. — Gouvernement de cette ville. — Mauvaises affaires de la Compagnie anglaise, et suppression du Consulat d'Alep. — Décadence du commerce de cet endroit. — Préparatifs pour traverser le désert. — Loyer d'une caravane, et départ d'Alep. — Journal du voyage du Major Taylor au travers du grand désert. — Détail de toutes ses remarques, et de tout ce qui lui est arrivé. — Rencontre du grand Sheick Montefeic. — Arrivée à Zebir. — La caravane s'y sépare. — Arrivée du Major Taylor, et de tout son monde, chez le Consul anglais, à Bassora.

L'EMBARRAS de nous procurer une escorte pour traverser le désert, et les préparatifs de notre départ, nous retinrent à Alep depuis le 4 décembre jusqu'au 15 du même mois. Pendant tout ce temps nous vécûmes chez le Consul; et, pour ne plus être exposés aux inconvéniens de l'habit européen, nous prîmes le costume turc aussitôt qu'il nous fut possible. Nous y étions engagés par un double motif, car il faisoit très-froid,

et nous adoptâmes avec plaisir un habillement qui nous couvroit de fourrures depuis les pieds jusqu'à la tête. Pendant notre séjour dans cette ville nous vîmes plusieurs fois le Consul français, et les principaux européens qui y sont établis ; nous n'avons qu'à nous louer des politesses que nous en avons reçues ; et en général la société, et la manière de vivre d'Alep, ne nous ont laissé que des souvenirs agréables. Les bains y sont beaux et spacieux, ils sont très-fréquentés ; et j'en ai trouvé l'usage, non seulement agréable sous les rapports de propreté, mais encore salutaire et nécessaire à la santé.

Alep est la *Berœa* des anciens, et le Haleb des Turcs, situé par 35°-45'-23" N. et 37°-20' à l'E. de Greenwich, c'est-à-dire, 35° à l'E. de Paris (42). L'idée avantageuse qu'on prend au premier aspect de cette ville s'évanouit aussitôt qu'on a pénétré en dedans des portes de son enceinte. Les rues sont étroites, sombres et sales,

(42) Voilà qui nous donne une idée de l'exactitude des voyageurs. Le major Taylor, qui avoit des droits à notre confiance, a-t-il pu nous donner une pareille position sans nous dire sur quelle autorité ? Qui ne croiroit qu'elle est le résultat de ses propres observations, et qu'il les a faites avec le plus grand soin ; c'est du moins ce que doit faire soupçonner la manière affirmative dont il s'exprime :

et disposent mal le voyageur à sentir les beautés de quelques édifices assez dignes de l'attention des curieux. Cependant, quelque défavorablement qu'on soit prévenu par la malpropreté des rues, on ne peut s'empêcher de rendre justice à la magnificence des mosquées; elles sont, ainsi que plusieurs maisons, bâties d'une espèce de marbre, et d'une solidité supérieure à n'importe quel édifice de l'Empire Ottoman; les bains sont admirables, et le monde entier ne possède point d'établissemens de ce genre plus élégans et plus commodes. Le château, qui du centre de la place s'élève au dessus de tout ce qui l'environne, mérite aussi l'attention; il n'est plus susceptible d'une défense militaire, car en plusieurs endroits il menace ruine; cependant il donne à la ville un air de grandeur et de noblesse dont on est frappé. Les écrivains qui ont parlé d'Alep ne sont point d'accord sur sa population, et dans le fait on ne peut jamais, à cet égard, arriver à des résultats certains dans les pays habités par des Turcs, ou par des Arabes;

---

car lorsqu'on pousse l'exactitude jusqu'aux secondes en latitude, c'est annoncer une observation dont on est bien sûr; eh bien! le Major anglais a tout bonnement copié Vosgien.

La vraie position d'Alep est par 36°-11'-25" N, et 34°-50' à l'E de Paris. *Bureau des longitudes.*

la peste, la guerre, la famine, ont alternativement fait périr les habitans les plus riches et les plus considérables. On a dit qu'Alep renfermoit 240,000 habitans; mais je ne crois pas qu'aujourd'hui on pût en compter 70,000. Sur ce nombre, il faut estimer 8,000 chrétiens, et 3,000 Juifs. Les jeunes gens sont bien faits et vigoureux; les jeunes femmes y sont extrêmement jolies, cependant, elles ont un peu trop d'embonpoint; leur gorge est prodigieusement forte; mais, en général, leurs traits sont sur-tout défigurés par le mal d'Alep. C'est une maladie endémique; elle commence par un petit bouton qui s'annonce par une vive démangeaison. Bientôt il grossit, s'enflamme, et devient enfin un ulcère de la grandeur d'un petit écu. Dans cet état il dure douze mois, et s'attache principalement aux mains ou à la figure, sur lesquelles il laisse une cicatrice d'un brun foncé, qui ne disparoît jamais. Les étrangers sont, comme les naturels, sujets à l'éprouver pour peu qu'ils résident à Alep. On assure que ce mal provient de la mauvaise qualité de l'eau qu'on y boit; c'est à une cause pareille qu'on attribut le mal d'éléphant de Cochin (43). Les

(43) A peu près un tiers des habitans de Cochin est attaqué d'un mal qui fait enfler les jambes de ceux qui

habitans d'Alep ont les manières décentes; ils accueillent les Européens mieux qu'aucun autre peuple de l'Empire des Turcs : cette urbanité est due au commerce auquel ils s'adonnent, et aux relations étrangères qui en sont la conséquence naturelle, mais sur-tout à leurs rapports avec l'Inde. Les peuples de Bassora et d'Alep sont infiniment plus civilisés que ceux des frontières de la Turquie, de la Palestine, ou même de l'Inde : tant il est vrai que le commerce fait naître des rapports qui rapprochent les hommes, les portent à se rechercher, à se servir mutuellement, et ressère les liens de la société! Les Chrétiens paient au gouvernement une capitation qui s'évalue à six cents bourses; mais cette taxe doit subir de grandes variations, surtout lorsque la peste vient ravager la ville, et moissonner les habitans par milliers. On estime qu'elle se fait sentir tous les 10 ou 12 ans.

Alep et son district sont gouvernés par un pacha nommé par la Porte; mais, dans le fait, cette nomination est à peu près le seul acte de

---

en sont atteints, au point qu'elles ressemblent à des jambes d'éléphant; ce qui leur en a valu le nom. Quelques personnes n'ont qu'une jambe malade, d'autres les ont toutes les deux. On attribue ce mal aux eaux qu'on y boit.

souveraineté que le Grand-Seigneur y exerce, car ce gouverneur est indépendant, et le divan compte peu sur lui. Pendant la dernière guerre avec la Russie, le contingent d'Alep étoit de 6,000 hommes; mais le Pacha put à peine en faire partir un très-petit nombre, qui rejoignirent l'armée avec bien de la répugnance, et qui ne tardèrent pas à revenir, maudissant les Turcs, et faisant des vœux pour le renversement de leur empire. Les provinces de Turquie, éloignées de Constantinople, ne ressentent point cet amour de la patrie, ne sont point susceptibles de cette union, de cet accord, de cette énergie, qui cimentent toutes les parties d'un grand état, et consolident leur union. On pourroit les comparer à l'arbre des Banians, dont les ramifications prennent racine, et fructifient par elles-mêmes sans tirer de substance du tronc principal dont elles sont quelquefois fort éloignées, et dont on peut les séparer sans les endommager. Il est certain que les intérêts de la Porte, et ceux des provinces de l'Orient, ne sont point les mêmes, et un jour ou l'autre cette différence accélérera leur désunion. La garnison du Pacha est peu nombreuse, et rarement sort-elle de l'enceinte de la ville. Les Arabes se considèrent comme absolument indépendans; ils regardent les Turcs avec mépris, et tandis qu'ils leur

abandonnent le simulacre du pouvoir, ils s'en réservent toute la réalité.

Le commerce du Levant a rapidement diminué depuis la découverte du passage du Cap de Bonne-Espérance ; il y avoit autrefois plus de quarante maisons anglaises établies à Alep, aujourd'hui je ne sais si l'on y en trouveroit deux qui méritassent quelque considération. En 1790, M. Devezin m'assura que la compagnie d'Orient, ayant pris en considération la balance du commerce du Levant, avoit résolu de l'abandonner, attendu que les dépenses surpassoient les bénéfices ; que d'ailleurs il lui étoit impossible d'entretenir plus long-temps un Proconsul, et de fournir aux frais d'une factorerie. Il m'avoua qu'en effet, dans l'état où le commerce étoit tombé, l'établissement de la loge anglaise étoit trop dispendieux, et que, pour lui, sa commission ne pouvoit lui suffire s'il n'y avoit pas plus d'activité dans les affaires, même en y comprenant le traitement qu'il recevoit de la Compagnie des Indes. En conséquence, il étoit convenu que le 11 avril 1791 seroit l'époque de son départ, et que, dans la suite, il n'y auroit plus de consul en charge à Alep. Quand on considère la situation de cette ville, on ne peut se défendre de la surprise que fait naître la chute de son commerce.

merce. Sous un gouvernement stable et digne de confiance, elle pourroit encore recouvrer une partie de son ancienne splendeur par le seul mérite de sa position ; c'est le point de réunion où viennent aboutir toutes les caravanes qui pourroient de là se répandre dans l'Arménie, la Géorgie, la Natolie, le grand désert du Diarbek, à Bagdad, à Damas, dans la Perse, et en Egypte. Les ports d'Alexandrette et de Lataquie faciliteroient ses communications par la Méditerranée avec les côtes d'Europe ; mais tant d'avantages sont perdus sous un gouvernement qui ne sait ni faire respecter les propriétés, ni garantir la sûreté du commerce, pas même celle des commerçans.

Le nombre des Européens établis à Alep a diminué dans la même proportion que celui des Anglais, en un mot, le commerce a disparu ; et s'il n'arrive pas promptement quelque changement heureux dans ces climats, toutes les villes Arabes, soumises à l'empire des Turcs, doivent bientôt voir arriver le jour de leur anéantissement. Les environs d'Alep offrent un aspect qu'on ne peut contempler sans éprouver un sentiment de tristesse. Quarante villages environnoient jadis cette cité opulente ; aujourd'hui des ruines attestent seules leur existence passée : leur nom leur a survécu, et le souvenir de leurs

anciennes richesses est tout ce qui reste. Le coup-d'œil des débris de ces villages est assez singulier : les maisons étoient bâties d'argile très-compacte, mêlée de gravier, et bien battue ; chaque appartement avoit une voûte séparée et conique ; cette forme donne à ce qui reste l'apparence d'une grande ruche à miel.

La chère est très-bonne à Alep ; la viande y est excellente, et sur-tout le mouton ; l'Oronte et le lac d'Antioche lui fournissent du poisson, les anguilles entr'autres y sont très-communes. Les habitans les salent, ils en sont très friands ; le pays produit des fruits en abondance, tels que mûres, figues, pistaches, raisins, poires, prunes, pêches, et des noisettes.

La ville est bâtie sur les bords de l'est d'un petit ruisseau nommé le Colc ou Marsgas (44) ; ce petit filet d'eau diminue considérablement dans la saison sèche, mais il ne tarit jamais tout-à fait. On n'en boit pas l'eau ; celle qu'on trouve dans les puits de la ville n'est pas potable, elle est saumâtre ; on n'en fait point usage. On est forcé de la faire venir de cinq milles de distance ; et quoiqu'elle soit malfaisante, puis-

(44) Le Major écrit Coig. *Voyez* Vosgien.

qu'on lui attribue le mal d'Alep, elle n'en est pas moins bonne au goût. Le sol des environs est excellent et très-fertile ; on y cultive de l'orge et du froment ; ce dernier y est indigène, et c'est de la Syrie qu'on l'a transporté en Europe. La nature produit ici d'elle-même, ce que nous lui arrachons dans nos climats, à force de travail et de soins ; mais en cela n'accusons point la Providence : ses bienfaits sont répandus avec égalité ; car si elle a favorisé le sol de certains pays, elle a refusé à ses habitans le génie et l'industrie qui, dans les autres, suppléent à la fécondité naturelle de la terre : ainsi les résultats sont toujours les mêmes.

En arrivant à Alep, j'avois été frappé de la beauté de son aspect ; et, en effet, les maisons, toutes bâties de pierres, sont dégagées de ces énormes couvertures qui semblent écraser celles des villes d'Europe ; elles sont ici toutes en *argamasse*, c'est-à-dire qu'au lieu de toit elles ont une terrasse plate (45), sur laquelle

(45) C'est ce qu'on nomme dans l'Inde, argamasse. Toutes les maisons sont ainsi couvertes dans l'Orient. Le ciment qu'on emploie à cet usage coûte très-cher quand on veut le rendre impénétrable à l'eau ; on le fait avec de la chaux tamisée, du sucre, et du blanc d'œuf ; c'est le stuc auquel il ne manque que le poli.

on se promène ; ces terrasses sont faites de bon ciment, bien battu, et impénétrable à la pluie. Toutes les maisons se communiquent ainsi par le haut ; et l'on passe de l'une sur l'autre, avec tant de facilité, que les personnes dont les habitations sont contiguës, ne se donnent pas la peine de descendre dans la rue ; ils se rendent visite par les argamasses, sur lesquelles on se réunit aussi le soir et le matin pour prendre le frais. Les Chrétiens habitent tout un quartier, et cette méthode de se promener sur les maisons, leur est bien avantageuse quand la peste vient ravager la ville ; ils se renferment alors chez eux, et ne laissent plus ouvrir leur porte ; les provisions leurs parviennent suspendus à des cordes, qu'ils retirent à eux ; mais ils n'en font usage qu'après les fumigations et les autres précautions nécessaires pour en chasser les germes morbifères qu'elles pourroient contenir. L'air étant moins chargé de miasmes malfaisans, à une hauteur pareille, ils ne craignent point de le respirer, et jouissent sans crainte des plaisirs de la société.

Enfin, le jour de notre départ arriva ; nous avions formé une caravane pour nous seuls : elle consistoit en quarante Arabes, bien armés de fusils à mêche, de cimetères, et commandée par

un Sheick, auquel nous payâmes quatre mille piastres, sans compter les préparatifs du voyage qui furent à notre charge (46). Indépendamment des chameaux pour notre usage particulier, on nous en accorda seize pour porter notre eau, nos tentes, et tout notre bagage. Nous eûmes soin de nous procurer des liqueurs spiritueuses, du vin, des volailles froides, et des viandes cuites dans des pots bien lutés. Dans la suite de notre voyage, nous avons augmenté ces provisions du produit de notre chasse; car nous avons trouvé beaucoup de lièvres, et par fois, de petits villages, où nous avons acheté des moutons, des cabris, et quelques volailles. On traverse ordinairement le désert à cheval, ou dans un mohaffa. Cette voiture n'est autre chose que deux boîtes de cinq pieds de long, suspendues sur les flancs d'un chameau, de la même manière que les paniers

(46) Il s'est écoulé trois mois vingt-trois jours depuis le jour où M. Taylor a quitté Londres, jusqu'à celui de son départ d'Alep. Sa caravane seule lui coûte près de mille livres sterling, sans parler des autres frais depuis l'Angleterre; s'il s'étoit embarqué sur un bon marcheur il eût été rendu presqu'aussitôt à Bombay qu'il l'a été à Alep; et son voyage, pour sa femme et son domestique, ne lui eût pas coûté trois cents livres sterling. Un passage ordinaire est de quatre-vingts guinées.

dont on charge les chevaux de provisions dans nos campagnes. Ces boîtes sont à l'abri du soleil, sous un dais garni de rideaux et supporté par un petit mat planté sur la selle ; une pareille machine contient deux personnes. Munis de nos mohaffas, et de tout ce qui pouvoit nous être utile, nous quittâmes Alep le 15 décembre 1789 après midi ; nous marchâmes une heure, et fîmes une lieue, au bout de laquelle nous campâmes pour la nuit.

Le 16, nous quittâmes les environs d'Alep, à huit heures du matin, et prenant notre route au SE ¼ S, au travers d'un pays inculte et pierreux, nous arrivâmes dans l'après midi à Sheick-Abdulla, où nous arrêtâmes près de certains puits, où les voyageurs trouvent de l'eau.

Le 17, nous partîmes à sept heures du matin ; nous dirigeâmes notre route au S. Dans la journée, nous vîmes de loin plusieurs cavaliers qui traversoient le désert dans différentes directions ; à six heures et demie nous arrivâmes à Zebel.

Le 18, nous quittâmes Zebel à six heures et demie du matin, et marchant vers le SSE, nous arrivâmes à une heure à Zirgah. Nous y trouvâmes un puits rempli d'eau, et dont les

bords étoient couverts de grandes herbes ; l'eau étoit gelée, et la glace avoit au moins trois pouces d'épaisseur : nous fûmes obligés de la casser avec de gros marteaux, pour y puiser ; nous y remplîmes nos outres pour quatre jours. Les herbes dont le puits étoit environné recéloient une bauge de cochons sauvages ; notre arrivée les mit en fuite, nous les poursuivîmes long-temps, mais sans succès ; nous ne pûmes les joindre. A trois heures après-midi, notre eau étant renouvelée, et les chameaux rechargés, nous continuâmes à marcher au SE, jusqu'à six heures du soir ; nous campâmes alors au milieu du désert.

Le 19, nous nous mîmes en marche à sept heures du matin, nous dirigeant vers le SE $\frac{1}{4}$ S, au travers d'un pays inculte, et sur lequel on voit bien peu de végétation. A deux heures et demie nous arrivâmes à un endroit qui se nomme encore Zirgah, comme celui où nous avions pris de l'eau la veille. Nous y trouvâmes pareillement plusieurs cochons sauvages, beaucoup de chevaux, et une grande quantité de gerboas ; c'est le rat du désert. Ce petit animal est très-timide, et ne se laisse point approcher ; il est très-difficile à tirer, par la vivacité avec laquelle il se terre, dès qu'il apperçoit le feu de l'amorce. Nous trouvâmes une hyène à Zirgah,

mais elle étoit si sauvage, que nous ne pûmes jamais l'approcher assez pour la tirer. On a beaucoup parlé de la férocité de cet animal, mais toujours avec exagération; pour moi, qui en ai beaucoup vu, je suis d'un sentiment tout contraire, et je ne le crois point à craindre (47).

Le 20, nous partîmes à sept heures du matin; nous prîmes notre route au SE, sur un terrain meuble et sablonneux, qui produit quelques touffes détachées d'une herbe longue et dure: les paysans la receuillent avec soin; nous en trouvâmes quelques uns occupés à en charger leurs ânes; ces rencontres me firent présumer que nous passions à portée de quelque village. A sept heures du soir nous arrivâmes à Tinyatyre.

Le 21, à sept heures du matin, nous quittâmes Tinyatire, pour marcher au SE; à quatre heures après-midi, nous arrivâmes à la fontaine d'eaux chaudes de Coma, dont la température est modérée; il paroit qu'on la fréquente beaucoup, car nous vîmes plusieurs cavaliers, des

---

(47) M. le Major a eu affaire à des hyènes bien élevées; mais s'il avoit fait une petite excursion dans les bois du midi de l'Afrique, vers le cap de Bonne-Espérance, il changeroit d'avis sur cette bête féroce.

traces de plusieurs camps, et un nombre infini de sentiers qui venoient y aboutir de tous les points du désert. Notre Sheick nous apprit que nous n'étions pas éloignés de la ville de Tayba. Pendant la marche, il nous avoit fait remarquer un petit édifice blanc, qu'il disoit être à peu de distance de cette ville. Je prendrai cette occasion pour donner au lecteur une description de Tayba, telle que je la trouve dans un ancien Voyage du commencement du siècle. Cette place est peu connue, point fréquentée, et peut-être me saura-t-on gré de l'insérer ici.

« Le Capitaine Roberts traversa le désert, il
» y a plus de cinquante ans; ce voyageur rendit
» compte de son voyage dans un lettre adressée
» à M. Plaister; il avoit vu des chapiteaux co-
» rinthiens bien sculptés; comme il ne nom-
» moit point l'endroit où il les avoit trouvés,
» M. Plaister imaginoit qu'il avoit voulu parler
» de Palmyre; mais son domestique Arabe, qui
» voyageoit avec lui, et qui ne l'avoit point
» quitté, assura M. Plaister que le Capitaine
» avoit visité la vraie Palmyre, et qu'il en avoit
» crayonné des dessins; d'ailleurs, Palmyre est
» à vingt lieues dans le SO de Tayba : ainsi
» ce ne peut être la même; cette dernière est
» environnée de murailles, assise sur un ter-

» rain élevé, et d'un bel aspect, quand on la
» voit à la distance convenable.

» Les négocians Anglais qui visitèrent Tay-
» ba, en 1691, observèrent un clocher bien
» bâti, tout auprès d'une mosquée, qu'ils sup-
» posèrent avoir été jadis une église ; cette
» opinion se fondoit sur ce qu'elle étoit cons-
» truite avec plus d'art et d'élégance que ne le
» sont ordinairement les édifices turcs; les ha-
» bitans leurs parurent plus civilisés et plus
» polis que dans aucun autre endroit du désert.
» Cette ville est détruite, les maisons ne sont
» plus que des ruines, la porte principale est
» voûtée très-solidement : on reconnoît les
» marques des coups de canons qu'elle a reçus ;
» immédiatement à l'entrée, on voyoit sur une
» muraille une inscription dont les caractères
» étoient inconnus au Capitaine Roberts ; mais
» vraisemblablement ils étoient Palmyriens, car
» le Docteur Bernard affirme qu'il en a trouvé
» de pareils, quand il a visité Palmyre.

» Le Docteur a remarqué à Tayba un édi-
» fice carré, dans la forme d'une tour : il est
» vraisemblable que c'est le clocher dont nous
» venons de parler; il est construit de pierres de
» taille, et passablement conservé. La partie

» supérieure seule paroît endommagée ; l'escalier qui conduit au haut de cet édifice est intérieur, et se compose de cent cinquante-cinq marches ; tout auprès sont les ruines d'une chapelle, mais ces débris ne sont pas suffisans pour faire reconnoître son architecture ; on y voit cependant une chambre dont les dimensions sont égales à celles d'une chambre à coucher (48). Cette chambre renfermoit alors deux chapiteaux, dont l'un étoit grossier, et l'autre assez bien exécuté, méritoit les éloges du Capitaine Roberts qui l'eût mesuré bien exactement, dit M. Plaister, si le Sheick, qui paroissoit prendre beaucoup d'intérêt à lui, ne l'avoit pas fait engager à se retirer, parce qu'il couroit le risque de tomber aux mains de plusieurs Arabes embusqués. Cependant il eut le temps d'observer que les triglyphes étoient posés horizontalement ; ce chapiteau étoit d'un très-bel albâtre ; mais

(48) Tous ces détails sont trop vagues. Nous avons à regretter que, le 21, M. Taylor ne nous ait pas donné la température des eaux chaudes de Coma ; ici nous nous plaignons de ne pouvoir prendre une idée juste de la chambre dont il est question ; car il y a des chambres à coucher de toutes grandeurs ; et, avec un peu moins de négligence, le voyageur eût pu mesurer celle-ci au pas : rien n'est plus facile quand on est pressé, ou dépourvu d'instrumens.

» l'autre n'étoit que de pierre de taille (49);
» ainsi que quatre fûts de colonne qu'il remar-
» qua ; il y avoit deux autres fûts dans la mu-
» raille : ces deux derniers paroissoient de mar-
» bre ; leur diamètre étoit de onze pouces, et
» leur longueur environ quatre pieds ; ils
» n'avoient ni bases, ni chapiteaux : le Capi-
» taine apperçut au dessus de l'un de ces fûts
» un ceintre fait de pierres, pareilles à celles dont
» tout l'édifice étoit bâti. Deux milles à l'O de
» Tayba, il y a de hautes montages, sur les-
» quelles on trouve un édifice qui ressemble à
» une chapelle ; un peu plus près de la ville, il
» y a une superbe carrière d'un magnifique al-
» bâtre diaphane ; c'est vraisemblablement de
» cette carrière dont on a retiré celui dont est
» fait ce chapiteau, dont nous venons de parler.
» Le Capitaine n'avoit rien vu depuis Bassora,
» qui lui fit autant de plaisir que cette place,
» et le pays adjacent ».

22. — Nous partîmes de Coma à sept heures du matin. Nous marchâmes au SE ¼ E. Cette

(49). Qu'est-ce que c'est que de la pierre de taille ? On les taille toutes. Ce mot ne nous fait rien savoir. Quand on parcourt un pays étranger, la nature des pierres est si importante à connoître qu'on est vraiment coupable de s'exprimer aussi vaguement.

route nous fit passer auprès des ruines d'un petit château d'un style gothique. On nous dit que son nom arabe signifioit l'édifice du Frère. — A quatre heures après-midi nous arrivâmes à Lachadamie.

23. — Parti de Lachadamie un peu avant sept heures : arrivé à Lachadier, à trois heures après midi : vu beaucoup de lièvres sur notre chemin.

24. — Nous reprîmes notre marche à six heures et demie du matin, dirigeant notre route au SE $\frac{1}{4}$ E, et à six heures du soir nous arrivâmes à Jupp-ul-Ghunnam. Nous y trouvâmes deux puits d'eau saumâtre ; ils sont très-profonds, et taillés dans le roc : l'intérieur est revêtu de maçonnerie. Les Arabes nomment cet endroit le Puits des Moutons : il est possible qu'il ait mérité ce nom dans l'antiquité. La plaine des environs étoit peut-être alors couverte de pâturages qui ont disparu. Le pays est à présent aride et stérile ; on y trouve du gibier, et nos Arabes nous vendirent des lièvres à un prix bien modique.

25. — Nous continuâmes notre voyage, à huit heures du matin, après avoir puisé de l'eau, et marchant au SE. Nous arrivâmes, à quatre heures aprèsmidi, dans un endroit absolument

nu, et tellement dépouillé, qu'on n'y voyoit aucun objet propre à le faire reconnoître, si j'en excepte quelques petits monticules.

26. — Nous nous remîmes en marche à six heures et demie : notre route étoit au SE $\frac{1}{4}$ E, au travers du pays le plus aride, dépourvu de toute espèce de végétation. En conséquence, nos Arabes furent obligés de nourrir leurs chameaux avec des gâteaux d'orge. Avant d'arriver à Manié, nous traversâmes quelques collines stériles, et plusieurs lits de rivières desséchées. Le gibier diminuoit : nous prîmes peu de lièvres ; mais nous apperçûmes quelques sarcelles.

27. — Nous partîmes de Manié, à cinq heures et demie du matin, marchant au SE $\frac{1}{4}$ E, sur un terrain semblable à celui de la veille. Même solitude ; même aridité : nous rencontrâmes un puits très-profond, mais dans lequel il y avoit peu d'eau. A quatre heures moins dix minutes nous arrivâmes à Ghur-Alaslaf, où nous dressâmes nos tentes.

28. — A sept heures du matin nous décampâmes à la fin d'une pluie violente, qui n'avoit cessé de tomber toute la nuit. Notre route prit un peu plus au S, et se dirigeant vers le SSE, nous fit passer par un pays toujours aride et

pareil à celui que nous avions parcouru, les jours précédens. Seulement, l'uniformité ordinaire du désert étoit un peu interrompue par des rochers et des inégalités qu'on n'y trouve pas toujours, puisqu'on l'a quelquefois nommé mer de sable. Nous fîmes encore une autre rencontre, pour varier la monotonie de notre marche ; ce fut un défilé dont le terrain étoit assez inégal et raboteux pour que nos chameaux eussent de la peine à le franchir; enfin à quatre heures après-midi nous arrivâmes à Sheick-Abujamus, sans avoir vu un buisson : le seul indice de végétation que nous pûmes appercevoir fut un peu d'herbe bien languissante au fond du lit d'une rivière desséchée.

29. — Nous partîmes de Sheick-Abujamus à six heures et demie du matin, dirigeant notre route au SSE, vers Aquilack-Horan, (autrement Auglat-ul-Horraun) où nous arrivâmes à quatre heures et demie après-midi. Nous y campâmes dans le lit d'une rivière tarie. C'est un endroit très-fréquenté; on y trouve plusieurs puits de très-bonne eau. Nous avions parcouru dans cette journée le pays le plus désert, dépouillé de toute espèce de végétation, abandonné de tout ce qui respire; pas un lièvre, pas un oiseau, rien en un mot qui pût varier la longue uniformité de cette aride surface de

gravier mêlé de petites pierres. Je ne sais si notre Sheick avoit perdu la trace qu'il vouloit suivre, ou s'il étoit épouvanté de cette solitude effrayante, peut-être aussi craignoit-il quelque rencontre fâcheuse; quelque fût son motif, nous l'ignorâmes jusqu'au lendemain : nous vîmes seulement qu'il envoyoit des cavaliers en découverte. Tous les voyageurs s'accordent à dire que, dans l'été, de grandes quantités d'oiseaux, d'une espèce particulière à la Syrie, et qui tient un peu de la perdrix, viennent se désaltérer au puits d'Auglat-ul-Horraun. Nous n'en vîmes point, parce que, dans la saison où nous visitâmes cet endroit, l'eau étoit fort abondante dans le désert, et que ces animaux trouvoient par-tout à se désaltérer.

30. — Nous quittâmes Auglat-ul-Horraun à 7 heures du matin, et nous marchâmes au SSE jusqu'à deux heures après midi, moment de notre arrivée au fond d'une profonde ravine où nous campâmes, à quatre jours de chemin de Hillah, et à deux heures de Cubessa, petit village situé directement sur la route d'Alep à Bagdad, et connu depuis long-temps pour un fameux repaire de brigands; aussi ne s'expose-t-on pas à passer dans son voisinage, à moins d'avoir une forte escorte. La route que nous suivions conduisoit tout auprès, et notre Sheick ayant

ayant reçu avis que les chemins étoient libres, se détermina à couper au plus court. Voilà le motif des vedettes qu'il avoit envoyées la veille pour battre l'estrade. Nous vîmes plusieurs lièvres dans la journée, ainsi que des autruches, dont les œufs étoient sur un terrain incliné vers l'E, et abandonnés à l'influence du soleil chargé de les faire éclore (49). La pluie ne cessa de tomber tout le jour; excepté vers midi. Nous lui fûmes redevables d'excellente eau qu'elle nous fit trouver dans les creux des rochers. Nous avions marché tout le jour sur un pays aride; et dont le sol se composoit de gravier mêlé de petites pierres. La seule végétation que nous apperçûmes fut dans les lits des rivières taries, où l'herbe croissoit dans des restes d'humidité qui s'y trouvoient. Quand on en rencontre de pareilles, l'usage est de faire halte,

(49) Fait diamétralement opposé à tout ce qu'on a dit sur les autruches. (*Voyez* le Voyage de Barrow, qui contient sur cet animal les observations les plus satisfaisantes). Au surplus, si le fait est vrai, c'est une nouvelle remarque à ajouter à tout ce que nous savons déjà; mais peut-être mérite-t-il d'être confirmé, car, jusqu'à présent, les Naturalistes s'accordent à dire que l'autruche est polygame, et que toutes les femelles couvent chacune à leur tour tous leurs œufs réunis dans le même nid; le mâle lui-même prend son tour comme les femelles.

et d'accorder aux chameaux quelques momens pour paître.

Le 31, à six heures du matin, nos chameaux étant rechargés, nous reprîmes notre route au SE $\frac{1}{4}$ E, au travers d'un pays pierreux sur lequel on voyoit de temps en temps quelques buissons. A neuf heures, nous passâmes à deux milles du village de Cubessa, composé d'un petit nombre de misérables huttes jetées çà et là, au milieu d'un bois de dattiers qui s'élève sur une plaine aride, fréquentée par des lièvres et quelques cerfs, dont nous apperçûmes une partie. A trois heures après midi, nous fîmes halte, et nous dressâmes nos tentes dans le lit d'un ruisseau épuisé, où nous trouvâmes un peu de verdure. Nous n'y trouvâmes pas de puits; mais nos chameaux n'en souffrirent point, parce qu'ils avoient bu dans la journée lorsque nous avions rencontré de l'eau sur la route. Les Arabes nommèrent notre camp Mahommaddie, ou Mohammedy. La végétation de cet endroit étoit vigoureuse et les herbes exhaloient une forte odeur aromatique : on eût dit qu'il y avoit quelque source aux environs. Un de nos chameaux se trouva hors d'état de nous suivre : notre sheick avoit quelque envie de le tuer, pour en distribuer la viande à l'escorte; mais cette opération auroit pris un temps pré-

cieux qu'il ne vouloit pas perdre; en conséquence, il le lâcha dans le désert.

J'observerai ici qu'il est très-probable qu'on pourroit facilement se procurer de l'eau pour les chameaux, en creusant à quelque profondeur dans le lit des rivières et des ruisseaux qui traversent le désert : je fus très-fâché de n'avoir pas apporté les outils nécessaires pour m'en assurer ; et c'est une expérience que je conseille aux voyageurs qui me suivront (50).

Le premier jour de janvier, de la nouvelle année, nous partîmes à six heures dix minutes, et marchant au SE $\frac{1}{4}$ S, jusqu'à deux heures, nous arrivâmes à Bredaun, ou Ul-Burdaun;

---

(50) L'opinion du major Taylor me paroît très-fondée, et je suis bien convaincu qu'en creusant la terre à quelque profondeur, dans les lits des rivières desséchées, on trouveroit de l'eau courante en abondance. Ce pays ne fut peut-être pas toujours un désert; et les rivières, dont on reconnoît l'ancien cours au lit qui renferme encore leurs eaux dans la saison des pluies; ces rivières, dis-je, n'ont peut-être pas tout-à-fait cessé d'exister; elles pourroient être souterraines aujourd'hui, et nous ignorons quelle révolution les a enfouies en changeant toute la face du pays qu'elles arrosoient autrefois. Ceci n'est point une conjecture hasardée; car il est certain que, dans d'autres pays arides et couverts de sable, le même phénomène se reproduit, c'est-à-dire que les rivières sont pareillement

c'est le nom que les Arabes donnent à plusieurs puits dont l'eau est minérale et fortement imprégnée de soufre. Nous y fîmes halte pour laisser boire nos chameaux; ces pauvres animaux se désaltérèrent sans apparence de dégoût, mais ils étoient moins délicats que moi, car je la trouvai détestable. Après un quart d'heure de repos nous défilâmes de nouveau, dirigeant notre marche un peu plus à l'E, c'est-à-dire, au SE. Nous voyageâmes sur un pays sec et stérile jusqu'à quatre heures vingt-cinq minutes; moment auquel nous campâmes pour passer la nuit, à l'endroit où nous nous trouvions, dans le vague du désert. Avant d'arriver aux sources d'Ul-Burdaun, nous avions vu sur l'eau plusieurs

---

épuisées, elles ne coulent que dans la saison des pluies; mais en creusant dans leurs lits, on retrouve l'eau à une très-petite profondeur. Suivons Barrow au Cap de Bonne-Epérance, écoutons ce savant voyageur, tome II, chapitre VII, page 254, édition de Paris: « La rivière Hartebeest étoit absolument à sec; nous essayâmes de creuser » au milieu de son lit, et nous trouvâmes un courant d'eau » fraîche et claire, après avoir fouillé cinq pieds au travers d'un sable caillouteux et cristallisé, qui me parut » composé de fragmens de détrimens de granit. D'après » plusieurs expériences pareilles, dans les lits sablonneux, » et asséchés des rivières Namaaquas, je suis porté à » croire qu'il existe des ruisseaux souterrains enfouis » sous presque toutes les eaux courantes de ce pays ».

gros canards sauvages; beaucoup de ces oiseaux s'envolèrent à notre approche, mais sans s'écarter; ils planèrent sur nos têtes, tout le temps de notre halte. Il nous parut que les sources étoient très-fréquentées; nous vîmes plusieurs tombeaux sur une petite éminence qui s'élevoit au bord de l'eau. Tout auprès de cet endroit une mauvaise chaumière, propre seulement à garantir des rayons du soleil, prêtoit son ombre à quelques Arabes d'un aspect particulier, et sur lesquels je ne pus rien apprendre. Il me sembla leur trouver quelques rapports avec les Faquirs de l'Inde, et je les pris pour des Santons, ou pour des mendians vagabonds; ils n'avoient point d'armes, ne nous demandèrent rien, se montrèrent très-paisibles, et même civils.

Le second jour de janvier, nous fûmes prêts à marcher à six heures cinq minutes. A midi, nous traversâmes le lit d'une rivière qui doit être très-considérable dans la saison des pluies. A une heure, nous apperçûmes, bien loin devant nous, le village de Shittat. En ce moment nous fîmes rencontre d'un Arabe qui marchoit nu, sans aucun vêtement; il nous apprit que dans le voisinage il y avoit une bande considérable de brigands, et peu de temps après on crut voir sept ou huit hommes à cheval. Notre conducteur changea aussitôt sa route, et fit marcher la

caravane à droite en s'éloignant directement du chemin frayé. A deux heures vingt-cinq minutes nous fîmes halte dans un endroit nommé Auchally. Dans cette fausse route, nous nous étions dirigés droit au sud. Notre troupe étoit entièrement cachée, et l'on ne pouvoit la découvrir qu'en venant sur le haut du précipice au fond duquel nous étions campés, et dont les bords, élevés de vingt ou vingt-cinq pieds au dessus de nos têtes, nous déroboient à tous les regards. Tapis au fond de cette retraite, nous détachâmes un homme pour aller à la découverte, avec ordre de nous apporter des nouvelles de ce qui se passoit au dehors; de notre côté nous prîmes toutes les précautions que la prudence et notre situation exigeoient. Il fut interdit à tout le monde de monter sur les hauteurs qui nous environnoient; on y plaça une sentinelle qui se coucha derrière une roche pour voir, sans être vu, et nous donner l'alarme si l'ennemi nous approchoit; il fut défendu d'allumer du feu dans le camp pour n'être point trahi par la fumée pendant le jour, et la nuit par la lumière. Les armes furent préparées, chargées de nouveau, et amorcées; en un un mot, nous nous tînmes sur nos gardes.

Le 3, nos chameaux furent prêts à défiler, à cinq heures et demie du matin. Notre éclaireur

avoit ordre de nous rejoindre sur la route; il fut exact, et nous apprit que les prétendus voleurs étoient des marchands qui formoient une caravane d'à peu près 300 chameaux. Comme les dattes de Shittat ont beaucoup de réputation; ils s'étoient arrêtés dans ce village pour en acheter une grande quantité, qu'ils avoient le projet de vendre à Alep et à Damas. Cette bonne nouvelle nous fit trop de plaisir pour ne pas récompenser celui qui l'apportoit; nous lui donnâmes quelques piastres, et notre sheik fit tourner aussitôt vers Shittat, en marchant au SE ¼ E. Notre messager contredisoit toutes les idées que j'avois d'un espion; au lieu d'être vêtu d'une maniere simple, et peu faite pour attirer l'attention, il avoit une assez bonne robe d'écarlate; ses armes consistant en un très-bon fusil à mêche, deux pistolets, et un cimeterre, étoient en bon état; enfin il me paroissoit plus propre a exciter la cupidité d'un voleur, qu'à remplir l'objet pour lequel on l'avoit expédié.

A onze heures, nous arrivâmes à une demi-lieue du bois de dattiers au milieu duquel est le village de Shittat; nous y dressâmes nos tentes sur les bords du lit d'une rivière épuisée, dont le fond contenoit encore un peu d'eau que nous trouvâmes excellente; l'humidité qu'elle occasionnoit aux environs y faisoit dé-

ployer une végétation vigoureuse, qui fournit abondamment à l'appétit de nos chevaux et de nos chameaux.

Notre vue s'étoit fatiguée long-temps sur la surface monotone du désert, sans rien appercevoir qui pût la distraire de cette mortelle uniformité ; aussi nos yeux furent-ils enchantés de se reposer tout-à-coup sur la verdure d'un grand bois de quatre ou cinq milles d'étendue. Ce coup-d'œil étoit d'autant plus subit, plus inattendu, que les traces de l'industrie humaine s'arrêtoient aux limites de ce bois, au delà duquel on n'apperçoit aucune culture. Ce petit terrain est l'univers entier pour ses habitans qui semblent avoir voulu s'isoler dans son enceinte, sans chercher à s'étendre au dehors.

A peu près une heure après notre arrivée, le sheick nous fit dire qu'il alloit envoyer un détachement à Shittat pour chercher des provisions, nous demandant en même temps si nous voulions profiter de cette occasion pour nous-mêmes. Un de nos chameliers nous offrit d'y aller, et de nous procurer des poules, du lait, et des œufs, seuls objets que nous pouvions y trouver. Nous acceptâmes ses offres. En conséquence il partit avec le détachement, et le soir il nous rapporta quelques volailles assez bonnes ;

mais il n'avoit pu trouver ni lait ni œufs. Cependant, pour ne pas revenir les mains vides, et voulant employer tout l'argent que nous lui avions donné, il avoit acheté une petite quantité de très-belles dattes. Les Arabes font payer, dans le désert, une demi-piastre pour une poule, et quatre ou cinq pour un mouton; ce prix doit paroître un peu exorbitant, sur-tout dans un pays où l'argent est très-rare, et doit par conséquent avoir une grande valeur.

Quelques jours avant notre arrivée dans ce lieu, les soldats de notre escorte nous avoient donné le spectacle d'une danse militaire qui s'exécutoit en rond, l'épée nue à la main, autour des drapeaux fichés en terre au centre de la troupe. Ils recommencèrent à Shittat, en accompagnant leur danse d'une chanson arabe, et de divers gestes comiques, adaptés au sujet de la chanson. Comme cette cérémonie étoit en notre honneur, nous nous crûmes obligés d'y répondre, en leur distribuant vingt piastres; nous les régalâmes ensuite de pain d'orge et des meilleures dattes que le village pût fournir. (Le pain d'orge est leur nourriture favorite). La distribution en fut faite avec beaucoup d'exactitude, chaque homme en eût une portion égale. Bientôt les provisions qu'ils avoient envoyé chercher arrivèrent sur des ânes, animaux très-communs

et très-utiles dans le désert, à cause de leur sobriété. Ceux-ci étoient chargés d'une bien petite quantité de tabac, de dattes, de farine, de beurre rance et d'orge, qu'ils préparent en boules, et dont ils donnent plus ou moins aux chameaux, pour suppléer au fourrage, suivant que le pays est plus ou moins dépourvu de végétation. Ce jour fut consacré à l'exercice des armes à feu. Ce fut une fête pour nos Arabes, qui s'y montrèrent fort adroits, et qui manièrent leurs fusils à mêche avec beaucoup de dextérité ; nous crûmes dans cette occasion, devoir y être pour quelque chose, et nous leur proposâmes des prix. En conséquence, quelques armes de rechange, que nous avions achetées à Venise, furent destinées aux meilleurs tireurs. Notre sheick se mit sur les rangs, et, dans trois coups, il se fit décerner trois prix; mais, à mon avis, non sans impartialité, le commandement dont il étoit revêtu, influa vraisemblablement sur les juges; quoi qu'il en soit il reçut deux paires de pistolets, et un fusil à détente. Le but étoit placé à 150 pas ; c'étoit une pierre de la grandeur d'une assiette ; et presque tous les coups y touchèrent. Un Arabe fit essai d'un fusil de chasse, chose bien nouvelle pour lui qui n'avoit jamais manié que des armes à rouet; il toucha le but, et baisa mille fois le fusil, dans le transport de la joie qu'il ressentoit d'avoir si bien réussi avec

une arme dont il se servoit pour la première fois.

Le 4, à six heures et demie du matin, les chameaux chargés, nous partîmes, et marchant au SSE, au travers d'un pays plat, aride, et désert; nous passâmes dans le lit d'une rivière. A onze heures du matin, nous vîmes à notre gauche les ruines d'un petit fort carré, à la distance d'à peu près un demi-mille. Les Arabes le nommèrent *Ul Ackader*. De cet endroit, ayant marché au SE ¼ E, jusqu'à trois heures, notre sheick jugea à propos de faire halte, et de camper. Nous nous trouvions dans un endroit absolument perdu, sans nom, et sans végétation, même dans les environs; nos chameaux firent maigre chère. La pluie commença dans cet endroit à tomber avec force, et le temps étoit assez menaçant pour nous faire prendre toutes nos précautions en dressant nos tentes pour la nuit. Nous eûmes bien soin d'enfoncer les piquets solidement, et de roidir les cordes sur-tout du côté du vent, de peur qu'elles ne fussent emportées pendant notre sommeil.

Il ne cessa de pleuvoir pendant toute la nuit du 4 au 5, et toutes les précautions que nous avions prises ne purent nous empêcher d'être mouillés dans nos tentes : nous nous garan-

tîmes de l'humidité comme nous pûmes ; et, vers le matin, le temps parut vouloir se décider au beau : nous fûmes prêts à partir à neuf heures et demie. Mais bientôt la pluie recommença à tomber avec force; l'orage augmenta insensiblement, et à midi et demi, le tonnerre et les éclairs épouvantèrent tellement nos chameaux, qu'ils firent volte face, et refusèrent opiniâtrément de marcher; en conséquence nous fîmes halte.

Les chameaux n'affrontent jamais la tempête en face ; ils lui tournent toujours le dos : la pluie les incommode beaucoup, et si elle continue quelque temps, ils finissent par périr. Nous en vîmes une preuve, le 5 au matin : le mauvais temps de la nuit en mit un hors d'état de continuer le voyage; en conséquence nôtre sheick le fit tuer, et le distribua à l'escorte qui le mangea de bien bon appétit. La cuisine des Arabes n'est pas recherchée ; elle se borne à faire un trou dans la terre, à le chauffer comme un four, à le remplir ensuite de cendres brûlantes, et sans autre préparation, ils y jettent alors leur viande, qu'ils ont soin de tourner jusqu'à ce qu'elle soit cuite. Ils n'écorchent jamais les lièvres ni les autres animaux, si leur grosseur permet de les jeter tout entiers dans cette espèce de four : ils abandonnent au

feu le soin d'enlever le poil ou la laine, et plus leur viande est en charbons, plus elle leur semble délicieuse. En général leur saleté paroît dégoûtante aux Européens : ils mangent sans difficulté la viande du chameau après l'avoir mise plusieurs jours sous la selle de leurs chevaux (51) : quelquefois ils se contentent de la suspendre à l'arçon ; en un mot, ce peuple est malpropre. Il est à remarquer que plus une nation est civilisée, plus son industrie augmente ; cette dernière amène toujours la propreté et la décence. L'état de barbarie, dans lequel un peuple est plongé, s'oppose au développement de l'esprit, et repousse la délicatesse qui, chez une nation policée, se fait remarquer dans les usages. Il faut que cette barbarie se dissipe avant qu'on puisse sentir le prix des habitudes plus douces que la société fait naître, et que le Sauvage ignore.

(51) L'auteur dit après s'être assis dessus plusieurs jours de suite ; il ne dit pas si c'est dessus ou dessous la selle. J'ai suivi l'opinion générale en disant sous la selle de leurs chevaux ; mais, pour l'exactitude du fait, je crois devoir prévenir le lecteur que cela n'est point exprimé, quoique cela puisse s'entendre ainsi ; cependant il seroit, à la rigueur, possible que les Arabes missent leur viande crue sur la selle, et qu'ils fussent assis dessus, quand ce ne seroit que pour ne pas écorcher le dos du cheval, qu'un simple pli de couverture suffit pour blesser.

Si nous en voulions une preuve frappante, nous pourrions la chercher dans les pays où les hommes, plongés dans l'abrutissement, sont encore étrangers à toute espèce de civilisation. Suivons la Pérouse sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, entre 58 et 59 degrés de latitude septentrionale : écoutons ce qu'il nous dit des habitans qu'il a trouvés dans les environs du port des Français : « Leurs cabanes sont d'une malpropreté, d'une puanteur que n'égaleroit pas » l'antre d'aucun animal connu ; à peine s'écartent-ils à deux pas pour satisfaire leurs » besoins : ils ne cherchent pour cela ni abri, » ni secret. Il semble qu'ils n'aient pas un instant à perdre. Si cela arrive pendant leurs » repas, ils s'éloignent à cinq ou six pieds de » distance, et viennent ensuite reprendre leur » place, sans s'appercevoir d'aucune mauvaise » odeur. Les vases de bois, dans lesquels ils » font leur boisson, leur servent tout-à-la-fois » de marmite, de plat, et d'assiette, et jamais » ils ne les lavent, etc ».

Le capitaine Dixon donne des détails semblables sur les mêmes peuples. « L'intérieur de » leurs huttes offre, dit-il, le tableau le plus » complet de tout ce que la paresse, la saleté, » et l'ordure peuvent avoir de plus dégoûtant. » Ils jettent dans un coin les os et les restes

» de leurs repas; dans un autre, sont amoncelés,
» pêle-mêle, des tas de poisson, de viandes
» corrompues, de la graisse, de l'huile in-
» fecte, etc, etc.

Les habitans du Kamtschatka et de la Sibérie, qui habitent des pays situés à peu près sous le même parallèle ont de grands rapports de malpropreté avec ceux dont nous venons de parler. Les Arabes du désert ne sont pas tout-à-fait aussi sales que les sauvages de l'Amérique; mais ils sont très-malpropres dans leurs vêtemens, et dégoûtans dans leurs usages. Ils mangent sans difficulté toute espèce d'animaux morts par accident ou de maladie, ou tués suivant le rite de leur religion.

Le terrain sur lequel nous étions campés ne produisant aucune verdure pour nos bestiaux, le sheick fut obligé de les nourrir avec des boules de farine d'orge. Notre escorte nous parut un peu mécontente de n'avoir pas de tente, et rebutée d'être exposée à la pluie.

6. — Continuation de mauvais temps; toute la nuit il tomba beaucoup de pluie. Le pavillon de notre tente n'avoit que deux toiles d'épaisseur; elles furent bientôt percées, et

nous fûmes exposés à l'humidité : pour nous en garantir, nous imaginâmes de faire entrer nos mohaffas sous la tente, et de nous y réfugier. Ils remplirent parfaitement le but que nous nous proposions, et nous y fûmes très-sèchement ; mais ces boîtes étoient si courtes que, ne pouvant nous y étendre, nous souffrîmes beaucoup de l'attitude qu'il nous fallut garder. J'en eus, pour ma part, une violente crampe dans une jambe. A huit heures du matin, le temps commença à s'éclaircir ; à onze heures, nous nous mîmes en marche, et bientôt nous découvrîmes, dans l'éloignement, le tombeau d'Aly, que les Arabes nomment Mesched Aly. A une heure, il nous restoit à gauche à peu près quatre ou cinq milles. On assure que le dôme de la mosquée est couvert d'or, et les Arabes de notre escorte nous le certifièrent ; cependant c'est un fait que je ne puis donner pour constant. Il est certain que, de loin, il paroît très-brillant ; mais du cuivre doré produiroit le même effet. Cet édifice est un objet de vénération pour les fidèles croyans, qui le regardent comme sacré. Au surplus, si j'en excepte le dôme, qui peut, à la rigueur, être d'une grande valeur, le successeur de Mahomet n'a pas à se féliciter du séjour où ses cendres reposent. Le pays qui l'environne est stérile, pierreux, et dépourvu

de

de toute espèce de végétation. On n'y voit point de lièvres, point d'oiseaux, aucuns des animaux que l'on trouve encore quelquefois au désert. Cependant nous apperçûmes tout auprès de ce tombeau, le lit d'une grande rivière; mais dans la saison des chaleurs, je présume qu'elle est presqu'à sec, car on nous dit que les habitans de Mesched Aly souffroient beaucoup de la disette d'eau, et qu'ils étoient obligés d'aller la chercher fort loin.

Le temps commença à devenir beaucoup plus chaud. Cela nous dédommagea du terrain raboteux sur lequel nous voyagions; d'ailleurs les pluies avoient rendu le sol si humide, que nos chameaux marchoient avec difficulté. A trois heures et demie nous fîmes halte à Wader a hami, où nous campâmes pour la nuit.

Les Arabes, en général, aiment infiniment la chasse à l'oiseau; ils y sont très-adroits : les nôtres voulurent en prendre le divertissement à Wader a hami; mais un de leurs faucons s'échappa : ils le suivirent long-temps en lui présentant le leurre; mais tous leurs efforts furent inutiles, l'oiseau fut perdu.

7. —Dans la nuit du 6 au 7 le temps fut constamment si mauvais, que le matin nous ne pûmes

être prêts à marcher qu'à dix minutes moins de sept heures. Nous partîmes alors dirigeant notre route à l'E ¼ SE, en rencontrant de temps en temps quelque végétation. Nous traversâmes trois petits ruisseaux, formés par les eaux des dernières pluies : à cinq heures après midi, nous fîmes halte pour la nuit, dans un endroit nommé Ana seyd, tout auprès d'un ruisseau dont les eaux ne pouvoient rendre la fertilité à un sol aride qu'il arrosoit. C'étoit un mélange de sable, de gravier, et de petites pierres parmi lesquelles la vue n'appercevoit pas un brin d'herbe. Nos yeux erroient sur cette plaine déserte, lorsque nous découvrîmes sept ou huit hommes devant nous. Une pareille rencontre au désert, et sur-tout aux approches de la nuit, n'étoit pas propre à nous rassurer; mais nos Arabes les reconnurent pour des habitans des montagnes voisines. A une lieue derrière notre camp, nous apperçumes distinctement les ruines d'un village nommé Alataly. Notre sheick nous apprit que jadis il avoit été considérable; mais, dit-il, les habitans ont été forcés de l'abandonner, parce qu'il servoit de repaire à tous les brigands d'alentour, qui non seulement pilloient les voyageurs, mais encore dépouilloient ces pauvres gens eux-mêmes du peu qu'ils possédoient, et leur enlevoient toutes leurs provisions; enfin les

vexations qu'ils éprouvoient devinrent si fortes, que ces malheureux furent obligés d'aller chercher ailleurs le repos et le bonheur.

8. — A sept heures moins un quart, nous partîmes d'Anaseyd, et continuâmes notre route, marchant au SE sur un terrain aride, qui produit ça et là quelques touffes de thym et de lavande. A dix heures, nous apperçûmes une aiguille ou si l'on veut une espèce de pyramide qui sert de marque pour indiquer au voyageur une fontaine nommée Eyn-ul-Gyan, dont l'eau est excellente. Quelques moments après, nous apperçûmes une caravane à quelque distance de nous. Le sheick effrayé mit pied à terre, et vint me prier de lui prêter mon cheval et ma lunette d'approche, pour aller à la découverte. J'y consentis, et, changeant avec lui de monture, pour la première fois, je montai un chameau. Je n'ai point trouvé cette manière de voyager désagréable; et si l'on avoit une bonne selle, je préfèrerois de beaucoup le chameau au mohaffa. Notre conducteur ne tarda pas à reparoître; et nous apprit que la caravane consistoit en quelques centaines d'ânes chargés de sel. Nous vîmes de la fumée dans plusieurs endroits au loin, mais point de gibier. A quatre heures et demie, nous fîmes halte où nous nous trou-

vions, et nous passâmes la nuit en pleine campagne.

Le 9, à six heures et un quart, nous nous mîmes en marche à l'ESE, et à quatre heures cinq minutes après-midi, nous arrivâmes à Bell-marice, ou Emshehed, sur les bords du Shat-ul-Atchan, rivière considérable, mais qui assèche une partie de l'année. Son cours est dessiné sur la surface du désert par un rideau de grandes épines qui le fait reconnoître de loin. Le dernier mauvais temps avoit beaucoup fait souffrir nos chameaux, et dans cet endroit ils nous donnèrent des symptômes évidens de fatigue ; car la journée ne fut pas une des moins désagréables du voyage. Il tomba plusieurs averses accompagnées de gros vent ; et, pour compléter les désagrémens de cette position, nous ne pûmes point trouver de fourrages ; les animaux de la caravane furent obligés de s'ensanglanter avec les épines dont ils dépouillèrent les buissons. Pour nous, sans gibier et sans vivres frais, nous fûmes contraints d'avoir recours à nos provisions.

Le 10, à six heures quarante minutes du matin, nous continuâmes notre route vers les plaines de Semawat, ou Samava, marchant à l'E $\frac{1}{4}$ NE. A quatre heures vingt minutes, nous dressâmes

nos tentes à peu près à cinq milles dans le SSE de Samawa, petite ville assez passable, environnée de murailles, à la façon des fortifications du Levant. Notre sheick nous dit qu'elle contenoit trois cents maisons. Nous approchions alors de l'Euphrate; le pays devenoit moins aride; la végétation commençoit à se déployer; les buissons étoient vigoureux; mais le sol étoit froid et humide.

Le 11, à six heures et un quart, nous nous remîmes en marche; à midi et un quart, faisant route à l'ESE, nos chameaux étant rendus de lassitude, nous fîmes halte dans un endroit abondant en pâturages, au milieu desquels s'élevoient de grands buissons de plusieurs espèces. Cet endroit se nomme Om-al-Hunta. Nous y fîmes rencontre de cinq Derviches qui nous dirent avoir quitté Bassora depuis cinq jours. Ces hommes voyagent avec la plus grande sécurité par tout le désert, allant de village en village, et par-tout éprouvant la plus grande libéralité de la part des Arabes qui les reconnoissent de loin, à de petites cornes dont ils sonnent quand ils approchent d'un endroit habité, ou de quelques personnes en route. Notre escorte eut pour eux les plus grandes attentions, et leur donna des dattes abondamment. Nous n'étions plus qu'à deux milles de l'Euphrate, dont les bords, plantés

de grands arbres, offroient à nos yeux un paysage auquel depuis long-temps ils n'étoient plus accoutumés. A neuf heures du matin, nous avions passé, et laissé sur notre gauche, un vieux fort terrassé et en ruines. On le nomme Jeriah. Nous y fûmes joints par un homme de Samava, presque tout nu; précaution qu'il prenoit, nous dit-il, pour n'être pas volé par des Arabes d'une tribu différente; car, de tribu à tribu, ils ne manquent jamais de se piller réciproquement. Il nous pria de lui permettre de marcher sous notre escorte, faveur que nous lui accordâmes très-volontiers; et nos soldats partagèrent leurs provisions de bon cœur avec lui. Dans cette journée, nous trouvâmes abondamment de l'eau dans des creux; et quoiqu'elle y fut stagnante, cependant elle étoit très-bonne.

Pendant la nuit, un lion se fit entendre auprès de nous; cette visite n'eut rien d'agréable pour nos chameaux qui se levèrent tous à la fois, et se rangèrent en ligne pour se défendre. Il est d'usage de ne point les mettre au piquet; on les fait se coucher le ventre à terre sur une ligne circulaire. Dans cette position, on leur plie une jambe que l'on attache de manière qu'ils ne puissent plus la dresser; et s'ils veulent alors se lever et marcher, ils ne portent plus que sur trois pieds. Dans cet état, ils ne pouvoient ré-

sister aux attaques du lion ; mais les Arabes se gardent avec une vigilance sans égale ; nos sentinelles l'apperçurent, et lui tirèrent quelques coups de fusil qui le mirent en fuite. Réveillé par le bruit de la mousqueterie, et fermement persuadé que nous étions enveloppés par un corps de cavalerie, je sautai du lit tout effrayé ; et saisissant mes armes, je sortis de la tente pour m'opposer aux ennemis; mais je ne trouvai plus rien : la bête féroce s'étoit retirée, et tout étoit déjà replongé dans le repos.

Le 12, nous partîmes d'Om-al-Hunta à six heures et demie. A dix heures, nous laissâmes à gauche le village de Tahir, situé sur le bord d'une rivière. A deux heures, nous apperçûmes sur notre droite un petit tombeau qu'on nomme Ehen-Aly. Notre route étoit frayée sur de vastes plaines dont le sol est imprégné de sel ; nous reconnoissions le cours de l'Euphrate aux superbes bois qui croissent sur ses bords ; et, le soir, la fumée de plusieurs feux nous fit connoître que nous étions enfin sur une terre habitée. Dans la journée nous avions trouvé assez d'eau pour rendre nos outres inutiles. A quatre heures quarante minutes, nous campâmes à Shicarah, après avoir marché successivement à l'E $\frac{1}{4}$ SE, ESE, et E, suivant le cours du fleuve.

Le 13, à six heures quarante minutes, nous

reprîmes notre route en prolongeant l'Euphrate. Nous avions perdu de vue les plaines immenses et pierreuses du désert, et nous songions avec plaisir qu'enfin nous étions prêts de retrouver des hommes. En partant, nos yeux furent frappés de plusieurs vestiges de campemens, parmi lesquels nous vîmes des traces de troupeaux.

Ces indices nous annonçoient quelques hordes d'Arabes errans; et en effet, à huit heures, nous en apperçûmes une qui me parut composée d'à peu près trois cents hommes; ils étoient rangés par pelotons, derrière un petit retranchement sur lequel flottoient leurs drapeaux. Nous découvrîmes en même tems plusieurs autres corps de troupes, marchant en ordre, dans l'éloignement : leurs armes étoient des lances d'à peu près six pieds; un bien petit nombre avoit des cimeterres. Quand nous fûmes un peu plus près, un détachement de douze ou quinze chevaux s'avança pour nous reconnoître; et bientôt un cavalier se portant en avant de sa troupe, s'arrêta à cent toises de notre caravane, en brandissant sa lance. Au premier signal de cette rencontre, quittant nos mohaffas, M. Blackader et moi nous étions montés à cheval; à ce moment, nous étions avec notre escorte rangés en bataille, la mèche allumée, le sheick à notre tête, et préparés au combat. Notre bagage mar-

choit derrière nous, sous la garde des domestiques armés. Le sheick ne paroissoit pas avoir la plus légère envie d'éviter ces nouveaux venus, lorsqu'au *qui vive*, un des cavaliers répondit en langage du pays, et se fit connoître pour Arabe de Bassora, faisant partie des troupes aux ordres du scheick Monteffiec. Nous étions en pays ami. Le reste de cette cavalerie accourut au devant de nous, et nous accompagna plus de deux milles. Ces généreux Arabes nous offrirent des moutons, du beurre, du lait, et tout ce qui étoit en leur pouvoir ; mais notre sheick nous invita à ne pas nous arrêter, parce que nous avions une longue marche à faire pour arriver au village où nous devions passer la nuit : il nous assuroit d'ailleurs que c'étoit le meilleur gîte qu'on pût rencontrer sur les bords de l'Euphrate, et que nous y trouverions abondamment toutes les provisions que nous pourrions désirer. En conséquence, nous prîmes congé de nos nouveaux amis. Je les avois examinés attentivement ; les cavaliers paroissoient bien vêtus, bien montés, et bien armés ; leurs traits annonçoient de la sensibilité, et leur figure étoit calme. L'infanterie n'étoit pas en aussi bon ordre. Peu de soldats avoient des turbans, et leur habillement ne consistoit guère qu'en un morceau d'étoffe dont ils s'enveloppoient le milieu du corps. Leurs armes étoient les lances dont je viens de parler;mais elles étoient rouillées. Les

principaux d'entr'eux avoient seuls des tentes noires et peu élevées ; elles étoient admirablement bien tendues ; leur toile étoit un tissu de laine et de poil de chameau, assez épais pour résister à la pluie, sans cependant être trop chaud. Il nous parut certain que tout le pays voisin de leur camp avoit été cultivé l'année précédente, et qu'on y avoit recueilli du grain. Le terrain étoit coupé de plusieurs tranchées destinées à conduire l'eau d'un champ dans un autre ; la terre étoit couverte de pâturages abondans où paissoient les troupeaux de l'armée ; j'estimai qu'ils étoient composés de quelques milliers d'animaux, tant bœufs que moutons et chèvres, quelques chevaux, et un petit nombre de chameaux. Nous continuâmes à marcher au travers d'un pays riche en pâturages, mais sur lequel on ne voyoit pas un buisson, ni rien dont on pût faire du feu. Nous trouvâmes plusieurs détachemens qui ne firent aucune attention à nous. Le premier que nous avions rencontré étoit l'avant-garde du sheick Monteffiec, dont nous apperçûmes le camp, à cinq heures du soir, sur les bords de l'Euphrate ; et à cinq heures trente-cinq minutes, nous arrivâmes auprès du village de Shoogal-Shugh, où nous dressâmes nos tentes, à un demi-mille du camp des Arabes.

Avant de continuer notre route, il falloit que notre sheick fût offrir ses respects au grand

sheick Ahmud, chef de tous les Arabes de Bassora : en conséquence, le soir à la nuit fermée, il fut lui faire sa visite. On l'invita à repasser le lendemain au matin, parce qu'alors on enverroit quelqu'un pour prendre note des marchandises que portoit la caravane. Cet Ahmud reçoit de toutes les caravanes de marchands un droit qui s'acquitte en payant une somme convenue par chaque chameau chargé de marchandises. Notre sheick représenta que nous étions voyageurs, point du tout négocians, et qu'étant au contraire militaires, nous n'apportions que nos armes. Le sheick Monteffiec répondit qu'une caravane aussi nombreuse devoit nécessairement faire quelque commerce, et qu'il la feroit visiter dans la matinée du lendemain. Notre sheick Abdalla nous rendit compte de cette conversation à son retour; il nous pria d'être fermes, et de refuser positivement aucun présent quelconque. Monteffiec, dit-il, sera bientôt convaincu que je lui ai accusé juste; mais ses principaux serviteurs sont extrêmement rapaces, et se rendront certainement fort importuns. Il disoit vrai : le lendemain, vers dix heures, on visita nos malles, mais sans y rien trouver qui ressemblât à des marchandises. Alors l'Officier qui commandoit la visite nous demanda un présent avant de se retirer; mais notre sheick nous faisant signe de refuser, nous lui fîmes

entendre, non sans peine, que nous n'avions rien qui fût digne de lui être présenté; et, après avoir insisté quelque temps, il se retira avec son monde. Les Arabes de notre escorte firent leurs efforts pour nous donner une haute idée du pouvoir de leur grand-sheick qui, disoient-ils, étoit à la tête d'une armée de vingt mille hommes. Son camp s'étendoit fort irrégulièrement sur les bords du fleuve, dans une longueur assez considérable, mais sans profondeur. J'estimai que sa troupe pouvoit monter à trois mille hommes; mais je ne jugeai pas à propos de contredire nos Arabes. Nous avions marché, le 13, à peu près parallèlement au fleuve, c'est-à-dire que notre route s'étoit dirigée à l'ESE, et son cours étoit à l'E ¼ SE. Le soir, il fit extrêmement froid, et à la pointe du jour il y avoit de la gelée sur la terre; ce qui nous fut d'autant plus sensible, que depuis quelque temps nous avions trouvé la température plus douce.

Le 14, nous ne pûmes obtenir la permission de décamper qu'à midi. Notre sheick fit à son chef un présent convenable, consistant en un faucon, deux pièces de drap à grande laize, et vingt paires de bottes à la turque, dont les Arabes font un cas très-particulier. En retour, il nous envoya très-poliment souhaiter un bon voyage, et nous pria de lui céder un peu de poudre d'Eu-

rope; ce que nous fîmes avec grand plaisir; et dans l'espace d'une demi-heure, tout différend étant ajusté, nous défilâmes, en suivant à peu près le cours de la rivière dont les bords étoient couverts de grands roseaux, et coupés de plusieurs ruisseaux jusqu'à la distance de quelques milles des deux côtés. Ces fourrés renferment une grande quantité de cochons sauvages d'une grosseur très-remarquable, et dont la viande est d'un fumet exquis. Le pays est très-plat; les rives du fleuve sont parsemées de villages et les plaines sont couvertes d'excellens pâturages où diverses hordes d'Arabes engraissent des troupeaux immenses. Nous en rencontrâmes une dans notre marche du 14; elle paroissoit ne s'occuper que du soin d'élever des chameaux; et, suivant mon opinion, elle possédoit au delà de deux milliers de ces utiles animaux, que l'on nomme par allusion le vaisseau du désert. Peu de momens après, nous trouvâmes de nombreux troupeaux d'ânes. Il paroît que les Arabes n'élèvent pas beaucoup de chevaux; car nous ne vîmes dans chaque horde qu'un petit nombre de poulains et de jeunes jumens. Ils vendent leurs chevaux à trois ans : à cet âge, on les regarde comme propres au service. Quant aux jumens, jamais on ne les vend; rien ne pourroit décider un Arabe à s'en défaire; leurs races sont parfaitement connues, et très-estimées par tout l'univers.

A cinq heures du soir, nous campâmes à Dachauly, près du fleuve. J'écrivis aussitôt à M. Manesti, résidant Anglais à Bassora, pour l'informer de notre arrivée. Il est à propos de remarquer ici que les habitans des rives de l'Euphrate ont la plus mauvaise réputation ; ils passent pour traîtres et voleurs ; en conséquence, notre sheick avoit toujours l'attention de s'en éloigner toutes les nuits de deux ou trois milles.

Le 15, nous continuâmes notre voyage à six heures quarante minutes. Comme notre marche s'éloignoit un peu du cours du fleuve, et qu'il ne se trouvoit point de bonne eau sur notre chemin, le conducteur jugea à propos de nous en faire prendre pour deux jours à un petit ruisseau éloigné d'à peu près un quart de mille de la route directe, et dans le voisinage duquel une horde assez considérable avoit dressé ses tentes. A trois heures trente-cinq minutes, nous fîmes halte pour la nuit, et campâmes à Legatta. Nous avions marché toute cette journée à l'ESE, traversant de belles plaines couvertes de hordes d'Arabes errans, et de troupeaux de toute espèce.

Le 16, à six heures et demie, nous défilâmes à l'E $\frac{1}{4}$ SE, marchant d'abord au travers d'un

beau pays ; mais au bout de quelques heures la scène changea, et nous ne trouvâmes plus qu'une vaste plaine aride, déserte, et sur laquelle on voyoit à peine quelques légères traces de végétation. Nous arrivâmes à sept heures et demie du soir à Quebda, lieu destiné pour notre campement. Nous étions excédés de lassitude, et nos chameaux étoient si fatigués, qu'il en mourut plusieurs dans la journée, entr'autres celui qui portoit mon mohaffa ; accident qui nous fit perdre un peu de temps pour changer son équipage, et le mettre sur un autre ; mais cette opération fut assez prompte. Il faisoit nuit quand nous arrivâmes à Quebda ; et dans l'obscurité, nous eûmes beaucoup de peine à dresser nos tentes, et à mettre nos bagages en ordre ; enfin, tout fut arrangé, mais sans vivres frais, et nos provisions étant finies, nous fûmes réduits à nous régaler, à souper, d'un lièvre à la daube, et forcés de boire notre dernière bouteille de vin.

Le frère de mon chamelier avoit toujours été languissant depuis Alep ; il mourut avant d'arriver à Quebda. Nous ne savions à quoi attribuer l'absence de son frère, qui avoit coutume d'être très-actif, et de nous servir avec zèle quand nous arrivions au pied à terre. Le pauvre malheureux étoit auprès du mourant, et lui rendoit les derniers devoirs. La cérémonie de son enter-

rement ne fut pas longue ; elle se borna à creuser un trou dans lequel on le jeta, sans réciter une seule prière. C'est la seule personne que nous ayons perdue dans notre caravane.

Quebda est un village abandonné, et qui n'offre plus que des ruines. On y voit un grand édifice qui ressemble à un vieux fort; cependant j'imagine que c'étoit plutôt autrefois une grande mosquée. Le Colonel Capper dit dans son *Voyage* qu'il y a de l'eau aux environs. Si le fait est vrai, cette eau doit être bien mauvaise, puisque notre sheick nous en avoit fait prendre la veille pour deux jours. Quelque chétif que fût cet asyle, le sommeil vint nous y faire oublier les fatigues de la journée, et l'ennui d'une marche aussi longue. Nous nous endormîmes avec l'idée consolante que nous étions près de Bassora, et que nous touchions à la fin de nos courses vagabondes.

Le 17 au matin, notre impatience de partir étoit extrême; mais malgré notre désir de quitter Quebda, le sheick ne nous fit défiler qu'à six heures quarante minutes. Nous marchâmes droit à l'E jusqu'à neuf heures et demie, au travers du désert qui s'étend au pied des murailles de Zebir. A neuf heures et demie, nous arrivâmes à ce village si désiré; les portes en sont extrê-
mement

mement basses; les chameaux ne peuvent y entrer ni avec leurs fardeaux, ni avec un mohaffa. En conséquence nous fûmes obligés de mettre pied à terre. On déchargea nos bagages, et tandis que le sheick donnoit ses ordres pour tout ce qui concernoit notre caravane, on nous conduisit au logis qui nous étoit préparé chez un personnage des plus marquans de l'endroit. Le peuple nous montra dans les rues beaucoup de curiosité; mais leur empressement étoit tempéré de beaucoup de respect et de civilité.

Jamais rien ne m'a fait plus de plaisir que l'extrême sensibilité des habitans de ce village. Nous en étions encore à une lieue, lorsque nos Arabes déployèrent leurs couleurs, et tirèrent plusieurs décharges de mousqueterie. Presque toute la population de Zebir accourut au-devant de nous. Les hommes et les enfans, tous venoient recevoir leurs parens ou leurs amis avec les marques les plus expressives de plaisir et de tendresse. Je n'ai vu de ma vie des signes d'une joie plus sincère et plus vive. Un pareil spectacle étoit bien nouveau pour des Européens auxquels on apprend dans leur jeunesse à regarder les Arabes comme des sauvages; mais pour être inattendu, il n'en étoit pas moins touchant. Ces bons habitans, séparés depuis quelques mois de ceux qui composoient notre escorte,

venoient avec empressement se jeter dans leurs bras, recevoir et rendre les plus tendres caresses. Depuis le sheick jusqu'au chamelier, la caravane avoit déployé tout son luxe et les parures d'Alep ; chacun étoit vêtu de ses habits de fête, fruit de ses épargnes : personne n'avoit oublié Zebir ; tous apportoient quelque présent pour leurs amis, ou pour leurs maîtresses.

A notre arrivée dans la maison qui nous étoit destinée, nous nous établîmes dans une grande pièce, voisine de l'appartement des femmes. On nous offrit d'abord du café, des pipes, et bientôt on servit devant nous, sur une natte, un déjeuner d'œufs et de pain d'orge. Après ce repas, j'écrivis de nouveau à M. Manesti, le priant de nous envoyer des voitures pour nos bagages, parce que les chameaux de la caravane ne pouvoient pas aller plus loin. Je lui demandois en outre de procurer, autant qu'il le pourroit, à mon épouse, les moyens d'achever, le plus commodément possible, le court trajet qui lui restoit à faire. J'attendis impatiemment sa réponse jusqu'à une heure ; enfin, voyant qu'elle n'arrivoit point, je montai à cheval quelques minutes après une heure, et partis pour Bassora, seul avec un guide. A peu près à quatre milles de Zebir, je rencontrai un domestique à cheval ; il venoit m'annonçer que le pays ayant été

récemment inondé, il étoit impossible de faire sortir de la ville aucune voiture à roues ; on m'envoyoit en conséquence des chevaux, qui me joignirent à ce moment. M. Manesti m'écrivoit très-poliment, pour me féliciter de mon heureuse arrivée, et nous engageoit tous à demeurer chez lui pendant notre séjour à Bassora. Il nous prévenoit en même temps que ce séjour ne seroit pas long, parce que le paquebot de la compagnie, l'Intrépide, capitaine Jervis, attendoit depuis quelque temps l'arrivée des paquets d'Europe.

A peu près une lieue à l'O de Bassora, le pays porte quelques traces de culture ; mais c'est un pays plat, dont rien ne varie la surface monotone. On n'y voit pas un arbre, pas même un buisson. A cette distance de la ville, la route étoit extrêmement bourbeuse, et nos chevaux y enfonçoient considérablement. De loin, Bassora sembloit sortir d'un lac au milieu duquel paroissoient s'élever les dattiers qui l'environnent. Bientôt j'apperçus avec joie le pavillon de la Grande-Bretagne, déployé sur la loge Anglaise où je me rendis à trois heures et demie. J'y fus reçu avec beaucoup de civilité par M. Manesti, au moment où il se mettoit à table. La vue d'un bon repas ne pouvoit que flatter un voyageur qui depuis long-temps étoit privé de la bonne

chère d'Europe et des commodités de la vie. Je trouvai chez le Résident Anglais tout ce qui pouvoit me satisfaire, et nous lui avons tous les plus grandes obligations, sous le rapport de l'hospitalité et de la politesse. Il a constamment eu pour nous les attentions les plus soutenues, et nous ne pouvons que joindre l'expression de notre reconnoissance aux éloges qu'il a toujours mérités dans la place qu'il occupe à Bassora, dont les habitans ont pour lui l'estime et l'attachement les plus sincères.

Deux heures après, nous fûmes tous réunis : Madame Taylor et M. Blackader arrivèrent à leur tour; et le soir nous fûmes de bonne heure chercher, dans le sommeil, l'oubli des fatigues du voyage que nous venions de terminer heureusement. Le lendemain, nous trouvant parfaitement rafraîchis et reposés, nous visitâmes la ville et les jardins, situés sur les bords du Shat-ul-Atchan, nom que porte le fleuve depuis Corna, confluent de l'Euphrate et du Tigre, situé à peu près treize ou quatorze lieues au-dessus de Bassora.

CHAPITRE VI.

Séjour à Bassora, et détails sur cette ville. — Description des embarcations qui font la navigation de l'Euphrate et du Tigre. — Digression sur les différentes classes d'Arabes qui peuplent le désert. — Réflexions sur leur caractère. — Dangers de la route du petit désert. — Récit du massacre de la moitié d'un parti d'Européens, qui prit cette route. — Digression intéressante et historique sur l'établissement du Mahométisme, et sur l'esprit de cette religion. — Naissance de l'Empire Turc. — Causes qui hâteront sa décadence.

BASSORA se nomme en Arabe Al-Sura, dérivé de Be-al-Sura, mot qui signifie *sol pierreux* et désigne la nature du terrain sur lequel cette ville est bâtie : elle n'est pas très-ancienne ; et comme elle ne fut destinée qu'à servir d'entrepôt au commerce, les souverains n'y ont jamais fixé leur résidence. En conséquence elle n'est point décorée d'architecture, et des édifices somptueux qui embellissent les capitales de l'Orient. Le Calife Omar, (52) voulant, dans la 15e. année de l'égire, réunir le commerce de l'Inde,

(52) Troisième Calife en 636.

de la Perse, et de l'Arabie, posa les fondemens de Bassora, près du confluent de l'Euphrate et du Tigre, à quatre-vingt milles au-dessus de l'embouchure par laquelle le Shat-ul-Atchan se jette dans le golfe de Perse. Cette position est heureusement choisie pour la réunion des caravanes de Perse et d'Arabie : elle protège la navigation des pays voisins, et assure leurs communications avec la côte de l'Inde ; aussi les marchands de toutes les nations, Grecs, Juifs, Arméniens, Banians, et Maures, tous s'empressèrent de venir l'habiter. La ville est dans un bas, et fort sujette aux inondations qui proviennent de deux causes : la première vient des crues d'eau ; mais la seconde est occasionée par la méchanceté des Arabes, qui, soit haine, soit vengeance, saignent quelquefois les jetées dans lesquelles le fleuve est encaissé. De là cet air maladif qui règne sur toutes les figures, et qu'on attribue aux exhalaisons malfaisantes des marais voisins. C'est sur-tout pendant les chaleurs excessives de l'été, lorsque les eaux ne sont pas encore toutes écoulées, que les Européens éprouvent les malignes influences du climat. La mort y a fait quelquefois de tels ravages, qu'à peine a-t-elle épargné quelques individus de chaque espèce. On n'estime pas que la population de Bassora excède aujourd'hui huit mille ames ; cependant l'étendue de son en-

ceinte annonce qu'elle a dû s'élever à plus de dix fois ce nombre. On assure qu'en 1691 cette ville fut presque entièrement dépeuplée par la peste, qui fit périr au moins quatre-vingt mille personnes.

La capitation payée par les Chrétiens de Bagdad et de Bassora, ne s'élève en tout, pour les deux places, qu'à 500 bourses. Cette dernière ville a successivement passé au pouvoir des Arabes, des Perses, et des Turcs; vicissitude qui a bien contribué à sa décadence actuelle. Ses murailles sont flanquées de tours rondes (53), qui ne sont susceptibles d'aucune défense. L'Officier qui commande dans la place est subordonné au Pacha de Bagdad, et sa garnison se réduit à bien peu de chose au delà d'un détachement de cavalerie pour sa garde personnelle.

L'architecture est négligée à Bassora; les maisons sont peu élevées, et construites de briques blanches qui n'ont point été cuites au feu. L'argille dont elles sont faites est d'une finesse admirable, bien nettoyée, ensuite mêlée

(53) Comme dans tout le Levant. Ces fortifications ne sont propres qu'à se défendre contre une attaque inopinée de cavalerie.

avec de la paille hachée, et du fumier de cheval; dans cet état, on la bat avec un maillet, et on la jette dans des moules faits exprès et de la forme qu'on veut donner aux briques : on les expose ensuite au soleil, qui les sèche et les durcit. On est forcé d'employer ce procédé, parce qu'il n'y a point de bois dans le pays; le seul qu'on puisse y trouver est celui du dattier; mais il est si tendre et si spongieux, qu'il n'est d'aucune utilité (54).

Mais pour compenser tous ces désavantages, les jardins de Bassora sont délicieux, et le fruit y est exquis. On y cultive une grande quantité de roses que l'on distille; l'essence qu'on en obtient est de la première qualité et s'exporte dans toute l'Inde à Alep, et dans tous les endroits où s'étend le commerce de cette place. Les pêches, les dattes, les pommes,

(54) Le major Taylor est ici en contradiction avec tout ce qu'on a écrit sur le palmier. Le dattier et le cocotier sont des individus dans l'espèce du palmier; ainsi les caractères généraux des uns sont ceux des autres. Comment l'auteur ne s'est-il pas souvenu d'avoir vu, sur la côte de l'Inde, employer le bois du cocotier dans la construction des maisons. Ce bois, quoique spongieux, est le plus dur qu'on puisse trouver; il fait refouler le tranchant des meilleurs outils, il est presque incorruptible; on en fait sur-tout des chevrons pour le faîte des maisons indiennes qui ne sont pas couvertes en arga-

les poires, et le raisin, y sont en profusion; et, malgré l'inclémence du climat, c'est un pays enchanté. Cette description doit paroître bien étrange, quand on se rappelle que le désert s'étend presque jusqu'au pied des murailles; mais d'un autre côté les jardins qui sont dans son enceinte, et ceux qui sont immédiatement en dehors des portes, fournissent abondamment tous les légumes nécessaires aux habitans. On pêche dans le fleuve le poisson le plus délicat; le désert abonde en gibier : on trouve par-tout dans les environs de la ville des cochons sauvages, des perdrix, des bécasses, et des poules d'eau; on y élève des agneaux en quantité. Les naturels savent parfaitement engraisser le mouton; et enfin la volaille remplit toutes les basses-cours. A tant de moyens de bonne chère, si l'on ajoute les vins de Perse et de Schiraz, si vantés

masse; on l'emploie quelquefois à faire des poutres que l'on compose de deux madriers, de quatre pouces tout au plus d'épaisseur, et, malgré ce petit échantillon, elles usent deux et quelquefois trois maisons. Le bois de palmier ne peut servir à aucun ouvrage de menuiserie; mais en charpente, lorsqu'on le tient sec, c'est celui qui dure le plus long-temps. Si les palmiers de Bassora sont d'une qualité particulière, le Major auroit dû nous en prévenir, et ne pas en parler génériquement; car ce qu'il avance renverse complètement toutes les idées reçues à l'égard de cet arbre, et de son usage.

par le poëte Hafez, on aura la liste complète de tout ce qui peut contribuer aux plaisirs de la table. Nous avons même trouvé dans cette ville du vin de Bourgogne, apporté, sur des chameaux, des bords de la Méditerranée; mais ce dernier article est un raffinement de luxe réservé à la loge Anglaise seule.

Sous le gouvernement des Califes, le commerce de Bassora étoit très-considérable; c'étoit le grand dépôt de toutes les marchandises de l'Inde, venues par le golfe Persique. De cette place on les transportoit à dos de chameaux sur les côtes de la Méditerranée, en Arabie, et jusque dans les provinces septentrionales de la Perse. La découverte du cap de Bonne Espérance, et le chemin que l'Europe s'est frayée par mer jusqu'aux côtes de l'Asie, ont porté un coup fatal au commerce de cette ville pour ce qui concerne l'Europe, et d'un autre côté la barbare ignorance des Turcs a détruit presque toutes ses relations avec l'Asie; ce qui lui en reste est abandonné à quelques Arméniens, et soumis à des impôts ruineux. L'Europe en retire des perles de Bahrain, et des autres pêcheries du golfe de Perse. Les étrangers y vendent aux Turcs et aux Arabes, une petite quantité de marchandises de Surate, des mousselines du Bengale, quelques pièces de drap

d'Angleterre à grande laise, et quelques légers ouvrages de laine. Les bénéfices d'un commerce aussi borné ne peuvent égaler les dépenses que la Compagnie Anglaise est obligée de faire pour la loge qu'elle y entretient; mais quelque coûteux que soit un pareil établissement, il est nécessaire de le conserver pour la communication avec le désert, et la facilité de la correspondance, par terre, avec les Colonies Anglaises dans l'Inde. L'état de la factorerie se monte à un chef, un résident, un assistant, un chirurgien, et une garde de trente Cipayes, commandés par un officier de couleur, avec le rang de lieutenant.

La Marine des Turcs sur l Euphrate est commandée par un officier, qu'on nomme Capitan-Pacha; c'est l'équivalent de Grand-Amiral: il est immédiatement sous l'inspection du Pacha de Bagdad. Ses forces consistent en cinq vaisseaux principaux, dont le plus gros monte 50 canons: il y en a plusieurs autres plus petits, destinés à protéger la navigation intérieure du fleuve: les uns et les autres sont dans l'état le plus misérable sous tous les rapports.

J'ai déjà remarqué que la peste avoit fait de grands ravages dans cette ville. On a calculé qu'elle y paroissoit tous les dix - neuf ans. Il est à observer que cette terrible maladie est

bien moins fréquente à mesure qu'on s'avance dans l'Orient, et qu'elle paroît attachée aux climats qui produisent l'olivier : à peine la connoît-on dans l'Inde, tandis que le Caire et Constantinople en ont ressenti les plus terribles effets (55).

Il y a peu d'objets à Bassora dignes de l'attention des voyageurs. On y remarque cependant la construction singulière des bateaux qui servent aux habitans à passer d'un côté à l'autre du fleuve. Ce sont des paniers de roseaux recouverts de cuir : leur figure est ronde. Ces embarcations

---

(55) Cette observation nous paroît juste, elle nous conduit à en faire une autre qui nous prouve la prévoyance et la sagesse des vues de la nature, car ici elle a placé le remède à côté du mal. Si la peste exerce principalement ses ravages dans le pays où croît l'olivier, il nous paroît prouvé par le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, que l'huile est un spécifique contre cette maladie. On lit dans l'Introduction du *Dictionnaire de Géographie Maritime*, de Grandpré, pag. 39 :

« Mr. Balwin, Consul anglais à Alexandrie, a remarqué que les marchands d'huile, et ceux qui la fabriquent n'ont jamais la peste ; il ajoute que, lors des premiers symptômes de cette maladie, si l'on emploie de fortes frictions d'huile d'olive pure sur tout le corps, elles occasionent une abondante transpiration, qui se trouve bientôt suivie d'une guérison parfaite ».

ne sont pas commodes; mais elles sont aussi sûres que celles dont la forme est plus perfectionnée. A l'aide d'une pagaye, on les fait tourner et refouler le courant de l'Euphrate, quoiqu'il soit assez violent. La construction de ces bateaux remonte à une antiquité très-reculée. On la retrouve sous les Rois de Babylone. Nous lisons « qu'elle fut inventée par les » Arméniens pour naviguer sur le Tigre; » ils faisoient leurs bateaux de branches de » saule pliées et recouvertes de peaux appli- » quées, le poil en dedans, et tendues avec une » telle force, qu'elles ressembloient à des plan- » ches (56). Ces bateaux n'avoient ni proue ni » poupe; ils étoient ronds comme un bouclier; » on les remplissoit de paille dans le fond, et » deux hommes, chacun armé d'une rame, les » conduisoient sur la rivière en suivant le cours » de l'eau. On achevoit de les charger de diffé- » rens objets, mais sur-tout de vin de Palme. » Il y en avoit de grands et de petits; les plus » grands portoient le poids de 500 talens; on » pouvoit placer un âne dans les petits, et

(56) Il est vraisemblable que cette méthode d'envelopper les bateaux de peaux cousues fut générale dans l'enfance de la navigation; et c'est peut-être à cet usage que l'on doit le nom de couture qu'a conservé l'intervalle rempli d'étoupes, qui sépare deux bordages dans les constructions modernes.

» plusieurs dans les grands. En arrivant à Baby-
» lone, les Arméniens vendoient le bois de la
» membrure, et la paille qu'ils avoient appor-
» tée ; et, chargeant sur leurs ânes les peaux
» dont leurs bateaux avoient été bordés, ils
» retournoient par terre en Arménie, parce
» que le courant de la rivière étoit trop rapide
» pour qu'ils pussent la remonter ; et lorsqu'ils
» étoient rendus chez eux, les peaux leur ser-
» voient de nouveau pour d'autres bateaux ».

Dans la construction de leurs maisons, si les habitans de Bassora veulent faire une voûte ou un arceau, ils sont obligés, faute de bois, de tracer par terre le segment d'un cercle, et d'y assembler des briques liées par de bon ciment ; dans cet état, ils lèvent le ceintre en deux parties, qu'ils appuyent sur les murailles, et qu'ils assujettissent avec une grosse brique centrale en forme de clef ; ce procédé leur suffit pour élever des arcades capables de porter des poids considérables.

Pendant mon séjour à Bassora, j'ai eu le temps de résumer mes observations sur le caractère, les mœurs, et les usages des Arabes. D'autres voyageurs, ayant demeuré plus long-temps parmi ces peuples, ont pu, mieux que moi, les connoître et les faire connoître ; ce-

pendant, je n'hésiterai pas à donner ici mon opinion sur leur compte, avec franchise et candeur, tandis que mes esprits sont encore frappés des observations particulières que j'ai pu faire sur cette nation extraordinaire.

On s'accorde généralement à dire que dans leurs hordes, les Arabes possèdent éminemment toutes les vertus sociales, et sur-tout une fidélité étonnante à garder leurs promesses; ils exercent une hospitalité inviolable envers les étrangers qui recherchent leur protection, et qui viennent partager leur humble médiocrité.

Les différentes nations dont le globe est couvert ont dû nécessairement, dès les premiers âges du monde, contracter des habitudes, et obéir à des passions sous les influences diverses du climat, du sol, et de la situation du pays qu'elles habitent; ces effets se font encore sentir chez les Arabes : on peut les diviser en quatre classes analogues aux variétés de terrain dont ce pays se compose.

1°. Les Arabes du désert;

2°. Les Arabes cultivateurs, c'est-à-dire ceux qui habitent les bords des grandes rivières;

3°. Les Arabes qui vivent dans les villes;

4°. Les Arabes voleurs.

Les premiers se distinguent en deux espèces; suivant le pays qu'ils possèdent.

Les Tribus errantes, qui vivent au désert, nous rappellent ce qu'on a dit des anciens Patriarches; ils vivent en famille, se transportant d'un endroit dans un autre, lorsqu'ils trouvent de l'eau et des pâturages pour leurs nombreux troupeaux; l'amour de la liberté leur fait préférer le séjour du désert, où ils peuvent errer à volonté, sans avoir d'habitation fixe, par-tout où la fertilité du sol les attire.

Dans les environs des grandes villes, où la terre répond aux soins du cultivateur, comme dans les plaines de la Syrie, les Arabes sont doux et paisibles; ils vendent au marché des villes voisines, le lait, le beurre de leurs troupeaux, et les fruits de leur travail; cette classe, utile au bien public, est encouragée et protégée par les autres.

Dans le désert, entre Alep et Bassora, la terre est absolument stérile, l'Arabe ne peut en obtenir sa subsistance; il est forcé de déployer plus d'activité pour vivre; cette disposition le rend plus propre aux entreprises hasardeuses, et lui permet de se livrer à son carac-

tère

tère naturellement belliqueux ; mais quelque languissant que soit le commerce, dans ce pays, il a cependant produit l'effet d'adoucir considérablement les inclinations et les mœurs de ses habitans. Précédemment, l'Arabe voleur, renonçant au désir du butin, pour une somme convenue qu'on lui payoit, se rendoit le protecteur du commerçant; et sur la foi de sa parole, le voyageur traversoit en sûreté les plaines du désert. Les relations mercantiles, ayant augmenté, firent naître une espèce de rivalité parmi les différentes Tribus qui s'envièrent l'avantage de servir de garde aux caravanes ; ces prêtentions réciproques dégénérèrent souvent en hostilités, et causèrent quelquefois la ruine des marchands que l'on se disputoit le privilége de protéger.

Ces troubles intestins semblent commencer à s'appaiser : il s'est établi un plan plus régulier pour assurer la tranquillité des caravanes ; et le pouvoir chancelant des Turcs n'est plus suffisant pour empêcher les Arabes de retirer du commerce les avantages que leur présentent la situation et la nature de leur pays ; ils entretiennent à Alep un agent qui, pour une somme stipulée, délivre des passe-ports, à l'abri desquels les marchands traversent le désert, sans rien craindre des principales Tribus dont l'agent

est le mandataire; cette somme est proportionnée au nombre de chameaux, et à la valeur des objets que l'on transporte; elle est ensuite répartie aux différens sheicks, auprès desquels les porteurs de pareils passe-ports jouissent rigoureusement de la plus stricte inviolabilité.

Les habitans de Zebir sont principalement adonnés à cette profession; on a vu que Zebir est une petite ville environnée de murailles, à huit milles de Bassora; les Arabes de cet endroit sont, par habitude et par caractère, fidèlement attachés aux intérêts de ceux qui les paient; ils sont sujets du sheick Monteffiec qui commande dans les environs de Bassora, et qui retire un droit sur toutes les marchandises qui passent dans son district.

Les Arabes errans trouvent leur intérêt à maintenir cet ordre de choses; ils élèvent des chameaux dont ils sont sûrs de se défaire avantageusement au marché de Zebir. Ce système actuel a bien l'apparence du bon ordre, mais il est quelquefois insuffisant; et quelques précautions qu'on prenne, on ne réussit pas toujours à traverser le désert en sûreté.

Lorsque les différens membres d'une société ne sont pas liés par un Gouvernement bien régulier, lorsque leur assemblage n'est pas ci-

menté par un intérêt mutuel, il arrive toujours quelque sujet de discorde qui rompt l'harmonie, et produit des dissensions ; c'est ce que l'on voit au désert. Quelquefois deux hordes différentes se trouveront aux mêmes sources, et si l'eau est rare dans les environs, la liberté de puiser à ces fontaines occasionne des querelles qui souvent ensanglantent leurs rivages ; aussi les caravanes évitent-elles des rencontres pareilles, sur-tout lorsqu'il est possible de trouver d'autres puits à une distance raisonnable. Quelquefois encore des Tribus errantes, non comprises dans le partage de la somme qu'on paie à l'agent d'Alep qu'elles ne connoissent point, à cause de leur éloignement, accourent à l'improviste du fond de leurs retraites, et fondent sur les caravanes dont les escortes font alors loyalement leur devoir, et les défendent avec autant de fidélité que de courage.

Les déserts qui bordent les frontières de l'Egypte, de l'Arabie Pétrée, et de l'Afrique, sont les plus arides et les plus stériles ; les Arabes qui vivent sur ces plaines désolées n'ont d'autre profession que celle d'élever des chameaux, pour transporter des marchandises de place en place ; leur caractère plus sauvage est, comme leur pays, moins susceptible de culture que celui de leurs compatriotes qui vivent sur

un sol moins ingrat ; l'utilité dont ils peuvent être, en élevant des chameaux pour le service des caravanes, a souvent été plus que compensée par les ravages qu'ils ont exercés. Ces mêmes Arabes qui, pour une légère rétribution, abandonnent au marchand, au voyageur, la disposition de leurs chameaux, qui défendent sa personne et ses propriétés, au péril de leur vie : ces mêmes hommes le dépouilleront de tout ce qu'il possède, et l'assassineront, s'ils ne sont pas engagés à son service.

Quant aux seconds, c'est-à-dire les habitans des bords des grandes rivières, telles que l'Euphrate et le Tygre, deux mots suffisent pour peindre leur caractère : ils sont perfides et cruels ; ils épient toutes les occasions de piller et d'opprimer les étrangers ; la force seule peut en imposer à ces lâches qui, n'ayant pas le courage d'attaquer ouvertement, n'emploient que des moyens insidieux, pour accomplir leurs funestes desseins. Il me paroît qu'ils forment une race distincte et différente de celle des Tribus errantes ; il sembleroit que, vivant dans des demeures fixes, et par cette raison, plus immédiatement sous le despotisme oppressif des Turcs, ils en ont contracté toutes les mauvaises qualités, et que, dans le voisinagé des grandes villes, ils se sont infectés de tous les vices inconnus au

désert. Cette classe d'habitans soigne les dattiers, élève des troupeaux, cultive la terre, et recueille de l'orge. L'œil n'apperçoit, sur les bords de l'Euphrate, qu'une chaîne de villages environnés de plantations de palmiers; mais les terres labourées ne s'étendent pas à plus d'un mille de la rivière; elles sont à cette petite distance immédiatement limitrophes des plaines arides du désert.

La troisième classe se compose des Arabes qui vivent dans les villes; ils sont vains, superstitieux, bigots, et ennemis des étrangers. Cette observation appuie la maxime de Montesquieu, que, plus les membres de la société se multiplient, plus les vices et la méchanceté s'augmentent. Il est également vrai de dire que, par-tout où le commerce s'est étendu, les liaisons qu'il fait naître avec des nations étrangères ont considérablement adouci les mœurs des hommes, en ajoutant à leurs lumières. A Ghedda et à Mocha dans la Mer Rouge, à Mascat et à Bassora dans le golfe Persique, le commerce est protégé, et même encouragé; aussi, les habitans de ces villes possèdent-ils une générosité, une politesse, inconnues aux peuples de Bagdad, de Damas, d'Antioche, du Caire, de Médine, et de la Mecque, qui haïssent toutes les nations d'une religion différente, et qui regardent tous

les infidèles comme indignes de la place qu'ils occupent sur la terre.

Enfin, la quatrième classe comprend les Arabes qui vivent de pillage; ce sont des bandits, rebut de toutes les autres Tribus; leur nombre est heureusement très-petit : ils inspirent peu de crainte, et ne sont pas fort dangereux.

Les Arabes du désert sont bons maris, bons pères; et, dans l'intérieur de leurs Tribus, ils sont excellens citoyens, si l'on peut s'exprimer ainsi. Naturellement braves, ils aiment la liberté, et sont religieux observateurs de leur parole. Séparés de leur société particulière, ils sont avares et vindicatifs; leur inclination pour le vol est insurmontable; ils regardent la propriété d'un étranger comme la leur propre, et s'il ne l'abandonne pas sans résistance, ils se croient en droit d'employer la force pour l'obtenir; chez eux, le sang se paie par le sang, et le meurtre d'un membre de la Tribu ne reste jamais sans vengeance. Dans des cas pareils ils sont cruels; mais il ne le sont point du moment qu'on ne leur résiste pas; un Arabe protègera celui qu'il vient de piller, et même l'accompagnera, s'il le faut, jusqu'au bout de son voyage, ou au moins jusque dans un endroit où il soit en sûreté; ils sont amis fidèles, et ennemis implacables.

Les différens pays impriment à leurs habitans un caractère local ; les Arabes ont reçu de la nature l'amour de la liberté (*). C'est peut-être le seul cas où les habitans d'une plaine ne soient pas soumis au despotisme ; les montagnards, les insulaires, les hommes qui vivent dans des pays coupés de grandes rivières, ou de quelque bras de mer, ont toujours été impatiens du joug ; tandis que ceux qui peuplent des situations d'un accès plus facile ont aisément subi les lois qu'on a voulu leur dicter ; la preuve en est dans les plaines de l'Asie qui, depuis l'antiquité la plus reculée, ont connu l'esclavage. Cette vérité se trouve démontrée en Europe ; c'est dans les îles, c'est dans les lieux élevés, que l'amour de l'indépendance s'est fait sentir avec le plus de force ; c'est de là qu'il s'est répandu sur les Etats voisins. Le même effet a lieu en Asie ; et si l'on vouloit trouver des symptômes de liberté, c'est au milieu des montagnes qu'il faudroit les chercher. C'est-là que la nature oppose aux tyrans de la plaine des rochers qu'ils ne peuvent escalader, des torrens qu'ils ne peuvent franchir, et des forêts au milieu desquelles ils ne peuvent pénétrer. C'est une chose à remarquer, que des parités dans des situa-

* Volney, vol. I, page 201.

tions physiques de deux pays divers opèrent des effets semblables sur les hommes qui les habitent. La Pérouse observe, dans son *Voyage autour du Monde*, *Chap. III* : « Les naturels du Chili ne sont plus ces timides Indiens que les armes Européennes faisoient trembler ; la propagation des bêtes à cornes et des chevaux, qui couvrent aujourd'hui l'intérieur des vastes déserts du nouveau Monde, ont fait des Américains une nouvelle race absolument semblable, à tous égards, aux Arabes qui vivent dans les déserts de l'Arabie. Toujours à cheval, une excursion de deux cents lieues leur paroît un léger voyage ; ils errent avec leurs troupeaux dont ils mangent la chair et boivent le lait ; ils conservent la peau des animaux qu'ils tuent ; ils s'en font des manteaux, des casques, des cuirasses, et des boucliers. Ainsi, deux animaux domestiques, dont ont a fait présent à ces naturels, ont suffi pour opérer un changement total dans leurs mœurs et dans leur caractère, depuis Saint-Jago jusqu'au détroit de Magellan. Ils ont renoncé à tous leurs anciens usages ; leur nourriture, leurs vêtemens, ne sont plus les mêmes ; ils ne ressemblent plus à leurs ancêtres qui vivoient il y a deux cents ans ; on les prendroit plutôt pour des Tartares, ou pour des habitans des bords de la Mer-Rouge ».

La religion musulmane, si favorable à l'esclavage, n'a pu exercer cette influence sur les Arabes; la mollesse efféminée des Mogols, des Persans, et des Mahométans en général, fait ici place au caractère le plus actif et le plus entreprenant. Les besoins des Arabes exigent l'emploi de toutes leurs facultés; forcés de chercher leur subsistance dans leur travail, ils n'ont ni disposition à se soumettre, ni le temps de se corrompre assez, pour offrir une conquête aisée à celui qui voudroit les asservir; d'ailleurs, l'avantage qu'on pourroit retirer d'une pareille entreprise ne seroit pas suffisant pour balancer l'incertitude du succès, et les frais qu'elle coûteroit.

La société des femmes qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, tempéra la férocité naturelle de l'homme, en répandant autour de lui ce charme, cette douceur que fait naître la tendresse, n'a produit aucun effet sur les Arabes. Ils font consister leur honneur dans la vertu de leurs épouses; et cependant ils ne les regardent ni comme leurs amies, ni comme leurs compagnes. Les arts, les talens, qui distinguent le sexe en Europe, leur sont inconnus; elles sont absolument étrangères à ces manières polies, à cette élégance qui séduit dans nos climats, et dont s'enorgueillissent

nos Cours les plus brillantes. François I disoit qu'une Cour sans femme étoit comme une année sans printemps, ou comme un printemps sans roses; en Arabie, au contraire, les femmes sont encore plus soumises que dans les harems, dans les sérails du reste de l'Orient; dans ces derniers, elles peuvent s'entretenir avec leur maître, lui parler d'amour, et quelquefois influer, par leurs séductions, sur les évènemens les plus importans de sa vie. Nous en avons un exemple dans l'empereur du Mogol, Shah-Jehan. Ce prince, vaincu par son amour pour une esclave favorite, ne put résister à ses instances, et lui accorda une grace, mais en même temps il la bannit à jamais de sa présence. Je ne veux pas, dit-il, que ma foiblesse puisse corrompre la justice de l'Empereur; vertu bien rare dans un despote, mais très-commune parmi les Arabes, chez lesquels cette foiblesse, tout aimable qu'elle est, ne peut jamais interrompre le cours d'une justice inexorable.

L'épouse ou la concubine d'un Arabe s'occupe du soin des troupeaux: dans cet état, elle est plutôt une esclave qu'une maîtresse; et l'amour qu'elle pourroit faire naître cède à l'utilité qu'on retire de ses services; voilà pourquoi les Turcs, les Perses, les Mogols, placés dans des situations bien différentes, sont

plus susceptibles d'éprouver des désirs, de tendres affections, que les Arabes du désert, étrangers à tous ces raffinemens de galanterie, à ce luxe fastueux qui influent sur les passions, et disposent les hommes à se corrompre. La mollesse des coutumes de l'Orient n'a rien changé à leur caractère naturel. Ils font beaucoup d'ablutions, mais non pas à la manière efféminée des Turcs, et rarement se permettent-ils de se baigner aux sources thermales et minérales qui se rencontrent fréquemment au désert. Leur vigueur morale et physique n'est point affoiblie par cette espèce de langueur qui énerve les autres peuples de l'Orient.

Les besoins et les désirs d'un Arabe sont circonscrits par un cercle bien étroit; son vêtement est simple; et, dans l'été, les gens du peuple marchent presque nus; lorsqu'il fait froid, ils se vêtissent de grossières étoffes de laine, ou d'un tissu de laine et de poil de chameau. Les sheicks, et les principaux de la nation, recherchent les étoffes bigarrées de Surate, même celles de soie; ils aiment les turbans de coton fin, et de soie verte ou rouge (57), et les bottes

(57) Cela peut être dans le désert où les lois somptuaires ne sont pas en vigueur; mais, dans l'Yémen, nul ne peut se vêtir de couleur verte ou rouge, s'il n'est Saïd, ou de la tribu de Mahomet; les grands officiers peuvent

turques de cuir de couleur, mais sur-tout lorsqu'elles sont jaunes. Ils apportent une grande attention dans le choix de leurs armes : les pistolets d'Europe obtiennent, chez eux, une grande préférence ; mais ils aiment mieux leurs sabres de Damas, et leurs fusils à mêche d'Alep ; et je crois qu'en cela ils ont raison.

Ils sont d'une sobriété étonnante, et s'abstiennent de toute espèce de liqueur fermentée. Des gâteaux d'orge, un pain grossier et sans levain, des dattes, et le lait de leurs troupeaux, voilà leur nourriture ordinaire ; ils mangent quelquefois de la viande, mais rarement ; ils ont des lièvres en abondance, des cochons sauvages que leur religion ne défend point, et beaucoup d'autres gibiers de toute espèce ; ils sont d'ailleurs excellens tireurs, très-adroits à lancer leurs traits, et trouvent souvent pour vivre des ressources dans

---

cependant porter le turban vert pendant la durée de leur charge ; mais aussitôt après leur destitution, ils sont forcés de le quitter. Ces deux couleurs étoient favorites du prophète, les Saïds en sont très-jaloux ; ils portent rarement le turban rouge, mais ils mettent le vert tous les jours, et ne souffriroient pas que personne osât s'en parer. Tel homme, qui porte cette marque distinctive hors de l'Yémen, ne pourroit s'en décorer dans les frontières de ce royaume, ni même à la Mecque. (*Voyez* les Voyages de Grandpré).

leur dextérité et leur persévérance. Lorsqu'il meurt un chameau ou tout autre animal, il est aussitôt coupé par morceaux, et distribué à toute la Tribu; mais il est très-rare qu'ils tuent un mouton ou un cabri, pour le plaisir de le manger. Prendre du café plusieurs fois par jour, fumer dans une grande pipe à la turque: voilà leur seule jouissance. Il est étonnant que des hommes soumis à si peu de besoins soient avares et avides de posséder; et malgré cette avidité, ils sont véritablement pauvres au milieu de l'abondance qu'ils ne savent pas apprécier.

Leurs troupeaux sont très-nombreux; ils vendent avantageusement leurs chevaux aux grands marchés de Bassora, de Bagdad, d'Alep, et de Damas, réservant leurs jumens pour la propagation de l'espèce. Ils élèvent aussi avec soin une grande espèce d'ânes; ces animaux sont fort, courageux et très-sobres, ils subsistent avec le peu de nourriture qu'ils peuvent trouver dans le désert, et cela se réduit à bien peu de chose dans l'été, quand le soleil a grillé jusqu'au dernier brin d'herbe. On les emploie à porter du sel des bords de la mer aux villes et aux villages de l'intérieur, commerce qui ne laisse pas que d'être considérable; mais, de tous leurs animaux, le chameau est le plus utile; sans lui l'Arabe ne pourroit vivre au désert.

Les dépenses de ces peuples ne sont pas considérables ; les principaux seuls ont des tentes, les autres ont bien peu de chose en sus de leurs armes et de leurs vêtemens ; leurs ustensiles se bornent à quelques plats de cuivre, une pipe à la turque, et un pot à café ; ils ne font jamais rien bouillir ; un brasier pour griller leurs viandes, ou des cendres chaudes pour cuire leur pain, suffisent pour toute leur cuisine ; de la poudre, du plomb pour fondre des balles, un couteau, quelques babioles d'argent, des tapis communs, une boîte à couvercle pour les munitions, et un poignard : voilà l'état complet de la propriété d'un Arabe.

Lorsqu'il fait très-froid, les Arabes amassent des branches sèches et des racines de buissons, et font constamment du feu jour et nuit. Pendant leur sommeil, ils se serrent les uns contre les autres sous une bonne couverture ; leur chaleur mutuelle suffit pour braver le froid perçant du désert. Les chefs s'en défendent en s'enveloppant de longues robes, dont ils augmentent le nombre suivant leurs besoins. J'en ai compté jusqu'à douze l'une sur l'autre, chose qu'on aura peine à croire, et en comparaison de laquelle les vêtemens multipliés, dont s'affublent les Hollandais, sont presque une nudité.

Les Tribus errantes de la Syrie sont mieux vêtues et mieux logées que celles du désert ; chaque famille a une tente d'un fort tissu, mais sur-tout de grosse laine et de poil de chameau ; cette étoffe résiste long-temps à la pluie ; dans l'été il n'y a que le dessus de la tente qui soit tendu, les côtés sont ouverts, mais dans l'hiver, ils sont fermés par des ouvrages de vannier ; ces abris sont bons, commodes, et suffisent pour les préserver de l'inclémence de la saison.

Enfin, pour achever de peindre les Arabes en général, je résumerai ici ce que j'ai dit ailleurs : rien n'est plus sale et plus malpropre, tant sur leur personne que dans leur manger ; leurs femmes sont esclaves, et leur jalousie passe tout ce qu'on pourroit dire.

Je passe à la description de leur pays. Le sol du désert, généralement inculte, n'est cependant pas le même par-tout ; les bords de l'Euphrate et du Tigre récompensent amplement le travail du laboureur ; mais cette fertilité ne s'étend pas loin, et vient bientôt expirer sur la plaine aride du désert.

Le terrain le plus ingrat que l'on rencontre, entre Alep et Bassora, est un sol imprégné de sel ; il a plus de vingt milles de diamètre dans quelques endroits ; c'est une vaste plage bor-

née par l'horizon, et dont l'aspect est pareil à celui de la mer; on n'y trouve pas la plus légère apparence de végétation; et, pendant les chaleurs ardentes de l'été, les pieds ne peuvent pas se poser sur la surface brûlante de la terre; et les Arabes qui n'ont pas le moyen de voyager sur des chameaux n'achèvent jamais une journée de marche, sans avoir les pieds écorchés et déchirés.

Après ce terrain, le plus stérile est celui qui se compose de pierres serrées les unes contre les autres sans intervalle, et à une si grande profondeur, que la végétation y est presqu'impossible. Dans ces cantons stériles on ne trouve aucune espèce d'animal, si j'en excepte des volées de pluviers qui abondent par-tout.

Le sol sablonneux n'est pas aussi aride que les autres; il est semé çà et là de grandes touffes d'herbes, ou de gros joncs, séparés seulement par un intervalle de quelques pieds, mais ce sont là les seules productions qu'on puisse y trouver; l'herbe est encore assez bonne pour nourrir le bétail qui la broute, et c'est plus qu'on ne devroit espérer du mauvais terrain sur lequel elle végète.

Lorsque le sable dont le désert est couvert se mêle à un fond argileux, alors il y croît beaucoup de plantes aromatiques, dont les fleurs embaument l'air du parfum qui s'en exhale au printemps;

printemps ; dans l'été, elles sont grillées par le soleil, et dans l'hiver, le froid est si vif, qu'il engourdit toutes les facultés du règne végétal ; les feuilles mortes, les branches à moitié desséchées des buissons, sont alors la seule nourriture que les chameaux puissent trouver.

Le meilleur terrain se compose d'une forte terre glaise extrêmement noire ; elle est d'une consistance savonneuse, qui provient de ce que le sol est trop riche, de ce qu'il est inculte, et de ce que l'eau y séjourne, dans certaines saisons de l'année. Les plantes aromatiques y poussent avec vigueur, et s'élèvent jusqu'à quatre ou cinq pieds ; ces cantons sont très-susceptibles d'être cultivés ; mais malheureusement on ne les rencontre que rarement dans le voisinage de l'Euphrate, et sur-tout dans les environs du district de Bassora ; c'est là seulement que mes yeux ont été frappés de quelques traces de l'industrie humaine.

Les lits des rivières sont à sec pendant l'été ; mais dans celles dont l'hiver a vu couler les eaux, on trouve un peu d'herbe courte et savoureuse ; en général, elle est entre-mêlée de pieds de buissons du désert, et la plus grande partie de ce fourrage est dur et sec ; lorsque ces ressources manquent en voyage, les Arabes

nourrissent leurs chevaux et leurs chameaux avec de l'orge, des dattes, des boules de pâte d'orge, et quelquefois avec du pain d'orge; quant aux moutons, chèvres, ânes, et en général tout le bétail, on leur laisse la liberté de chercher leur subsistance comme ils peuvent.

Les plaines d'Arabie ne sont défendues ni par des montagnes, ni par des forêts, comme celles de nos climats, aussi ne peut-on les comparer en aucune façon aux pays situés sous le même parallèle; et comme rien ne les met à l'abri des influences ou des vicissitudes de l'atmosphère, le chaud y est bien plus considérable, et le froid beaucoup plus vif.

Pendant le printemps et l'automne, la température est modérée; mais depuis la fin de mai jusqu'en septembre, la chaleur est si forte, qu'on peut à peine la supporter. Dans l'hiver, depuis novembre jusqu'en avril, le froid est excessif. Pendant cette saison le désert est humide: nous l'éprouvâmes dans notre voyage; et je ne crains pas d'assurer qu'avant d'avoir éprouvé la température du désert, je n'avois pas l'idée d'un froid aussi perçant; la glace s'attachoit jusqu'à nos moustaches, toutes les sources étoient glacées; il étoit midi lorsque nos outres étoient assez dégelées pour que nous pussions nous en servir; et souvent les Arabes ont été forcés de

travailler plusieurs heures avec des haches pour briser la glace des fontaines, afin d'y puiser de l'eau pour emporter dans notre route, ou pour y faire désaltérer nos chameaux.

Le trajet d'Alep à Bassora peut se faire de plusieurs manières; mais quelle que soit celle dont un voyageur veuille faire usage, sa principale attention doit être de témoigner une confiance sans réserve aux Arabes qui l'escortent. C'est le vrai moyen de se les attacher, et de piquer les sentimens d'honneur dont ils sont par fois très-susceptibles; ils se dévoueront alors franchement à ses intérêts, et il pourra s'abandonner à la plus grande sécurité, sous leur protection.

Si la dépense d'une escorte étoit trop considérable pour un voyageur, il pourroit s'attacher à un Tartare, chargé des dépêches du gouvernement, ou bien engager à son service quelques Arabes du désert, qui parcourent seize ou dix-sept lieues par jour sur leurs dromadaires, et qui le conduiroient à Bassora dans seize jours; dans ces deux cas, il n'auroit d'autre nourriture que celle de son guide, et la nuit son lit se composeroit d'un tapis étendu sur la surface du désert, avec le ciel pour couverture.

Mais si l'on vouloit faire ce trajet commodé-

ment, il faudroit payer une caravane qui coûteroit de 5 à 600 livres sterling (58); pour cette somme, un voyageur obtiendroit une garde de quarante à soixante hommes armés, et vingt chameaux pour porter son eau, ses tentes, et son bagage; une escorte pareille est plus que suffisante pour le défendre des voleurs errans, les seuls qu'il ait à craindre; car les principaux sheicks sont intéressés à ce qu'il traverse le désert en sûreté, puisqu'ils ont une part dans la somme qu'il paie pour le loyer de sa caravane. En employant ce dernier moyen, si l'on part au commencement du printemps ou de l'été, on peut faire le trajet en vingt-un jours; mais cette célérité nuiroit à la commodité du voyageur; et s'il n'étoit pas très-pressé, je lui conseillerois de rester trente-six jours en route. Ces trois manières de passer le désert sont également sûres; mais la première est trop incommode pour un Européen, peu accoutumé à vivre à cheval comme un Arabe, à ne boire que de mauvaise eau, à n'avoir pour toute nourriture que des dattes et du pain d'orge; enfin à dormir sur le sable à la belle étoile, tandis que sa

(58) A peu près 14,400 livres de notre monnoie. La caravane du Major lui coûtoit plus de 21,000 livres de premier prix, sans compter les frais de l'équipement; et il n'avoit que quarante hommes. Il a donc payé beaucoup trop cher.

monture cherche à paître quelques misérables brins d'herbe qui poussent çà et là sur cette plaine stérile. En conséquence, je blâme beaucoup l'usage d'employer des Européens à porter des paquets au travers du désert, sur-tout lorsqu'on veut user de diligence. Il vaudroit mieux, et il seroit plus économique, d'expédier trois exprès par différentes routes. Quand des lettres chiffrées tomberoient en des mains étrangères, l'inconvénient seroit petit, et ce seroit bien jouer de malheur, si l'une des trois dépêches n'arrivoit pas à sa destination.

La seconde manière dont j'ai parlé est sujette à éprouver beaucoup de délais, non pas autant sur le désert qu'avant le départ. Un voyageur qui veut avoir une suite égale à celle d'un Prince d'Orient, ses gardes, ses coureurs, ses tentes, et un catalogue interminable de choses aussi coûteuses qu'inutiles, doit s'attendre à perdre dix ou quinze jours pour faire ses préparatifs à Alep ou à Bassora ; mais comme il est très-rare qu'on fasse de pareils voyages, un Anglois trouveroit peut-être bien des difficultés à se procurer les choses nécessaires pour une expédition semblable, aujourd'hui qu'il n'y a plus de Résident de sa nation à Alep.

Si la curiosité seule conduisoit quelqu'un

dans les plaines de l'Arabie, rien alors ne le presseroit d'arriver; et dans ce cas il pourroit prendre tout le temps nécessaire pour visiter et examiner les ruines des anciens châteaux et des villes qu'il trouveroit de temps en temps sur sa route. Celles de Tadmore et de Palmyre suffiroient seules pour le payer de toutes ses peines; il pourroit d'ailleurs égayer son voyage en se livrant aux amusemens dont le désert est susceptible. La chasse, entr'autres, lui fourniroit de grandes ressources à cet égard. Il n'y a point d'endroits au monde où il soit plus agréable de forcer un animal à la course. Les Arabes ont d'excellens lévriers, et leurs faucons sont les meilleurs de l'univers, dans des plaines aussi étendues, où rien ne s'oppose à la rencontre d'un cheval, qui peut galoper sans obstacle dans toutes les directions: la chasse à l'oiseau doit offrir à un amateur le plaisir le plus vif.

Il y a beaucoup de perdrix dans le voisinage d'Alep, mais sur-tout dans les montagnes noires, et près de Sfiri; mais on en trouve peu dans le désert, excepté dans l'été: elles se réunissent alors à quelque source lorsqu'elles ne trouvent plus d'eau ailleurs; on y rencontre quelquefois des sarcelles, des canards sauvages, et des oiseaux de l'espèce des grégarii, à peu près de la couleur et de la taille de la perdrix grise.

On rencontre rarement des animaux de proie dans ce pays; il y a bien quelques lions vers les bords de l'Euphrate : si l'on y ajoute quelques hyènes, un petit nombre de jackals et de renards, on aura la liste entière des animaux carnivores qui habitent le désert. On y voit une grande quantité de petits jerboa, brillans au soleil, sautiller aux environs de leurs trous : ces petits animaux sont si alertes qu'on ne peut les tirer. J'ai souvent essayé, mais jamais mon coup n'a porté; ils sont si vifs qu'ils ont le temps de se cacher dès qu'ils voient le feu de l'amorce. L'histoire naturelle reconnoît comme un fait certain que le jerboa est absolument pareil au kangaro de l'hémisphère du Sud, dont il est le portrait en miniature ; ils aiment tous les deux à jouer, et quand on les apporte en Europe ils apprennent à faire beaucoup de tours amusans; leur forme et leur couleur sont absolument pareilles; ils ont sur-tout une grande ressemblance par les pattes : les uns et les autres ont celles de devant très-courtes, très-fortes, et celles de derrière très-longues. La grosseur du jerboa est celle d'un rat; sa couleur est celle d'un lièvre; d'ailleurs il habite la même latitude que le kangaro, c'est-à-dire une latitude correspondante dans un hémisphère différent. Ils ne peuvent marcher ni l'un ni l'autre, et sautillent

sans cesse. Tous les deux portent la queue haute ; leur démarche et leur port sont les mêmes.

Le gibier de diverses espèces abonde dans les environs de Bassora ; la rivière est couverte de canards, de sarcelles, d'oies sauvages, et ses bords sont peuplés de cochons sauvages d'une grosseur extraordinaire, et les plus gras que j'aie vus. On les tire avec la carabine, ou on les attaque à cheval avec des lances. Les perdrix qui habitent les bois de dattiers, et les jardins des environs de Bassora, sont beaucoup plus belles et plus grosses que celles d'Angleterre. Lorsqu'on a de bons chiens, on peut les chasser avec beaucoup de plaisir. Les marais qui environnent la ville sont remplis de bécassines, et le désert produit, dans le voisinage de cette ville, un superbe oiseau nommé hybarra.

Sa couleur est d'un brun cannelle ; il est à peu près de la grosseur d'un dindon ; son fumet est délicieux, et les Arabes le regardent comme le meilleur gibier que produise leur pays. Leur persévérance à la chasse est admirable ; je les ai vus suivre un de ces oiseaux pendant une demi-journée pour l'approcher à la portée du fusil, et le tuer à la balle rase. Le vol du hybarra est lent ; et, lorsqu'il est poursuivi, il se fie davantage à son astuce et à la vitesse de sa

course, qu'à ses ailes. Il est très-prompt à fuir, et c'est avec bien de la peine, en se tapissant avec précaution, que les Arabes peuvent l'approcher à soixante ou quatre-vingt toises pour le tirer.

Il est une autre route pour se rendre dans l'Inde par terre, et quelques voyageurs l'ont conseillée. C'est de traverser le petit désert. Dans ce cas, il faut toujours passer par Alep, d'où l'on se rend à Hilla sur l'Euphrate; ensuite, traversant la Mésopotamie, on va s'embarquer à Bagdad sur le Tigre, que l'on descend jusqu'à Bassora. Le trajet d'Alep à Hilla peut se faire en quinze ou seize jours; il en faut deux de plus pour se rendre à Bagdad, et de cet endroit à Bassora, on descend le Tigre dans cinq ou six jours. Je ne vois pas de difficulté dans l'exécution de ce plan, pourvu toutefois que le voyageur puisse se procurer un batelier qui veuille renoncer à l'usage, ordinaire sur le Tigre, de passer toutes les nuits à l'ancre.

L'Euphrate n'est pas si rapide que le Tigre; et lorsque les voyageurs, venant de l'Orient, arrivent trop tard, s'ils manquent la caravane qui part tous les ans de Bassora, ils remontent cette rivière jusqu'à Hilla, d'où ils se rendent par terre à Bagdad en deux jours; ils trouvent

là des caravanes qui partent régulièrement de cette ville pour traverser le désert jusqu'à Alep. Ces caravanes de marchands consistent en un ou deux milliers de chameaux escortés ordinairement par une garde de trois cents hommes armés. Il en part une de cette espèce tous les ans, vers le mois de juin ou de juillet, pour se rendre de Bassora à Alep, d'où elle revient à la fin de l'année. Ce trajet ne se fait point dans un temps fixé ; il dure plus ou moins, mais ordinairement depuis quarante-cinq jusqu'à soixante-dix jours : une petite caravane peut le faire en vingt-cinq ou vingt-six. — Il en part annuellement deux de Bagdad pour Alep, et leur voyage s'accomplit par le petit désert en vingt-huit ou trente-six jours.

En 1778, quelques personnes partirent ensemble de Bombay pour revenir en Europe par terre, en dirigeant leur route par Hilla, Bagdad, Alep, Lataquie, et Venise. Un de ces messieurs m'assura que ce voyage avoit été soumis à des retards considérables, et à des inconvéniens très-graves : ils furent obligés, long-temps avant d'arriver à Hilla, de quitter leurs bateaux, beaucoup trop grands pour la profondeur du fleuve ; ils s'embarquèrent sur des espèces de pirogues, laissant tout leur bagage derrière eux. Leur guide craignoit si fort les Arabes qui

habitent les bords de la rivière, que lorsqu'on arrivoit à quelque distance d'un village, il faisoit coucher les voyageurs dans le fond du bateau, et les couvroit des camerlines des bateliers, au risque de les étouffer. La camerline est une laize d'étoffe grossière dont les Arabes s'enveloppent comme d'un manteau lorsqu'ils ont froid; de cette manière ils arrivèrent en fraude à Hilla comme des marchandises de contrebande. Rien au monde n'auroit pu le décider à s'exposer une seconde fois par la même route; et l'on observera qu'indépendamment du danger qu'il a couru, et de la dépense que lui a causée ce voyage, il a été dix mois en chemin.

Une autre aventure de ce genre, dont on m'a donné les détails que je vais rapporter ici, suffira pour faire voir le danger de prendre la route du petit désert, et confirmera l'accusation intentée contre les habitans des bords de l'Euphrate, auxquels on reproche d'être perfides et sanguinaires.

En 1783, MM. Brodie, Stark, le capitaine O'Meara, et quelques autres personnes, entreprirent de se rendre de Bombay en Angleterre par la voie de Bassora. — En arrivant dans cette dernière ville en décembre, après une traversée de

six semaines, ils trouvèrent le désert impraticable, à cause de certaines disputes particulières qui s'étoient élevées entre les principaux sheicks. M. Latouche, résident européen, fit tous ses efforts pour leur obtenir une escorte de Zebir; ils avancèrent même une somme d'argent, pour engager des Arabes et pour se procurer des chameaux; mais ils eurent la mortification d'apprendre que ceux qu'on avoit achetés pour eux dans le désert avoient été pillés par des Arabes d'une Tribu différente, et que tous leurs préparatifs étoient en pure perte. Ils se décidèrent alors à remonter le fleuve jusqu'à Hilla, d'où ils comptoient se rendre à Bagdad, et continuer leur voyagevers Alep par Mozul, Jessira, Orfa et Bir.

Un d'eux, M. Hare, voulut prendre les devans avec un Français, un Grec, un Arménien, et leurs domestiques; en conséquence ils s'embarquèrent sur le fleuve. Le lendemain, M. Brodie et ses compagnons les suivirent. M. Latouche avoit eu la précaution d'écrire aux différens chefs des Tribus et des villages qui bordent le fleuve, et auprès desquels les voyageurs devoient passer. Il avoit sur-tout accompagné une de ces lettres, d'un présent destiné pour un sheick, dont il avoit quelques raisons de soupçonner les bonnes intentions.

Jamais personne n'a joui, parmi les Arabes, d'une plus grande considération que M. Latouche ; il en étoit généralement aimé, estimé et respecté. Ces sentimens lui étoient bien dûs, en retour de l'humanité et de la générosité sans bornes qu'il avoit exercées envers eux, lorsque les Persans assiégèrent Bassora. Il avoit retiré dans sa maison, sous la protection du pavillon anglois, les principaux personnages de la ville, avec leurs femmes et leurs familles ; et quand les malheureux habitans de Zebir, prisonniers de guerre, furent condamnés à l'esclavage, suivant la coutume des Perses, il les rançonna de ses propres deniers, sans distinction, et les rendit à leurs foyers.

Sous des auspices aussi favorables, nos voyageurs croyoient avoir d'autant moins à craindre, qu'on leur assuroit que le pays au travers duquel ils alloient passer étoit tranquille. Après avoir été forcés de séjourner quelques mois à Bassora, ils virent arriver avec plaisir le jour de leur départ, et s'embarquèrent joyeusement, avec leurs équipages, sur des bâteaux propres à la navigation du fleuve.

Pendant quelques jours, il ne leur arriva rien de particulier ; ils avançoient lentement, mais ils s'en consoloient en songeant qu'ils étoient en

sûreté, et qu'ils approchoient du terme de leur voyage.

En arrivant à un village situé à peu près à cent quarante milles au dessus de Bassora, ils trouvèrent qu'ils étoient attendus par un jeune homme, fils du sheick auquel M. Latouche envoyoit un présent; il étoit accompagné d'une garde peu nombreuse, et leur remit un billet de M. Hare, qui leur témoignoit combien il étoit satisfait du traitement qu'il avoit reçu; en même temps, il les informoit qu'il avoit montré au sheick ses armes, et les raretés qu'il avoit apportées de l'Inde. Il finissoit sa lettre par les engager à en faire autant. Ces Messieurs trouvèrent la conduite de M. Hare très-imprudente, et résolurent d'ensuivre une toute différente. Ils commencèrent par remettre au jeune homme le présent destiné pour son père; l'Arabe le reçut, et après l'avoir manié pendant quelque temps, il les pria de trouver bon qu'il en prît une partie pour lui à l'insçu de son père. Ces Messieurs lui représentèrent que rien ne pourroit l'autoriser à une pareille conduite, et firent en même temps observer que le paquet étant cacheté, c'étoit pour eux un dépôt sacré qu'ils ne pouvoient se permettre de violer. Le jeune homme répondit avec vivacité que ce n'étoit là qu'une mauvaise difficulté, et qu'il

voyoit à la chaîne de montre d'un des étrangers, un cachet pareil à celui dont étoit sçellé le paquet; en cela il ne se trompoit pas, car il avoit bien examiné ce que les voyageurs possédoient. Cependant le refus qu'il essuya ne parut pas l'affecter beaucoup. Pendant le reste de la conversation, il ne cessa de s'exprimer de la manière la plus amicale, et de leur témoigner combien son père seroit enchanté de les posséder chez lui, les assurant qu'il avoit pris soin de tout préparer pour les bien recevoir. Cependant il dépêcha successivement trois exprès au village de son père, situé à quelques milles plus haut sur les bords de la rivière, et, sous divers prétexte, on retardoit le départ de ces messieurs, malgré le désir qu'ils avoient de continuer leur route; enfin on leur fit entendre qu'ils seroient forcés de passer la nuit où ils étoient, parce qu'il étoit impossible de remonter plus haut pour ce jour là. Ce ne fut pas sans peine qu'ils y consentirent, mais la résistance étoit inutile; en conséquence, ils se rembarquèrent chacun dans leurs bateaux; et comme ils ne soupçonnoient aucune perfidie de la part de leur conducteur, ils ne se tinrent point sur leurs gardes pendant la nuit. Cependant vers le soir, ils avoient entendu quelques propos qui n'étoient pas favorables aux Arabes auxquels ils s'étoient confiés; des femmes

s'étoient avancées jusque sur le bord du fleuve, pour les instruire du danger qu'ils couroient. Ce sexe, naturellement compatissant, vouloit leur faire éviter le sort qu'on leur préparoit; par leur moyen, les domestiques de M. Brodie apprirent que les voyageurs de la veille avoient éprouvé des violences, et que leurs bagages avoient été pillés.

Le lendemain ils partirent au lever du soleil, en compagnie du jeune sheick. Différentes personnes qu'ils rencontrèrent sur la rivière, leur donnèrent des nouvelles qui confirmèrent les rapports de la veille; et avant qu'ils arrivassent au village, où l'on disoit qu'on avoit fait des préparatifs pour les recevoir, ils ne doutoient plus que M. Hare et ses malheureux compagnons n'eussent été assassinés par les mêmes hommes, à la merci desquels ils alloient se jeter.

Il étoit désormais également impossible d'éviter le fatal village, et de refuser la garde qu'on leur y proposeroit, parce que, sous prétexte de protéger les voyageurs Européens, les sheicks des bords de l'Euphrate se partagent le droit de les dépouiller, en leur faisant payer des droits, des gardes, etc.

Il falloit de la prudence et du courage pour se garantir

garantir du complot qu'on machinoit contre eux; toutes leurs craintes se réveillèrent quand ils virent le jeune sheick se débarquer pour achever le trajet par terre; ils se réunirent alors, et s'armèrent ainsi que leurs serviteurs, et tout fut préparé pour faire autant de résistance que la circonstance le permettoit. Enfin ils arrivèrent à ce village qui, la veille, avoit recélé les plus cruels assassins. La circonspection avec laquelle ils marchèrent, les armes qu'ils tenoient en main, sur-tout des espingoles dont par bonheur ils étoient pourvus, mais par dessus tout, leur résolution, en imposèrent assez aux Arabes pour les empêcher de les attaquer ouvertement. Leurs soupçons se tournèrent en certitude, lorsqu'ils virent que le vieux sheick n'étoit pas dans le village, et qu'on n'avoit rien préparé pour les recevoir. D'ailleurs, la vue de plusieurs hommes armés ne leur laissoit plus de doute sur les intentions de leurs hôtes.

Les Arabes ne cherchèrent plus à leur cacher l'évènement malheureux de la veille, dont ils assuroient être bien affligés; ils certifièrent que cette catastrophe avoit eu lieu dans le village voisin, qu'ils avoient voulu y conduire M. Hare, pour lui servir de garde, mais qu'il avoit opiniâtrement refusé leurs secours; ils ajoutèrent qu'ils étoient bien déterminés à empêcher

qu'un pareil accident n'arrivât une seconde fois, et que, pour le prévenir, ils alloient s'embarquer avec les nouveaux voyageurs, en assez grand nombre pour assurer leur tranquillité. Quelques uns de ces misérables, voulant les épouvanter et leur donner une idée de la cruauté qu'on avoit exercée envers M. Hare et ses compagnons, leur dirent qu'ils avoient vu les restes de ces malheureuses victimes, notamment une main, un bras, et une jambe; mais des détails semblables, loin de les effrayer, ne firent que redoubler leur courage, et leur inspirer la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils refusèrent positivement la garde qu'on vouloit leur donner, en observant qu'ils étoient capables de se défendre eux et leurs bagages, sans le secours de personne; mais que cependant ils offroient de payer la même somme que s'ils avoient accepté leurs services. Pendant tous ces débats, ils se tinrent auprès les uns des autres, leurs armes prêtes, et déterminés à ne point commencer les hostilités, à moins d'y être contraints par la force. Les Arabes devenoient de moment en moment plus turbulens; dans leurs clameurs ils prétendoient qu'on les soupçonnoit injustement. Leurs projets n'étoient cependant plus équivoques, et même quelques pierres furent lancées; les choses en vinrent au point, que nos voyageurs furent obligés de

mettre en joue, sans intention cependant de faire feu. Cette démonstration alarma tellement les Arabes, qu'ils se calmèrent, et demandèrent à parlementer; ils parurent avoir le désir d'accommoder le différent, témoignèrent qu'ils étoient fâchés qu'il y eût eu de la mésintelligence, et consentirent, avec l'air de l'indifférence, à laisser partir leurs hôtes; mais, en même temps, ils les forcèrent à recevoir dans leurs bateaux soixante-dix de leurs gens armés.

Ces Messieurs résolurent de ne plus se séparer; et, contre leur usage, ils s'embarquèrent tous ensemble sur le même bateau, mais ils ne purent empêcher trente ou quarante Arabes de s'y jeter avec eux. De pareils hôtes ne pouvoient qu'être très-désagréables, et l'on croit bien qu'il ne s'établit entre eux aucune confiance; cependant ces Barbares cherchèrent à s'excuser, et se plaignirent de la défiance qu'on leur témoignoit; on leur répondit que cette défiance ne les avoit pas plus que tout autre pour objet, mais que les Européens avoient pour usage de voyager les armes à la main. Enfin on arriva au village prochain, et les scélérats furent congédiés. Nos voyageurs, en débarquant, ne tardèrent pas à découvrir tous les détails de cette fatale histoire. Le cuisinier de M. Hare n'étoit pas mort, mais il étoit blessé de cinq coups de feu dans le col;

il lui restoit assez de force pour leur raconter, qu'une heure après avoir remis au sheick le billet que M. Brodie avoit reçu, M. Hare s'étoit retiré pour se reposer. A peu près à dix heures il fut attaqué dans son tachtrivan, au moment où il venoit de se coucher; il reçut un coup de lance, mais qui n'étoit pas mortel; alors, saisissant son fusil, il voulut se mettre en défense, mais en ce moment il fut égorgé. Le sort de ses compagnons ne fut pas plus heureux; le Français et le Grec furent tués; l'Arménien ne s'en retira que couvert de blessures, et tout leur bagage fut pillé.

Cet acte de cruauté, si contraire au caractère des Arabes du désert, qui regardent l'hospitalité comme un devoir sacré et leur hôte comme inviolable, étoit le résultat d'un complot formé avant l'arrivée de M. Hare. Les habitans du village où les voyageurs étoient alors, avoient été informés du projet, et s'étoient réunis pour s'opposer à son exécution; ils étoient en marche pour accomplir cette généreuse résolution, quand ils apprirent que le crime étoit consommé: cette fatale nouvelle les fit rentrer dans leurs foyers.

Les fastes de l'histoire ne renferment pas le récit d'une trahison plus noire, et jamais voya-

geurs, environnés d'assassins, n'ont été dans une situation plus critique ; la profession de voleur de grand chemin n'a rien d'aussi déshonorant que l'atrocité d'un pareil forfait, dont le souvenir fera rejaillir sur ses auteurs une infamie éternelle. Après une épreuve aussi dure, nos voyageurs ne furent pas encore au bout de leurs souffrances. Ils se rendirent à la vérité sains et saufs à Bagdad, lieu de la résidence d'un Pacha dont ils réclamèrent la protection, et près duquel ils espéroient voir finir les vexations et les insultes auxquelles ils étoient journellement exposés. Mais en cela leur espoir fut encore trompé. Cependant le Pacha leur accorda deux Agas chargés de les accompagner sans cesse, et de veiller à leur sûreté. Il promit en outre de leur procurer des chevaux à ses frais, pour les conduire à Alep. Tout cela n'empêcha pas que deux d'entr'eux, s'amusant à considérer des ruines à Mosul, ne fussent volés en plein jour, en présence même d'un de leurs Agas qui ne put les en garantir ; une autre fois, après avoir passé la nuit dans un caravanserai, tout le parti se mit en route au matin, excepté un, sur lequel les Arabes fermèrent les portes ; ses camarades s'apperçurent bientôt qu'il manquoit, et revinrent aussitôt sur leurs pas, accompagnés de leur escorte ; mais ils ne purent obtenir le prisonnier, qu'après avoir payé une somme considérable par forme de ran-

çon. Que faire dans des circonstances pareilles? A qui demander justice? au Pacha, au Gouverneur de la province? A quoi cela put-il aboutir? à des évasions, à des excuses ridicules; ce fut tout ce qu'on obtint. Et, dans le fait, la foiblesse, l'imbécillité du gouvernement turc, étoient telles, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de réprimer l'insolente arrogance d'une populace qui disoit publiquement que les Chrétiens n'avoient pas besoin de venir dans le pays, et que, puisqu'ils y venoient, ils devoient se soumettre à ce qu'on exigeoit d'eux. Le Pacha de Mosul déclara de son côté, qu'il ne pouvoit confier la garde de nos voyageurs à personne pour les conduire à Alep, jusqu'à l'arrivée d'un corps de cavalerie qu'il attendoit.

Au bout de quelques jours cette troupe arriva en effet; et le Pacha, fidèle à sa promesse, en détacha un peloton auquel il donna ordre d'escorter ces Messieurs. Ils partirent, et bientôt leur caravane se grossit d'une foule de voyageurs qui les joignirent sur la route et dans les villages qu'ils traversèrent, espérant trouver protection sous la garde qui les accompagnoit; mais ces pauvres gens n'y furent pas plus en sûreté, que s'ils s'étoient jetés à la merci des voleurs du désert; car les Turcs qui composoient le détachement, invitoient les Anglais à rester tranquilles,

tandis qu'ils environnoient ces malheureux auxquels ils extorquoient leur argent, et tout ce qu'ils avoient de valable. Ces barbaries avoient ordinairement lieu toutes les fois qu'une certaine quantité de nouveaux venus s'étoit rassemblée ; et dans fort peu de temps ces exactions furent tellement répétées, que les infortunés qui en étoient l'objet furent dépouillés de tout ce qu'ils avoient apporté, et manquèrent absolument de tout. C'étoit enfin le tour de nos voyageurs, et leur escorte voulut aussi les mettre à contribution : on n'étoit plus qu'à deux jours de marche d'Alep lorsqu'on leur demanda une certaine somme qu'ils refusèrent de la manière la plus péremptoire ; ils ajoutèrent qu'ils ne donneroient pas un parah avant d'arriver à la capitale où l'on devoit les conduire suivant les ordres du Pacha. Les Turcs employèrent tous les moyens possibles, excepté la violence, pour obtenir le paiement qu'ils demandoient ; mais ce fut en vain : ces Messieurs furent inébranlables, et l'escorte voyant ses efforts inutiles, prit le parti de les abandonner au beau milieu du désert : toute la troupe partit au galop, sans qu'il en restât un seul avec la caravane. Heureusement quelques personnes connoissoient les chemins, et se chargèrent de les conduire : ils achevèrent ainsi leur voyage avec un ordre et une tranquillité dont ils n'avoient pas joui sous la garde

T 4

turbulente et licentieuse qui, loin de les protéger, n'avoit cessé de les opprimer.

Il faut cependant avouer qu'ils ne trouvèrent pas toujours des hommes aussi coupables; ils furent quelquefois reçus avec politesse, et même avec générosité, sur-tout à Jessira; on leur y fournit des provisions en abondance, et le Pacha les fit escorter par ses gens jusqu'aux frontières de son district qui leur a paru supérieurement cultivé, et dans un état comparable au jardin le plus beau et le plus fertile. Accoutumés aux extorsions de toute espèce, nos voyageurs hésitoient à recevoir les présens dont on les combloit, très-persuadés qu'ils finiroient par les payer bien cher, lorsqu'à leur grand étonnement, les serviteurs du Pacha ne voulurent pas en accepter la valeur, et refusèrent tout aussi positivement les présens que ces Messieurs leur offrirent en reconnoissance de tous leurs bons procédés.

Pour tout dire en un mot, les fatigues de ce voyage excèdent tout ce qu'on pourroit dire et croire à ce sujet; et leurs travaux ne finirent qu'au lazaret de Marseille, où ils arrivèrent vingt mois après leur départ de Calcutta. On leur rendit ce séjour aussi agréable que le permettoient la circonstance et la sûreté publique. En 1720, cette ville fut ravagée par la peste; en

conséquence, la quarantaine y est de rigueur quand on vient du Levant. Bientôt l'espérance de se revoir au milieu de leur patrie, vint émousser le sentiment des peines qu'ils avoient souffertes; et l'amabilité française leur en fit perdre entièrement le souvenir.

En réfléchissant sur cette anecdote, sur mes propres observations dans le désert, et sur le caractère des Arabes en général, je crois pouvoir prescrire les règles suivantes aux voyageurs qui tenteront cette route à l'avenir. En les observant avec soin, je suis persuadé qu'elles assureront leur tranquillité pendant tout leur voyage.

D'abord il faut éviter toute espèce d'ostentation, afin de ne point exciter l'avarice des Arabes.

Secondement, on doit, autant qu'on le peut, témoigner de la bonne humeur au dernier homme de la caravane; avoir pour lui la plus grande affabilité; lui pardonner ses petites curiosités, même quand elles sont impertinentes; sourire de son étonnement, et paroître, autant qu'il est possible, avec lui, sur le pied d'égalité.

Troisièmement, si l'on reçoit quelque insulte,

ce qui n'arrive que bien rarement, ou si l'on s'apperçoit de quelque léger larcin, il ne faut jamais se faire justice soi-même; mais en faisant avec calme des représentations au sheick, on peut être certain qu'il punira le délinquant plus sévèrement qu'on ne le feroit soi-même.

Quatrièmement, il ne faut jamais se mêler parmi les naturels du pays, dans les villages que l'on visite; il faut éviter d'entrer dans leurs huttes, sans être accompagné de quelques soldats de l'escorte, obligés de protéger le voyageur qui s'est mis sous leur garde, (devoir auquel ils ne manquent jamais); mais hors de la tribu de sa caravane, il ne doit espérer aucune espèce de civilité, ni de bon traitement.

Cinquièmement, dans tout ce qui concerne le désert, il faut se laisser entièrement guider par le sheick, se mettre absolument sous sa protection; enfin, n'avoir d'autre volonté que la sienne. Plus on marque de confiance, plus un Arabe est satisfait, et plus il croit son honneur attaché à la sûreté de celui qui s'en repose sur lui.

Sixièmement, un voyageur fera bien de prendre l'habit musulman, aussitôt que cela sera possible; il n'y auroit point de mal qu'il l'eût revêtu

même avant d'arriver dans le pays, et il convient que ce costume ne soit jamais celui d'une condition supérieure à la moyenne classe; il est bien vrai que même avec l'aide des moustaches, il est impossible de se déguiser au point de passer pour Turc, quelque silence qu'on s'obstinât à garder; mais l'attention de se vêtir comme les habitans d'un pays semble annoncer le désir de leur plaire; ils en sont toujours flattés, et n'hésitent pas à traiter favorablement le même homme auquel ils ne feroient pas attention s'il étoit couvert d'un costume européen. Dans tous les cas, on peut compter que généralement les Arabes du désert respecteront un Chrétien plus qu'un Turc; ils ont pour ces derniers une aversion profondément enracinée, et une antipathie insurmontable.

L'homme intelligent, qui observe le cœur humain et les causes qui déterminent ses affections, ne sera point étonné de l'inimitié qui règne entre les Turcs et les Arabes; ces derniers sont les maîtres légitimes de leur pays, les autres n'y exercent que le droit de conquête. C'est chez les Arabes que la religion de Mahomet a pris naissance; c'est de là qu'elle s'est répandue. Ces hommes ne sont pas moins féroces que leurs oppresseurs sous lesquels ils ne fléchissent qu'à contre-cœur. Ils souffrent impa-

tiemment les extorsions que l'on exerce contre eux; le joug leur est insupportable ; ils ne peuvent le secouer, mais ils le détestent, et pour être domptés, ils n'en sont pas plus soumis. Les Turcs dominent par le pouvoir des armes ; les principes de leur religion leur font regarder avec mépris toutes les nations qu'ils ont vaincues ; et il n'est peut être pas étranger à notre sujet de jeter ici un coup-d'œil sur la naissance, les progrès, et la puissance de cet Empire vaste, mais incohérent, et dont les rênes échappent à la main de son gouvernement.

Nous avons déjà observé que la marche des sciences avoit été dirigée, dans l'origine, de l'Orient en Occident; tandis que la barbarie, qui suit les irruptions des conquérans, avoit pris son cours du Septentrion vers le Midi. Du constrate de deux mobiles aussi différens, naquit la subversion totale du génie et des lumières ; les sciences, fuyant devant le glaive, abandonnèrent les climats où la guerre exerça ses ravages ; il a fallu des siècles avant qu'elles osassent lentement et foiblement reparoître dans les pays d'où la barbarie les avoit expulsées. Les Celtes et les Teutons, s'élançant des bords de la Baltique, et des côtes de la mer du Nord, se répandirent dans les plus belles contrées de l'Europe. C'est à l'histoire qu'il appartient de nous

faire connoître les succès des Vandales, des Goths, des Ostrogoths, et des Visigoths; nous observerons seulement ici, que l'idiome teutonique est la souche des langages suédois, danois, et norwégiens. Cette mère langue est aujourd'hui fondue dans les différentes dialectes qui en émanent; elle ne s'est conservée qu'en Islande; et il est à remarquer que cete île glaçée devint l'asyle des lumières, lorsque l'Europe s'enveloppoit des ténèbres de l'ignorance. On en peut dire autant de l'Irlande, des Hébrides, et sur-tout d'Incolmkiln, où les sciences se réfugièrent pour échapper à la barbarie qui couvroit la face du reste de la terre. Cependant, les *Fenni*, partis des bords du Danube et du Pont-Euxin, se répandirent de leur côté, et leur idiome devint celui de la Russie, de la Pologne, et de l'Esclavonie.

Les Croates et les Valaches ont la même origine; ils sont encore aussi sauvages aujourd'hui que leurs ancêtres l'étoient autrefois. C'est un fait très-curieux dans l'histoire, que les bords du bas Danube n'aient jamais été civilisés. Les provinces arrosées par ce fleuve impétueux ont, dès les premiers âges, été le berceau de la barbarie et de la férocité; c'est encore de ce pays que la maison d'Autriche retire ses meilleurs

soldats. (59) En allant à Valenciennes, au mois d'août 1793, je visitai l'hôpital autrichien, établi à Bruxelles; il renfermoit 400 blessés : la fermeté avec laquelle ces braves gens suppor-

---

(59) Nous avons éprouvé, dans la guerre qui vient de se terminer, qu'il ne faut être ni féroce, ni barbare, pour être excellent soldat; nos jeunes gens quittoient les délices de Paris, ou de la maison paternelle, pour aller bravement vaincre, ou se faire tuer en Allemagne. Les habitans de nos campagnes, sortis à peine de l'enfance, abandonnoient la charrue pour courir à la réquisition; ils n'étoient ni féroces, ni barbares, ils n'étoient que braves; ils alloient au feu avec cette gaîté qui fait le fond du caractère français. Avant la révolution nos meilleurs soldats étoient des cultivateurs. N'avons-nous pas vu des bataillons de grenadiers royaux, et dernièrement des troupes de conscrits, ne sachant pas seulement porter leurs fusils, arriver au camp le matin d'un jour de bataille, marcher intrépidement à l'ennemi, et remporter la victoire? Tout cela dépend du génie belliqueux de la nation, et de l'impulsion que les chefs savent lui donner. Je ne cherche point ici à flatter ma patrie; je dis la vérité; il est certain que le Français est le meilleur soldat de l'Europe. J'ai commandé des hommes de toutes les nations; j'ai vu la patience admirable des Autrichiens braver une suite de défaites pendant toute une campagne; j'ai vu ces troupes conserver la même soumission, la même tenue, la même discipline, et le lendemain d'une bataille perdue, après une retraite fatigante,

toient leurs maux me pénétra d'estime pour leur courage : je vis avec plaisir qu'ils étoient bien soignés. Les Croates et les Esclavons des bords de la Drave et de la Save, les Valaches et les Moldaves des rives du Danube et des côtes

---

défiler en parade comme dans un jour de paix. Dans la marine, j'ai vu des matelots de toutes les parties du globe, et je dois dire que je n'ai rencontré que chez les Français cette légèreté, cette bonne humeur, que les plus grandes fatigues ne peuvent abattre. Avec eux il ne faut ni vivres, ni vêtement, ni tentes ; ils savent se passer de tout, faire la guerre nus-pieds, dormir à la belle étoile, vivre de ce qu'ils peuvent attraper, supporter l'inclémence du ciel : au milieu de tout cela, qu'on batte la charge, on les voit suivre leurs généraux en riant, et en ridiculisant leurs ennemis ; cependant ils ne sont ni sauvages, ni farouches. La remarque du major Taylor porte à faux, et si l'on en vouloit une preuve, on la trouveroit dans ces mêmes armées Allemandes dont il parle. Il n'y a rien de plus barbare, de plus cruel, que les manteaux rouges. Sont-ils meilleurs soldats pour cela ? Non certainement : aussi n'oseroit-on les mettre en ligne ; on les emploie à piller, à désoler le pays ennemi, mais on ne les oppose jamais à des troupes réglées. Nous sommes donc fondés à croire que si les habitans des rives du bas Danube sont bons soldats, ils le doivent au génie particulier qui les caractérise, à leurs dispositions guerrières, et peut-être à leur amour pour la gloire, plutôt qu'à l'espèce de barbarie dans laquelle on les laisse languir.

de la mer Noire, étoient mêlés ensemble, et divisés seulement par classes, suivant leur genre de blessures, depuis le simple coup de feu, jusqu'aux amputations les plus effrayantes. Au milieu de toutes ces mutilations, on n'entendoit pas un soupir, pas un murmure. Ces espèces de demi-sauvages n'étoient pas difficiles à reconnoître parmi les autres soldats Autrichiens et Allemands; on les distinguoit à un certain caractère d'aspérité, à la négligence de leur habillement; enfin, à un air de hardiesse qui me frappa et me fit demander au chirurgien qui nous accompagnoit, quelles étoient leurs principales inclinations? quel étoit l'objet le plus immédiat de leurs désirs? De l'eau-de-vie, me répondit-il, et d'être de nouveau menés à l'ennemi. Il nous donna, en même temps, quelques détails propres à nous les faire juger. Au mois de juin de l'année précédente, un détachement de Valaches étoit arrivé, pieds-nus, à Bruxelles, et jamais on n'avoit pu les faire consentir à s'embarrasser de bas et de souliers. A peu près dans le même temps, Courtray fut pris par M. Luckner : les armées française et impériale étoient alors en présence. A cette nouvelle, l'impétuosité des Valaches fut extrême; ils demandèrent à grands cris qu'on les menât aux avant-postes : leurs violences et leurs clameurs augmentèrent au point qu'on fut obligé de leur promettre

promettre qu'ils ne seroient pas plutôt remis des fatigues de leur route, (ils arrivoient de 500 lieues) qu'on leur donneroit des armes et des munitions, et qu'on les enverroit de suite au champ de bataille (60).

Enfin, c'étoit aux Huns et aux Tartares qu'il étoit réservé d'envahir d'abord les pays Méridionaux qui les avoisinoient, et dans la suite de conquérir l'Inde, la Chine, la Perse, et même une partie de l'Europe et de l'Afrique.

Les États les plus petits dans l'origine, mais soutenus d'un grand courage, animés de l'amour du butin, et poussés par des dispositions ennemies du repos, ont pu quelquefois s'élever au rang des plus grands empires; mais comme les institutions, qui n'ont pour base ni la vertu, ni la justice publique et individuelle, doivent toujours être de courte durée, ces colosses agrandis ont bientôt croulé dans l'abîme, du fond duquel ils s'étoient élevés. Parmi toutes les peuplades

(60) C'est une envie que nos armées leur ont bien fait passer depuis. Au surplus, si ces demi-sauvages ont jeté leurs bas et leurs souliers pour faire plus commodément leur route sans armes et sans bagages, nos troupes, qui ne sont point du tout sauvages, ont fait plus que cela, car on les a vu franchir les Alpes, et faire une partie de la première campagne d'Italie nus-pieds.

plades ignorées jusqu'alors, il existoit sur les bords de la mer Caspienne, vers le lac d'Aral, une horde de bandits, Tartares ou Scythes d'origine, qui, suivant l'usage du temps, fondirent sur l'Arménie, (royaume florissant et indépendant) dont ils firent la conquête, et qu'ils nommèrent Turcomanie, du nom de leur tribu.

L'origine de nos ancêtres Tartares ou Scythes est un point d'histoire sur lequel on n'a point encore de solution satisfaisante; la tradition ne nous a rien fait connoître à cet égard, et nous n'en trouvons aucune trace dans nos plus anciens écrivains : Homère et Hésiode ignoroient jusqu'au nom du pays d'où ces barbares se répandirent sur le globe. Auparavant cette époque, les anciens croyoient que le monde habité se renfermoit dans les bornes de notre zone tempérée, au delà de laquelle on ne trouvoit, au midi, que des chaleurs brûlantes, sous lesquelles l'espèce humaine ne pouvoit vivre; ils imaginoient pour frontières, vers le nord, le Chaos, le Tartare et une nuit éternelle. Les colonnes d'Hercule étoient pour eux les limites de l'univers du côté du S; un Océan sans borne le terminoit au couchant; et le Boristhène lui servoit de frontière vers le Levant. On savoit seulement qu'il existoit au delà de ce fleuve une race Sauvage, dont on ne connoissoit ni l'histoire ni l'origine. Les lumières géographi-

ques du temps venoient expirer vers le N, au cours de l'Elbe et aux côtes de la Baltique, dans les environs du 57me. parallèle ; plus loin, tout étoit incertitude et doute, on n'y supposoit que glaces et ténèbres ; aussi les barbares furent-ils reçus avec étonnement, quand ils vinrent inonder le Midi. Les savans d'alors ne pouvoient deviner d'où sortoient les nombreux essaims de bandits que vomissoient les bords du Volga et du Don, les côtes de la Caspienne et le plateau de la Tartarie. Ce dernier endroit, berceau de toutes les Nations, se divisoit en une quantité innombrable de hordes aguerries qui suivirent divers chefs, sous lesquels elles s'emparèrent de tous les pays voisins du leur ; à mesure que ces nouveaux venus s'établissoient dans leurs conquêtes : ils se civilisoient et prenoient un caractère tout différent, en adoptant les mœurs et les usages des peuples qu'ils avoient vaincus ; chaque horde forma un district séparé sous l'autorité d'un Kan. Cette émigration vint des bords de la Caspienne, vers la fin du 8me. siècle, à peu près 200 ans après Mahomet ; les Turcomans étoient encore payens à cette époque, et ne connoissoient ni l'Alcoran ni aucune religion établie.

Dans l'année 1038, la Perse étoit sous la dépendance des Sarazins, et le gouverneur de ce Royaume avoit reçu des Califes le titre de Sultan. Quelques troubles intestins ayant éclaté

dans ce pays, on appela Tongrel-Beg pour les calmer; il vint à la tête d'une armée Turque, rétablit l'ordre, s'empara de la puissance suprême, et embrassa la religion de Mahomet. Les succès rapides des Turcs les rendirent bientôt redoutables aux Califes eux-mêmes, qui les invitèrent à servir comme auxiliaires dans leurs armées, et qui les chargèrent d'aller appaiser quelques provinces éloignées qui s'étoient révoltées. Enfin, en 1055, le Calife régnant nomma Tongrel-Beg lieutenant temporel du Commandeur des Croyans. De ce moment la gradation fut aisée, et la puissance des Califes passa bientôt dans ses mains. La fertile Cilicie, aujourd'hui la Caramanie, devint son partage avec plusieurs autres contrées de l'Asie Mineure. Cependant cet heureux aventurier, et les Turcs qui l'avoient suivi, s'amollirent bientôt par leurs communications avec des nations plus policées, et cédèrent à leur tour à l'impétueuse éruption de nouveaux Tartares qui fondirent sur leur territoire, et menacèrent de renverser cet Empire de fond en comble. Ces barbares, se pressant les uns les autres comme les flots de la mer, chassèrent les Turcs de la Perse, vers l'an 1200, et les repoussèrent jusqu'à Iconium, en Cilicie, d'où ils portèrent leurs armes vers le Sud. Trente-neuf ans après, un descendant de Gengis Kan s'empara de Bagdad, et comprima leur puissance de ce

côté, comme les Mamelucks avoient fait dans l'Inde et dans la Palestine. Leur gloire étoit alors à son déclin, leur royaume de Caramanie étoit lui-même morcelé en petits états indépendans, lorsqu'Osman ou Othman parut, et leur rendit leur première splendeur. Ce Prince, digne héritier du grand Gengis, posa les fondemens de l'Empire Ottoman, tel qu'il existe aujourd'hui. Il étoit Souverain d'un petit district de la Caramanie, et sa capitale se nommoit Kara-Chisar; il y prit le titre de Sultan. Ce fut là qu'il prépara sa grandeur future, et c'est la base sur laquelle cette grandeur repose, qui va faire l'objet de nos recherches.

Lorsque Mahomet fonda sa religion, son but principal étoit de faire des conquêtes; il falloit, pour y réussir, avoir recours à tous les moyens qui pouvoient exciter l'énergie et le courage de ses sectateurs. Il étoit assez bon politique pour savoir que l'opinion seule gouverne les hommes, et, qu'à la longue, elle triomphe de tous les obstacles. Pour la déterminer en sa faveur, il ne crut pas pouvoir employer de moyens plus puissans que l'enthousiasme religieux, soutenu de la superstition. Telle fut la première pierre sur laquelle il éleva l'édifice de sa doctrine. L'abstinence étoit nécessaire pour maintenir la subordination et la santé dans son camp, ses lois la

prescrivirent; le pillage dans ce monde, et la promesse des plaisirs les plus sensuels après la mort, le bonheur éternel dévolu à ceux qui expiroient sur le champ de bataille, le chemin des honneurs et de la gloire ouvert à tous les fidèles indistinctement; voilà les grands mobiles dont il fit usage. Leur action toujours puissante sur l'esprit et le cœur humain, secondée par l'influence d'un climat embrasé, qui allume le feu de l'effervescence dans le sang de ses habitans, engendra ce fanatisme auquel rien ne résista, fit des Arabes un peuple de conquérans et qui porta par-tout le fer et le feu, sous le prétexte de la religion.

Othman, fondateur de l'Empire Ottoman, étoit un prince habile et entreprenant; il comprit de bonne heure que la religion Mahométane, si favorable aux successeurs du prophète, auroit pour lui des résultats semblables, s'il pouvoit déterminer pareillement l'enthousiasme en sa faveur. Pour atteindre ce but, il commença comme l'auteur de l'Alcoran. L'esprit de rapine et de brigandage signala sa nouvelle carrière; et ses soldats dévastèrent impunément tous les pays qui cédèrent à leurs armes. Les ministres de la religion le secondèrent de tout leur pouvoir; toutes les Mosquées retentirent de cette maxime: » Rien n'est plus digne d'un enfant de Maho-

» met, que d'asservir tout l'univers à l'Alcoran, » et sur-tout d'extirper entièrement le chris» tianisme ».

Othman aimoit la guerre, il se mit lui-même à la tête de ses armées; il les disciplina et les conduisit à la conquête des petits états de la Caramanie, dont il s'empara sans beaucoup de difficulté; après les avoir soumis, il tourna ses armes victorieuses vers la Bithynie, pays fertile, borné au Couchant par le Bosphore et la Propontide, au Midi par le Mont Olympe, au Septentrion par le pont Euxin, et vers le Levant par le Parthénius.

Cette province subit le joug, et le vainqueur fixa sa résidence à Biersa ou Prusa, ville grande et populeuse; il en fit la Capitale de son nouvel empire, dont il recula bientôt les bornes jusqu'aux confins de l'Asie Mineure.

Othman mourut en 1308; mais son trépas n'interrompit point le cours des victoires de ses armées. Les Princes qui lui succédèrent héritèrent de son courage et de ses talens militaires. Ils suivirent le même système dévastateur et sanguinaire qui souilla toujours leur histoire, jusqu'au règne du grand Soliman, le Magnifique. Sous ce prince, les Turcs atteignirent le

plus haut degré de splendeur, et dépassèrent tous les autres peuples dans l'art de la guerre : leur nation devint la première du monde, car alors les arts et les sciences ne jetoient encore qu'un foible crépuscule sur l'Europe. Les Souverains Ottomans ne portèrent d'abord que le titre de Sultan, ils ne prirent celui d'Empereur qu'après la conquête de Constantinople ; et si l'on veut marquer l'échelle de gradation par laquelle ils montèrent au plus haut point de puissance et de grandeur, il suffit de suivre sommairement la liste de leurs succès. En 1362, les Turcs enlevèrent aux Grecs la ville d'Andrinople dont ils firent le siége de leur Empire. En 1393, Bajazet I fit la conquête de la Thrace, de la Macédoine, de la Thessalie, et d'une grande partie de la Mysie et de la Bulgarie. En 1445, Amurat le second s'empara du Péloponèse et de toute la Grèce ; Scanderberg, Prince d'Épire, s'opposa long-temps, avec succès, à ses efforts. Les Albanois, sous ses ordres, défirent plusieurs fois les Turcs, dont leur Roi devint la terreur ; mais la mort l'enleva à ses sujets qui virent périr en lui le dernier appui de leur liberté et de leur indépendance : ils passèrent sous le joug, et l'Empire du Croissant fut solidement établi en Europe. Il ne resta bientôt aux Empereurs Grecs, que la ville de Constantinople ; encore ce dernier fleuron

de leur couronne ne tarda-t-il pas à leur être enlevé. Cette Capitale étoit la ville la plus grande et la plus riche de l'univers, quand elle devint la proie de Mahomet II, qui la prit le 29 mai 1453. Le sac de cette malheureuse ville, fut marqué par tout ce que la cruauté et la barbarie peuvent enfanter de plus déshonorant pour l'humanité. Bajazet II, son fils, suivit les traces de son père, et la fortune de Mahomet lui fut constamment fidèle. En 1534, Soliman le second, surnommé le Magnifique, dirigeant ses armes vers l'Orient, s'empara de Bagdad, de toute l'Assyrie, et de la Mésopotamie qui dépendoit alors de la Perse. En 1574, Sélim le second parcourut en vainqueur la Moldavie, toute la Valachie, arracha l'Ile de Chypre et partie de la Dalmatie à la République de Venise; enfin, vers le milieu du 17me. siècle, commença cette longue guerre de Candie, dont la défense coûta des flots de sang à toute la chrétienté. C'étoit sur-tout contre Venise que l'animosité des Turcs paroissoit alors se déployer avec le plus d'activité. La politique constante des Sultans étoit de tourner toute l'attention de leurs sujets vers la guerre au dehors, quand leurs états éprouvoient quelques troubles au dedans: et l'on avoit pour maxime qu'un Empereur des Turcs ne pouvoit pas rester dans son sérail, jouissant indolemment de l'autorité

suprême que ses ancêtres lui avoient transmise ; son devoir l'appeloit au milieu des camps ; il falloit qu'il ne cessât d'ajouter de nouveaux pays à son Empire, et qu'il s'efforçât d'étendre la foi de Mahomet jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe.

En 1645, Ibrahim fit débarquer 74000 hommes en Candie ; mais la fameuse attaque de la Capitale ne commença que sous son successeur Mahomet IV, le 11 de mai 1667. Pendant ce siége mémorable, il périt 400,000 Chrétiens et 120,000 Turcs ; enfin, Candie se rendit en 1669, et le voyageur Français de la Quillatière, observa dans le pays même que la supériorité de la discipline des Turcs sur celle des autres puissances de l'Europe, consistoit dans leur subordination envers leurs officiers, dans une union plus étroite entr'eux, dans leur sobriété, et dans leur fidélité envers leurs drapeaux qu'ils n'abandonnoient jamais.

Telle est l'histoire sommaire de l'Empire Ottoman, depuis sa naissance jusqu'au zénith de sa gloire. Depuis cette époque, il n'a cessé de déchoir ; et comme sa puissance n'est point appuyée sur des lois réciproques entre le souverain et les sujets, sa durée doit être courte, et sa chute ne surprendra personne ; elle sera ins-

tantanée, et ne laissera derrière elle aucune trace d'un pouvoir dont les fondemens furent cimentés de sang, qui ne se soutint qu'à force d'usurpations, et dont les annales renferment les exemples les plus signalés de la dépravation du cœur humain.

CHAPITRE VII.

Départ de Bassora sur un vaisseau anglais. — Échouage au bas de la rivière. — Danger d'un naufrage. — Le vaisseau perd son gouvernail. — Manière ingénieuse dont il le remplace. — Secours qu'il reçoit de Bassora. — Assistance que lui envoie le Pacha. — Des vaisseaux turcs viennent à son secours. — Le Capitaine relâche à Bushire pour se réparer. — Description de cet endroit. — Excursion dans l'intérieur des terres. — Manufactures intéressantes. — Départ de Bushire. — Détails sur le golfe Persique. — Arrivée à Bombay.

LE Capitaine Jervis avoit été très-malade d'une fièvre maligne dont il étoit redevable aux eaux stagnantes qui environnent Bassora, et qui exercent leur influence malfaisante sur tous les habitans de cette ville; il se rétablissoit enfin, et le Résident Anglois ayant achevé ses dépêches pour l'Inde, nous nous embarquâmes sur la Corvette de la Compagnie, *l'Intrépide*, armée de 14 canons de 6.

Le 24 Janvier 1790, à 6 heures après midi, nous levâmes l'ancre, et poussés par un vent

favorable, secondé d'un fort courant, nous descendîmes la rivière de Bassora (Shat-ul-Atchan). Les bords en sont délicieux et couverts de dattiers, dont la verdure embellit le paysage qui ressemble à un jardin continu. L'eau de la rivière est vaseuse et blanchâtre; mais en la faisant reposer quelques heures, elle devient claire et d'un bon goût.

Le 25 Janvier, de bon matin, nous passâmes vis-à-vis de l'ancien Bassora, dont les ruines sont à peu près à une demi-lieue du fleuve, du coté de la rive persane; on assure que cette ville fut autrefois très-grande et très-magnifique. Nous continuâmes notre route vers les bancs qui obstruent l'entrée du fleuve; nous avions perdu la terre de vue depuis plusieurs heures, et le brassiage n'augmentoit point encore; la sonde ne donnoit que quatre brasses. Il n'y a qu'une passe pour les vaisseaux, les autres ne peuvent admettre que des bateaux; et la seule qui soit praticable n'est ni balisée, ni marquée par des bouées; rien, en un mot, ne la peut faire reconnoître aux étrangers: en conséquence, il est nécessaire d'y prendre des pilotes du pays. Nous en avions un, mais il étoit aussi timide qu'ignorant. A quatre heures de l'après-midi, le petit plomb à main annonça moins de trois brasses; le sondeur n'eut pas plutôt crié cette profon-

deur, que nos inquiétudes devinrent très-vives: il ventoit bonne brise avec une forte levée, et l'eau diminuoit toujours ; notre pilote avoit perdu la tête; et, dans l'espace de peu de minutes, nous touchâmes violemment ; le choc fut si fort que tout le monde, perdant l'équilibre, tomba sur le pont ; nous parâmes aussitôt ; mais le moment d'après nous touchâmes encore ; et, au troisième coup de talon, notre gouvernail, en se déférant, rompit dans la mèche, au dessus du safran. Comme nous n'avions point de chaînes de sauve-garde, il fut perdu ; et dans un moment nous nous trouvâmes à la bapaume; à chaque instant nous nous attendions à voir le vaisseau se briser en pièces ; nous étions hors de vue de toute terre ; la nuit approchoit, et nous n'avions qu'un petit canot pour toute ressource. Heureusement un des côtés du canal étoit mou, mais celui sur lequel nous avions touché étoit de sable dur ; l'étrave du bâtiment se dirigea d'elle-même vers le côté mou, et s'enfonça tellement dans la vase, que le vaisseau devint immobile. Nous serrâmes aussitôt toutes les voiles, et à tout hasard nous laissâmes tomber une ancre en barbe (61). La mer déferloit sur nous sans

(61) Cette manœuvre étoit ce que le capitaine Jervis pouvoit faire de mieux pour crever son vaisseau ; il est

interruption ; il faisoit déjà nuit, et notre situation devenoit alarmante. Enfin, de l'avis du capitaine Jervis, je me déterminai à écrire à M. Manesty, pour lui demander un prompt secours ; en conséquence, à la pointe du jour, notre pilote, chargé de la lettre suivante, partit pour Bassora, dans le seul bateau que nous eussions à notre disposition.

A Monsieur SAMUEL MANESTY, Résidant Anglais, à Bassora.

MONSIEUR,

IL m'est bien pénible de vous informer de la situation fâcheuse de l'*Intrépide* ; cette corvette a perdu son gouvernail dans un échouage dont le capitaine Jervis vous rendra compte.

Les paquets qui me sont confiés sont, dans une pareille circonstance, l'objet de toute mon attention, et méritent de la vôtre une très-sérieuse considération, sur-tout si la machine que l'on construit à bord, pour suppléer au défaut de gouvernail, ne produit pas l'effet que nous en espérons. En conséquence, je me joins au Capitaine Jervis

---

bienheureux de n'avoir pas passé sur son ancre. Dans un cas pareil, on ne sauroit trop se presser de relever les ancres que l'on a dehors ; et mouiller est de la plus grande imprudence.

pour vous demander les secours qui dépendront de vous ; et sur-tout un bateau du pays, pour mettre sans retard les paquets en sûreté dans la Loge anglaise de Bassora, dans le cas où il deviendroit nécessaire de radouber l'*Intrépide* à Bushire. Si les secours que nous vous demandons ne nous trouvoient plus sur la barre, il seroit nécessaire que les bateaux qui les porteront, viennent sans délai nous rejoindre à Bushire, afin de nous escorter jusqu'au bas du golfe. Privé de connoissances sur Bushire, et sur les moyens de correspondance de cette place, ignorant d'ailleurs jusqu'à quel point notre faux gouvernail réussira, je suis forcé de m'en rapporter à vous seul de tout ce qu'il convient de faire dans une position aussi critique.

John TAYLOR.

A bord de l'*Intrépide*, sur la barre de Bassora, le 25 janvier 1790.

Aussitôt après le départ de cette dépêche, nous nous occupâmes d'établir une machine pour gouverner, afin de profiter du beau temps pour nous rendre à Bushire ; nous avions bien entendu parler de plusieurs manières de remplacer un gouvernail ; mais personne à bord n'avoit vu de pareille opération. Le charpentier commença à travailler, mais avec tant de mal-adresse, qu'il nous fut aisé de prévoir qu'il ne réussiroit pas. Dans notre embarras M. Blackader nous offrit ses services ; et, graces à ses soins, nous eûmes, dans fort peu de temps, un gouvernail qui surpassa nos espérances. On coupa

coupa un mât de hune de rechange, à une longueur suffisante pour enfoncer, à la traîne, à peu près deux pieds et demi du petit bout dans l'eau, tandis que l'autre extrémité resteroit suspendue à la première ferrure femelle; le bout qui devoit être suspendu fut garni de nattes, d'étoupe, et de toile à voile, pour empêcher que le frottement et les secousses n'endommageassent la tête de l'étambot. Le petit bout destiné à traîner à l'eau derrière le vaisseau fut revêtu, des deux côtés, de planches pour augmenter son déplacement; ensuite on disposa sur la lisse du gaillard d'arrière un bout dehors de chaque côté, saillant au large comme un bout dehors d'amure de bonnettes du grand hunier, excepté qu'on ne les établit pas si près de la pouppe; on fouetta sur l'extrémité de ces bouts dehors, des poulies dans lesquelles on passa une drousse qui fut frappée à la moitié du mât qui s'allongeoit dans la ouache du vaisseau, et que l'on faisoit ainsi mouvoir à volonté (62). Nous gouvernâmes parfaitement à l'aide de cette machine toute ridicule qu'elle pût

(62) Le major Taylor a beau parler en termes de marine, il est facile de voir qu'il n'a pas les connoissances de cet état, et qu'il n'a pas saisi les détails de l'opération dont il nous rend compte. Un morceau de bois suspendu par le gros bout à la ferrure de l'arcasse, pourra bien plonger par le petit bout jusqu'à un certain point, tandis que le vaisseau sera immobile; mais il cessera de rester

paroître au premier coup-d'œil, et je ne doute pas que cette longue queue que nous traînions après nous, ne donnât matière à quelques mauvaises plaisanteries dont nous faisions les frais : quoi qu'il en puisse être, elle réussit à souhait.

---

sous l'eau dès qu'il y aura du sillage, et plus le vaisseau marchera rapidement, plus le bout du morceau de bois viendra à flôt, et enfin il ne plongera plus du tout ; par conséquent n'occasionnera presque point de déplacement, et ne se fera point sentir au vaisseau. Pour obtenir d'un pareil gouvernail tout le service qu'on peut désirer, il faut faire passer un filain dans une des ferrures du talon ; on en frappe le bout sur la tête du bout dehors ; et en abraquant sur cette soubarbe, on le fixe dans un angle à peu près de quarante-cinq dégrés, avec la surface de la mer ; son effet est alors immanquable.

Mais ce faux gouvernail ne résiste pas aussi long-temps, et ne gouverne pas aussi bien que celui dont nous allons donner la description.

On prend un mât de hune auquel on cheville, ou sur lequel on marie avec des roustures tout ce qu'on peut mettre pour atteindre la largeur ordinaire du safran. On coule ce mât de hune la tête en bas, et on le tient suspendu par le clan de la guinderesse ; le trou de la clé sert d'entaille pour la barre ; on le fait passer dans un chouquet que l'on établit sur le haut du tembot ; et dans le clan de la tête qui se trouve en bas, on frappe une saisine qui fait accoster le talon du gouvernail à celui du vaisseau, et qui, se prolongeant des deux côtés de la quille, vient aboutir aux deux écubiers de dedans, où elle se roidit à coups de cabestan ; ce gouvernail acquiert alors assez de solidité pour gouverner parfaitement.

Nous fûmes bien heureux d'avoir touché sur une fin d'èbe ; la marée montante nous remit à flot, et nous en profitâmes pour rentrer en canal où nous mouillâmes en sûreté ; mais nous n'y restâmes pas long-temps ; la brise étoit légère et favorable, nous résolûmes de ne pas la perdre, et de continuer notre route. En conséquence, le 31, nous levâmes l'ancre, et fîmes servir sous les menues voiles, nous abandonnant à l'impulsion de notre faux gouvernail dont nous fûmes très-satisfaits ; pendant tout ce retard nous avions attendu avec impatience des réponses de Bassora : mais nos inquiétudes s'étoient dissipées le 30 après midi, moment auquel je reçus de la factorerie la lettre suivante :

A Monsieur JOHN *TAYLOR*.

MONSIEUR,

LE Résident a reçu, hier matin, votre lettre du 25, par laquelle nous avons appris avec douleur l'évènement malheureux que le Sénault de la Compagnie, l'*Intrépide*, a éprouvé.

Nous nous sommes empressés de prendre toutes les mesures qui dépendoient de nous, pour secourir ce vaisseau, et hâter votre arrivée à la factorerie de Bushire. En conséquence des demandes que nous avons faites au Gouvernement de cette place, deux vaisseaux du Pacha de Bagdad partiront cet après-midi pour se rendre à la barre

de la rivière de Bassora, ou à Core Abdulla, deux endroits dans l'un desquels nous vous supposons mouillés actuellement. Leurs ordres sont de vous donner toute l'assistance qui dépendra d'eux; ils seront accompagnés d'un troisième vaisseau destiné à vous accompagner jusqu'à Mascatte, si vous le jugez à propos.

Vous trouverez ci-incluses deux lettres écrites en arabe, et adressées par le Résident; l'une au sheick Calphan, Gouverneur de Mascatte; l'autre au Courtier Anglais, établi dans cette ville. Nous vous engageons à les remettre à leur adresse si vous relâchez en ce port; elles contiennent les demandes et les ordres nécessaires pour vous procurer tous les secours dont vous pourrez avoir besoin jusqu'à Bombay.

Nous vous souhaitons une fin de passage plus heureuse que le commencement, et nous sommes avec estime,

Vos, etc.

Samuel MANESTY,

Harford JONES.

Bassora, 29 janvier 1790.

Le 31 après midi, nous apperçûmes les vaisseaux qu'on nous annonçoit; ils nous joignirent bientôt, et après nous avoir arraisonnés ils nous communiquèrent leurs ordres : nous les reconnûmes pour des bâtimens de guerre Turcs, attachés au pachalic de Bagdad; le plus fort montoit 20 canons. Ils nous accompagnèrent jusques sur la rade de Bushire; les deux plus gros prirent

alors congé de nous, le 1er. de février, au moment où nous arrivâmes au mouillage. Il étoit trop tard pour descendre à terre dans la journée, parce que la rade de cette place est éloignée de la ville, à la distance de plusieurs milles; cette considération nous fit remettre notre débarquement au lendemain matin.

Le 2, nous partîmes du bord vers dix heures du matin, et nous arrivâmes à terre à midi et demi. Nous débarquâmes sur une grève de sable dur, où nous fûmes reçus par M. Watkins, le Résident, qui nous y attendoit. Il nous conduisit à la loge anglaise, et nous engaga très-obligeamment à nous y loger pendant notre court séjour en cette ville. Comme nous étions chargés de quelques objets de commerce qu'on envoyoit de la loge de Bassora, et qu'il falloit du temps pour les débarquer, nous nous trouvions forcés de passer trois ou quatre jours à Bushire, d'autant qu'il falloit bien donner au Résident le temps de faire ses dépêches pour Bombay; quant à notre gouvernail, il nous inquiétoit peu, et nous étions si contens de celui que nous avions imaginé, que nous résolûmes de ne pas perdre un seul moment à son sujet. Cependant, pour parer à tous les accidens, le capitaine Jervis jugea à propos d'acheter des bouts dehors de rechange, et d'autres objets propres à nous

réparer si notre machine éprouvoit quelque avarie dans la traversée de la côte de Malabar. Nous avions d'ailleurs la ressource du bâtiment turc qui nous escortoit jusqu'à Mascatte, où nous pouvions construire un gouvernail neuf, si, dans le passage de Bushire, à cet endroit, le nôtre ne pouvoit pas résister à la haute mer.

Mascatte est un port considérable, situé sur la côte de l'Arabie Heureuse, à l'entrée du golfe de Perse; il s'y fait un grand commerce avec Surate et Bombay. Le trajet de cette place à la côte de Malabar n'étant pas de plus de huit ou dix jours, les communications sont fréquentes et entretiennent l'Iman et ses sujets dans les termes de la meilleure amitié avec les Anglais; et grâce à ces relations commerciales, les habitans de cette ville sont plus éclairés et bien moins superstitieux que les autres Musulmans qui peuplent les rivages de la mer des Indes.

Nous dinâmes chez M. Watkins, et l'après-midi nous jetâmes un coup-d'œil sur Bushire. Nous y trouvâmes peu de choses dignes de remarque : la ville est petite, et assez mal bâtie, parce que le bois y est rare ; elle est sous l'autorité d'un Arabe, tributaire de la Perse, et que l'on nomme sheick Nassir. Les maisons sont construites de briques blanches, pareilles

à celles de Bassora : le chaud est si excessif dans cet endroit, qu'on est obligé de dormir sur le haut des maisons ; elles ont toutes un petit pavillon qui ressemble à une tourelle ; les murs en sont percés d'interstices propres à laisser passer l'air pour en rafraîchir l'intérieur ; c'est ordinairement là que se trouve l'appartement de la Sultane favorite. La loge anglaise n'est pas vaste, mais elle est commode ; les murailles en sont enduites d'un argile gris clair qui lui donne un air de propreté et de fraîcheur. La baie au fond de laquelle se trouve la ville, est grande, mais il y a peu d'eau : au moment où nous y relâchâmes, il n'y régnoit pas une grande activité ; on n'y voyoit que quelques petites embarcations, et un gros vieux vaisseau hors de service, à peu près de la grosseur d'un vaisseau de 64 canons. On nous dit qu'il avoit fait partie de la marine de Shah Nadir (63), mais que depuis la mort de ce prince, on l'avoit négligé au point de le laisser pourrir faute d'entretien.

---

(63) En 1785, M. de Rosily, commandant la frégate du Roi *la Vénus*, vit dans l'Indus quatre bâtimens pareils, dont le plus gros lui parut de la grosseur d'un vaisseau de 44 à deux batteries. On lui dit pareillement qu'ils avoient appartenu à Shah Nadir, ou *Thamas Koulikan.* On disoit qu'ils étoient là depuis 1744 ; mais ce savant officier, en garde contre les traditions du pays, n'a pas donné ce fait pour constant.

Le commerce de Bushire est très-restreint; ses communications avec Chiraz ou Shiras se font par des caravanes; les marchandises se transportent de l'une à l'autre ville, à dos de chameau, de cheval, ou sur des bœufs. Shiras est la capitale de la plus belle province de Perse; à peu près à 50 milles de cette place, on trouve les ruines de Persépolis, restes de la ville la plus magnifique qui jamais ait existé. La Perse fournit au commerce de superbes tapis, de l'argent en œuvre, des perles, du tabac excellent, et du coton; elle reçoit en retour des draps d'Angleterre, dans les couleurs écarlate et jaune. On avoit pensé que les toiles de coton, frappées à Manchester, seroient d'une bonne défaite dans ce pays; on en choisit quelques échantillons des plus brillans, que l'on envoya à Bushire; mais les Persans ne les trouvèrent pas de leur goût; ils préférèrent leurs modèles qui, pour être plus simples, n'en étoient peut-être pas moins élégans. Mais si cet essai n'a pas réussi, il seroit à propos de ne pas se rebuter; car si de nouvelles tentatives obtenoient du succès, l'importance de ce commerce, et l'avantage que nos manufactures en retireroient, dédommageroient bien de toutes les peines et de toutes les dépenses d'une pareille entreprise. Il conviendroit donc d'imprimer sur de belles toiles de coton les dessins qu'on préfère dans l'Inde et en Perse; de

leur donner les couleurs les plus brillantes, et de faire tous les efforts possibles (tant par la variété des modèles que par leur perfection) pour décider le goût des Persans en faveur du produit de nos manufactures.

M. Watkins avoit de bons chevaux, et des levriers dont ce pays possède une superbe race. Je désirois faire une petite excursion dans le pays d'alentour; il m'offrit avec empressement de m'accompagner, et, le lendemain de bonne heure, nous partîmes ensemble.

En sortant de la ville, nous entrâmes dans une grande plaine dont le sol me parut excellent; les villages y étoient rares, et ceux que nous vîmes renfermoient peu d'habitans; le terrain n'étoit divisé ni par des murailles, ni par des fossés, et nos yeux ne découvroient d'autres arbres que ceux dont les habitans avoient environné leurs maisons; nous rencontrâmes quelques caravanes peu nombreuses, ou, pour mieux dire, quelques troupes de voyageurs. Des laboureurs répandus çà et là préparoient la terre à recevoir la semence; en général, il me parut que l'agriculture étoit soignée; mais le pays portoit des vestiges d'une ancienne prospérité, et d'une population bien supérieure à son état actuel : un nombre incroyable de puits

solidement construits de pierres bien cimentées, des ruines de grands villages, de vastes édifices renversés, tout rappeloit à ma mémoire l'ancienne splendeur du royaume de Perse; la vigne poussoit autour d'elle de vigoureux rameaux, et sembloit annoncer que ces plaines pouvoient encore devenir florissantes. Nous ne vîmes point de lièvres, mais nos chiens débusquèrent un renard qui se fit courir un quart-d'heure; cet animal étoit beaucoup plus petit que ceux d'Europe, car sa taille excédoit de bien peu de chose celle d'un lièvre. Sa robe étoit assez belle; je l'emportai en triomphe, très-satisfait, quoiqu'un peu fatigué d'une chasse qui m'avoit fait infiniment de plaisir.

Le soleil étoit déjà haut quand nous rentrâmes pour déjeuner. La chère que l'on fait à Bushire est infiniment inférieure à celle de Bassora; on ne nous y servit que du poisson assez médiocre, tant pour la grosseur que pour le goût; on y ajouta de petites volailles, et d'assez bon mouton; ces trois articles composent toute la cuisine du pays. Je fus tout étonné d'y trouver les végétaux aussi rares; mais si les vivres sont médiocres, on en est bien dédommagé par l'excellent vin de Shiras. Ce vin est violent, il a beaucoup de corps; et lorsqu'il est nouveau, on le trouve rude et désagréable; en un mot, il faut l'attendre, mais alors il est com-

parable au meilleur que l'on connoisse. Il y en a de rouge et de blanc; le rouge est en général préféré. Nous nous procurâmes à Bushire un peu de tabac délicieux; c'est sans contredit le plus beau, le plus délicat, et le plus doux que j'aie jamais trouvé : sa couleur est d'un brun jaunâtre, et sa transparence est pareille à celle de l'ambre. Les Persans sont passionnés pour la fumée de cette plante; aucune nation ne possède une aussi grande variété de pipes, et ne fait autant de dépenses pour cet objet : indépendamment du houca et de la pipe longue, ils ont la calne, le nargil, et le kerim kaun. L'eau de rose, l'ambre gris, et une foule d'autres parfums, ajoutent au luxe que l'on déploie à cet égard. L'herbe sauvage elle-même se fume; on la lave deux ou trois fois dans de l'eau rose; on y mêle du sucre candi bien rafiné, des boutons de roses, et des figues bananes bien mûres; et pour lui donner le dernier degré de perfection et de salubrité, on l'enterre pendant cinq ou six semaines. La bouteille du houca se remplit d'eau froide; le serpent s'arrose d'eau parfumée, et d'ambre gris. Le soin de renouveler le tabac, et d'entretenir cet instrument, suffit pour employer deux domestiques occupés de ce seul service. J'ai connu dans l'Inde un particulier auquel il en coûtoit, pour cet objet seul, soixante roupies par mois,

à peu près huit louis d'or, somme suffisante pour entretenir et élever commodément une famille en Europe. On nous fit voir à Bushire une manufacture de shales contrefaites, que nous trouvâmes très-belles, et, sans contredit, infiniment superieures aux véritables, excepté seulement qu'elles n'étoient pas aussi moelleuses; on nous en montra de diverses couleurs, et sur le modèle de celles de Cachemire; leur prix raisonnable nous décida à en acheter quelques unes dont on a fait grand cas dans l'Inde.

Une journée nous avoit suffi pour satisfaire notre curiosité sur Bushire et ses environs; en conséquence, nous nous rembarquâmes avec plaisir pour continuer notre voyage vers le lieu de notre destination.

5. — Nous appareillâmes en compagnie du vaisseau turc qui nous servoit d'escorte, et qui nous suivit pendant deux jours, au bout desquels nous le renvoyâmes, n'ayant plus besoin de ses services. Le golfe de Perse est infesté de pirates, et le meilleur moyen de les éviter est de se tenir au milieu de sa largeur, car les deux côtes de cette mer sont habitées par un grand nombre de sheicks Arabes, qui tous équipent des flottes, dans les vues d'y exercer la pirate-

rie (64). Différentes circonstances locales ont porté la Perse à protéger ce système de déprédation ; et depuis la mort de *Shah Nadir*, ce n'a plus été qu'une suite de désordres et d'anarchie. Un usurpateur a promptement été remplacé par un autre ; et ces révolutions ont toujours fini

---

(64) Le Chaub est, après le Pacha de Bagdad, le chef dont la marine est la plus puissante. Sa capitale est Durac, place que l'on suppose être la Suse d'Alexandre. Le district que cet homme possède s'étend sur la rive orientale de l'Euphrate, et sa flotte consiste en plusieurs gros vaisseaux bien équipés et bien armés. Le sheick de Julfar, qui demeure sur la côte à l'O du cap Moçandon, a, de son côté, quelques forces navales ; mais ses vaisseaux sont de l'espèce qu'on nomme *daou* ; ils sont mal construits ; leurs vibords sont bordés de nattes, mais la pouppe, qui est très-élevée, la proue, et le fond, sont de bois ; le plus petit monte 4 canons, et le plus grand en porte 18 : du reste ils sont chargés de monde. Les Perses n'ont jamais brillé dans la marine ; et cependant les plus petits sheicks, tels que celui de Benderrick, ont des corsaires proportionnés à leurs moyens. Ces pirates obstruent quelquefois la navigation dans leurs parages. Il y a peu d'années que le sheick de Julfar s'empara de l'Antilope, vaisseau de Bombay ; le colonel Capper en fait mention dans son *Mémoire adressé à la Cour des Directeurs de la Compagnie*, *en* 1784. Il y parle aussi des inquiétudes que lui donnent les pirates du golfe de Perse ; cela prouve la nécessité d'y entretenir une station au moins d'une bonne frégate.

par le meurtre du prince déposé : les révoltes ont enfanté des guerres civiles qui ont si complètement dépeuplé des provinces entières. On n'y peut voyager nulle part avec sécurité ; la foi réciproque qui lie un homme à un autre n'existe plus dans ce pays ; enfin, la Perse n'est plus qu'un séjour digne d'être habité par des tigres ou des panthères, animaux moins ennemis de l'espèce humaine que les hommes eux-mêmes. Cependant, ce royaume a tout ce qu'il faut pour être le lieu le plus délicieux de la terre ; la nature n'en a point formé de pareil ; tout y abonde, et tout y est de la première qualité. Les fruits de toute espèce y sont admirables ; tous les grains y croissent à merveille ; le coton, la soie s'y trouvent en profusion ; on en fait des étoffes estimées par toute la terre : leurs chevaux sont fameux ; leurs troupeaux fournissent au delà de leurs besoins ; ils en retirent de la laine dont ils font des tapis qu'on recherche par-tout ; la terre leur fournit de l'or et de l'argent ; la mer leur donne des perles : ils ont encore plus que tout cela, car ils ont du fer : on vante leur vin, et la manne découle de leurs arbres. Où trouver autant d'avantages réunis ?

Le sang des hommes a souvent rougi les eaux du golfe persique ; les Portugais ne tardèrent pas à y pénétrer après avoir découvert le Cap

de Bonne-Espérance. En 1507, ils s'établirent à Ormus, qui, sous leur pouvoir, devint une place de commerce très-considérable. En 1662, ils en furent chassés par les Persans et les Anglais réunis. Après leur défaite, ils se réfugièrent à Mascatte, où ils avoient bâti un fort dès 1650; mais ils y furent attaqués par les Arabes qui les passèrent tous au fil de l'épée, excepté dix-huit qui rachetèrent leur vie en prenant le turban. Leur exemple n'a pas découragé les autres nations européennes; beaucoup d'Anglais sur-tout y ont trouvé leur tombeau, mais tous leurs efforts n'ont pu jusqu'ici leur donner aucune stabilité sur les côtes adjacentes.

En 1750, les Hollandais s'étoient établis sur l'île de Karack (65); mais leur mauvaise conduite exaspéra le sheick de Benderrick qui s'empara de l'île, et les en chassa. Depuis cette époque, la manière dont nous avons fait la guerre dans

(65) Karack est une petite île contiguë à l'île de Korgo; Karack est d'environ cinq lieues de long sur deux de large; elle est à peu près à moitié canal entre les côtes de Perse et celles d'Arabie, environ à trente lieues de l'entrée de Bassora. C'est à Karack que l'on prend un pilote pour entrer dans l'Euphrate. L'ile Korgo est au N de celle de Karack, au SE des embouchures de l'Euphrate et de Bassora. Cette île est environnée de récifs, et n'offre aucun détail

ces parages, est un tissu de folie, d'ignorance et d'imprudence. Tirons le voile sur un pareil tableau.

Nous n'étions pas encore sortis du golfe de Perse, lorsque nous reçûmes un violent coup de vent qui dura vingt-quatre heures. Pendant tout ce temps, notre faux gouvernail fut mis à un rude essai; il le soutint merveilleusement, mais non sans alarmes de notre part, car nous craignions à chaque instant de le voir briser par la mer dans quelques unes de ses parties. Le vent étoit debout et à grains; nous nous trouvions à ce moment dans le goulet du golfe, c'est-à-dire entre le cap Jask et le cap Moçandon. Le passage entre deux est obstrué de plusieurs îlots qu'on nomme les Tombeaux, et de quelques rochers nommés les Coins. Ces écueils sont fort dangereux (66); nous étions obligés

intéressant pour la navigation. La pointe du NO est par 29°-17' N. L'île Korgo est au SO de la baie Benderrick; il y a passage entre cette île et celle de Karack, en observant bien le milieu du canal. La longitude de cette île n'est pas déterminée avec la dernière précision; cependant on peut, sans erreur sensible, la placer par 47 degrés à l'E de Paris.

(66) Ces ilots sont ceux que nous connoissons sous le nom de Mamet, Salamet.

de

de virer toutes les demi-heures ; cette manœuvre fatiguoit beaucoup l'appareil de notre machine à gouverner qui sortit cependant victorieuse de cette violente épreuve.

14. — Nous entrâmes dans cette partie de l'Océan qu'on nomme Mer d'Arabie, et nous fîmes route à l'E jusqu'au soir du 22. A ce moment, le capitaine Jervis se faisoit par estime bien près de l'île de Bombay, et, en effet, à peu près à dix heures, la mer étant belle et la lune brillante, le silence de la nuit fut tout-à-coup interrompu par un bruit qui nous fit monter sur le pont. Notre inquiétude, causée par le tumulte qui nous avoit réveillé, fit place au plaisir de reconnoître la montagne de Malabar sur l'île de Bombay que nous appercevions tout auprès de nous par le bossoir. L'officier de quart n'avoit point vu la terre d'assez bonne heure ; et les vigies ayant négligé d'en veiller les approches, personne n'en avoit eu connoissance : nous nous trouvions beaucoup trop près de la côte ; et certainement, si le temps n'avoit pas été doux et maniable, nous nous serions jetés au plein ; nous fûmes cependant assez heureux pour nous élever au large, mais avec quelque peine. Nous fîmes ensuite route pour l'entrée du port, où nous vînmes prendre connoissance du feu ; bientôt le jour naissant nous laissa voir la ville et les vaisseaux à

l'ancre. Nous fîmes aussitôt signal de paquets de Bassora ; mais comme il ventoit très-petit frais, nous ne pûmes arriver au mouillage qu'à une heure après midi ; je descendis immédiatement à terre, et remis au général Abercrombie les paquets que l'on m'avoit confiés. Madame Taylor et M. Blackader débarquèrent peu de momens après moi, et nous eûmes la satisfaction, après un si long voyage, de nous réunir tous sains et saufs chez notre ami M. Rivett, dont l'urbanité et les rares qualités sont généralement reconnues et admirées.

CHAPITRE VIII.

Détails sur la presqu'île de l'Inde et sur la politique des Anglais. — Affaires relatives à Tipou Sultan. — Déclaration de guerre entre ce Prince et la Compagnie Anglaise. — Détails sur toute cette guerre. — Détails historiques sur l'établissement du Mahométisme dans la presqu'île. — Observations intéressantes sur tout ce pays, et réflexions sur la guerre de 1768, entre la France et l'Angleterre. — Précis des évènemens qui ont précédé et suivi la prise de Pondichéry.

A mon arrivée sur la presqu'île de l'Inde ; je trouvai les hostilités commencées contre le Sultan du Mayssoure. Cette guerre étoit juste en elle-même, mais elle pouvoit avoir des conséquences fatales aux intérêts de l'Angleterre ; et, sous ce rapport, elle étoit de la plus grande importance pour ses relations politiques et commerciales avec ses états d'Asie.

J'avouerai que la possession d'un pays par droit de conquête, est une nouveauté dans notre histoire. On a déjà beaucoup discuté sur les moyens dont on s'étoit servi pour réduire l'Inde

sous notre dépendance, et sur ceux qu'on emploie pour l'y maintenir ; dans ces discussions on a invoqué la moralité, la justice et la politique, pour et contre. Quant à moi, je n'ai qu'une observation à faire, c'est que nous avons passé le Rubicon, et que la retraite ne nous est plus possible. La fortune et la vie de milliers d'individus sont attachées aujourd'hui à la conservation et à la prospérité de nos établissemens d'Orient; l'Inde soutient l'Angleterre écrasée sous le poids de ses impositions; la politique y voit un vaste champ de ressources; et les intérêts de nos finances sont tellement liés à ceux de nos possessions dans ces climats lointains, que le Gouvernement y puise tous les ans les motifs de la confiance du Parlement, et du crédit sans exemple dont jouissent les fonds publics de la Grande-Bretagne.

Une administration sage aura toujours pour but de rendre nos colonies de l'Inde constamment utiles à la mère-patrie; mais cette tâche est aussi difficile qu'importante à remplir. Joindre l'équité, la modération, à cette vigueur, à cette promptitude nécessaires pour bien administrer des pays si éloignés du siége du Gouvernement; conserver à cette distance, et sans altération, le caractère national et l'esprit de la constitution anglaise; balancer et réu-

nir les avantages qui peuvent résulter ou d'un privilége exclusif immensément étendu, ou d'un commerce libre et individuel; accorder les intérêts de la Compagnie avec ceux des manufactures nationales, et du commerce particulier; combiner un système d'harmonie entre la pureté de la constitution et les intérêts des sujets de la Grande-Bretagne : voilà le but difficile qu'on doit se proposer d'atteindre.

La distance immense qui nous sépare de ce pays est, il est vrai, sujette à de grands inconvéniens politiques; cependant, je ne craindrois pas d'affirmer qu'il est plus facile de conserver des possessions lointaines, que des conquêtes trop voisines. L'Espagne a perdu le Portugal, mais elle a conservé le Pérou. Ceci paroît un paradoxe que je ne m'attacherai point à prouver; j'observerai seulement que les raisons sur lesquelles j'appuie mon sentiment se fondent sur la rivalité, sur la fermentation des esprits, que des prétentions réciproques, des intelligences trop rapides, développent et entretiennent dans deux états contigus. Les côtes de l'Inde sont peut-être plus éloignées que l'Angleterre ne le désire; cependant, en respectant les priviléges et les préjugés établis, les mœurs, les usages, et les opinions reçues, un Gouvernement sage et modéré se fera chérir des pacifiques Indiens,

dont il assurera la tranquillité. Les îles de la Grande-Bretagne ne sont peut-être pas aussi bien placées que quelques autres états de l'Europe, pour étendre avec l'Asie des liaisons politiques et commerciales; mais néanmoins elles jouissent de plusieurs avantages qui leur sont particuliers. Des ports nombreux et commodes, le génie commerçant des habitans, et leur penchant naturel pour la marine : voilà les bases sur lesquelles l'Angleterre fonde sa sécurité envers ses états de l'Asie; et ses espérances à cet égard seront remplies, si elle se règle suivant les lois d'une sage politique. Si quelque chose peut influer sur les résolutions de son Gouvernement à cet égard, c'est de ne pas oublier que les richesses de l'Inde sont bien différentes de celles du Mexique et du Pérou. L'or et l'argent du nouveau Monde ont appauvri et dépeuplé l'Espagne; mais les produits de l'Orient sont d'une valeur qui donne des résultats bien plus grands et bien plus solides : ils encouragent au travail, et développent l'industrie, vraies sources de la population et de la prospérité publique. Ce sera de nos possessions territoriales dans l'Inde que nous retirerons les seuls moyens que nous puissions espérer d'amortir notre dette nationale; et c'est en réduisant nos dépenses sur le plan d'une sage économie; en formant, en encourageant de nou-

velles branches de commerce ; en fournissant au génie un champ plus étendu ; en augmentant le développement et l'activité de nos manufactures, que le Gouvernement anglais accomplira ce grand objet, et rendra son nom immortel, en assurant le bonheur de ses sujets.

Telles furent mes réflexions, en arrivant à Bombay, lorsque je considerai la position où l'Inde alloit se trouver, dans un moment qui devoit décider de sa future destinée. Les forces réunies de tous nos établissemens alloient se déployer contre un ennemi puissant, et de ce choc dépendoit notre existence en Asie. La prospérité de l'état étoit intéressée au succès de cette guerre qui menaçoit la vie de tant d'individus, et dont le résultat alloit détruire ou fixer pour toujours les intérêts de notre commerce, et l'honneur du nom anglais, dans cette partie du monde.

Nous commencions la guerre sous les plus heureux auspices ; les deux puissances les plus respectables de l'Inde étoient nos alliées, et nos troupes étoient animées de cet esprit militaire qui leur avoit assuré la victoire jusqu'à ce jour ; d'un autre côté, nous savions que l'univers avoit les yeux ouverts sur nous, que toutes nos ressources seroient mises en usage, qu'on n'épargneroit ni

hommes ni argent, et qu'on emploieroit tous les moyens possibles pour triompher d'un tyran implacable. Ces motifs étoient bien suffisans pour exciter tout Anglais à faire ses efforts pour contribuer au succès d'une entreprise à laquelle étoient attachés l'honneur de nos armes et la gloire nationale.

Les Marattes et le Nizam de Golconde regardoient les Anglais comme les instrumens dont ils devoient se servir pour renverser l'empire d'un usurpateur, dont le trône, fondé sur le sang, étoit soutenu par la cruauté et l'oppression; mais si nous avions échoué dans cette entreprise, notre pouvoir, notre influence, le respect dont nous jouissions dans l'Inde, étoient perdus sans retour; les Marattes et le Nizam se fussent eux-mêmes levés contre nous; ils eussent été appuyés de tous les peuples depuis la presqu'île jusqu'aux montagnes du Thibet; nos troupes noires se seroient tournées contre nous, et la Grande-Bretagne perdoit ses colonies. Mais ce malheur n'étoit pas à craindre; l'indignation et le ressentiment des sujets du Sultan assuroient nos succès; le bas pays Malabar étoit révolté à cause de ses persécutions contre les Indous; les seuls Mahométans avoient droit à sa protection. Le haut pays n'étoit pas plus favorablement disposé en sa faveur; et c'est un fait bien connu

que, même dans sa capitale, il y avoit un parti puissant prêt à se déclarer contre lui, aussitôt qu'il pourroit le faire avec quelque sûreté, ou avec quelque apparence de succès. En un mot, ses cruautés l'avoient fait détester de ses sujets. Imitateur des excès de son Prophète, il ordonnoit de sang-froid et sans aucun motif, la mort des propriétaires naturels du pays, lorsque ces infortunés refusoient d'abjurer la religion de leurs ancêtres, pour embrasser celle de Mahomet (67). Je déclare avoir été témoin d'un de ces actes arbitraires et barbares, inconnus aux nations civilisées (68). J'ai vu les malheureux Indous pen-

(67) Tipou étoit zélé Musulman; il étoit même fanatique; mais ses cruautés, quoique très-coupables, ont été exagérées par les Anglais qui vouloient un prétexte pour satisfaire leur ambition, en envahissant son empire.

(68) Comme l'esprit de déclamation égare! Eh! n'étoient-ils pas civilisés ces Espagnols qui dépeuplèrent l'Amérique? et ces Hollandais, qui chassent aux Boschimans comme on chasse au lièvre, ne se disent-ils pas civilisés? Peut-on mettre sur le compte des Barbares ou des Sauvages tous les malheurs dont a gémi l'humanité dans les guerres de parti ou de religion? Disons que Tipou a voulu employer des moyens coupables pour propager la foi de son Prophète; mais parmi les excès qu'il peut s'être permis, il en est bien peu dont il n'eût pu trouver l'exemple parmi nous. Le major Taylor est, comme Anglais, intéressé à défendre une cause pour laquelle il a combattu; ainsi son témoignage est suspect.

dus par douzaine aux arbres qui ombragent les grandes routes, lorsqu'ils étoient arrêtés en fuyant leurs persécuteurs sanguinaires; cruauté que n'égale pas celle de ces boucaniers féroces qui se servoient de chiens pour chasser et détruire les timides Américains.

Ces moyens atroces contiennent la multitude; quant aux principaux officiers civils et militaires, Tipou a la politique de les attacher à son service; et lorsque son intérêt l'exige, nul prince n'est plus prodigue d'avancement et de récompenses; sous ses yeux, son armée combat avec courage; il n'en est pas ainsi de ses détachemens : ils ont toujours été battus sans résistance. Ses troupes sont payées par mois, mais chez lui le mois n'a point de terme fixe; c'est un laps de temps arbitraire : il le fait varier de trente à quarante, et même à cinquante jours, suivant l'état de sa caisse; c'est sa bourse qui règle son calendrier.

On a beaucoup exagéré sa cavalerie; les circars forment sa meilleure troupe de cheval, tant pour la discipline que pour le courage; ce corps peut s'élever à cinq ou six mille hommes; les cavaliers sont bien payés et bien vêtus, et leurs chevaux appartiennent au prince. Après eux, la troupe la plus estimée se compose d'une cavalerie ramassée indifféremment de toutes les par-

ties de l'Inde ; les chevaux appartiennent aux cavaliers, et font quelquefois toute leur fortune. On ne les dédommage point de ceux qu'ils perdent sur le champ de bataille ; et lorsque cet accident leur arrive, ils sont contraints de servir à pied, jusqu'à ce que, par le pillage ou autrement, ils aient assez amassé pour se remonter. Cette organisation est bien vicieuse, car lorsqu'un soldat craint, en perdant son cheval, de voir périr sa fortune avec l'espoir de la recouvrer, il hésite nécessairement à s'exposer à ce danger.

La troisième classe se nomme *lotis* ou *loutis* ; ces troupes sont composées de pirates : pillards effrénés qui ne subsistent que de brigandages et de butin, ils ont pour usage de brûler et de détruire tout ce qu'ils ne peuvent emporter ; ils ne laissent sur leurs traces que sang et dévastation. Leurs chevaux sont petits, et peu propres à charger en ligne ; l'habillement des cavaliers ne consiste guère que dans un turban, et un morceau d'étoffe pour ceinture ; quelques uns montent à nu et sans selle : tels sont les misérables qui détruisirent le Carnate pendant la guerre d'Hyder Aly. Sous leurs pas, le plus beau pays de l'Inde se transforma en un désert ; des villages entiers disparurent ; et par-tout où l'on opposa de la résistance, ils n'épargnèrent ni sexe, ni âge.

Son infanterie peut se diviser en deux classes; savoir, les troupes régulières et les irrégulières. Il a en outre un corps d'artillerie qu'on nomme *golandaurs*, et un petit parti d'Européens, composé de renégats et de déserteurs; une partie de l'infanterie régulière est vêtue uniformément, à peu près comme les Cipayes Anglais; mais le plus grand nombre n'a qu'un turban d'uniforme, une veste blanche, et des demi-culottes. Cette troupe est armée de fusils français, et de ceux que les Anglais perdirent dans la guerre de 1778. Elle est commandée par un certain nombre d'étrangers, et par des officiers de couleur de Cipayes Anglais, faits prisonniers de guerre, et que l'on a forcés de prendre du service. Tous ces soldats sont sales, et sans fermeté, comme sans exactitude dans leur service; d'ailleurs, ils ne connoissent aucune espèce d'évolutions. Quant à leur infanterie irrégulière, c'est une multitude en confusion, qui n'a rien de militaire; elle est armée diversement, de vieux mousquets, de fusils à rouet, de piques, et de cimeterres. Il est impossible de faire aucun fonds sur cette misérable réunion de vagabonds qui, pour vivre, n'ont de *ressource* que dans le pillage.

Une armée comme la nôtre, commandée par des officiers Anglais expérimentés, et compo-

sée de soldats dont plusieurs sont vétérans, n'a rien à craindre d'un pareil rassemblement; mais la plus grande faute que puisse faire un militaire, c'est de mépriser son ennemi; ce sentiment amène la négligence dans le service, et conduit toujours à se laisser surprendre. Il ne faut donc pas imaginer que, pour vaincre Tipou, nous n'ayions pas besoin de tous nos efforts; certainement la force de ce prince n'est point à dédaigner; et, si l'on en croit nos meilleurs officiers, son armée s'est beaucoup perfectionnée depuis le commencement de la guerre; mais tous les avantages que possède cet ennemi doivent céder à notre discipline sévère, et au plan régulier de nos campagnes, pourvu que nous mettions dans notre conduite la prudence et la persévérance faites pour assurer nos succès.

Les soins que ce prince a pris pour former son artillerie annoncent qu'il en connoissoit l'utilité; il l'avoit organisée sur un plan qui seroit avoué des tacticiens d'aujourd'hui; ses transports de canons, de munitions et de vivres, sont admirables, et maintiennent, au milieu de la paix la plus profonde, le système militaire. Le service y est toujours sur le pied de guerre; ses bœufs d'attelage sont tous dressés au trait comme à la selle; quelle que soit la quantité de ces animaux dont il puisse avoir besoin, il les trouve parmi ses bœufs

banjara, qu'il occupe à porter des marchandises ou du sel au travers de ses états : il n'en a pas moins de cent mille, employés à la fois; ses forces sont disposées de manière qu'une bataille perdue, un détachement enlevé, sont des évènemens d'une petite conséquence pour le but général de la guerre.

Le bazar de son armée est généralement à dix milles de l'arrière garde; il le fait camper sur une route ouverte et facile, sur laquelle sa retraite se fait au besoin sans danger. Ce bazar suit les mouvemens de l'armée, il avance ou recule comme elle, et les subsistances lui sont d'autant plus faciles à se procurer, qu'elles sont difficiles pour les Anglais, à cause de la grande supériorité de sa cavalerie, et parce que les Anglais ne sont pas assez nombreux pour faire de gros détachemens.

Son canon se transporte facilement d'un endroit à un autre; un excellent corps de pionniers lui ouvre les chemins par lesquels cent pièces de campagne arrivent à leur destination avec une rapidité que nous n'avons jamais pu égaler. Il attache un, deux, trois, jusqu'à quatre éléphans au service de chaque pièce, suivant le calibre, mais ils ne servent que pour la débourber; ses canons sont attelés des meilleurs bœufs du pays, et leur vitesse est accélérée par les

meilleurs conducteurs qu'on puisse imaginer. Les pièces sont plus fortes et plus longues que celles des Anglais : aussi leur portée étant plus grande, il commence toujours son feu bien avant eux, et, en cas de désordre de la part de l'ennemi, sa cavalerie est extrêmement alerte à saisir l'avantage que l'occasion lui présente.

La vélocité des mouvemens de sa cavalerie, et même de son armée en général, lui offre de grandes ressources ; les Anglais ne peuvent jamais savoir sa position exacte, et cette ignorance de leur part les empêche de faire des détachemens qui pourroient être surpris ; toute sa tactique est d'attaquer en détail, soit en enlevant des convois, soit en tombant inopinément sur les fourrageurs, dans les environs du camp. Cette petite guerre lui réussit généralement. Au surplus, il place toute sa confiance dans son artillerie ; c'est le meilleur corps qu'il ait à son service, et sans contredit il est infiniment supérieur à ceux de tous les autres princes de l'Inde.

L'espionage attire une grande partie de son attention ; rien ne lui coûte pour savoir ce qui se passe chez ses ennemis ; d'un côté récompense, de l'autre les châtimens les plus sévères,

il met tout en usage avec succès; il ne se repose pas sur un seul rapport, il en réunit plusieurs sur le même objet, il les examine séparément, et confronte leur différence pour découvrir la vérité. Si deux espions ne sont pas d'accord, il les fait emprisonner aussitôt, jusqu'à ce qu'il sache quel est celui qui a accusé juste; l'autre n'a point de grace à espérer; les familles de tous ces hommes sont à sa merci; il les garde près de lui et se les attache à force de bienfaits. Avec des moyens pareils il pénètre jusque dans les camps européens; ses libéralités lui gagnent toujours quelques traîtres parmi les officiers noirs qui servent dans les corps de cypayes Anglais; et de quelque secret que leurs projets soient enveloppés, il trouve toujours moyen de les découvrir. Ses pionniers sont les hommes les plus vigoureux et les plus actifs de ses états; il y en a toujours un certain nombre affecté au service de l'artillerie, et c'est une chose admirable que la promptitude avec laquelle ils ouvrent un chemin à travers le pays le plus fourré et le plus raboteux.

Ses éléphans sont au nombre de quatre cents; ils font des merveilles au service du canon qu'ils traînent au travers des routes les plus difficiles, et des rivières, qu'ils leur font traverser avec la plus grande promptitude; il en tire encore un bien

bien grand parti dans les mouvemens rapides, en les employant à transporter ses tentes et ses équipages.

Tipou est mauvais ingénieur, et refuse les conseils qu'on pourroit lui donner sur cette partie ; je connois plusieurs circonstances dans lesquelles il a rejeté les avis des meilleurs officiers, pour ne suivre que ses misérables plans : son nouveau fort, dont il a lui-même donné le tracé, est un chef-d'œuvre d'ignorance, et dénote un homme qui n'a pas les plus légères connoissances en fortification ; au lieu d'enfiler toutes ses faces et de se défiler des commandemens du dehors, les canons montés sur les flancs ne peuvent pointer qu'au centre des courtines.

On convient généralement que les forces de Tipou sont considérables, et que ce Prince est un ennemi formidable ; mais malgré toute sa puissance, notre alliance avec les Marattes et avec le Nizam, notre armée la plus belle, la mieux disciplinée, la mieux payée qu'on ait jamais vue dans l'Inde, commandée par d'excellens officiers Anglais, soutenue d'un superbe train d'artillerie, et plus que tout le reste, la bonté de notre cause : tout nous assure le succès

le plus complet, et la défaite entière de notre ennemi.

Il n'en est pas moins vrai que la formation de notre armée de l'Inde avoit de grands défauts, et qu'elle étoit à cette époque soumise à de grands inconvéniens; mais aujourd'hui on a tellement remédié à toutes les difficultés qui l'obstruoient, que ses défauts ne sont plus que des imperfections; et s'il se déclaroit une nouvelle guerre, nous combattrions avec une supériorité bien décidée : notre tactique s'est perfectionnée, on ne fait plus de petits détachemens pour les opposer à des forces considérables; les subsistances sont mieux réglées, l'espionnage est mieux récompensé; enfin, on a pris le parti de faire toujours la guerre en pays ennemi pour lui en faire payer les frais.

Tipou-Saïb, bien persuadé de notre supériorité en rase campagne, évite une affaire en ligne, il ne nous oppose qu'une guerre de chicane : son but paroît être d'enlever tous nos convois et de surprendre nos détachemens; ainsi nos succès seront toujours certains, quand nous serons sûrs de nos derrières, et quand les vivres pourront arriver librement dans notre camp. Le Nabab n'a point craint de dévaster ses plus

belles provinces en se retirant, pour ne laisser derrière lui qu'un désert au milieu duquel il espéroit que nous ne pourrions subsister en le poursuivant; et il est vraisemblable qu'il continuera d'en agir ainsi, jusqu'à ce qu'il soit acculé, comme un cerf aux bois, dans quelque position d'où la retraite lui sera impossible; alors il risquera le tout pour le tout, et terminera, par sa chute, la longue carrière de despotisme, de cruauté et d'oppression qu'il a parcourue (69); nos officiers, nos soldats, nos Cipayes se souviennent des cruautés qu'on leur a fait éprou-

(69) M. Taylor, en déclamant contre Tipou, comme tous les gagistes de la Compagnie, voudroit-il nous persuader que l'amour de l'humanité a mis seul les armes à la main des Anglais? Quelle est donc cette ardeur de défendre les Indiens contre leur légitime souverain? et depuis quand la Grande-Bretagne fait-elle profession de redresser les torts, quand son ambition n'y trouve pas son compte? Les Anglais sont-ils moins oppressifs que Tipou? Il suffit de connoître un de leurs collecteurs, pour savoir quelle barbarie ils exercent dans la perception des impôts. Il n'y a point de gouvernement plus dur, plus hautain, plus despotique, que celui des Anglais hors de leur île. Au lieu de se parer d'une apparence de zèle pour l'humanité, ne seroit-il pas plus naturel de dire : « L'Angleterre veut acquérir la souveraineté sur toute la presqu'île de l'Inde, et un peu plutôt, un peu plus tard, elle y réussira. Tipou étoit un adversaire redoutable; il a fallu le détruire, la politique l'a

ver quand le sort des armes les a mis au pouvoir d'Hyder Aly, et dans la guerre qui se prépare, sourds à la voix de l'humanité, leur ressentiment les portera sans doute à venger le meurtre de leurs amis, et leurs propres souffrances (70).

Le gouvernement anglais dans l'Inde a, jusqu'à ce jour, été généralement accusé d'injustice toutes les fois qu'il s'est mêlé des différens survenus entre les princes de l'Asie; mais dans cette occasion, ce reproche doit disparoître, et tout l'univers doit applaudir à la gé-

---

voulu; et, juste ou non, la raison d'état l'a fait exécuter ». On verroit, dans ce discours, le militaire franc, et le politique de bonne foi. Mais, au contraire, les déclamations que M. Taylor nous donne ici ne sont que le résumé des invectives que publioient les gazettes de Madras et de Calcutta, dans la vue d'animer les troupes anglaises, et de révolter celles de Tipou. Il est ridicule de vouloir colorer cette guerre d'un vernis de justice; il n'y en a jamais dans les conquêtes.

(70) Voilà donc ces vengeurs des Indiens! les voilà ces généreux défenseurs, auxquels l'amour du genre humain met seul les armes à la main! les voilà qui, de l'aveu même d'un de leurs chefs, d'un officier supérieur, vont se rendre sourds à la voix de l'humanité, quelque forte qu'elle puisse être, pour exercer eux-mêmes les cruautés qu'ils reprochent à celui qu'ils attaquent. Encore une fois, *nos deux besaces*...... Phèdre a bien raison; nous ne voyons que celle de devant.

néreuse résolution que nous avons prise de protéger, de défendre un allié fidèle (71), et d'opposer une barrière à l'ambition d'un Prince dont la politique constante a toujours été d'agrandir ses états aux dépens du territoire de ses voisins, et dont le grand objet étoit d'expulser de la presqu'île tous les Européens (72). Sa cruauté sans bornes, sa tyrannie a tellement exaspéré ses propres sujets, qu'ils se réuniront avec plaisir à ses ennemis pour hâter sa destruction.

Depuis qu'Hyder Aly monta sur le trône du Maïssour, cet état ne s'est consolidé que par des usurpations continuelles, et par le meurtre des légitimes Souverains : cependant il en existe des héritiers, dont les partisans attendent impatiemment l'occasion de se déclarer pour leurs anciens maîtres qui sont encore l'objet de leur plus sincère affection.

---

(71) Les Anglais viennent enfin de consommer leur protection, en dépossédant le malheureux fils de ce Nabab, sous le plus spécieux prétexte, et sur une correspondance prétendue. Ils se sont lassés des apparences de souveraineté qu'ils lui avoient abandonnées, et viennent enfin de jeter le masque, en s'emparant ouvertement de ses états.

(72) Voilà le vrai motif de la guerre ; les prétendues cruautés de Tipou, la défense du Nabab d'Arcate, et du Roi de Travancour, n'en ont été que le prétexte.

Quand bien même le gouvernement anglais dans l'Inde n'auroit pas eu d'autres motifs, ne suffisoit-il pas de la conduite de Tipou, depuis la paix de 1784, pour déclarer la guerre, et la faire approuver en Europe? L'attaque des lignes du Raja de Travancour étoit injuste envers ce Prince, qui n'avoit rien fait pour la provoquer; envers l'Angleterre, elle étoit présomptueuse et insolente : souffrir cette insulte, c'étoit avouer notre foiblesse, et reconnoître la supériorité du Nabab; c'étoit diminuer la considération de l'Angleterre en Asie, abandonner la balance du pouvoir dans cette partie du monde, et livrer au mépris la foi qu'on avoit eue jusqu'alors dans nos traités; eh! quelle puissance eût voulu désormais s'allier à une nation incapable de revendiquer ses droits, et de défendre ceux d'un ancien ami malheureux et opprimé (*)?

Indépendamment de ces griefs, l'Angleterre en avoit bien d'autres dont je vais rendre compte. Par le traité de 1784, les Anglais établis sur la côte du Malabar devoient être remis en possession des factoreries qu'ils avoient possédées

(*) Eh! quelle nation osera se fier à celle qui vient de condamner ce même ami sans l'entendre, et le dépouiller de ses états?

pendant la vie d'Hyder Aly, et d'où la Compagnie retiroit annuellement une grande quantité de poivre, de bois de sandal, et de cardamum. En conséquence, on envoya à Calicut un résidant qui n'y arriva qu'après avoir couru bien des risques ; mais, au mépris du traité le plus formel, on s'opposa à ce qu'il y fît aucun commerce ; il fut obligé d'abandonner la loge dans un état de dégradation : son pavillon fut insulté, et cet affront finit par le faire rappeler. Le Nabab essaya de justifier cette violation manifeste en disant que, dans la vue d'encourager l'agriculture, il avoit fait arracher tous les arbres à poivre, et qu'à l'égard du cardamum et du bois de sandal, il avoit annexé cette branche de commerce au gouvernement, parce que son projet étoit de fournir ces objets à la Turquie, par la voie de la mer Rouge.

De plus, la compagnie jouissoit du privilége d'avoir des factoreries sur la côte de Canara, bien avant l'avènement d'Hyder au trône, et certainement, ses droits au commerce de ce pays sont mieux fondés que ceux en vertu desquels Tipou son fils reste en possession d'une autorité qu'il exerce avec tant de sévérité ; car dès l'année 1725, le Raja de ces districts accorda à la Compagnie la permission de commercer librement et sans restriction avec ses sujets. Il rechercha l'amitié

des Anglais, il pria le chef du conseil d'Onore d'informer le gouvernement de Bombay qu'il leur avoit permis de s'établir dans son pays, et de bâtir un fort à Compta. En conséquence, des ingénieurs anglais vinrent examiner les positions de Compta, Merjie et Onore : ce dernier endroit fut regardé comme le plus propre à réunir le commerce des environs, depuis Carwar jusqu'aux limites méridionales du territoire du Raja. En conséquence, il fut choisi pour la construction d'une loge permanente (73).

Tipou n'a pas borné là ses entreprises insultantes pour la nation anglaise. Au milieu d'une paix profonde il a fait investir le fort de Tallichery, place que la Compagnie possède depuis long-temps sur la côte du Malabar (74); il y vint en personne pour l'intimider, et l'environna d'une ligne de circonvallation, non seulement pour intercepter tout commerce, mais

---

(73) Ces priviléges peuvent être incontestables; mais un souverain a toujours le droit de les abolir quand ils ne conviennent plus à ses intérêts; les soutenir les armes à la main, peut, j'en conviens, être le résultat d'une bonne politique; mais jamais ce parti ne sera dicté par la justice.

(74) Ce fort ne fut bâti que pour contenir la garnison française de Mahé, et ruiner le commerce de cette place.

encore pour l'affamer. Ses menaces insultantes et la crainte d'un assaut tinrent la garnison nuit et jour sous les armes, jusqu'à ce qu'enfin rebuté du peu de succès de cette invasion, il fut, pour se dédommager, attaquer le Raja de Travancour, sur lequel il fit retomber tout le poids de sa vengeance. Non content des insultes dont il abreuvoit les Anglais dans l'Inde, il excita les autres Puissances à suivre son exemple; la *Bibi* de Cananor (75), oubliant que, dans la guerre précédente, elle avoit été punie de sa témérité, eut la foiblesse d'écouter encore ses conseils; elle intercepta le commerce anglais, et même elle osa s'emparer d'un bateau destiné pour Tallichery, et sur lequel flottoit le pavillon de la Grande-Bretagne.

Ce n'est pas tout; le Raja de Chérical fut obligé de sanctionner la prétention de Tipou sur un bastion du fort de Tallichery, dont il revendiquoit la possession en vertu d'une condition stipulée, disoit-il, lors du premier établissement de la Compagnie dans ce pays. Plusieurs comptes non soldés furent pour lui le prétexte d'une infinité d'autres réclamations qui donnèrent lieu à la cor-

(75) *Bibi* veut dire femme; *Bibi Sap*, une grande dame. Ici cela signifie la Souveraine de Cananor.

respondance la plus insolente de sa part qu'on puisse imaginer. L'audace de son député fut poussée si loin, qu'il déclara au chef de Tallichery, dans la maison même du gouvernement, que si l'on ne remplissoit pas ses demandes sur-le-champ, la cavalerie de son maître alloit renverser les lignes de notre territoire : le chef anglais n'opposa à cette violence que la modération, la dignité, et la fermeté convenables. Ainsi commencèrent les hostilités sans aucune provocation de la part de l'Angleterre.

Les premières attaques des lignes de Paroor acquirent quelque réputation aux troupes du Travancour qui les défendirent; mais le Sultan, honteux et furieux de la résistance qu'il y éprouvoit, fit élever une batterie formidable, dont le feu seconda un assaut général dans lequel tout fut emporté sans beaucoup de difficulté.

Le gouvernement anglais, après avoir long-temps balancé, se trouva enfin contraint d'agir; en conséquence, une armée respectable se rassembla dans les plaines de Trichnapoly, pour y être formée aux évolutions, et assujettie aux lois d'une discipline sévère. Pendant ce temps, les établissemens de Bengale et de Bombay ne perdoient point de temps; lord Cornwallis avoit expédié de Calcutta une brigade de six bataillons pour la côte de Coro-

mandel ; de son côté, le général Abercromby avoit détaché, en avril, le lieutenant colonel Hartley, avec mille six cents hommes de la garnison de Bombay, pour renforcer deux bataillons du Carnate, qu'on avoit envoyés au secours du Raja de Travancour, les ordres étoient de se tenir sur la défensive. Le capitaine Little partit aussi de Bombay, à la tête de deux bataillons de Cypayes, et d'un petit détachement d'artillerie, pour rejoindre les Marattes qui se chargèrent de payer sa troupe en exécution d'un article du traité de partage conclu entre les puissances alliées. Le Nizam de Golconde adopta une pareille mesure, et demanda un semblable détachement qui lui fut envoyé du fort St.-Georges, sous le commandement du major Montgomery.

Enfin, dans les premiers jours de juin, la grande armée sous les ordres du général Meddows marcha contre l'ennemi, par le chemin de Paroor. Pendant ce temps les autres puissances du pays agissoient avec précaution, dans la crainte du caractère entreprenant de Tipou, dont ils redoutoient le ressentiment.

On avoit d'abord espéré qu'il seroit facile de contraindre l'ennemi à une affaire générale, et, par ce moyen, de terminer la guerre d'un seul coup ; mais tous les efforts d'une armée brave,

pleine de bonne volonté, et bien commandée, ne purent, après plusieurs mois de constance, produire aucun résultat heureux. Tipou, bien convaincu de la supériorité anglaise, suivit un système de défense qui convenoit mieux à sa foiblesse, en prolongeant la guerre assez pour épuiser nos ressources; il se contenta de harasser nos soldats par de longues marches, pendant lesquelles les vivres de notre armée se consommèrent, et le général Meddows se vit dans la nécessité de détacher une partie de ses troupes, ou d'aller lui-même avec toutes ses forces renouveler ses subsistances à Caroor ou à Trichnapoly.

Cependant on ne tarda pas à deviner le plan du Nabab, et on s'attacha à déjouer ses projets; il éprouva en personne un échec honteux, en essayant d'enlever un détachement commandé par le lieutenant colonel Floyd (76). Sa meilleure cavalerie, soutenue de quinze pièces de canon, ne put entamer le corps que commandoit cet officier: jamais la discipline et la froide bravoure des Anglais ne se signalèrent plus que dans cette occasion.

Lord Cornwallis voulant alors réchauffer le

(76) M. Floyd est le seul officier de cavalerie, dont les Anglais puissent se vanter dans l'Inde; c'est un excellent militaire qui a fait son apprentissage en Prusse.

zèle de nos alliés, et convaincre les puissances de l'Inde de la résolution qu'il avoit prise de pousser la guerre avec vigueur, vint lui-même prendre le commandement de l'armée à la tête de douze cents volontaires, pris parmi les bataillons de Cipayes du Bengale, et d'un régiment entier de cavalerie : il entra en campagne suivi d'une quantité de bœufs de trait et de selle, auxquels le Nabab d'Oude ajouta le superbe présent de soixante-sept éléphans dressés pour la guerre. Des préparatifs aussi considérables annonçoient à toute l'Inde quelle devoit être l'issue de cette guerre, quelle étoit la force de Tipou, et l'importance que l'Angleterre mettoit à renfermer la puissance de ce prince dans de justes limites. Le trésor du Bengale se mit à sec pour seconder les opérations de la campagne, et le gouvernement ne négligea aucun des moyens qui pouvoient assurer la réussite d'une entreprise à laquelle nos intérêts en Asie étoient si étroitement liés. Telle est la situation dans laquelle je trouvai les affaires publiques à mon arrivée dans l'Inde; je vais maintenant rendre compte des observations que j'ai pu faire moi-même pendant le reste de la guerre, dans l'armée à laquelle j'étois attaché sous les ordres du général Abercromby; j'y joindrai quelques détails qui sont parvenus à ma connoissance pendant le séjour considérable que j'ai fait dans ce pays.

Le major Dow étoit parti de Tallichery, dans les commencemens de 1790, pour rétablir avec le pays des environs une communication qui avoit été interrompue par un gros corps d'ennemis. Dans le mois de novembre suivant, le général Abercromby, gouverneur de Bombay, et commandant en chef des forces anglaises sur la côte de Malabar, partit de cette place avec un renfort considérable, et débarqua à Tallichery, le 8 du même mois; il établit son quartier-général dans le voisinage de Tallichery, tout auprès de l'endroit où Tipou avoit fait dresser ses tentes peu de temps auparavant. L'étendard de la guerre ne fut pas plutôt déployé, que tous les chefs du pays se rallièrent sous les drapeaux de la Grande-Bretagne. Plusieurs d'entre eux avoient été dépouillés injustement de leur territoire; tout le Malabar prit à l'instant les armes pour seconder les Anglais: les Moplas, rigides Mahométans, amis ardens de Tipou, surpris, irrésolus, ne surent quel parti prendre; d'un autre côté, la Reine de Cannanore avoit promis de remettre sa forteresse, mais elle en étoit empêchée par un corps de six mille hommes que le Nabab avoit envoyé camper sous ses murailles. Le général Abercromby jugea à propos d'attaquer et de disperser ce détachement; il marcha à l'ennemi à la tête d'à peu près quatre mille hommes, et le força bientôt à mettre

bas les armes : on accorda une capitulation à la Reine, et le pavillon anglais flotta sur les murs de Cannanore.

Par des mesures conciliatoires, le général Abercromby étoit parvenu à réunir deux castes toujours en querelles, les Maures et les Indous; il avoit stimulé ces derniers au nom de la liberté, et ses alliances avec les plus considérables Rajas avoient ajouté à ses forces effectives et à ses moyens de continuer la guerre. Le ministre du Raja de Travancour s'étoit réuni à nos forces avec un corps de trois mille chevaux et trois bataillons de Cypayes; indépendamment de celui-là, nous comptions parmi nos amis les Rajas de Cartinad, de Cattiote, de Cherical et de Comlah. Ces chefs étoient accompagnés de plusieurs Nambirs, espèce de Suserains héréditaires, qui avoient armé leurs vassaux contre l'ennemi commun; d'autres accouroient du fond de leurs retraites inaccessibles, situées dans les montagnes où la tyrannie de Tipou les avoit forcés de se réfugier, mais celui qui se distingua le plus par son zèle et son affection, fut le Raja de Corga, dont l'amitié et la fidélité ne se sont pas démenties un instant pendant toute la guerre (*).

Vers la partie méridionale du Malabar, le

(*) Appendix marqué D.

lieutenant colonel Hartley, à la tête d'un petit détachement, obtint un avantage considérable sur les troupes de Tipou, commandées par Murtaub Kan. Cette victoire dispersa les forces de l'ennemi dans tout le Bas-Malabar, et rétablit la communication entre le bord de la mer et la ville de Paulgatcherry qui, peu de temps auparavant, avoit été enlevée par surprise. Au moyen de tous ces avantages, les troupes de la Compagnie et de ses alliés étoient en possession de tout le pays au dessous des Gattes, depuis la rivière de Baliapatam, jusqu'aux lignes de Travancour.

Avant que le général Abercromby eût quitté Bombay, les Marattes avoient, de leur côté, mis le siége devant le fort de Darwar, place frontière de Tipou, de ce côté. On les avoit envoyé soutenir par un détachement des troupes de la compagnie, et l'amiral Maratte avoit fouillé toute la côte jusqu'à Mangalore. Il avoit par fois mis à terre quelques troupes qui avoient pillé tout le pays, et enlevé toutes les ressources que le Sultan pouvoit retirer des provinces situées près de la mer. Les collecteurs en chef de ce prince, et les administrateurs des villes et villages voisins de la mer, s'empressèrent, avant l'arrivée des Marattes, de vendre à bas prix ce qui appartenoit à leur maître. Les étrangers

étrangers participèrent amplement à ce commerce, et sous leurs pavillons ils achetèrent ouvertement tout ce qu'ils purent, au grand préjudice des intérêts de la compagnie.

Notre allié le Nizam, aidé d'un détachement de nos troupes qu'on lui avoit envoyé du fort St.-Georges, vint mettre le siége devant Copal, frontière du nord de Tipou, du côté des états de Golconde, les forces de ces deux Princes s'étoient souvent mesurées, et dans une de ces actions l'ennemi perdit cinq cents hommes et deux cents chevaux.

Pendant toutes ces opérations la grande armée avoit dressé ses tentes dans les environs de Madras, après avoir laissé des garnisons dans les forts Coimbatore, Dindigul et Paulgat Cherry, et une force respectable auprès de Trichnapoly. Au mois de février, lord Cornwallis entra en campagne à la tête de près de vingt-cinq mille hommes; par une manœuvre habile, il entra sans opposition dans les défilés des montagnes qui conduisent aux états de Tipou. Ce mouvement fut exécuté malgré les efforts de l'ennemi qui n'avoit pas cessé de nous observer, dans le dessein de s'opposer à notre passage, quelle que fût la passe que nous prissions. Le Nabab se confiant dans la célérité des mouvemens de son armée, espé-

roit avoir le temps de gagner les hauteurs auparavant que notre armée eût eu le temps de défiler avec son artillerie et ses bagages.

Le 25 février, toute l'armée, en y comprenant les soixante-sept éléphans du Nabab d'Oude, étoit rassemblée à Mulwaggle. Les troupes étoient en bonne disposition, les vivres abondans; et les pièces de siége destinées à battre la place de Bangalore, étoient toutes prêtes et en état. Le 27, milord partit de Mulwaggle marchant sur Nellipetah, et le 28, l'armée arriva à Colar; c'est là que sont les tombeaux d'hyder Aly et de son père. Le premier de mars, l'armée campa à Narsipour, et le second à Ouscottah. Le trois, elle se reposa, et le quatre, elle se remit en marche. On vit alors, pour la première fois, l'armée entière de Tipou, à peu près à cinq milles, par le flanc de gauche de l'armée anglaise, et à moitié chemin, entre Ouscottah et Bangalore. Le cinq au matin, on aperçut encore l'armée du Nabab dans la même position. Le général fit alors les dispositions suivantes. L'aile droite et la neuvième brigade eurent ordre de filer vers Bangalore, avec le bagage et les provisions de l'armée. L'aile gauche, la cavalerie, et la quatrième brigade marchèrent à l'ennemi pour le combattre. Les troupes ne se furent pas plutôt ébranlées pour exécuter ces mouvemens, que Tipou abattit ses tentes, et

marcha diagonalement vers la ligne anglaise; à midi la tête de notre aile gauche étoit presque rendue à la queue de son aile droite, lorsque l'artillerie de l'ennemi commença le feu à une grande distance. Cette vaine canonnade continua pendant plus de deux heures; lord Cornwallis fit plusieurs dispositions pour forcer le Nabab à une action générale, mais inutilement; vers le soir l'armée campa à une demi-lieue du fort de Bangalore, et les avant-postes se poussèrent à peu près à un quart de lieue des faubourgs de cette ville. Le 6 au matin, les batteries de la place firent feu sur nos reconnoissances; Tipou s'approcha de notre flanc de gauche et recommença sa canonnade. Vers midi, Milord fit un mouvement à droite, et Tipou se retira de l'autre côté du fort où il campa.

Bangalore est une place du second ordre parmi celles des états de Tipou; elle est régulièrement fortifiée et environnée d'un profond fossé sec. Sa garnison montoit à 7000 hommes; mais ses ouvrages sont si étendus, qu'on peut toujours y jeter tous les renforts qu'on juge à propos pour sa défense. Le Nabab y entretient des magasins pour ses provisions, un arsenal pour ses munitions de guerre, un parc d'artillerie, et une caisse militaire pour le paiement de ses troupes.

Après la prise de Bangalore, lord Cornwallis marcha vers la passe de Poudicherrum, pour se rapprocher de Seringapatam, capitale de l'ennemi, qui n'en est éloignée que de cinquante-deux milles. Le général Abercromby y étoit avantageusement posté avec une armée qu'il avoit renforcée d'un train considérable d'artillerie de campagne ; ses forces se montoient à sept mille cinq cents hommes.

La passe de Poudicherrum est située dans le pays du Rajah de Corga, à peu près à distance égale entre Tallichery et Seringapatnam, et à 40 milles de Cannanore : depuis cette ville, la route fatigua beaucoup les troupes de Bombay ; et pour monter jusqu'à la passe, elles éprouvèrent des peines infinies. C'étoit par ce chemin que le général Abercromby avoit fait arriver à Poudicherrum ses provisions de toute espèce, l'artillerie de campagne et celle de place, avec tout ce qui pouvoit être nécessaire pour faire le siége de Seringapatnam. Par ce moyen, lord Cornwallis, en arrivant à cet endroit, trouva sous sa main tout ce qu'il lui falloit pour continuer ses opérations. Sa marche depuis Bangalore étoit facile ; et vraisemblablement il pouvoit arriver assez à temps pour commencer le siége de la capitale avant le reversement de la mousson de sud-ouest. Cette place une fois

réduite, il y auroit trouvé des magasins considérables, et d'excellens cantonnemens pour notre armée pendant la saison des pluies ; enfin, cette conquête auroit porté un coup mortel au pouvoir de Tipou, et renversé son empire (77).

La position qu'avoit prise le général Abercromby étoit très-forte ; son front étoit couvert d'un pays difficile, dans lequel la cavalerie ennemie ne pouvoit pas agir. Il étoit adossé à des rivières sans nombre, à de petits bras de mer profonds dont tout ce pays est haché, et au moyen desquels il entretint toujours ses communications avec la côte, malgré tous ses efforts que Tipou fit pour les couper. La cavalerie de

(77) Il y a ici une lacune, sans parler de celle qui concerne le siége de Bangalore, dont le Major nous a supprimé les détails. Il en est de même de la retraite du général Meddows, dont on a dit que les motifs avoient été le besoin de vivres. S'il n'avoit été question que de prendre des subsistances, lord Cornwallis ne seroit pas accouru du fond du Bengale pour lui en faire trouver. La vérité, c'est que les Anglais furent battus. Ici nouvelle lacune, on nous supprime les détails d'une affaire à la suite de laquelle lord Cornwallis fit une retraite qui n'eût fini qu'à Madras, s'il n'avoit été joint par les Marattes, avec lesquels il retourna sur ses pas, et mit véritablement alors le siége devant Seringapatam. L'Auteur anglais n'est pas impartial, mais cela doit être ; l'écrivain estimable est l'écrivain patriote.

ce Prince n'osa jamais s'exposer sur les derrières d'une force aussi respectable, d'où la retraite lui eût été impossible ; car les rivières ne sont pas guéables. La même raison s'opposoit à ce qu'il envoyât de l'artillerie dans le bas pays ; et son infanterie, sans canons et sans cavalerie pour la soutenir, ne pouvoit y être d'aucun service. En conséquence, le général Abercromby étoit inattaquable de ce côté.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Inde, on y reconnoitra facilement la position de toutes nos forces, qui s'élevoient en ce moment à 40,000 hommes, sans compter les troupes qui formoient les garnisons, et celles qu'on avoit laissées à la garde du pays. On verra que Tipou étoit absolument environné, à l'E par la grande armée, au N par le Nizam, au NO par les Marattes, et à l'O par l'armée du général Abercromby. Ses provinces méridionales étoient soumises, et leurs principales forteresses au pouvoir des troupes anglaises. Dans une situation pareille, au milieu d'un cercle dont le diamètre se rétrécissoit tous les jours par le rapprochement des trois armées combinées, on devoit s'attendre à voir la guerre promptement terminée. Cependant il y avoit à considérer que Tipou commandoit en personne une armée de 70,000 hommes bien approvisionnée ; que son artillerie se com-

posoit de cent pièces de canon ; que ses trésors étoient immenses, et qu'en gagnant du temps il réussiroit à nous miner insensiblement. Il n'y avoit donc point de temps à perdre ; il falloit redoubler d'activité et d'énergie pour triompher d'un ennemi qu'aucun traité ne pouvoit enchaîner, et qu'aucune alliance ne pouvoit attacher.

Dans une pareille circonstance, il falloit balancer les avantages de la victoire, les longueurs de la guerre, et le plus ou le moins de certitude de succès. Ces importantes considérations se trouvoient comprises dans les quatre questions suivantes :

1°. Faire la paix avec honneur pour la Grande-Bretagne, avec sûreté pour les intérêts de la Compagnie, et à la satisfaction des autres puissances de l'Inde, nos alliées.

2°. Faire payer à Tipou les frais de la guerre, lui faire reconnoître l'indépendance des Princes Malabars et du Rajah de Corga ; donner au Nizam et aux Marattes une satisfaction convenable pour toutes les usurpations que Hyder et Tipou s'étoient permises sur leur territoire ; et faire accorder un dédommagement au Roi de Travancour pour le renversement et la destruction de ses lignes et du fort de Cranganore.

3°. Faire la paix aux conditions du *status ante bellum.*

4°. Faire la paix à quelque prix que ce fût, excepté le sacrifice de notre propre existence.

Dans la première question, la guerre ne pouvoit se terminer que par l'entière destruction de la puissance de Tipou. Alors l'Inde recouvroit la tranquillité, les Princes du pays voyoient la paix s'établir sur des bases durables et sur des principes conformes aux règles de la justice. Le nom anglais acquéroit une augmentation de considération et de respect ; nos alliés y trouvoient leurs intérêts, et les Princes légitimes dépossédés rentroient dans l'exercice de leurs droits.

Dans la seconde supposition, l'Angleterre gagnoit peu, si l'on excepte le commerce Malabar, dont on devoit s'assurer par des alliances ou par des traités avec les Princes de ce pays ; et, pour contenir Tipou, il falloit se réserver la possession de la principale passe des Gattes, qui conduit de la côte Malabar dans ses états. Cette dernière mesure étoit la meilleure, pour ne pas dire la seule qu'on pût employer avec succès, pour réprimer ses vues ambitieuses, et assurer la tranquillité des autres puissances de l'Inde.

Dans le troisième cas, nous eussions reconnu la supériorité de Tipou, et cet aveu de notre foiblesse nous dépouilloit tout d'un coup de nos alliances dans le pays ; nous abandonnions la balance politique, et nous livrions le nom anglais à la haine et au mépris des Indous ; nous laissions au Nabab le pouvoir de faire contre nous la même coalition que nous venions de former contre lui ; et le résultat de cette résolution nous eût conduits à la ruine de nos possessions en Asie.

Le quatrième expédient étoit encore plus funeste dans ses conséquences : ce n'eût été que la dernière évasion d'une puissance sur son déclin, et son dernier effort avant sa chute.

Il ne m'appartient point de discuter les motifs qui ont déterminé la conclusion de la paix, ni d'examiner jusqu'à quel point cette paix a pu contribuer à la tranquillité de l'Inde et à la sécurité des possessions anglaises ; tout ce que je puis observer, c'est que la sagesse et la bonne politique de lord Cornwallis sont si connues, qu'on doit être persuadé que tout ce qu'il a fait étoit ce qu'on pouvoit faire de mieux, et que, dans les circonstances où il se trouvoit, le

parti qu'il a pris étoit prudent, nécessaire, et juste (78).

Dans l'état où la guerre a laissé les affaires de l'Inde, si l'on considère la côte de Malabar sous un point de vue militaire, on voit que, dans le cas d'une seconde guerre avec le Mayssour, toutes les positions avantageuses sont à notre

---

(78) Le second parti est celui que lord Cornwalis a pris. Voila donc où sont venus aboutir tous ces grands préparatifs qui devoient renverser de fond en comble l'empire du Mayssour. Si un écrivain Anglais n'a pas voulu dire la vérité, nous pouvons la dire, nous qui étions à Pondichéry pendant cette guerre. Les Marattes seuls ont décidé la balance envers les Anglais. Cette République entendit mieux ses intérêts dans la première guerre de Tipou qu'elle ne les a entendus dans la seconde; elle s'opposa à la prise de Seringapatam, et força les Anglais à la paix; sans elle, Tipou n'eût jamais succombé; mais oubliant la saine politique qui devoit les guider, les Marattes ont abandonné le seul système qui pouvoit assurer leur existence, en maintenant, au milieu de la presqu'île, une puissance capable d'en imposer à la Compagnie anglaise; ils se sont réunis aux ennemis de Tipou, pour le détruire; et sa chute est le présage certain de celle de toutes les autres puissances de ce pays : un peu plus tôt, un peu plus tard, tout fléchira sous l'ambition anglaise, qui, plus que toute autre, a mis avec succès en usage, dans ces climats, la maxime favorite de César : *divide et impera.*

disposition, et que nos possessions s'étendent bien plus près de Seringapatnam et du centre des états de Tipou. Nous avons d'ailleurs puisé dans la dernière guerre bien des connoissances locales, qui nous manquoient auparavant, sur les grandes routes et les chemins de traverse, sur les principales passes des Gattes, sur la nature du terrain, et sur-tout sur la navigation des rivières dont ce pays est arrosé. La position des principaux points a été déterminée avec précision, et toutes ces observations se trouvent consignées dans le nouveau plan du lieutenant-Colonel Reynolds, officier plein de talens qui, pendant vingt ans, a recueilli avec zèle les matériaux nécessaires à la confection de la carte générale de l'Inde.

La marche de l'armée du général Abercromby a produit l'avantage inestimable de faire connoître tout le pays, depuis le bord de la mer, dans une ligne directe, jusqu'à Seringapatnam : auparavant cette époque, les habitans de Tallichery, qui n'en sont éloignés que de trente lieues, ne connoissoient ni le pays qui les en séparoit, ni les routes qui le traversoient; tant les communications étoient rares alors entre les côtes et l'intérieur des terres.

Les liaisons du Rajah de Corga avec l'établis-

sement de Tallichery fixèrent pour la première fois l'attention des Anglais sur la route qu'on pouvoit ouvrir par la rivière Belliapatam, dont l'embouchure est située à six lieues dans le nord de Tallichery ; les gros bateaux peuvent la remonter, 25 milles jusqu'à Illiacour. Cette distance est due aux sinuosités de la rivière ; car, en ligne directe, on n'en compte que seize. Le capitaine Biron, commandant la frégate *le Phénix*, et Sir Richard Stratchan, commandant *la Vestale*, pénétrèrent dans leurs canots jusqu'à cette place ; ils trouvèrent, jusqu'à dix-huit milles de l'entrée, la profondeur de l'eau suffisante pour des allèges ordinaires chargées. C'est à Illiacour que le général Abercromby fit débarquer tout ce qui concernoit son armée ; et de cette place jusqu'à Viatour, on compte douze milles. De Viatour au pied des Gattes de Poudicherrum, il y en a six ; et l'emplacement où le Général avoit campé pour attendre lord Cornwallis, est à quatre milles de ce dernier endroit. De ce port au pied de Periapatam, on compte vingt-deux milles, et trente milles plus loin se trouve Seringapatnam, capitale de Tipou. Le fort de Belliapatam est situé sur une éminence qui s'élève sur le bord de la rivière, à peu près à trois milles au dessus de son embouchure. La distance de cette place à Seringapatnam est d'à peu près quatre-vingt-sept milles en ligne

directe ; mais il y a quelque chose de plus en suivant le cours de la rivière.

De Tallichery à Seringapatnam, sans profiter des rivières, la route est de cent deux milles, comme suit :

De Tallichery au village de Keur.	20 milles.
A Illiacour	8
A Viatour.	12
Au fond de la Gatte de Poudicherrum.	6
Au camp du général Abercromby.	4
A Periapatam.	22
A Seringapatnam.	30
	102 milles.

Il n'y a point de port sur la côte de Malabar ; toutes les rivières un peu considérables sont barrées à leur entrée, et les vaisseaux sont forcés de mouiller à une grande distance de terre : la rade de Tallichery est dans ce cas, et comme toutes les autres, soumise à de grands inconvéniens. Le port de Cannanore est situé à quatorze milles au nord de Tallichery, et quatre milles et

demi au sud de Belliapatam : c'est vraiment le seul port que j'aie vu sur toute la côte de Malabar. Les Hollandais y avoient bâti un fort sur une péninsule qui sert d'abri à la baie dont elle forme un côté en se projetant au large ; le front de cet ouvrage qui regarde la terre traverse la péninsule d'un côté à l'autre ; il se compose d'une courtine flanquée de deux bastions précédés d'une excellente fausse braye, et d'un assez bon fossé qui communique à la mer par les deux extrémités ; mais du côté du large il s'est comblé par le sable que la mer y a amoncelé : il est cependant facile de le nettoyer, et d'y faire entrer la mer qu'on pourroit même y retenir à volonté. Ce fort pourroit (après Bombay) devenir le plus important de toute la côte occidentale de la presqu'île : il suffiroit de jeter en avant quelques ouvrages pour étendre la ligne de défense, défendre les approches, et sur-tout pour occuper les commandemens des environs.

La ville de Cannanore est au fond d'un petit port dans lequel on trouve quatorze pieds d'eau, sous la volée des canons du fort. On a le projet d'y construire une cale de débarquement qui partira de la porte, en s'avançant au large au devant des bateaux qui pourront y aborder dans toutes les saisons. Un petit nombre de vaisseaux peuvent y rester en sûreté pendant la

mousson du SO ; mais on n'en peut pas appareiller avant le mois de septembre.

La supériorité d'une pareille situation est évidente. Lorsque le fort de Belliapatam sera fini, il commandera la rivière, et protègera le transport des munitions de guerre jusqu'à Illiacour, situé à vingt-deux milles de la passe de Poudicherrum. Une armée campée dans cette position peut y défier toutes les forces du Mayssour. A cet avantage se joint celui d'avoir des magasins établis à cinquante-deux milles de la capitale des ennemis. La barre de la rivière de Belliapatam est impraticable pendant la mousson du SO, et même quelque temps avant qu'elle se déclare ; mais le port de Cannanore, qui n'en est éloigné que de quatre milles et demi, permet d'y débarquer en tout temps. La communication par terre est facile entre ces deux places. Une brigade peut aisément camper et se déployer dans l'intervalle qui les sépare ; et dans cette position, flanquée par deux places fortes, elle braveroit toutes les forces du pays.

Toutes ces positions sont d'autant plus importantes, qu'elles donnent la facilité d'attaquer le Mayssour, et de pénétrer à volonté dans le céntre de ce pays. Il est donc essentiel que la Compagnie conserve les provinces de Tipou sur

la côte de Malabar, puisqu'elles assurent la possession des chemins qui conduisent dans ses états, et qu'elles lui ont toujours donné assez d'inquiétude, quand on les a attaquées, pour lui faire rappeler les troupes qui désoloient le Carnate. L'armée de Bombay est ordinairement chargée des opérations militaires sur cette côte; mais les détachemens qu'on y a envoyés ont été presque toujours mal équipés, sans provisions et sans équipages. Cette espèce de dénuement provenoit de la dépense, de l'incommodité, et des retards auxquels auroient été soumis les embarquemens des bœufs nécessaires aux transports, dans un pays où l'on ne peut conduire ni chameaux, ni éléphans. Une brigade stationnée à Cannanore faciliteroit l'arrivée des renforts, et feroit un excellent noyau d'armée qui pourroit agir offensivement quand on le jugeroit à propos.

Les troupes de Bombay sont hardies, et leurs entreprises ont toujours été couronnées du succès. Dans cette guerre, ainsi que dans les précédentes, Hyder et son fils ont toujours redouté qu'on envahît leurs provinces occidentales; et c'est cependant par des détachemens de Bombay que toutes leurs places de la côte de Malabar ont été prises. Tipou a senti, plus que son père, de quelle conséquence il étoit pour nous

de

de mettre le pied sûr son territoire, dont il ne pouvoit plus nous déposséder sans perte d'hommes et de temps. Ces diversions ont toujours détourné son attention de ses autres opérations quelqu'importantes qu'elles pussent être. Pendant la guerre de 1778, Mangalore fita bandonner le Carnate, et Tipou assiégea dix-huit mois cette place avant de pouvoir la reprendre.

La côte de Malabar est un pays d'une grande valeur ; ses productions sont très-variées et dépendent du sol ainsi que du climat de ses différentes provinces. Mangalore et les lieux circonvoisins fournissent beaucoup d'excellent riz ; les pays du Sud donnent du cardamum, du poivre, du bois de Sandal, de la casse, du Kaire, et des cocos. Les montagnes sont plantées des plus beaux bois de Tèque de toute l'Inde ; on les fait traîner par des éléphans jusques aux bords des grandes rivières, d'où ils descendent à la côte, et sur-tout à Beypour, dans les environs de Calicut, où l'on a construit de très-gros vaisseaux.

Les Indous de la côte Malabar paroissent avoir été, plus que tous les autres, l'objet de la haine de Tipou. Depuis l'avènement de son père au trône, on estime qu'il en a péri 400,000 par les

moyens les plus cruels. Il sembleroit qu'il eût eu le projet de convertir ce beau pays en un vaste désert, afin d'en faire une barrière que les Anglais n'eussent pu franchir pour arriver dans ses autres états. Comment expliquer autrement la dépopulation de son pays, à moins de l'attribuer à son zèle pour la religion Mahométane, qu'il vouloit, à n'importe quel prix, faire adopter aux Indous? Quel qu'ait été son motif, il est certain qu'il a considérablement diminué la population de ses états, et fait un tort manifeste à ses manufactures, deux sources inappréciables de richesses dans un état.

Le Sultan de Mayssour paroît avoir eu toujours en vue le projet de devenir puissance maritime; il en a suivi le plan avec un ardent enthousiasme, malgré les échecs répétés qu'il a reçus. Deux fois il a vu détruire ses préparatifs; et, avant la guerre, plusieurs de ses vaisseaux, depuis quatre jusqu'à soixante-quatre canons, ont été brûlés, ou pris et vendus au profit des capteurs. Ses ports ne sont pas très-commodes; cependant, s'il parvenoit à y établir une marine, les Anglais seroient forcés d'entretenir sur la côte une force navale respectable pour protéger leur commerce dans l'Inde.

Tipou, ne pouvant défendre ses places situées immédiatement sur le bord de la mer, a pris le parti de les détruire toutes; il a fait raser Onore, Mangalore et Calicut, et leur en a substitué d'autres qu'il a fait bâtir plus dans l'intérieur, et hors de portée du premier coup-de-main après une descente. Il a sur-tout fait construire un fort sur une hauteur qui domine la grande route de Bednore; au pied de cette éminence il y a une ville environnée d'une enceinte fermée, dans laquelle il y a des magasins remplis du produit du haut pays : il fait transporter ces marchandises sur des bœufs jusqu'au port de Corial Bunder, où on les charge sur des bâtimens Arabes et Maures, auxquels il donne la préférence sur tous les Européens.

La rivière de Beypour paroît être l'endroit qu'il a choisi pour en faire son principal département de marine. L'entrée de cette rivière peut admettre les plus gros bâtimens; et, pendant plusieurs semaines que j'ai passées dans cet endroit, j'ai vu sur les chantiers un vaisseau percé de soixante-quatre sabords, pour lequel il y avoit assez d'eau dans la rivière et sur la barre. Le tèque des montagnes y arrive aisément, et il est évident que ses intentions étoient d'y fortifier une position sous la protection de laquelle il vouloit former un port florissant, pour en faire

le marché de toutes les productions de son pays (79).

D'après ce plan, le Nabab jeta les fondemens d'une ville bâtie à l'européenne, percée régulièrement de rues qui se croisoient à angles droits. Le Dorbar, ou Gouvernement, étoit à plus de moitié fait; et s'il avoit été fini, il eût renfermé un très-grand espace carré. Le fort étoit élevé sur une éminence, à peu près trois quarts de mille au dessus de la ville, et à une demi-lieue de l'embouchure de la rivière, entre la ville et la mer : il avoit donné à ce nouvel établissement le nom de *Ferrockabad*, mot qui, dans le langage du pays, signifie la ville heureuse. Après la défaite de Murtaub-kan, le colonel Hartley, à la tête de son détachement, fit déployer le pavillon anglais sur les murailles, à moitié construites, de cette place qui passa sous la domination Anglaise.

C'est le Nabab lui-même qui a donné le plan du fort; et c'est bien la place de guerre la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. C'est un cercle entier : aux extrémités de deux diamètres qui se croisent à angles droits, on a bâti quatre

(79) Beypour est aujourd'hui dans la possession anglaise.

bastions carres, et dans leur intervalle on a élevé quatre tours ; chacune de ces pièces est percée de six embrasûres, sans ouvrages avancés, d'aucune espèce. La maçonnerie en est excellente ; les murailles sont très-épaisses, et bâties de pierres de taille bien liées à chaux et à sable. On avoit déjà creusé un fossé que l'on comptoit faire précéder d'un chemin couvert ; et l'eau nécessaire à la consommation du fort se trouvoit dans des puits escarpés de plus de cent pieds dans le roc, avec un escalier descendant jusqu'au fond.

En adoptant un nouveau système militaire, Tallichery nous deviendra inutile. C'est une place dont la situation n'est susceptible ni de défense, ni d'amélioration (80); mais elle a mérité que nous fissions nos efforts pour la conserver, quand nous n'en avions pas de meilleure ; les lignes dont on l'a environnée, quoique rétrécies aujourd'hui, sont encore trop grandes pour être bien défendues par une petite garnison. La nature n'a rien fait pour cette position ; et depuis bien des années elle n'a eté, pour la Compagnie,

(80) Les vices de sa position existoient comme aujourd'hui, lors de son établissement ; mais cette place avoit pour les Anglais l'avantage inappréciable, dans ce temps de veiller sur les Français à Mahé, ville que les traités de paix avoient condamnée à rester démantelée.

qu'un fardeau inutile, toujours exposée aux insultes du Nabab. Nos troupes ont souvent été bloquées dans cette mauvaise bicoque qui, sans leur courageuse résistance, eût été envahie; et sa chute nous auroit privés de notre seule place d'armes sur la côte de Malabar. Le Nabab n'a cessé de poursuivre le projet de nous éloigner de son pays, en nous enlevant le Carnate : alors Travancour et Tallichery tomboient facilement en son pouvoir, et ses états se seroient étendus d'une côte à l'autre.

Toutes les puissances de l'Orient, forcées de se mesurer avec un ennemi respectable par sa force ou par ses talens, mais sur-tout avec des Européens, ont adopté pour règle constante de ne jamais livrer d'action générale, et de ne combattre qu'avec une supériorité décidée : c'est pour cette raison que les Indiens cherchent toujours à couper nos détachemens, et à ne nous opposer que la ruse. Ils sont en cela secondés par d'excellens espions dont ils s'assurent à force d'argent. Dans leur propre pays, nous ne les poursuivons qu'au travers d'un désert; car ils détruisent non seulement les villages, mais encore jusqu'au dernier brin d'herbe : tout disparoît sous leurs pas, dans la vue de nous priver de subsistances, de fourrages, et de nous obliger à nous affoiblir par des escortes de

convois, ou à marcher en arrière vers nos magasins. Lorsque notre pays devient le théâtre de la guerre, leurs loutis et leurs pindaris pillent, dévastent, et ravagent tout, tandis que leurs corps d'armée épient toutes les occasions de tomber sur nos convois ou sur nos fourrageurs. Il est rare qu'ils entreprennent un siége régulier qui les conduiroit infailliblement à une action décisive. Ce qu'ils ne peuvent obtenir par la force, ils cherchent à s'en assurer par stratagème, soit en attaquant nos bagages ou nos convois, soit en prolongeant la guerre pour épuiser nos ressources, ou bien en embauchant nos soldats : Tipou a beaucoup de goût pour tous ces artifices; mais il a, dans la supériorité de son jugement, bien d'autres avantages.

Connoissant l'impétuosité des Européens, et sachant que cette ardeur les trahit dans un climat sous l'influence duquel ils ne peuvent supporter de grandes fatigues, il compte que chaque jour voit diminuer nos forces; il flatte notre impatience en nous laissant espérer à chaque instant une bataille générale qu'il évite toujours facilement en forçant sa marche. Nos troupes, moins acclimatées que les siennes, moins rapides dans leurs mouvemens, ne peuvent le suivre; il nous échappe : aussi a-t-il déclaré qu'il ne se mesureroit en ligne avec les Anglais,

que lorsque la fatigue leur auroit fait enfler les pieds à la grosseur de ceux d'un éléphant ; et en cela il est sage ; car, malgré la supériorité de son artillerie sur celle des autres Princes Asiatiques, malgré l'ordre qu'il a introduit dans ses troupes, c'est un mauvais militaire, absolument ignorant en tactique et en évolutions. Il est bien certain qu'il est infiniment plus redoutable qu'aucun autre souverain de l'Inde, et qu'on ne doit risquer des détachemens en campagne vis-à-vis de lui qu'avec une prudence extrême. Si l'on en veut la preuve, on la trouvera dans les détails des affaires les plus remarquables de la campagne : ces actions donneront la mesure de ses talens et de ceux de ses généraux ; elles donneront une idée exacte de la manière dont la guerre se fait dans l'Inde, et démontreront la vérité de ce que j'ai dit plus haut ; c'est que, sous les yeux de leur Prince, ses troupes combattent vaillamment ; mais que ses détachemens ne font que peu de résistance.

Je suis entré dans quelques détails sur la description militaire des forces et des dispositions de Tipou, ainsi que sur la nature du pays, parce qu'il est facile de prévoir que nous aurons bientôt à soutenir, dans l'Inde, une nouvelle guerre dont le Mayssour sera le foyer. Tipou est à la Grande-Bretagne ce qu'Annibal fut aux Ro-

mains. Il seroit absurde d'espérer que jamais notre puissance dans l'Inde, et celle de ce Prince, fussent compatibles. Cet homme a un très-grand caractère : il aime la guerre; il est adroit; sa haine pour nous est invétérée; il sera toujours prêt à se joindre à nos ennemis toutes les fois qu'il pourra le faire avec quelque apparence de succès; ses intrigues avec les puissances du nord de l'Inde, ses plans, ses liaisonsavec la Porte-Ottomane et avec la République Française, tout sert à mettre dans leur jour ses sentimens envers l'Angleterre. Il est heureux pour nous que la France, se reposant un peu trop sur la neutralité du Divan, ait détruit, par son invasion en Egypte, les bases de l'alliance qui pouvoit coaliser contre nous les puissances du nord de l'Inde, et faire entrer dans cette coalition Tipou, la Turquie, et la France elle même qui dans ce cas auroit porté les coups les plus sensibles à notre commerce et à notre existence en Asie. Sur cet objet, les vues de Tipou étoient, à mon avis, plus saines que celles du Directoire Français, et je vais donner ici les motifs de mon opinion.

Il seroit bien difficile de retrouver dans l'histoire toutes les irruptions des premiers sectateurs de l'Alcoran dans l'Indostan; je me bornerai aux détails suivans.

Lors de la division de l'Empire d'Alexandre, il se forma un royaume très-considérable au midi de l'Oxus, entre le Seblestan (*Parthia*) et l'Indus. Ce royaume se nomma la Bactriane. Après bien des vicissitudes, il passa sous la puissance des Califes; mais, vers la fin du neuvième siècle, c'est-à-dire, lorsque l'empire de ces mêmes Califes étoit sur son déclin, un des Gouverneurs de province s'empara de la Bactriane et de la Bucharie. L'histoire des pays situés entre la mer Caspienne et la Tartarie orientale n'est que le récit d'une suite continuelle de révoltes. En 960, Abistagi, Gouverneur du Korassan, se rendit indépendant du Roi de Bucharie, et fonda l'Empire de Ghizna, qu'il composa des mêmes pays, à peu près, que l'ancienne Bactriane. Cet usurpateur établit sa capitale à Ghizna, ville située sur la rivière Cow-mull. A ce Prince succéda Subuctagi qui fit quelques incursions dans le Panjeab (81); mais la gloire (si c'en est une) de conquérir le premier l'Inde au nom de Mahomet étoit réservée à son fils le Sultan Mahmoud, prince

---

(81) Le Panjeab est un pays situé à l'E de l'Indus, et arrosé d'une multitude de rivières, parmi lesquelles on distingue cinq principaux fleuves qui se réunissent tous pour grossir l'Indus.

très-entreprenant et belliqueux. Jusqu'à ce moment l'Indostan avoit échappé à toute invasion étrangère ; ses habitans parloient le langage de leurs ancêtres, et suivoient librement les rites de leur religion : leur langue n'est plus en usage aujourd'hui ; elle n'est plus connue que des Pundits ou des Brames instruits.

Après avoir ajouté la Bucharie à ses états, le Sultan Mahmoud résolut de traverser l'Indus, et de tourner ses armes vers l'Indostan. En conséquence, vers l'an 1000, il partit pour cette expédition. Il fut d'abord arrêté par les Rajepoutes qui habitoient les districts de Moultan et de Lahor. Ces peuples guerriers lui résistèrent pendant huit ans ; mais, malgré la réunion de tous les Princes de l'Indostan, malgré toutes leurs forces combinées, l'audacieux et fortuné Mahmoud s'empara de Delhi vers l'an 1011. Il ne paroît pas que cette conquête l'ait rendu maître de tout le pays ; car il ne put jamais réduire les Rajepoutes d'Agemire. Son fanatisme religieux éclatoit sur-tout contre les pagodes des Indous, et contre tout ce qui concernoit la chute de leurs idoles. Cependant il fut obligé de renoncer à la possession de la presqu'île, et de l'abandonner, ainsi que le Décan, aux armes de ses successeurs : il retint seulement le Panjeab et tout le pays depuis le Gange jusqu'au Guzurate. Telle

est, en abrégé, l'histoire des premiers établissemens formés dans l'Indostan par les Tartares Mahométans, qui finirent par faire de Lahor la capitale de leurs états. Mahomet II, et différentes dynasties de Patanes, d'Afghans et de Mogols marchèrent sur leurs traces, et obtinrent les mêmes succès.

Le père du Sultan Tipou, Hyder-Aly, qui fonda l'Empire du Mayssour, avoit pris pour modèle le fameux Mahmoud : il fut aux peuples de la presqu'île ce que Mahmoud fut à ceux de l'Indostan (82). Le fils, non moins cruel que son père, marcha sur ses traces, et projeta de fonder une nouvelle dynastie d'Empereurs Mahométans. En conséquence, tout ce qui n'étoit pas de cette religion fut persécuté. Les pagodes et les Indous devinrent les objets de sa rage ; il prétendit descendre de ces farouches conquérans qui l'avoient précédé, et mit sa gloire à les imiter, usant des mêmes moyens, et suivant le même plan. Les crimes les plus atroces lui parurent

(82) On donne improprement le nom d'Indostan à toute la presqu'île de l'Inde ; cependant l'Indostan, proprement dit, est compris entre les montagnes du Thibet, et les 21 ou 22 degrés N. Le pays limitrophe au S est le Décan, situé au N des provinces méridionales, que l'on connoît sous les noms de Malabar, Coromandel, Concan, les Cercars, etc..... (*Note de l'Auteur.*)

honorables s'ils avoient pour but l'établissement du Mahométisme. Nous ne pouvons nous empêcher de sourire à la vanité de Tipou qui vouloit établir sa généalogie sur des titres chimériques, à peu près semblables à ceux de bien des Européens qui, comme lui, seroient bien embarrassés pour prouver l'origine sur laquelle se fondent leurs prétentions aux richesses et aux honneurs.

Tipou recherche l'appui du successeur au trône de Mahmoud, l'empereur de Ghizna, dont il regarde l'assistance comme nécessaire à la réussite de ses projets pour l'établissement de la religion mahométane dans toute la presqu'île. Les états de Mahmoud ont subi bien des changemens et bien des vicissitudes depuis sa mort. La famille des Empereurs de Ghizna resta en possession de la couronne jusque dans l'année 1158. A cette époque, les Gaurides, accourant des pays situés au delà des montagnes du Gurgistan, s'emparèrent de toute la partie occidentale de l'Empire, et fondèrent un état indépendant sous les lois de Mahomet second, autrement Mahomet Gori, du nom de son pays natal. Cusroë, prince de Ghizna, dépossédé d'une grande partie de ses états, conserva cependant toutes les terres voisines de l'Indus, et fixa sa résidence à Lahor qui devint sa capitale;

mais cette souveraineté fut courte, car ses successeurs furent chassés de ce reste de domaine par le même Mahomet qui porta ses armes vers Bénarès, siége de la politesse et de la littérature indienne. Les princes Mahométans de la dynastie des Patanes, et de celle des Afghans, continuèrent leurs conquêtes jusqu'au règne du grand Aurengzeb, autrement Allumgire, sous lequel le Mogol parvint au zénith de sa gloire. Pendant tout ce temps, les provinces occidentales de ce vaste pays étoient gouvernées par des officiers envoyés de Delhi : de ce nombre étoient tous les pays qui formoient originairement l'empire de Ghizna.

Au commencement du dix-huitième siècle, le royaume de Perse étoit gouverné par un monarque qui ne le cédoit point aux princes dont nous venons de faire mention; comme eux, il étoit sanguinaire et dévastateur (c'étoit le fameux Thamas Kouli Kan); toutes ses atrocités se trouvent renfermées dans ce seul trait historique : il fit massacrer cent mille hommes, et retourna en Perse, chargé d'un butin évalué à soixante-deux millions, après avoir réuni à son Empire toute la partie de l'Indostan située à l'ouest de l'Indus. A la mort de ce prince, qu'on connoît mieux sous le nom de Nadir Shah, son Empire fut, comme celui d'Alexandre, divisé

en plusieurs souverainetés. L'un de ses généraux, nommé Abdala, prince qui passoit pour être Afghan d'origine, et que l'Empereur Persan avoit contraint de s'attacher à sa fortune, après l'avoir dépouillé de ses états, s'empara de toute la partie orientale de la Perse, et fonda le royaume de Candahar (*). Ce royaume est à peu près le même que celui de Ghizna; il comprend le Candahar, Caboul, Cachemire, le Korassan, et tout le pays à l'ouest de l'Indus, depuis la ville d'Attock jusqu'au golfe de Cutch. Le major Rennel nous en donne la description suivante :

« Ahmud Abdala, dernier roi de Candahar, de » Korassan, etc., mourut vers l'an 1773. Son suc- » cesseur Timour ou Timur Shah ne possède dans » l'Indostan que le pays de Cachemire, et quelques » petits districts situés sur la rive orientale de » l'Indus, au dessus de la ville d'Attock. A la » mort de Nadir, Abdala se montra tout-à-coup » au milieu de ses anciens sujets; et dans peu » de temps il se fit, dans la partie orientale de » la Perse, un état respectable auquel il ajouta » la plupart des provinces de l'Inde que le Mo- » gol avoit cédées à Nadir Shah. On assure que » ce prince étoit revêtu, dans l'armée persane,

* Voyez l'Appendix F.

» d'un commandement très-important; les fonds
» destinés au paiement des forces qui lui étoient
» confiées, concentroient dans ses mains des
» sommes considérables dont il se servit pour
» gagner une partie de l'armée qui étoit sous
» ses ordres. Il fit sa capitale de Caboul, ville
» située au pied du Caucase; et, suivant M.
» Forster qui traversa le pays de Timur Shah,
» en 1783, il paroît que ses sujets étoient aussi
» heureux qu'on puisse l'être sous un gouverne-
» ment asiatique. Je n'ai pu obtenir aucune in-
» formation sur les revenus et la force militaire
» du Candahar. On assure que l'armée monte
» à deux cent mille hommes. Tout ce que je
» sais, c'est qu'Abdala avoit une infanterie ré-
» gulière, vêtue à peu près comme les cipayes
» anglais, d'étoffes fabriquées en Angleterre. Il
» les retiroit par l'Indus dont elles remontoient
» les branches jusqu'à Caboul : il y a long-temps
» que ce commerce n'existe plus ».

Le gouvernement de ce pays est aujourd'hui dans les mains de Zemaun Shah ; c'est ce prince dont Tipou a recherché l'alliance, dans les vues d'unir ses efforts aux siens, pour établir la religion mahométane dans toute l'Inde. Si ce projet s'accomplissoit, la puissance anglaise seroit la première attaquée ; on peut donc la regarder comme la barrière entre Brama et l'Alcoran ; sa chute

chute entraîneroit nécessairement la ruine totale des Indous aborigènes, et renverseroit de fond en comble les derniers débris de leurs trônes chancelans.

En jetant les yeux sur la carte de l'Inde, et sur la position des sheicks, on s'apperçoit facilement que cette nation oppose un obstacle insurmontable à la marche de Zemaun Shah, s'il vouloit s'approcher des frontières d'Oude et des provinces du Bengale. Tout le pays que ces peuples habitent est entrecoupé de cinq grands fleuves à l'est de l'Indus; et cette défense naturelle arrêteroit d'autant plus facilement un ennemi, que les naturels y sont belliqueux et puissans. Ils commencèrent à se faire remarquer sous le règne de Shah Jehan qui parvint au trône vers l'an 1628; à cette époque, ils s'établirent le long des montagnes qui bornent l'Indostan vers le nord. Ils sont bien différens des Indous en ce qu'ils sont tolérans, et que, malgré leur haine pour l'Alcoran, ils permettent cependant aux prosélytes du mahométisme de s'établir au milieu d'eux. Ils commencèrent à devenir formidables sous le règne de Bahadar Shah, vers l'an 1707; ce prince fut obligé d'aller les combattre en personne, à la tête d'une armée considérable; mais, en 1716, ils étoient devenus si puissans, qu'ils contraignirent toutes

les troupes du Mogol à prendre les armes contre eux.

« Les sheicks, dit le major Rennel, peuvent » être regardés comme la nation la plus occi- » dentale de l'Indostan ; car le roi de Candahar » ne possède qu'un très-petit territoire à l'E de » l'Indus. Mais depuis la chute totale de l'em- » pire du Mogol, ces peuples ont acquis une » grande étendue de possessions : il ne faut ce- » pendant pas juger de leur puissance par la » grandeur de leur pays, parce qu'ils ne sont » point rassemblés en un seul corps de peuple ; » ils forment une infinité de petits états indé- » pendans les uns des autres, réunis seulement » par une alliance fédérative. Ils se sont très- » rapidement étendus depuis quelques années » vers le SE, c'est-à-dire dans la province de » Delhi ; et peut-être les Zémindars du pays » ont-ils trouvé prudent de se mettre sous leur » protection, pour se soustraire à l'oppression » de leurs maîtres légitimes. Quoi qu'il en soit, » les frontières des sheicks sont aujourdhui re- » culées vers l'E, jusqu'aux bords de la Jumna, » au dessus de Delhi, et très-près de cette capi- » tale ; car le territoire de Schaurumpour, situé » dans le voisinage, est journellement exposé à » leurs ravages ; peut-être même est-il actuel- » lement tout-à-fait dans leur pouvoir, et leurs

» excursions s'étendent jusqu'aux rives du
» Gange. Vers le sud, leurs limites viennent
» aboutir aux sables du désert de Registan, et
» vers le SO, ils sont bornés par les frontières
» de Latta, qui finissent à Becker ou Bahker,
» sur l'Indus. Le cours de ce fleuve termine leurs
» possessions à l'O, jusqu'à la ville d'Attock,
» près de laquelle commence le territoire du
» roi de Candahar; ils s'étendent vers le N jus-
» qu'à la chaîne de montagnes qui se prolon-
» gent vers le Thibet et Cachemire. Ces posses-
» sions comprennent toute la Soubabie de La-
» hor, la plus grande partie du Moultan, toute
» la partie occidentale de Delhi; ce qui renferme
» une étendue de plus de quatre cents milles an-
» glais du SE au NO, sur une largeur moyenne
» de cent cinquante à deux cents milles; cepen-
» dant, entre Attock et Becker, en prolongeant
» le cours de l'Indus, la largeur de leur pays
» est au moins de trois cent vingt milles en cet
» endroit seulement; leur capitale est Lahor.
» Nous n'avons que peu de connoissances sur
» leur gouvernement et sur leur politique; on
» assure que le premier est très-doux, quoiqu'ils
» soient extrêmement cruels à la guerre. Leur
» armée consiste presque toute en cavalerie,
» que l'on fait monter au moins à cent mille
» chevaux. Il est fort heureux pour le Nabab
» d'Oude d'être séparé de ces hordes de pil-

» lards par une barrière aussi forte que le
» Gange.

» Toutes les fois qu'Abdala se rendoit à Delhi,
» il avoit coutume, jusqu'en 1761, de traverser
» le pays des sheicks; on assure même qu'il en
» méditoit la conquête; mais il est probable
» qu'aujourd'hui le roi de Candahar n'oseroit
» pas faire l'un, et ne seroit pas capable d'en-
» treprendre l'autre, quoique le roi actuel Ti-
» mur Shah soit, dit-on, assez de leurs amis
» pour avoir obtenu passage pour son armée au
» travers de leurs états; mais cette nouvelle me
» paroît improbable, car, dans l'Inde, les ar-
» mées ravagent autant les pays amis que ceux
» où elles agissent hostilement ».

D'après les détails que je viens de donner, on concevra facilement quelles étoient les alliances que Tipou pouvoit faire, et quelle coalition il pouvoit nous opposer : les résultats de ce plan nous eussent été bien plus funestes que les mesures adoptées par la France; car les puissances du nord de l'Inde sont redoutables; et la meilleure barrière que nous puissions élever entre nous et ces hordes de Tartares Mahométans, c'est l'attachement des sheicks et des Rajepoutes d'Agemire : leurs efforts réunis aux nôtres pourront arrêter ces barbares, et les em-

pêcher de pénétrer dans un pays dont l'attaque seroit alors d'autant plus difficile, que, pour y parvenir, il faut passer le Gange, rivière si large, si profonde, et si rapide, qu'il est extrêmement difficile de la franchir, même lorsque personne ne s'y oppose.

Telle est l'esquisse fidèle des affaires publiques de la Compagnie Anglaise, et le résultat de mes observations pendant tout le temps que j'ai passé dans ce pays (83). Mon séjour ne fut pas de très-longue durée ; un devoir indispensable exigeoit mon retour en Angleterre, soit par le

(83) Ce tableau n'est plus ressemblant, et jamais une description de l'Inde ne sera juste pendant deux ans, à cause des vicissitudes sans nombre, et des changemens qui se succèdent rapidement dans les Etats et parmi les Monarques de ce pays, dont la géographie ne ressemble plus aujourd'hui à celle de 20 ans passés.

Tipou est mort; il a été tué à l'assaut général de sa capitale qu'il a vaillamment défendue jusqu'au dernier moment. Son empire est détruit ; il est sous la domination de la Compagnie anglaise qui y a placé un fantôme de prince, sous le nom duquel elle règne. Le Nabab d'Arcate vient de mourir ; son fils est dépossédé par les Anglais, et ses réclamations viennent d'être faites au parlement d'Angleterre ; mais tous ses efforts seront inutiles : les Anglais ne rendent leurs conquêtes que lorsqu'on les leur arrache : le malheureux Nabab ne sera jamais rétabli.

dernier vaisseau de la saison, soit par la route du désert. Mais les difficultés, les délais que j'avois éprouvés par la voie de Bassora, me faisoient hésiter à retourner par le même chemin, et m'engagèrent à examiner s'il n'y auroit pas quelque moyen de correspondre plus facilement et plus promptement de l'Inde en Europe. Après de mûres réflexions, je me déterminai pour la route de Suez, si j'étois dans le cas de faire de nouveau le voyage, et je renonçai d'autant plus volontiers à celle de Bassora, qu'avec tous les efforts imaginables, tant pour hâter mes préparatifs, que pour accélérer ma marche, je n'aurois pu faire mon voyage dans moins de six mois. On trouvera à l'appendix, sous la lettre H, la note des retards auxquels je devois m'attendre. Pendant que je méditois sur la manière dont j'effectuerois mon retour, j'eus le bonheur de trouver l'excellent *Voyage du colonel Capper*, par les deux routes de Bassora et de Suez. Je vis avec bien de la satisfaction que son sentiment et le mien étoient d'accord, et qu'il préféroit de beaucoup le voyage d'Egypte à celui d'Arabie ; cet officier est le premier qui ait eu l'idée d'établir une poste régulière par terre, depuis l'Angleterre jusqu'à la côte de l'Inde. Il a donné sur ce sujet un plan qui sera certainement approuvé par toutes les personnes qui réfléchiront aux dangers et aux retards que la guerre occasionne,

et combien il peut devenir important aux intérêts publics de faire passer promptement des avis essentiels et relatifs aux opérations du gouvernement ; et comme on doit toujours, pendant la paix, être préparé pour la guerre, on sentira facilement qu'il est d'une très-grande conséquence pour l'Angleterre d'avoir en tous temps, avec ses établissemens d'Asie, une communication libre, expéditive, et affranchie des risques de la mer, ainsi que de la nécessité et des retards des convois.

Immédiatement après mon arrivée dans l'Inde, je présentai au major-général Abercromby, gouverneur de Bombay, un mémoire sur les moyens de correspondre avec l'Angleterre par la voie de Suez. J'offris en même temps de partir pour la mer Rouge, sur une des corvettes de la Compagnie, et de m'en rapporter à la générosité de la cour des Directeurs pour mon dédommagement, si le succès couronnoit mon entreprise. Le général Abercromby approuva le plan, et accepta mes propositions ; en conséquence, je me préparai au départ, et le gouvernement retint un vaisseau armé sur la côte de Malabar, depuis novembre 1790 jusqu'en février 1791, pour me porter à Suez avec les dépêches qu'on projetoit de me confier ; mais malheureusement on n'eut à faire passer aucun avis assez impor-

tant pour autoriser l'administration à faire les frais d'un exprès ; en conséquence, je fus forcé de renoncer à mon projet, et de m'embarquer sur le vaisseau de la Compagnie, le *Worcester*. J'ai appris depuis, avec bien du plaisir, qu'on avoit établi une correspondance réglée par la voie de Bassora (*); et j'ose me flatter d'avoir contribué au succès de cette entreprise, par le mémoire que je présentai au gouvernement en 1790.

Depuis quelque temps on avoit régulièrement envoyé tous les ans, de Bombay à Suez, un paquebot chargé des dépêches du gouvernement, avec ordre d'attendre les paquets d'Europe pour les apporter en retour ; ensuite on avoit pris le parti, comme je viens de le dire, d'envoyer des couriers par les déserts de l'Arabie, pour suppléer aux moyens de correspondance ; mais la voie de Suez qui nous est ouverte de nouveau est infiniment préférable, et cette communication devient tous les jours plus importante, à mesure que nos possessions d'Asie s'étendent et s'améliorent.

Tout le monde se souvient des dangers que le

* Voyez l'Appendix sous la lettre I.

gouvernement anglais a courus dans l'Inde, et de l'inquiétude qu'il a éprouvée, faute d'une correspondance active avec l'Angleterre, pendant les deux dernières guerres avec la France; pour n'avoir pas reçu d'assez bonne heure les avis nécessaires, nous avons été sur le point de perdre nos possessions sur les côtes de Malabar et de Coromandel; échec qui pouvoit entraîner notre ruine totale dans cette partie du Monde. Nous ne dûmes notre salut qu'au zèle et à l'activité de M. Hastings (84); ce gouverneur déploya dans cette circonstance les plus grands efforts pour le service de sa patrie; et parmi tous les objets qui méritoient son attention, il n'oublia pas les moyens de correspondre avec l'Europe par la voie de Suez; c'est le premier de nos gouverneurs qui ait eu le mérite de concevoir un pareil projet, et d'en préparer l'exécution. En 1774, il avoit entamé une négociation avec les beys d'Egypte, qui lui accordèrent la permission de faire librement passer ses couriers sur leur territoire; et cette facilité lui fut

(84) M. Hastings fut, à son retour en Angleterre, accusé de péculat et d'oppression; on le mit en jugement, et son procès dura plusieurs années; enfin il fut acquitté. La Compagnie anglaise lui vota une somme pour payer ses dépens, et une pension viagère en reconnoissance de ses services.

bien utile en 1778. Ce fut par là qu'il reçut l'ordre d'attaquer Pondichéry, avant que les Français fussent informés de la déclaration de guerre : cette capitale, surprise au moment où elle n'avoit fait aucun préparatif pour sa défense, tomba dans notre pouvoir ; sa chute porta un coup mortel à nos rivaux, et fut bientôt après d'une grande conséquence pour nous, lorsque nous fûmes attaqués par les forces combinées des puissances de l'Inde. La prise de Pondichéry les priva d'une place d'armes où les Français leurs alliés auroient établi, dans le voisinage du fort Saint-Georges, et au centre du théâtre de la guerre, des arsenaux redoutables, et le dépôt de leurs forces réunies.

Quelqu'avantageuse que fut la négociation de M. Hastings, elle éprouva la plus forte opposition de la part du commerce; les vues de M. Hastings étoient vastes, elles embrassoient non seulement la politique, mais encore tous les rapports commerciaux qui pouvoient se développer par la voie de Suez; on jugea que ces rapports seroient contraires au privilége de la Compagnie, et le bien qui pouvoit en résulter pour le gouvernement fut sacrifié à des vues mercantiles. L'Ambassadeur anglais à la Porte combattit le plan de toute son influence auprès du Divan, et les beys se détachèrent facilement d'un projet

qu'ils voyoient désavoué des deux côtés; enfin on obtint un acte du parlement, qui défendit aux sujets du roi de la Grande-Bretagne de faire aucun commerce avec Suez, après le 5 de juillet 1782. Le résultat d'un acte pareil est de réduire la mission du Consul général anglais en Egypte à celle de facteur de poste : ses occupations se réduiront à expédier promptement les paquets qui lui seront adressés d'Europe et d'Asie (85). Il est cependant à remarquer que, deux fois dans quinze ans, la correspondance par la mer Rouge a causé la prise de la capitale des Français sur la presqu'île de l'Inde (86).

---

(85) M. Baldwin avoit été nommé, en 1775, agent de la Compagnie anglaise, au Caire; l'objet de cette nomination étoit de faciliter la correspondance d'Asie avec l'Europe par Suez et Alexandrie. Avant cette époque, l'Angleterre avoit eu peu de relations avec les beys d'Égypte, si l'on excepte la négociation de M. Hastings dont nous avons parlé plus haut.

(86) Dans la guerre d'Amérique, ce fut aux avis que M. Hastings reçut par terre que l'Angleterre dut la conservation de ses possessions de l'Inde. M. Baldwin, aujourd'hui consul général, prit sur lui de faire passer dans l'Inde, sans y être autorisé, l'avis positif du commencement des hostilités entre la France et l'Angleterre.

Tandis que l'Angleterre se privoit des moyens de recevoir et de faire passer des avis par la mer Rouge, la France ne cessoit, pendant la guerre d'Hyder Aly, de se servir de cette voie pour apprendre tout ce qu'il lui importoit de savoir en Asie; et si l'on veut juger de l'importance d'une pareille correspondance, il suffit de se rappeler que la défaite du colonel Bailli étoit connue en France long-temps avant qu'on l'eût apprise en Angleterre; et quand enfin cette nouvelle fut reçue à Londres, au mois d'avril, les derniers vaisseaux étoient partis, et il étoit trop tard pour

---

M. Eyles Irwin, dans son *Voyage de la mer Rouge*, vol. II, p. 84, dit : « Le voyage de l'Inde en Europe est long, difficile, et dangereux, à cause de la navigation du golfe de Suez; mais celui d'Europe en Asie est court et facile. Dans le mois de juillet, M. Whithill s'est rendu de Londres au Caire dans trente jours ; il étoit chargé des ordres relatifs au rétablissement de lord Pigot dans le gouvernement de Madras; et il est probable qu'il se sera rendu au fort St.-Georges dans un laps de temps pareil, ce qui fait soixante jours; voyage qu'il est bien rare de faire en quatre mois quand on fait le tour de l'Afrique par mer.

Niebhur parle à peu près dans les mêmes termes du *Voyage par terre d'Europe à la côte de l'Inde*, vol. II, p. 389.

envoyer des secours par d'autres bâtimens, la saison ne permettant plus d'en expédier (87).

La signature des préliminaires avec la France et l'Espagne, le 20 janvier 1783, n'empêcha pas les hostilités de se continuer dans l'Inde jusqu'à la fin de juin ou au commencement de juillet, et même alors la nouvelle n'en fut reçue par lord Macartney, gouverneur de Madras (88), que par un avis particulier ; il se hâta d'en faire part à M. le marquis de Bussy, générallissime des forces françaises, et obtint de lui une suspension d'armes jusqu'à l'arrivée des dépêches d'Europe : on assure que M. de Bussy savoit déjà depuis quelque temps la signature

---

(87) Voyez les observations du colonel Capper sur les *Voyages de l'Inde*, Introduct., p. 22.

On peut ajouter que l'avantage de faire passer par Suez des dépêches de Bombay seroit inappréciable pendant la guerre, parce que les avis arrivant en Angleterre dans moins de trois mois, la Compagnie les recevroit assez à temps pour expédier, par les derniers vaisseaux de la saison, des secours qui seroient rendus dans l'Inde pour la campagne suivante.

(88) L'opinion générale est que les premiers avis en furent reçus par M. Benfield, particulier qui faisoit de grandes dépenses pour obtenir le premier des nouvelles par terre, sur la côte de Coromandel.

de la paix (89). Il est certain que l'avis des préliminaires fut, immédiatement après la signature, expédié de Londres, par mer et par Bassora ; s'il avoit été reçu aussitôt qu'on avoit droit de l'espérer, cette nouvelle auroit empêché deux batailles à terre et un combat de mer, trois actions qui coûtèrent la vie à quatre-vingts officiers, et plus de deux mille hommes (90). Si les avis particuliers n'avoient pas prévenu les dépêches officielles, nos lignes de goudelours alloient être vigoureusement attaquées par l'armée française, renforcée d'un détachement considérable de l'armée navale aux ordres de M. de Suffren (91). Toutes les personnes qui con-

(89) Nous en disons autant, et toute l'armée française a été persuadée que les Anglais savoient que la paix étoit conclue quand ils ont attaqué l'escadre française qui les a si bien battus devant Trinquebar : ils se hâtèrent alors de publier la nouvelle de la paix, pour empêcher l'armée de M. de Bussy de profiter de la victoire de la flotte.

(90) Dans les affaires du 13 et du 25 juin 1783, il a péri plus de deux mille hommes, sans compter ceux qui ont été tués sur l'escadre. On n'apprit à Madras la nouvelle officielle de la paix que dans le mois de juillet. Les préliminaires avoient été signés le 20 janvier ; si l'avis en avoit été expédié par Suez, lord Macartney auroit pu le recevoir dès les commencemens d'avril.

(91) Voyez la préface du Colonel Capper, page 6.

Un pareil aveu est bien précieux de la part d'un en-

noissent l'Inde conviennent que notre armée dans le Carnate n'étoit pas capable de repousser une attaque aussi formidable, et sa défaite auroit laissé un champ libre aux Français, en leur livrant tout le pays. Notre dernière guerre avec l'Espagne offre un autre exemple non moins frappant de l'importance dont il est de faire passer rapidement des avis en Asie : elle étoit déclarée onze mois avant que la nouvelle en arrivât dans l'Inde (92).

Le défaut de nouvelles de Bombay, pendant la dernière guerre de Tipou Saïb, a produit des inconvéniens si récens, que ce sujet n'a pas besoin d'un long commentaire; la fluctuation des fonds publics en Angleterre en fut une suite naturelle; les agioteurs en profitèrent pour les faire hausser ou baisser au gré de leurs spéculations; et je puis affirmer que, pendant toute la guerre, on n'a pas reçu un seul paquet par Suez. Cependant, les directeurs ont quelquefois fait usage de ce passage, pour faire passer des

---

nemi, et prouve bien, sans réplique, la victoire que notre escadre venoit de remporter sur celle du roi d'Angleterre, qui ne pouvoit plus nous empêcher de débarquer des détachemens pour renforcer M. de Bussy.

(92) Voyez la préface du colonel Capper, page 6.

dépêches dans l'Inde, et quelquefois avec une promptitude qui démontre l'importance dont cette ressource pourroit être en d'autres occasions. M. Whithill, chargé par la Compagnie des paquets qui renfermoient l'ordre du rétablissement de lord Pigot, se rendit en cinquante-neuf jours de Londres au fort Saint-Georges à Madras, par la voie de Suez (93). Mais malgré cette célérité, de pareilles expéditions sont très-rares; et pour suivre d'anciennes routines, on néglige les bénéfices certains qu'on pourroit retirer d'une mesure aussi avantageuse.

---

(93) M. Whithill arriva de Londres au Caire dans trente jours, mais il n'est pas le seul qui ait fait un passage aussi court; il n'est pas même nécessaire de faire beaucoup diligence pour cela; M. Ledyard, sans se presser, et suivant la manière ordinaire de voyager, a quitté Londres le 30 juin 1788; il est arrivé à Alexandrie au bout de trente-six jours, dont il en avoit passé sept à Paris, et deux à Marseille; il remonta le Nil, d'Alexandrie au Caire, en quatre jours, ce qui fait en tout trente-un jours de route.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER

DU VOYAGE DANS L'INDE.

INTRODUCTION. *Page* i

VOYAGE DANS L'INDE. 3

CHAP. Ier. *Ibid.*

L'Auteur part de Londres, chargé des dépêches de la Compagnie, s'embarque à Douvres, et arrive à Ostende. — Diverses routes à prendre. — L'Auteur se décide pour celle d'Allemagne, et pourquoi. — Canaux, et voyages par eau. — Itinéraire complet. — Distances. — Temps qu'on met à les parcourir. — Temps perdu aux relais. — Notice sur les auberges où l'on peut s'arrêter. — Description du passage des Alpes. — Désagrémens des routes de l'Allemagne. — Moyens qu'on pourroit employer pour voyager plus commodément. — Arrivée à Venise, et séjour dans cette ville. *Ibid.*

Itinéraire de Londres à Venise. 13 et pag. suiv.

CHAP. II. 43

Départ de Venise. — Mauvais temps. — Relâche à Cattaro. — Description de cette baie, de la ville et des peuples de cette côte, sur-tout des Esclavons. — Galères vénitiennes. — Étranges priviléges des nobles Vénitiens. — Discipline intérieure. — Réception du Gouverneur à Cattaro. — Sociétés que l'Auteur y rencontre. — Contrariétés de vents.

— Efforts impuissans pour continuer le Voyage. — Retour à Cattaro. — Fêtes et Mariages du pays. — Départ de Cattaro. — Mauvais procédés du Capitaine esclavon. — Arrivée à Zante. *Page* 43

CHAP. III. 82

Description de Zante. — Escadre vénitienne. — Plaintes de l'Auteur, et justice que lui rend l'Amiral vénitien. — Histoire d'un vaisseau anglais pris par un fameux corsaire, et délivré par un seul homme, agent de la nation anglaise à Zante. — Description des usages, des mœurs, et du caractère des Mainottes. — Anecdotes curieuses sur ces peuples. — Leur conduite pendant plusieurs guerres. — Achmet-Pacha les attaque. — Est repoussé. — Il prend douze des leurs qu'il fait empaler à Candie. — Vengeance des Mainottes. — L'Auteur frète un vaisseau anglais. — Départ de Zante. — Navigation. — Relâche à Chypre. — Arrivée à Scandaron, l'ancienne Alexandrette. *Ibid.*

CHAP. IV. 124

Séjour à Alexandrette, aujourd'hui Scandaron. — Description de cette place. — Température. — Les habitans se retirent dans un village voisin pendant la saison des chaleurs. — Maladies auxquelles on y est sujet. — Curiosités. — Piliers élevés sur l'endroit où la baleine vomit le prophète Jonas. — Révolte du Pacha de Payas. — Efforts de la Porte pour le réduire. — Aventure malheureuse du capitaine anglais Fowlis. — Sa mort. — Intérêt qu'y prend l'Auteur. — Préparatifs du départ. — Prix exorbitant pour le loyer des chevaux. — Départ d'Alexandrette. — Village de Beilan, et détails sur la nuit que l'Auteur y a passée. — Continuation de la route, et détails sur le sol,

— Rencontre de janissaires. L'Auteur repousse des voleurs. — Arrivée à Antioche. — Scène désagréable de l'Auteur au Caravanserai. — Humiliations que la populace lui fait éprouver. — Il se réfugie chez un Arménien auquel il est recommandé. — Détails sur la Ville d'Antioche. — Départ de cette ville. — Restes de son ancienne splendeur. — Réflexions de l'Auteur à ce sujet. — Joli village de Salkend, et conduite extraordinaire des femmes. — Caractère des habitans en général. — Amazones. — Rencontre d'une caravane, et arrivée à Alep. — Lettre officielle du major Taylor au Consul Anglais, au sujet de la mort du capitaine Fowlis.

CHAP. V. *Pag.* 186

Séjour à Alep, et description de cette ville. — Température du climat. — Gouvernement de cette ville. — Mauvaises affaires de la Compagnie anglaise, et suppression du Consulat d'Alep. — Décadence du commerce de cet endroit. — Préparatifs pour traverser le désert. — Loyer d'une caravane, et départ d'Alep. Journal du voyage du major Taylor au travers du grand désert. Détail de toutes ses remarques, et de tout ce qui lui est arrivé. — Rencontre du grand Sheick Montefeic. — Arrivée à Zebir. — La caravane s'y sépare. — — Arrivée du major Taylor et de tout son monde chez le Consul anglais, à Bassora. *Ibid.*

CHAP. VI. 245

Séjour à Bassora, et détails sur cette ville. — Description des embarcations qui font la navigation de l'Euphrate et du Tigre. Digression sur les différentes classes d'Arabes qui peuplent le désert. — Réflexions sur leur caractère. — Dangers de

de la route du petit désert. Récit du massacre de de la moitié d'un parti d'Européens qui prit cette route. — Digression intéressante et historique sur l'établissement du Mahométisme, et sur l'esprit de cette religion. — Naissance de l'Empire Turc. — Causes qui hâteront sa décadence. *Pag.* 245

CHAP. VII. 316

Départ de Bassora sur un vaisseau anglais. — Échouement au bas de la rivière. — Danger d'un naufrage. — Le vaisseau perd son gouvernail. — Manière ingénieuse dont il le remplace. — Secours qu'il reçoit de Bassora. — Assistance que lui envoie le Pacha. — Des vaisseaux turcs viennent à son secours. — Le capitaine relâche à Bushire pour se réparer. — Description de cet endroit. — Excursions dans l'intérieur des terres. — Manufactures intéressantes. — Départ de Bushire. — Détails sur le golfe Persique. — Arrivée à Bombay. *Ibid.*

CHAP. VIII. 339

Détails sur la presqu'île de l'Inde et sur la politique des Anglais. — Affaires relatives à Tipou Sultan. — Déclaration de guerre entre ce Prince et la Compagnie Anglaise. — Détails sur toute cette guerre. — Détails historiques sur l'établissement du Mahométisme dans la presqu'île. — Observations intéressantes sur tout ce pays, et réflexions sur la guerre de 1768, entre la France et l'Angleterre. — Précis des évènemens qui ont précédé et suivi la prise de Pondichéry. *Ibid.*

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

